# NICOLAO DE NOBILI

*DUCE MINERVA, COMITE FORTUNA*

FACOLTÀ FILOSOFIA LETTERE ROMA
Cin C 1
161

BIBLIOTECA
STUDI ORIENTALI
CIN
2 B
22
2
SAPIENZA

# NOUVEAUX MEMOIRES SUR L'ETAT PRESENT DE LA CHINE.

*Par le P.* LOUIS LE COMTE *de la Compagnie de* JESUS, *Mathématicien du Roy.*

TOME SECOND.

Troiſieme Edition.

A PARIS,
Chez JEAN ANISSON Directeur de l'Imprimerie Royale, ruë de la Harpe, au-deſſus de S. Coſme, à la Fleur-de-Lis de Florence.

M. DC. XCVII.
*Avec Privilege du Roy.*

UNIVERSITÀ DI ROMA
FACULTÀ ORIENTALE

# TABLE.

## des Lettres contenuës dans ce ſecond Volume.

9. A Monſeigneur le Cardinal d'Eſtrées. *De la Politique & du Gouvernement des Chinois.* p. 1.

10. A Monſeigneur le Cardinal de Boüillon. *De la Religion ancienne & moderne des Chinois.* 106.

11. A Monſieur Roüillé Conſeiller d'Etat ordinaire. *De l'établiſſement & du progrés de la Religion Chreſtienne à la Chine.* 156.

12. Au R. P. de la Chaize Confeſſeur du Roy. *De la maniere dont chaque Miſſionnaire annonce l'Evangile dans la Chine, & de la ferveur des nouveaux Chreſtiens.* 214.

13. A Monſeigneur le Cardinal de

Janſon. *De la Religion Chreſtienne nouvellement approuvée par un Edit public, dans tout l'Empire de la Chine.* 301.

14. A Monſieur l'Abbé Bignon. *Idée generale des Obſervations que nous avons faites dans les Indes, & à la Chine.* 364.

NOUVEAUX

# NOUVEAUX MEMOIRES SUR L'ESTAT PRESENT DE LA CHINE.

## LETTRE IX.

A Monseigneur

LE CARDINAL D'ESTRE'ES.

*De la Politique & du Gouvernement des Chinois.*

MONSEIGNEUR,

Aprés ce que j'ay eu l'honneur de dire à vostre Eminence sur l'estat present de la Chine, j'ay long temps douté si je devois

vous parler de la forme de ſon Gouvernement. Il faudroit eſtre habile politique, & né comme vous dans les grandes affaires, pour bien traiter une matiere auſſi délicate que celle-cy, embarraſſante pour toutes ſortes de perſonnes, & trop profonde pour des gens comme nous, qui ne voyons dans le monde que la ſurface des choſes.

Cependant, quel tort ne ferois-je pas aux Chinois, ſi je paſſois cet endroit qu'ils conſiderent comme la ſource de leur bonheur & le chef-d'œuvre de la politique la plus rafinée ? Ainſi, MONSEIGNEUR, quand ce ſeroit à moy une eſpece d'imprudence de toucher à ces myſteres, & d'entrer un moment dans le ſanctuaire de la ſageſſe mondaine, je conſens qu'on m'en blaſme un peu dans l'Europe, pourveu que la Chine, pour qui j'avouë que j'ay beaucoup de complaiſance, l'approuve & m'en ſçache quelque gré.

Parmi toutes les idées de gouvernement, que l'antiquité s'eſt formée, il n'en eſt peut-eſtre aucune qui eſtabliſſe une Monarchie plus parfaite que celle des Chinois. Les anciens Legiſlateurs de ce puiſſant Eſtat l'ont propoſée de leur temps telle à peu-prés qu'elle eſt encore aujourd'huy. Les autres Empires, ſelon le ſort ordinaire des

choſes de ce monde, ont eu, pour ainſi dire, les foibleſſes de l'enfance; ils ſont nez informes & imparfaits; & il leur a fallu, comme aux hommes, paſſer par tous les degrez de l'âge, avant que d'arriver à la perfection. La Chine ſemble avoir eſté beaucoup moins aſſujettie aux loix communes de la nature; & comme ſi Dieu luy-meſme s'en eſtoit fait le Legiſlateur, la forme de ſon gouvernement n'a eſté guere moins parfaite dans ſon origine, qu'elle l'eſt à preſent aprés plus de quatre mille ans qu'elle dure.

Durant cette longue ſuite de ſiecles, les Chinois n'ont jamais connu le nom de Republique; & ce qu'on leur en a dit dans ces derniers temps, à l'occaſion de la Hollande, les a tellement ſurpris qu'ils ont encore de la peine à revenir de leur premier étonnement. Quelque choſe qu'on leur repreſente là-deſſus, ils ne conçoivent point qu'un Eſtat ſans Roy, puiſſe eſtre gouverné régulierement, & qu'une Republique ſoit autre choſe dans le monde, qu'un monſtre à pluſieurs teſtes, formé dans un temps de troubles par l'ambition, par la révolte, & par la corruption de l'eſprit humain.

Mais s'ils ont eu de l'éloignement pour le gouvernement républicain, ils ont enco-

re eſté plus oppoſez au gouvernement tyrannique ; qui ne vient pas, diſent-ils, de la puiſſance abſoluë des Princes, car ils ne ſçauroient eſtre trop maiſtres ; mais de leurs déreglemens particuliers, que ni la raiſon ni les loix divines ne peuvent approuver. Auſſi les Chinois ſont-ils perſuadez que l'obligation où ſont les Rois de ne point abuſer de leur pouvoir, les eſtablit au lieu de les détruire ; & que cette geſne ſalutaire qu'ils donnent eux-meſmes à leurs paſſions, ne les rend pas de pire condition ſur la terre que le ſouverain Empereur du Ciel, qui n'eſt pas moins puiſſant, parce qu'il ne luy eſt jamais permis de mal faire.

L'autorité ſans bornes, que les loix donnent à l'Empereur, & la neceſſité qu'elles luy impoſent en meſme temps de s'en ſervir avec moderation, ſont les deux colonnes qui ſoûtiennent depuis tant de ſiecles ce grand édifice de la Monarchie Chinoiſe. Ainſi le premier ſentiment qu'on a inſpiré aux peuples, c'eſt un reſpect pour le Prince, qui va preſque juſqu'à l'adoration. On le nomme le fils du Ciel & l'unique maiſtre du monde. Ses ordres ſont réputez ſaints, ſes paroles tiennent lieu d'Oracles ; tout ce qui vient de luy eſt ſacré. On le voit rarement, on ne luy parle qu'à genoux. Les

grands de la Cour, les Princes du ſang, ſes propres freres ſe courbent juſqu'à terre, non-ſeulement en ſa preſence, mais encore devant ſon Trône; & il y a des jours reglez chaque ſemaine ou chaque mois pour les aſſemblées des Seigneurs, qui ſe rendent dans une des cours du Palais, pour reconnoiſtre par des adorations profondes, l'autorité de ce Prince, quoy-qu'il n'y ſoit pas en perſonne.

Dés qu'il eſt malade, ſur tout ſi la maladie eſt dangereuſe, le Palais eſt plein de Mandarins de tous les ordres, qui en habits de ceremonie, paſſent le jour & la nuit à genoux au milieu d'une vaſte cour, pour luy marquer leur douleur, & pour demander au Ciel ſa gueriſon. La pluye, la neige, le froid, les incommoditez particulieres ne ſont pas des raiſons pour s'en diſpenſer; & tandis que l'Empereur ſouffre, ou qu'il eſt en danger; ſes ſujets ne doivent pas s'appercevoir, qu'il y ait pour eux autre choſe à craindre en ce monde que ſa perte.

Cette profonde veneration eſt encore fondée ſur l'intereſt que chacun a de luy faire ſa cour. Dés qu'il a eſté proclamé Empereur, toute l'autorité de l'Empire eſt réünie en ſa perſonne, & il devient l'arbitre

ſouverain de la bonne ou de la mauvaiſe fortune de tous ſes ſujets.

Premierement toutes les charges de l'Etat ſont à ſa diſpoſition, il les donne à qui il luy plaiſt, & il en eſt d'autant plus le maiſtre qu'il n'en vend aucune. Le merite, c'eſt-à-dire la probité, la ſcience, une longue experience, & ſur tout un air grave & reglé, ont ſeulement le droit d'exiger quelque préference, & de faire diſtinguer ceux qui y prétendent. Non-ſeulement il choiſit tous les officiers de l'Empire; mais dés qu'il n'eſt pas content de leur conduite, il les change ou les caſſe ſans façon. Une legereté ſuffiſoit autrefois dans un Mandarin pour le rendre indigne de ſa charge; & on rapporte que le gouverneur d'une ville fut privé de ſon gouvernement pour avoir un jour paru trop gay devant le peuple à la fin d'une audience; l'Empereur ne jugeant pas qu'un homme de ce caractere meritaſt de tenir ſa place, & de repreſenter la Majeſté Royale.

J'ay vû à Pekin un exemple de cette autorité ſouveraine d'autant plus ſurprenant, qu'il ſe fit avec moins de bruit. On découvrit que trois *Colaos*, (c'eſt-à-dire trois Mandarins auſſi conſiderables par leur dignité que le ſont icy les Miniſtres d'Etat)

avoient pris ſous main de l'argent dans l'adminiſtration de leur charge. L'Empereur, qui en fut averti, leur oſta ſur le champ leurs appointemens, & les obligea ſans autre forme de ſe retirer. Je ne ſçay de quelle maniere on en uſa à l'égard des deux premiers; mais le troiſiéme, ancien magiſtrat, venerable par ſon âge, & eſtimé pour ſa capacité, fut condamné à garder une des portes du Palais avec une compagnie ordinaire de ſoldats, parmi leſquels on l'enrôla.

Je le vis moy-meſme un jour en cet eſtat humiliant: il eſtoit en faction comme un garde ordinaire; mais en paſſant devant luy je ne laiſſay pas, comme tous les autres, de fléchir le genoux; parce que tous les Chinois conſervoient encore du reſpect pour cette ombre de dignité dont il avoit eſté reveſtu peu de temps auparavant.

Neanmoins cette ſevere punition dans la perſonne d'un grand Miniſtre ne me ſurprit pas, quand je vis de quelle maniere on en uſoit à l'égard des Princes du ſang. L'un d'eux eſtoit paſſionné pour le jeu, il ſe plaiſoit ſur tout à faire joûter des cocqs en ſa preſence (c'eſt un divertiſſement fort ordinaire dans tout l'Orient, & les combats opiniâtrez de ces animaux, qu'on arme de raſoirs, & qui ſe battent juſqu'à la mort

avec un courage & une adreſſe incroyable, ont quelque choſe de fort agreable.) L'Empereur ne trouvoit pas mauvais que ce Prince donnaſt quelques heures à ces ſortes de divertiſſemens. Il ſçavoit bien que les grands ont des momens à perdre comme les autres; qu'on n'en eſt pas moins homme, pour deſcendre quelquefois juſqu'aux plaiſirs innocens de l'enfance, & que ſouvent pour délaſſer l'eſprit il ſied bien aux perſonnes les plus graves de s'occuper de bagatelles. Neanmoins il ne pouvoit ſouffrir qu'il paſſaſt tous les jours en ces ſortes d'exercices ſi éloignez de ſon rang, & ſi peu conformes à ſon âge, il l'en fit avertir; mais tous ces avertiſſemens eſtant inutiles, il crut qu'il devoit en faire un exemple, ainſi il le déclara déchû de ſa qualité de Prince. On luy oſta ſes officiers, ſes appointemens, ſon rang, juſqu'à-ce que par des actions plus nobles il euſt fait connoiſtre à tout l'Empire qu'il n'eſtoit pas indigne du ſang dont il ſortoit.

L'Empereur fit plus, car s'appercevant que le nombre de ces Princes devenoit exceſſif, & que la mauvaiſe conduite de pluſieurs pourroit avec le temps les rendre mépriſables, il déclara que nul d'oreſnavant n'en porteroit le nom ſans ſa permiſ-

ſion expreſſe, laquelle il n'accorderoit qu'à ceux, qui par leur vertu, leur capacité & leur application à tous leurs devoirs, en auroient acquis le merite.

Semblables reglemens en Europe ſeroient capables de révolter les eſprits, & d'apporter du trouble dans les Etats; mais à la Chine on les reçoit ſans peine: & pour les y faire ſans danger, il ſuffit que le Souverain y ſoit porté par le deſir du bien public, & non pas par une haine particuliere, ou par une violente paſſion; encore ne ſongeroit-on pas en ce cas à luy en témoigner du reſſentiment, ſi d'ailleurs ſa conduite eſtoit ordinairement reguliere.

Ce qui ſe paſſa dans une guerre que l'Empereur eut il y a quelques années avec un Roy Tartare, prouve encore beaucoup mieux ce que j'ay dit de ſon pouvoir abſolu. Il avoit envoyé une puiſſante armée ſous le commandement de ſon frere, pour punir la temerité de ce petit Roy qui avoit oſé ravager les Etats de pluſieurs alliez de l'Empire. Le Tartare, dont les troupes aguerries ne cherchoient qu'une occaſion de ſe ſignaler, s'avança pour combattre l'armée Imperiale, & l'attaqua en effet ſi bruſquement, que malgré l'inégalité du nombre, il l'obligea de plier & de ſe retirer en deſordre.

Le beau pere de l'Empereur, ancien Tartare & fort experimenté dans le mestier de la guerre, qui commandoit l'artillerie, y fit parfaitement bien son devoir, & fut tüé à la teste d'une poignée de braves gens qu'il animoit par son exemple & par ses paroles; mais on accusa le General de s'estre retiré des premiers, & d'avoir par sa fuite entraisné le reste de l'armée. L'Empereur qui aime la gloire, & qui est brave de sa personne; fut moins sensible à la perte de la bataille qu'au deshonneur de son frere. Il luy ordonna de se rendre incessamment à la Cour, pour estre jugé dans l'assemblée des Princes du sang qu'il fit convoquer en son Palais.

Le Prince, qui d'ailleurs avoit de grandes qualitez, s'y rendit, comme auroit fait le moindre officier de l'armée; & sans attendre la sentence qu'on devoit porter contre luy, se condamna luy-mesme à la mort. *Vous la meritez*, luy dit l'Empereur, *mais vous devriez, pour réparer vostre honneur, la chercher au milieu des escadrons ennemis, & non pas parmi nous, & au milieu de Pekin, où elle ne peut qu'augmenter vostre honte.* Ensuite il luy vouloit tout-à-fait pardonner; mais les Princes, qui se croyoient deshonorez par cette action, le presserent

de ſe ſervir de tout ſon pouvoir, pour le punir; & ſon oncle, qui eſtoit preſent, le traita d'une maniere qui en France ſeroit capable de faire mourir un ſimple gentilhomme de douleur.

L'Empereur, qui peut oſter la vie aux premiers Princes du ſang, peut à plus forte raiſon diſpoſer de celle de tous ſes autres ſujets; les loix l'en font tellement le maiſtre, que ni les Vice-Rois, ni les Parlemens, ni aucune autre Cour ſouveraine n'oſeroit faire executer un criminel dans toute leſtenduë de l'Empire ſans un ordre exprés de la Cour. On inſtruit les procés dans les Provinces, mais la ſentence eſt preſentée à l'Empereur qui la confirme ou qui la caſſe comme il luy plaiſt. Ordinairement il la ſuit, mais il en diminuë toûjours un peu la peine.

Secondement, quoy-que chaque particulier ſoit maiſtre de ſes biens, & paiſible poſſeſſeur de ſes terres, l'Empereur peut neanmoins impoſer de nouveaux tributs, quand il le juge à propos, pour ſubvenir aux preſſans beſoins de l'Etat. Il n'uſe pourtant preſque jamais de ce pouvoir, ſoit à cauſe que les tributs reglez ſont ſuffiſans, quand il ne s'agit que de ſoûtenir une guerre eſtrangere; ſoit par-

ce que dans les guerres civiles il seroit dangereux d'aigrir les esprits par des subsides extraordinaires ; on a mesme coûtume d'exempter chaque année une ou deux Provinces de la taille, sur-tout quand elles ont souffert quelque dommage, ou par les maladies populaires, ou par la sterilité.

Il est vray que les sommes reglées par les loix sont si considerables, que si les terres de la Chine n'estoient aussi fertiles, & les habitans aussi laborieux qu'ils le sont, l'Empire ne seroit bien-tost qu'une assemblée de gueux & de miserables, comme la plûpart des Royaumes des Indes. Ce sont ces prodigieux revenus qui rendent ce Prince si puissant, & qui lui donnent la facilité d'avoir toûjours sur pied de si nombreuses armées, pour contenir ses peuples dans le devoir.

De sçavoir precisément à quoy montent les revenus de l'Empire, c'est ce qui n'est pas si facile de déterminer, parce qu'outre l'argent qu'on leve en espece, il y a beaucoup de denrées qu'on reçoit en payement, & qui produisent des sommes immenses. Aprés avoir bien examiné ce qu'on en dit, & mesme ce que les Livres en rapportent, je ne croy pas qu'il entre dans le trésor plus de vingt-deux millions d'écus Chinois, que les Portugais appellent *taëls*, dont

chacun fait à peu-prés quatre francs de noſtre monnoyé. Mais le ris, le bled, le ſel, les ſoyes, les toiles, le vernis, & cent autres choſes qu'on prend ſur les terres, avec les doüannes & les confiſcations, vont à plus de cinquante millions de meſme eſpece. C'eſt-à-dire qu'aprés avoir eſtimé en argent tout ce qu'on retire, & en avoir fait un calcul le plus exact qu'il m'a eſté poſſible, je trouve que les revenus ordinaires de l'Empereur ſont pour le moins de deux cens quatre-vingt huit millions de nos livres Françoiſes.

Troiſiémement, il eſt libre à l'Empereur de déclarer la guerre, de conclure la paix, & de faire des traitez aux conditions qu'il luy plaiſt, pourveû qu'en cela il conſerve toûjours la majeſté de l'Empire. Pour ce qui eſt de ſes Arreſts particuliers, ils ſont de leur nature irrevocables; & pour leur donner toute leur force, il ſuffit de les envoyer aux Cours Souveraines & aux Vice-Rois, qui n'oſeroient differer un moment à les enregiſtrer & à les publier. Au lieu que les Arreſts des Parlemens & des Gouverneurs generaux n'ont de force qu'aprés avoir eſté approuvez ou ratifiez par l'Empereur

Quatriémement, ce qui luy donne une

autorité ſouveraine, c'eſt le choix qu'il peut faire de ſon ſucceſſeur, non-ſeulement parmi les Princes de la Maiſon royale, mais encore parmi ſes ſujets. Cet ancien droit a eſté autrefois mis en pratique avec une ſageſſe & un deſintereſſement qui ſeroit admirable dans nos Rois meſme, dont l'Egliſe honore la ſainteté. Car quelques-uns ne trouvant pas dans leur famille quoy-que nombreuſe, des perſonnes capables de ſoûtenir le poids de la Couronne, nommerent pour leurs heritiers des gens d'une mediocre naiſſance, mais d'une éminente vertu, & d'une capacité extraordinaire; ajoûtant qu'ils en uſoient ainſi, non-ſeulement pour le bien de l'Etat, mais encore pour l'honneur de leurs propres enfans, à qui il eſtoit plus glorieux de ſe ſoûtenir dans une condition privée, que d'eſtre expoſez ſur le Trône à la cenſure & ſouvent à la malediction de tous les peuples. *Si un rang élevé*, ajoûtoient-ils, *donnoit du merite à ceux qui n'en ont point, nous aurions tort d'en exclure nos enfans. Mais puiſqu'il ne ſert ſouvent qu'à rendre les défauts plus éclatans, l'affection que nous avons pour eux nous oblige de leur épargner cette confuſion.*

Ces exemples neanmoins ont eſté rares, & depuis pluſieurs ſiecles les Empereurs ſe

ſont renfermez dans leur famille ; mais ils n'en choiſiſſent pas toûjours l'aiſné. Celuy qui regne à preſent avec tant de ſageſſe, eſtoit le cadet ; & il voit ſon frere auſſi ſoûmis & auſſi éloigné de l'eſprit de revolte que le moindre de ſes ſujets. Le grand nombre des Princes du Sang eſt toûjours à craindre en Europe, mais à la Chine on s'en défie ſi peu, qu'à la mort du dernier Empereur Chinois, il y en avoit plus de dix mille répandus dans les Provinces, ſans que la paix & le bon ordre en fuſſent troublez ; ce qui certainement ne peut venir que du poids immenſe de l'autorité des Empereurs, qui dans la Chine commandent auſſi facilement à une foule de Princes, que les Princes ailleurs commandent à la populace.

J'ajoûte encore, que l'Empereur, ſon avoir choiſi & declaré ſolennellement, ſon ſucceſſeur, peut l'exclure dans la ſuite & en prendre un autre ; mais il faut qu'il ait de grandes raiſons pour en uſer de la ſorte, & que les Cours Souveraines de Pekin y conſentent en quelque maniere. S'il gardoit un autre conduite, non-ſeulement il ſeroit univerſellement blaſmé, mais il s'expoſeroit meſme à n'eſtre pas obéï.

Cinquiémement, ce pouvoir ſi abſolu

sur tous les états differens, ne s'arreste pas à cette vie; le Prince étend aussi ses droits sur les morts, qu'il abaisse, & qu'il agrandit comme les vivans, pour récompenser ou pour punir leurs personnes ou leurs familles. Il leur donne de nouveaux titres, de Comte, de Duc & autres semblables que je ne puis expliquer en nostre langue. Il peut mesme les déclarer saints, ou comme ils disent, les faire des purs esprits. Quelquefois il leur bastit des Temples; & si leurs services ont esté considerables, ou leurs vertus fort éclatantes, il oblige les peuples à les y honorer comme les autres Divinitez. Le Paganisme a depuis long-temps introduit cet abus; il est neanmoins certain que dés la fondation de l'Empire, le Roy a toûjours esté regardé comme le Chef de la Religion; & il n'appartient encore qu'à luy d'offrir en public & avec ceremonie des sacrifices au Souverain Maistre du Ciel.

Sixiémement, il y a un autre point, qui quoy-que peu important en apparence, ne laisse pas de marquer dans l'Empereur une autorité extraordinaire. C'est qu'il peut abroger les caracteres de la langue, en créer de nouveaux, changer les noms des Provinces, des villes, des familles; défendre l'usage de certains termes, donner cours

à d'autres, dans la converſation, dans la compoſition, dans les livres. De maniere que cet *uſage* en matiere de langue, dont nous nous plaignons ſi fort en Europe; que toute la puiſſance des Grecs & des Romains n'a pû ſoûmettre; & que quelques-uns pour cela, appellent un tyran bizarre, inconſtant, injuſte, également maiſtre des peuples & des Rois, eſt ſoûmis dans la Chine, & contraint de recevoir la loy que l'Empereur luy veut donner.

Ce pouvoir ſans bornes devroit, ce ſemble, produire de méchans effets dans le gouvernement, & il en a produit quelquefois, car il n'y a rien en ce monde qui n'ait ſes inconveniens. Cependant les loix y ont apporté tant de remedes, & on a pris de ſi ſages précautions, que pour peu qu'un Prince ſoit ſenſible ou à ſa reputation, ou à ſes intereſts ou au bien public, il ne ſçauroit long-temps abuſer de ſon autorité.

Du coſté de ſa reputation, trois reflexions peuvent le porter à ſe conduire ſans paſſion. Premierement les anciens Legiſlateurs ont établi dés le commencement de la Monarchie, comme un premier principe du bon gouvernement, que ceux qui reignent ſont proprement les peres du peuple, & non pas des maiſtres eſtablis ſur le

trône pour eſtre ſervis par des eſclaves. C'eſt pour cela que de tout temps on appelle l'Empereur, le *Grand-Pere*, & parmi les titres d'honneur, il n'en reçoit aucun plus volontiers que celuy-là. * Cette idée s'eſt tellement imprimée dans l'eſprit des peuples & des Mandarins, qu'on ne loüe preſque jamais l'Empereur que de l'affection qu'il a pour ſes ſujets. Leurs Docteurs & leurs Philoſophes repetent continuellement dans leurs livres, que l'Etat eſt une famille, & que celuy qui ſçait gouverner ſa famille particuliere, eſt capable de gouverner l'Etat. De maniere que pour peu que le Prince s'éloigne dans la pratique de cette maxime, il ſeroit guerrier, politique, ſçavant, ſans eſtre beaucoup eſtimé. Tout cela eſt preſque compté pour rien; mais ſa reputation diminuë ou croiſt à meſure qu'il perd ou qu'il conſerve la qualité de pere du peuple.

* Ta-fou.

Secondement, il eſt permis à chaque Mandarin d'avertir l'Empereur de ſes défauts, pourvû que ce ſoit avec les précautions que demande le profond reſpect qu'on luy doit porter. Voicy comme cela ſe pratique. Le Mandarin qui trouve quelque choſe à redire à ſa conduite par rapport au gouvernement, dreſſe une requeſte, dans

laquelle aprés avoir témoigné la veneration qu'il a pour la majeſté Imperiale, il prie tres-humblement le Prince de faire reflexion aux anciennes coûtumes & aux exemples des ſaints Rois qui l'ont precedé. Enſuite il marque en quoy il paroiſt s'en éloigner.

Cette requeſte ſe met ſur une table avec pluſieurs autres placets qu'on preſente tous les jours, & l'Empereur eſt obligé de la lire. S'il ne change point de conduite, on y revient de temps en temps ſelon le zele & courage des Mandarins, car il en faut avoir beaucoup pour s'expoſer ainſi à ſon indignation.

Quelque temps avant que j'arrivaſſe à Pekin, un officier du tribunal des Mathematiques, fut aſſez hardi pour donner de ſemblables avis à l'Empereur, touchant l'éducation du Prince ſon fils, ſur ce qu'au-lieu d'en faire un ſçavant homme dans la connoiſſance des caracteres & des livres, on s'appliquoit preſque uniquement à le rendre habile dans le métier de la guerre & dans l'art de tirer de l'arc, & de manier les armes. Un autre l'avertit encore, qu'il ſortoit trop ſouvent du palais, & que contre la coûtume des anciens Rois il faiſoit un trop long ſejour en Tartarie. Ce Prince,

l'un des plus fiers, mais en meſme temps l'un des plus grands politiques qui ait jamais eſté ſur le Trône, ſembla deferer à leurs avis. Cependant comme ces voyages de Tartarie contribuoient beaucoup à ſa ſanté, les Princes de ſa maiſon le prierent de n'avoir point d'égard aux idées ridicules d'un particulier.

Pour ce qui eſt du Mathematicien, qui s'eſtoit meſlé mal à propos de l'éducation du Prince, on le chaſſa du tribunal, & tous ſes collegues furent privez durant un an de leurs appointemens, quoy-qu'ils n'y euſſent aucune part. On a de tout temps à la Chine pratiqué ce moyen, & l'hiſtoire remarque qu'il n'en eſt point de plus efficace pour obliger les Empereurs de revenir, quand ils ſe ſont écartez de leur devoir, quoy-qu'il ſoit tres-dangereux pour les particuliers qui s'en ſervent.

Troiſiémement, on compoſe l'hiſtoire de leurs regnes d'une maniere qui eſt ſeule capable de les moderer, s'ils aiment tant ſoit peu leur gloire & leur reputation. Un certain nombre de Docteurs choiſis & deſintereſſez remarquent avec ſoin toutes leurs paroles & toutes leurs actions; chacun d'eux en particulier & ſans le communiquer aux autres, les écrit ſur une feüille

volante à meſure que les choſes ſe paſſent, & les jette dans un bureau par un trou fait exprés. Le bien & le mal y ſont racontez ſimplement. *Un tel jour*, diſent-ils, *le Prince s'emporta mal-à-propos, & parla d'une maniere peu convenable à ſa dignité. Il punit par paſſion, & contre toute ſorte de droit, un tel officier. Il negligea en telle rencontre de rendre juſtice; il caſſa mal-à-propos un Arreſt du Tribunal.* Ou bien, *il entreprit courageuſement la guerre pour défendre ſes peuples, & pour ſoûtenir l'honneur de l'Empire. Il conclut en tel temps une paix encore plus glorieuſe. Il donna telle marque de l'affection qu'il a pour ſes ſujets. Malgré les loüanges des flateurs, il ſe comporta avec modeſtie, & parla d'une maniere humble & douce; ce qui luy attira les applaudiſſemens de toute la Cour.* Et ainſi de tout ce qui ſe paſſe dans le gouvernement.

Mais afin que la crainte ou l'eſperance n'y ayent aucune part, ce bureau ne s'ouvre jamais ni durant la vie du Prince, ni durant le temps que ſa famille eſt ſur le Trône. Quand la Couronne paſſe dans une autre Maiſon, comme il arrive ſouvent, on ramaſſe tous ces memoires particuliers, & aprés les avoir confrontez les uns avec les

autres, pour en mieux demesler la verité, on en compose l'histoire de l'Empereur, afin qu'elle serve d'exemple à la posterité, s'il a sagement gouverné ; ou qu'elle soit l'objet de la censure publique, s'il a manqué à son devoir. Quand un Prince aime sa gloire, & qu'il sçait que la flaterie des Auteurs passionnez, ne peut imposer aux peuples, il garde bien des mesures durant tout le temps de son regne.

L'interest qui est quelquefois plus capable de toucher certains esprits, que tout le soin de la reputation, n'oblige pas moins l'Empereur de suivre les bonnes coûtumes, & de s'accommoder aux loix. Elles luy sont si favorables à la Chine, qu'il ne peut les violer, sans donner luy-mesme quelque atteinte à son autorité ; ni en faire de nouvelles, sans exposer l'Etat à des revolutions dangereuses. Ce n'est pas que les Grands de la Cour ou les Parlemens, quelque zelez qu'ils paroissent pour l'antiquité, soient disposez à la revolte, ou puissent se servir d'un gouvernement foible pour diminuer le pouvoir du Souverain. Quoy-qu'il y en ait quelques exemples dans l'histoire, ils sont rares & toûjours accompagnez de circonstances qui les justifient en quelque maniere.

Mais les Chinois ſont tellement diſpoſez, qu'un Empereur violent, paſſionné, peu appliqué au gouvernement, répand infailliblement ce meſme dereglement dans l'eſprit de ſes ſujets. Chaque Mandarin croit eſtre en droit de regner dans ſa Province ou dans ſa ville, dés qu'il ne ſent plus de Souverain ou de maiſtre raiſonnable. Les Miniſtres vendent les charges à des gens indignes de les remplir. Les Vice-Rois deviennent des petits tyrans, les Gouverneurs ne gardent plus de meſure dans l'adminiſtration de la juſtice. Le peuple foulé, opprimé, & par conſequent miſerable, ſe revolte aiſément. Les voleurs ſe multiplient & s'attroupent; & dans un païs où le peuple eſt infini, on voit preſque en un moment des armées nombreuſes qui ne cherchent que l'occaſion, ſous de ſpecieux pretextes, de troubler la tranquillité de l'Empire.

On a remarqué que ces commencemens ont preſque toûjours eu de grandes ſuites, & donné aſſez ſouvent de nouveaux maiſtres à la Chine. De ſorte qu'un Empereur n'a point de plus ſeûr moyen de s'affermir ſur le Trône, que de ſuivre exactement les loix, dont la bonté eſt confirmée par l'experience de plus de quatre mille ans.

Voicy en general ce que ces loix ont déterminé pour la forme ordinaire du gouvernement. L'Empereur a deux Conseils souverains ; l'un extraordinaire, & composé des Princes du Sang, l'autre ordinaire où entrent les Ministres d'Etat qu'on nomme *Colaos*. Ce sont eux qui examinent toutes les grandes affaires, qui en font le rapport, & qui reçoivent les dernieres déterminations de l'Empereur. Outre cela il y a à Pekin six Cours souveraines, dont l'autorité s'estend sur toutes les Provinces de la Chine, quoy-qu'elles connoissent de differentes matieres. En voicy le nom & l'employ.

Le *Liipou* a vûë sur tous les Mandarins ; il peut leur donner ou leur oster leurs charges. Le *Houpou* leve tous les tributs & tient compte de l'employ des finances. Le *Lipou* doit conserver les anciennes coûtumes : il regle tout ce qui regarde la religion, les sciences, les arts, les affaires étrangeres. Le *Pimpou* étend sa jurisdiction sur les troupes & sur les officiers qui les commandent. Le *Himpou* juge souverainement des crimes. Le *Compou* ordonne des ouvrages publics & des bastimens royaux. Chaque Tribunal renferme plusieurs chambres ; il y en a jusqu'à quinze en quelques-uns, dont la

premiere

premiere ne consiste qu'en trois personnes, un President & deux Assesseurs, à qui toutes les affaires importantes reviennent en dernier ressort ; les autres sont subalternes, composées d'un President & de plusieurs Conseillers, tous soûmis au President de la Grand'Chambre, qui a seul, quand il veut, l'autorité defintive.

Mais parce qu'il est de l'interest de l'Empereur, que des corps aussi puissans que ceux-là, ne soient pas en estat d'affoiblir l'autorité royale & de tramer quelque chose contre l'Estat; on a voulu premierement que les matieres de leurs jugemens fussent tellement partagées, qu'ils eussent tous besoin les uns des autres. Ainsi quand il s'agit de la guerre : le nombre des troupes, la qualité des Officiers, la marche des armées, sont du ressort du quatriéme Tribunal; mais l'argent pour les payer se prend à l'ordre du deuxiéme. De maniere qu'il n'y a point d'affaire de consequence dans l'Estat qui n'ait ordinairement rapport à plusieurs & quelquefois à tous ces Mandarins ensemble.

La seconde précaution qu'on a prise, c'est de nommer un officier qui ait l'œil à ce qui se passe en chaque Tribunal. Quoyqu'il n'en soit point du nombre, il assiste

neanmoins à toutes les assemblées, & on luy en communique les actes. C'est proprement ce que nous appellons un inspecteur. Il avertit secrettement la Cour, ou mesme il accuse publiquement les Mandarins des fautes qu'ils commettent, non-seulement dans l'administration de leurs charges; mais encore dans leur vie privée. Il examine leurs actions, leurs paroles, leurs mœurs; rien ne luy échape. On m'a dit, qu'afin de l'obliger à ne ménager personne, on le tient toûjours dans le mesme employ, sans qu'il puisse esperer une meilleure fortune par la faveur de ceux qu'il auroit ménagez; ni en craindre une plus mauvaise, par la vengeance de ceux qu'il auroit justement accusez. Ces officiers qu'on nomme *Colis*, font trembler jusques aux Princes du Sang; & je me souviens qu'un des principaux Seigneurs de la Cour ayant basti une maison un peu plus élevée que la coûtume ne le permet, il la renversa peu de jours aprés de luy mesme, quand il eut appris qu'un de ces inspecteurs se mettoit en devoir de l'en accuser.

Pour ce qui est des Provinces, elles sont immediatement gouvernées par deux sortes de Vice-Rois. Les uns en gouvernent une seule. Ainsi il y a un Vice-Roy à Pekin

à Canton, à Nankin, ou dans une autre ville peu éloignée de la capitale. Mais outre cela, ces mesmes Provinces obéïssent à d'autres Vice-Rois qu'on nomme *Tsounto*, & qui en gouvernent en mesme temps deux ou trois, & mesme quelquefois jusques à quatre. Il n'y a guere de Roy en Europe dont les Etats soient si étendus que ceux de ces officiers generaux; mais quelque grande que paroisse leur autorité, elle ne diminue en rien celle des Vice-Rois particuliers, & leurs droits sont si-bien reglez, qu'il n'y a jamais entr'eux de conflicts de jurisdiction.

Ces Vice-Rois ont chacun dans leur département plusieurs Tribunaux qui répondent aux Cours souveraines de Pekin, & qui leur sont subordonnez, de maniere qu'on appelle des uns aux autres, sans compter un grand nombre de chambres subalternes qui instruisent ou qui finissent les affaires selon l'ordre & les commissions qu'ils leur donnent. Les villes particulieres qui sont de trois ordres differens, ont aussi leurs Gouverneurs & un grand nombre de Mandarins qui rendent la justice; de sorte neanmoins, que celles du troisiéme ordre sont soumises à celles du second; & celles du second, aux villes du premier ordre

Celles-cy obeiſſent aux officiers generaux des capitales ſelon la nature des affaires, & tous les Juges de quelque qualité qu'ils ſoient en matiere civile, dépendent du Vice-Roy, en qui reſide l'autorité royale. De temps en temps il aſſemble les principaux Mandarins de ſa Province, pour apprendre les bonnes ou les mauvaiſes qualitez des Gouverneurs, des Lieutenans de Roy & des officiers moins conſiderables : il en envoye des memoires ſecrets aux Cours ſouveraines de Pekin, pour en inſtruire l'Empereur qui les prive enſuite de leur charge, ou qui les appelle pour ſe juſtifier.

Au reſte, le pouvoir du Vice-Roy eſt balancé par celuy des autres grands Mandarins qui l'environnent, & qui peuvent l'accuſer quand ils le jugent à propos pour le bien de l'Etat. Mais ce qui l'oblige encore plus d'eſtre ſur ſes gardes, c'eſt que le peuple a droit de ſe plaindre de luy immediatement à l'Empereur, & d'en demander un autre, quand il en eſt mal-traité ou opprimé. Le moindre ſoulevement dans la Province luy eſt imputé ; & s'il continuë plus de trois jours, il en répond ſur ſa teſte. *C'eſt ſa faute*, diſent les loix, *ſi la famille*, c'eſt-à-dire la Province dont il eſt le chef, *n'eſt pas tranquille. Il doit regler la condui-*

*te des Mandarins ſubalternes, de crainte que le peuple n'en ſouffre. Un peuple content de ſes maiſtres ne ſonge point à s'en défaire ; & quand le joug eſt doux, on ſe fait un plaiſir de le porter.*

Mais parce qu'il n'eſt pas aiſé aux particuliers de penetrer juſqu'à la Cour, & que les juſtes plaintes du peuple ne ſe font pas toûjours entendre aux oreilles du Prince, ſur-tout à la Chine où les Gouverneurs corrompent facilement par argent les officiers generaux, & ceux-cy les Cours ſouveraines, l'Empereur envoye ſecrettement des inſpecteurs déguiſez, gens d'une ſageſſe & d'une probité reconnuë, qui courent toutes les Provinces, & qui s'informent adroitement des païſans, du peuple, des marchands, de tout le monde, de quelle maniere les Mandarins ſe gouvernent dans l'adminiſtration de leur charge. Quand par des inſtructions ſecretes & ſeûres, ou bien par la voix publique qui n'impoſe preſque jamais, ils ont découvert le deſordre ; alors ils ſe déclarent publiquement envoyez de l'Empereur ; ils arreſtent les Mandarins coupables, & leur font eux-meſmes leur procés. Cela autrefois contenoit tous les Juges en leur devoir ; mais depuis que les Tartares ſe ſont rendus maiſtres de la Chi-

ne; on en uſe plus rarement: parce que quelques inſpecteurs abuſerent de leur commiſſions, s'enrichiſſant aux dépens des coupables à qui ils pardonnoient, & des innocens qu'ils menaçoient injuſtement d'accuſer. Neanmoins pour ne ſe pas priver d'une moyen ſi utile, quand il eſt bien pratiqué, l'Empereur d'aujourd'huy, qui aime tendrement ſes ſujets, a crû eſtre obligé de viſiter en perſonne les Provinces, & d'entendre luy-meſme les plaintes de tout le monde; ce qu'il pratique avec une application qui fait trembler les Mandarins, & qui le rend les delices du peuple. Parmi les differentes avantures qui luy ſont arrivées en ces ſortes d'occaſions, on raconte que s'eſtant un jour éloigné de ſa ſuite, il apperçut un bon vieillard qui pleuroit amerement, à qui il demanda le ſujet de ſes larmes. Seigneur, luy dit cet homme qui ne le connoiſſoit pas, je n'avois qu'un enfant qui faiſoit toute ma joye, & ſur lequel je me repoſois du ſoin de ma famille, un Mandarin Tartare me l'a enlevé: je ſuis à preſent privé de tout ſecours, & apparemment je le ſeray toute ma vie; car comment eſt-ce qu'un homme foible & pauvre comme moy, peut obliger le Gouverneur à me rendre juſtice? Cela n'eſt pas ſi difficile que

vous penſez, luy dit l'Empereur; montez en croupe derriere moy, & me conduiſez à la maiſon de cet injuſte raviſſeur. Ce bon homme obeït ſans façon, & ils arriverent ainſi tous deux aprés deux heures de chemin chez le Mandarin, qui ne s'attendoit pas à une viſite ſi extraordinaire. Cependant les gardes & une foule de Seigneurs, aprés avoir long-temps couru, s'y rendirent auſſi; & ſans ſçavoir encore de quoy il eſtoit queſtion, entourerent la maiſon, ou y entrerent avec l'Empereur. Alors ce Prince ayant convaincu le Mandarin de la violence dont on l'accuſoit, il le condanna ſur le champ à perdre la teſte; aprés-quoy ſe tournant du coſté du pere affligé, qui avoit perdu ſon fils: Pour vous dédommager entierement, luy dit-il d'un ton ſerieux, je vous donne la charge du coupable, qui vient de mourir; mais ayez ſoin de la remplir avec plus de moderation que luy, & profitez de ſa faute & de ſa punition, de crainte qu'à voſtre tour vous ne ſerviez d'exemple aux autres.

On pratique encore un autre moyen pour obliger les Vice-Rois & les Gouverneurs à faire exactement leur devoir, & je ne ſçay ſi jamais aucune République, ou aucun Legiſlateur, quelque ſevere qu'il ait eſté,

s'eſt aviſé d'un ſemblable expedient. C'eſt que chacun d'eux doit de temps en temps avoüer ſincerement & avec humilité les fautes ſecretes & publiques dont il ſe ſent coupable dans l'adminiſtration de ſa charge, & les envoyer par écrit à la Cour. Cela eſt plus geſnant qu'on ne s'imagine, car d'un coſté il eſt faſcheux de s'accuſer d'une faute que l'Empereur ne manque preſque jamais de punir, quoy-qu'avec moderation. D'un autre coſté, il eſt encore plus dangereux de la diſſimuler; parce que ſi par hazard les memoires ſecrets des inſpecteurs en ſont chargez, le moindre manquement, que le Mandarin aura déguiſé, ſera capable de le perdre. Ainſi le mieux eſt de faire une confeſſion ſincere, & de racheter ſecretement ſes fautes par de bonnes ſommes d'argent, qui ont à la Chine, la vertu d'effacer tous les crimes; mais ce remede n'eſt pas un mediocre ſupplice pour un Chinois; la crainte ſeule d'un tel chaſtiment le rend infiniment circonſpect & quelquefois vertueux malgré luy.

Les loix, aprés toutes les précautions que je viens d'expliquer, ordonnent que dans les affaires on procedera de la maniere ſuivante. Le Mandarin, de quelque rang qu'il ſoit, n'a pas beſoin d'eſtre prévenu

par les parties, pour prendre connoiſſance d'une affaire. Toutes ces formalitez ne ſont point d'uſage. Quelque part qu'il voye le deſordre, il peut le punir, dans une ruë, dans un chemin public, dans une maiſon; il arreſte un joüeur, un emporté; & ſans autre forme de procés, il luy fait donner par les gens de ſa ſuite vingt ou trente coups de baſton: aprés quoy, comme ſi de rien n'eſtoit, il continuë froidement ſon chemin. Ce qui n'empeſche pas qu'on ne puiſſe encore accuſer le coupable à un Tribunal ſuperieur, où on inſtruit tout de nouveau le procés, qui ne finit ordinairement que par une nouvelle punition.

Dans les affaires ordinaires la partie peut ſe pourvoir devant quelque Mandarin que ce ſoit, meſme en premiere inſtance. Par exemple, l'habitant d'une ville du troiſiéme ordre peut s'adreſſer tout d'un coup au Gouverneur de la capitale, ou meſme au Vice-Roy, ſans paſſer par le jugement de ſon gouverneur particulier; & quand un Juge ſuperieur s'en eſt meſlé, les inferieurs n'oſeroient en prendre connoiſſance, ſi le procés ne leur eſt pas renvoyé, comme il arrive aſſez ſouvent. Quand les choſes ſont de conſequence, du Vice-Roy on en appelle à l'une des Cours ſouveraines

de Pekin, ſelon la nature de l'affaire; elle eſt examinée dans l'une des chambres ſubalternes, qui en fait ſon rapport au Preſident de la grand'Chambre. Ce Preſident prononce, aprés avoir pris l'avis de ſes Aſſeſſeurs, & communiqué ſon jugement au Colao qui le porte à l'Empereur. L'Empereur demande quelquefois de nouveaux éclairciſſemens, quelquefois il prononce ſur le champ, & c'eſt en ſon nom que la Cour ſouveraine fait enſuite la minute de l'Arreſt, & l'envoye aux Vice-Rois pour en procurer l'execution. Une ſentence de cette nature eſt irrevocable; on la nomme le ſaint commandement, c'eſt-à-dire le commandement qui eſt ſans défaut & ſans aucune paſſion.

On aura ſans doute de la peine à comprendre qu'un Prince ait le temps d'examiner luy-meſme les affaires d'un Empire auſſi vaſte que l'eſt celuy de la Chine. Mais outre qu'ordinairement les guerres & les negociations eſtrangeres ne l'occupent preſque point, ce qui fait dans les Cours de l'Europe la matiere la plus importante des conſeils; d'ailleurs les affaires ſont ſi-bien digerées, qu'il peut aiſément, & d'un coup d'œil voir le parti qu'il faut prendre, à cauſe de la ſimplicité des loix, qui n'em-

barraſſent point les matieres. Ainſi deux heures tous les jours ſuffiſent à ce Prince, pour regler par luy-meſme un Etat où trente Rois pourroient eſtre utilement employez, ſi d'autres loix y eſtoient en uſage. Tant il eſt vray que celles dont on ſe ſert à la Chine, ſont ſages, ſimples, bien entenduës & parfaitement proportionnées à l'eſprit & au caractere particulier de cette nation.

Pour en donner une idée generale à Voſtre Eminence, je me contenteray de luy faire remarquer trois choſes qui contribuënt infiniment à la tranquillité publique, & qui ſont l'ame du gouvernement. La premiere conſiſte dans les principes de morale qu'on inſpire à tous les peuples ; la deuxiéme, dans les reglemens de police qu'on a établis en toutes choſes ; la troiſiéme, dans les maximes de pure politique qu'on ſuit, ou qu'on eſt obligé de ſuivre.

Le premier principe de morale regarde les familles particulieres, & recommande aux enfans un amour, une complaiſance, un reſpect pour les peres, que ni le mauvais traitement, ni l'âge avancé, ni le rang ſuperieur, qu'on pourroit avoir acquis, ne puiſſent jamais alterer. On ne ſçauroit croire juſqu'à quelle perfection on a porté ce premier ſentiment de la nature. Il n'y a

point de ſoumiſſion, point d'obeïſſance que les parens ne puiſſent exiger de leurs enfans. Ces enfans ſont obligez de les nourrir toute leur vie, & aprés leur mort de les pleurer continuellement. Ils ſe proſternent mille fois devant leurs corps, ils leurs offrent des viandes, comme s'ils eſtoient encore en vie, pour marquer que tous les biens de la famille luy appartiennent, & qu'ils ſouhaiteroient de tout leur cœur qu'ils fuſſent encore en eſtat d'en joüir. Ils l'enterrent avec une pompe & des dépenſes exceſſives ; ils vont regulierement ſur leurs tombeaux verſer des larmes ; ils font ſouvent les meſmes ceremonies devant leurs tableaux, qu'ils conſervent religieuſement dans leur maiſon, & qu'ils honorent par des offrandes & par un culte politique, comme ils feroient, ſi leurs peres eſtoient encore preſens. Les Rois meſme ne ſe diſpenſent point de ce devoir de pieté, & celuy qui regne à preſent en a toûjours uſé de la ſorte, non ſeulement à l'égard des Empereurs de ſa famille, mais encore à l'égard des autres qui l'ont precedé. Car un jour eſtant à la chaſſe, & ayant de loin apperçu un monument magnifique, que ſon pere avoit fait élever à *Tçoumtchin*, dernier Empereur Chinois, qui avoit perdu la Cou-

ronne avec la vie dans une révolte ; il courut vers cet endroit, il se mit à genoux auprés du tombeau, il pleura mesme, & touché de sa mauvaise fortune : *O Prince !* luy dit-il, *ô Empereur digne d'un meilleur sort ! Vous sçavez que nous n'avons en rien contribué à vostre perte ; ce n'est pas nous qui sommes coupables de vostre mort. Vos sujets seuls en sont la cause. Ils vous ont eux-mesmes trahi. C'est sur leur teste, & non pas sur celle de mes peres, que le ciel doit faire éclater sa vengeance.* Ensuite il ordonna qu'on allumast des flambeaux, & qu'on luy offrist de l'encens. Durant tout ce temps il tenoit le visage colé à terre, & ne se releva qu'aprés toutes les ceremonies.

Le deüil ordinaire est de trois ans, durant lesquels on ne peut exercer aucune charge publique. De sorte qu'un Mandarin est obligé d'abandonner sa charge, & un Ministre d'Etat son employ, pour se retirer en sa maison, & pour donner tout ce temps à sa douleur. Si un pere est honoré comme une divinité aprés sa mort, il est obéï comme un Roy durant sa vie dans sa famille, qu'il gouverne avec un pouvoir despotique ; maistre absolu non seulement de ses biens, qu'il donne à qui il luy plaist, mais encore de ses concubines & de ses en-

fans, dont il diſpoſe avec une entiere liberté, juſqu'à les vendre à des eſtrangers, quand, il n'eſt pas content de leur conduite. Si un pere accuſe ſon fils de quelque faute devant le Mandarin, il n'a beſoin d'aucune preuve. On ſuppoſe toûjours qu'il a raiſon, & qu'un enfant eſt coupable dés que ſon pere n'eſt pas content. Ce pouvoir paternel va ſi loin qu'il n'eſt point de pere qui ne puiſſe faire perdre la vie à ſon fils, s'il continuë à le pouſſer en juſtice. Quand nous paroiſſons eſtonnez de ce procedé, on nous répond : qui connoiſt mieux cet enfant que ſon pere, luy qui l'a élevé, qui l'a formé, qui depuis tant d'années examine toutes ſes actions ? Mais d'ailleurs eſt-il perſonne qui ait pour luy une affection plus ſincere & mieux reglée ? Si donc celuy qui le connoiſt parfaitement, & qui l'aime avec tendreſſe, ne laiſſe pas de le condamner, comment pouvons-nous le diſculper & l'abſoudre ? Et lors que nous leur repreſentons qu'on a quelquefois des antipaties, & qu'un pere, tout pere qu'il eſt, peut en avoir comme un autre ; ils nous répondent, que nous ne ſommes pas plus dénaturez que les beſtes les plus feroces, leſquelles ne ſe portent jamais de gayeté de cœur à déchirer leurs petits ; que s'il ſe-

trouve parmi les hommes des monſtres, il faut qu'un enfant par ſa complaiſance, par ſa douceur, par ſes ſervices les rende traitables. Aprés tout, diſent-ils, l'amour paternel eſt ſi profondement gravé dans le cœur, qu'il n'eſt point d'antipatie naturelle qui l'en puiſſe tout-à-fait arracher, ſi elle n'eſt irritée par la révolte ou par une conduite déreglée.

Que s'il arrive, ce qui eſt tres-rare, qu'un enfant ſoit aſſez inſolent pour dire des injures à ſes parens, ou aſſez furieux pour les tuer; alors tout l'Empire paroiſt en mouvement, & toute la Province où cet horrible crime s'eſt commis en eſt allarmée. L'Empereur devient luy-meſme le Juge du coupable. On dépoſe tous les Mandarins voiſins, & ſur tout ceux de la Ville qui l'ont ſi mal inſtruit. On châtie ſéverement ſes proches pour avoir eſté ſi negligens à le reprendre, car on ſuppoſe qu'un ſi méchant naturel s'eſtoit déja manifeſté en d'autres occaſions, & qu'on ne peut venir que par degrez à un attentat ſi abominable. Pour ce qui regarde le coupable, il n'eſt point d'aſſez grand ſupplice dont on ne s'aviſe pour le punir. On le coupe en mille pieces, on le brûle, on détruit ſa maiſon juſqu'aux fondemens, on renverſe celles de ſes voi-

sins, & on dresse par tout des monumens, pour conserver la memoire de cet horrible excés.

Les Empereurs mesme n'oseroient abuser impunément de l'autorité souveraine à l'égard de leurs parens; & l'histoire nous en rapporte un exemple qui rendra éternellement recommandable en cette matiere la pieté des Chinois. La mere d'un Empereur avoit eu quelque intrigue de galanterie avec un Seigneur de la Cour. L'éclat que cette action fit, obligea l'Empereur d'en marquer son ressentiment pour son propre honneur & pour celuy de l'Empire: de sorte qu'il l'exila dans une Province fort éloignée; & parce qu'il jugea bien que ce procedé ne seroit pas approuvé des Princes & des Mandarins, il leur défendit à tous, sous peine de la vie, de luy donner aucun avis sur ce point. Ils obeïrent durant quelque temps, persuadez que de luy-mesme il condamneroit bientost sa conduite; mais comme ils virent qu'il ne revenoit point, ils se resolurent d'éclater, plutost que de souffrir un si pernicieux exemple.

Le premier qui eut assez de courage pour luy offrir là-dessus une requeste, fut sur le champ mis à mort; le danger ne rebuta pas les autres. Quelques jours aprés un se-

cond mandarin ſe preſenta ; & pour faire connoiſtre à tout le monde, qu'il ne craignoit pas de donner ſa vie, quand il s'agiſſoit du bien public, il fit porter ſa biere à la porte du Palais. Cette action de generoſité n'émeut l'Empereur que pour l'irriter davantage. Il le fit non-ſeulement mourir, mais afin de jetter la frayeur dans l'eſprit de ceux qui voudroient ſuivre ſon exemple, il ordonna qu'on le tourmentaſt de diverſes manieres. Il eſtoit, ce ſemble, de la prudence de ne ſe pas opiniaſtrer davantage. Les Chinois en jugerent autrement, & reſolurent de perir tous, les uns aprés les autres, pluroſt que de tolerer par un laſche ſilence, une action ſi indigne.

Il y en eut donc un troiſiéme qui ſe devoüa. Il fit porter comme le ſecond, ſon cercueil au Palais, & proteſta à l'Empereur, qu'il ne pouvoit eſtre plus long-temps le témoin de ſon crime. *Que perdons-nous, Seigneur*, luy dit-il, *en mourant ſi ce n'eſt la veuë d'un Prince, que nous ne pouvons plus regarder ſans horreur. Puiſque vous ne voulez pas nous entendre, nous allons trouver vos anceſtres & ceux de l'Imperatrice voſtre mere. Ils écouteront nos plaintes, & peut-eſtre que durant les tenebres de la nuit, vous entendrez leurs ombres & les noſtres,*

*vous reprocher voſtre injuſtice.*

Ce Prince plus outré que jamais de l'inſolence, comme il l'appelloit, de ſes ſujets, fit endurer à celuy-cy les derniers ſupplices. Pluſieurs autres encouragez par ces exemples s'expoſerent aux meſmes tourmens, & furent tous en effet les martyrs de l'amour filial, qu'ils défendirent juſqu'à la derniere goutte de leur ſang. Enfin cette fermeté heroïque laſſa la cruauté de l'Empereur; & ſoit qu'il apprehendaſt des ſuites plus faſcheuſes, ſoit qu'il reconnuſt de bonne foy ſa faute; il ſe repentit, comme pere du peuple, d'avoir ſi indignement fait mourir ſes enfans; & comme enfant de l'Imperatrice, d'avoir ſi long-temps maltraité ſa mere. Il la rappella, la remit en ſon premier eſtat; & plus il l'honora dans la ſuite, plus auſſi fut-il luy-meſme honoré de ſes ſujets.

Le ſecond principe de leur morale, c'eſt d'accoûtumer les peuples à regarder leurs Mandarins comme l'Empereur meſme dont ils repreſentent la perſonne. Pour les tenir dans ce reſpect, ceux-cy ne paroiſſent jamais en public qu'avec un train & un air d'autorité capable d'inſpirer de la veneration. Ils ſont toûjours portez dans une chaiſe magnifique & découverte, prece-

dez de tous les officiers de leurs Tribunaux & entourez des marques de leur dignité. A leur vûë le peuple s'arreſte & ſe range à droit & à gauche pour les laiſſer paſſer. Quand ils rendent la juſtice dans leurs Palais, on ne leur parle qu'à genoux, de quelque qualité que ſoient les parties; & comme ils ont droit en tout temps de faire donner à qui que ce ſoit des coups de baſton, c'eſt toûjours en tremblant qu'on les approche.

Autrefois quand un Mandarin faiſoit voyage, tous les habitans des villages par où il paſſoit, couroient en foule audevant de luy pour luy offrir leurs ſervices, & le conduiſoient ſolennellement juſqu'aux confins de leur territoire: à preſent quand il ſort de charge avec la ſatisfaction publique, on luy rend encore des honneurs capables de toucher les plus inſenſibles. Dés qu'il eſt ſur le point de partir pour ſe retirer de ſon gouvernement, preſque tous les habitans vont ſur les grands chemins. Ils ſe rangent d'eſpace en eſpace depuis la porte de la ville par où il doit paſſer, juſqu'à deux & trois lieuës loin. On voit par tout des tables d'un beau vernis entourées de ſatin & couvertes de confitures, de liqueurs & de thé.

Chacun l'arreſte malgré luy au paſſage, on l'oblige de s'aſſeoir, de manger & de boire. Dés que l'un l'a laiſſé, un autre le reprend, & ainſi il paſſe tout le jour en ceremonies parmi les cris & les acclamations du peuple. Ce qu'il y a de plaiſant c'eſt que tout le monde veut avoir quelque choſe qui luy appartienne. Les uns luy prennent ſes bottes, les autres ſon bonnet, quelques-uns ſon ſur tout; mais on luy en donne en meſme temps un autre, & avant qu'il ſoit hors de cette foule, il arrive qu'il chauſſe quelquefois trente paires de bottes differentes.

C'eſt pour lors qu'il s'entend appeller le bienfacteur, le conſervateur, le pere du peuple. On pleure ſa perte, & un Mandarin eſt bien dur quand à ſon tour, il ne donne pas quelques larmes à de ſi tendres marques de leur affection. Car les habitans ne ſont pas obligez d'en uſer de la ſorte, & quand ils n'ont pas eſté contens de leur Gouverneur, ils paroiſſent auſſi indifferens à ſon départ, qu'ils ſont touchez de la ſeparation & de la perte de l'autre.

Ce profond reſpect des enfans pour leurs peres, & cette veneration que les peuples ont pour leurs Mandarins, conſervent plus que toute autre choſe la paix dans les fa-

nilles & la tranquillité dans les villes ; & e ſuis perſuadé que le bon ordre parmi un grand peuple vient principalement de ces eux ſources.

Le troiſiéme principe que leur morale a tabli, c'eſt qu'il importe infiniment d'en- tetenir parmi les peuples, la civilité, la ıodeſtie, & un certain air de politeſſe qui ɔit capable d'inſpirer la douceur. C'eſt p ır ı, diſent-ils, que les hommes ſe diſtin- uent des beſtes, & les Chinois des autres ommes. Ils pretendent que la ferocité qui : trouve en certaines nations, trouble in- ıilliblement les Etats. Ces ſortes d'eſprits ɔurris dans les querelles domeſtiques, ui ne reſpectent, qui ne ménagent perſon- e, ſont naturellement broüillons & por- z à la revolte. Au lieu que des gens qui ſe reviennent mutuellement les uns les au- es ; qui ſçavent ſouffrir, diſſimuler, étouf- r un reſſentiment ; qui gardent avec ſoin ſubordination que l'âge, la qualité, le erite ont établie ; ces gens, dis-je, aiment ıturellement l'ordre & ne ſortent jamais : leur devoir qu'avec une eſpece de vio- nce.

Les Chinois ont non-ſeulement obſervé tte maxime, ils l'ont meſme outrée en rtaines occaſions. Nul état ne s'en diſ-

penſe. Les artiſans, les domeſtiques, les païſans meſme ont entr'eux des manieres douces & honneſtes; & j'ay eſté mille fois étonné de voir des laquais ſe mettre à genoux les uns devant les autres pour ſe dire adieu, & des vilageois ſe faire plus de complimens dans leurs feſtins, que nous n'en ferions dans nos ceremonies publiques. Les matelots meſme qui par leur état & par l'air groſſier qu'ils reſpirent, ſont naturellement bruſques, vivent neanmoins entr'eux comme freres, & ſe previennent dans le travail commun, comme s'ils eſtoient tous unis par les liens d'une étroite amitié.

L'Etat, qui par un eſprit de politique a toujours regardé ce point, comme tres-important au repos public, a reglé toutes choſes pour ſes ſaluts, les viſites, les feſtins, les lettres qu'on s'écrit. Le ſalut ordinaire eſt de croiſer les mains devant la poitrine & de courber tant ſoit peu la teſte. Quand on veut marquer plus de déference, on joint les mains & on les abaiſſe juſqu'à terre en inclinant profondement tout le corps; que ſi vous paſſez devant une perſonne de la premiere qualité, ou que vous receviez quelqu'un en voſtre maiſon, il faut flechir un genoüil & demeurer en cette poſture,

ıſqu'à ce que celuy que vous ſaluez vous leve ; ce qu'il ne manque pas incontiıñt de faire. Mais quand un Mandarin roiſt en public, ce ſeroit une familiarité gne de chaſtiment que de le ſaluer, de ıelque maniere que ce ſoit, à moins ı'on ne luy veüille parler. On ſe retire un oment, & tenant les yeux baiſſez & les bras endus ſur les coſtez, on attend qu'il ſoit .ſſé, pour continüer ſon chemin.

Quoy-que les amis particuliers ſe viſitent ıs façon, les autres neanmoins gardent ûjours entr'eux certaine forme établie ır la coûtume. On envoye devant un va- de chambre, avec un cayer de papier rou- , ſur lequel on écrit ſon nom, & pluſieurs rmes pleins de reſpect, ſelon la qualité la perſonne à qui l'on demande audien- . Quand cette eſpece de requeſte a eſté ceptée, on entre & on eſt receu ſelon ſa alité. La perſonne qu'on viſite attend elquefois dans ſa ſale ſans ſortir, & eſme ſans ſe lever, quand elle eſt d'un ıg extraordinairement élevé, ou bien e attend à la porte ; quelquefois elle s'ance dans la Cour, & quelquefois meſme qu'à la ruë.

Des qu'on ſe rencontre, on court de part d'autre, & on s'incline chacun de ſon

costé jusqu'à terre. On parle peu, les complimens sont reglez, on sçait ce qu'on doit dire, & ce qu'il faut répondre ; & on n'est point, comme icy, embarrassé pour son compliment, à chercher de nouveaux termes & de nouvelles phrases. On s'arreste à chaque porte pour réïterer les réverences & les inclinations, c'est à qui passera le dernier ; mais toutes les invitations se réduisent à deux termes, dont l'un signifie *passez, tsin* ; & l'autre *poukan, je n'oserois.* Chacun répéte son mot quatre ou cinq fois, & enfin celuy qui est estranger se laisse vaincre, & passe jusqu'à une autre porte, où l'on recommence les ceremonies tout de nouveau.

Quand on est arrivé au lieu où l'on doit s'arrester on se met auprés de la porte sur la mesme ligne, & chacun se courbe jusqu'à terre : ensuite viennent les genuflexions réciproques, les détours qu'il faut prendre, pour estre tantost à droit & tantost à gauche, le salut des chaises (car on leur fait des complimens comme aux personnes ; on les frotte avec un pan de sa veste, pour en oster la poussiere ; on se courbe devant elles avec respect) on offre, on refuse la premiere place ; mais tout se passe dans l'ordre : & comme ils sont faits à ce manége,

manége, ils s'attendent mutuellement dans ces ceremonies, & on n'y voit ni embarras ni confusion.

Cependant c'est une veritable fatigue, & aprés cent differens mouvemens qu'on s'est donné, & qui occupent durant un quart d'heure; quand on commence à s'asseoir, on a bien besoin de se reposer. Les chaises sont disposées de maniere qu'on est toûjours assis vis à vis l'un de l'autre; il faut s'y tenir droit, sans s'appuyer sur le dossier, les yeux baissez, les mains estenduës sur les genoux, les pieds également avancez, sans les croiser, avec un air grave & serieux; & sur tout ne se point presser de parler; car parmi les Chinois il semble que les visites ne consistent point dans la conversation, mais dans les ceremonies exterieures; Et c'est proprement en ce pays-là qu'une personne, qui en va voir une autre, peut luy dire veritablement: Je viens vous faire la réverence. Car souvent on en fait plus, qu'on ne dit de paroles.

Un Missionnaire m'a assuré qu'un Mandarin l'avoit une fois visité sans luy en dire une seule. Il est du moins certain qu'on ne s'échauffe point dans le discours, & on diroit quelquefois de deux personnes, que ce sont deux statuës ou deux termes de

theatre qui ont esté placez pour en faire la décoration, tant ils sont graves & taciturnes.

Quand ils parlent, leur discours est rempli de termes d'humilité. Ils ne disent point, par exemple : *Je vous suis obligé de la grace que vous m'avez faite. Je prends la liberté de vous offrir quelques curiositez de mon pays. Tout ce qui vient de vostre Royaume, de vostre Province, est propre & bien travaillé*; mais il faut dire : *La grace que le Seigneur, que le Docteur a accordée, à moy qui suis à ses yeux tres-petit*, ou bien, *à moy qui suis vostre disciple, m'a extrémement obligé. Le disciple prend la liberté d'offrir au Seigneur des curiositez qui viennent de son petit, de son vil pays. Tout ce qui vient du précieux Royaume, de la noble Province du Seigneur, est tres-propre & tres-bien travaillé.* Et ainsi du reste, car on ne dit jamais *je* & *vous*, à la premiere & à la seconde personne ; mais *moy petit, moy disciple, moy sujet.* Et au lieu de *vous*, on dit le *Docteur a dit*, le *Seigneur a fait, l'Empereur a ordonné.* Ce seroit une grossiere incivilité d'en user autrement, si ce n'est quand on parle à ses valets.

Durant la visite on presente toûjours deux ou trois fois du Thé. Il y a encore diverses ceremonies à observer, quand on

prend la porcelaine, quand on la porte à la bouche, ou qu'on la rend aux domestiques. Au reste on se retire toûjours comme on est entré, & il en couste autant pour finir la comedie que pour la commencer. Les estrangers peu faits à y joüer leur rôle, troublent souvent l'ordre de la piece. Les Chinois raisonnables en rient, & les excusent; d'autres le trouvent mauvais, & veulent qu'ils s'instruisent avant que de se commettre en public Ainsi on donne quarante jours aux Ambassadeurs pour se préparer à l'audience de l'Empereur; & de crainte qu'ils ne manquent à quelque formalité, on leur envoye durant tout ce temps-là des maistres de ceremonies qui les exercent.

Mais les festins passent tout ce qu'on peut s'imaginer. Ce n'est point pour manger qu'on est invité, mais pour faire des grimaces. On ne met pas un morceau dans la bouche, on ne boit pas une goutte de vin, qu'il n'en couste cent contorsions. Il y a, comme dans nos musiques, un officier qui bat la mesure, afin que tous les conviez s'accordent en mesme temps à prendre dans les plats, à porter à la bouche, à élever les petits bastons qui servent de fourchette, où à les placer régulierement & à propos dans leur lieu. Chacun y a sa table

particuliere, sans nappe, sans serviette, sans couteau, sans cuillere; car tout est coupé, & on ne touche à rien qu'avec deux petits bâtons ferrez d'argent, dont les Chinois se servent fort adroitement, & qui est leur instrument universel.

On commence le repas par boire du vin pur, qu'on apporte en mesme temps à tous les conviez dans une petite tasse de porcelaine ou d'argent, & qu'on prend toûjours avec les deux mains. Chacun l'éleve en l'air, & presque à la hauteur de la teste, en s'invitant les uns les autres sans parler, & en se provoquant par gestes à boire les premiers. Il suffit de présenter la tasse à la bouche, & de l'y tenir jusqu'à ce que les autres ayent bû; car pourvû qu'on garde les formalitez apparentes, il est libre de boire, ou de ne boire pas.

Aprés le premier coup on sert sur chaque table une grande porcelaine de viande, où tout est en ragouſt. Alors chacun est attentif aux signes du maistre d'hostel, qui regle tous les mouvemens des conviez. Selon qu'il les détermine, ils appliquent les deux mains sur les deux petits bâtons, ils les élevent en l'air, les présentent d'un certain sens, & aprés un long exercice que je ne sçaurois bien expliquer, ils les enfoncent dans la porcelaine,

d'où ils prennent adroitement un morceau, qu'il faut manger de maniere qu'on ne se haſte pas trop, & qu'on ne ſoit pas auſſi trop lent, car ce ſeroit une incivilité de preceder les autres, ou de les faire attendre. Pour lors on recommence l'exercice des baſtons, qu'on remet enfin ſur la table dans la ſituation où ils eſtoient auparavant. Il faut en tout obſerver la meſure, afin que tout commence & finiſſe en meſme temps.

Un moment aprés on ſert encore du vin, & on boit avec toutes les ceremonies précedentes. Enſuite on apporte un ſecond plat, auquel on touche comme au premier, & ainſi le repas continuë en beuvant un coup à chaque morceau, juſqu'à ce qu'on ait couvert la table de vingt ou vingt-quatre porcelaines, ce qui engage à boire vingt ou vingt-quatre raſades; mais outre que, comme j'ay dit, on en boit ce qu'on veut, les taſſes ſont extrémement petites, & le vin n'eſt nullement violent.

Quand tous les plats ſont ſervis, ce qui ſe fait avec une grande propreté, on ceſſe d'apporter du vin; & pour lors on peut manger avec un peu plus de liberté, prenant indifferemment dans les plats, enſorte neanmoins que tout le monde ſe ſuive, & que l'ordre ſe garde exactement. C'eſt en ce

temps-là qu'on commence à donner du ris & du pain, car jusqu'alors on n'a mangé que de la viande ; on presente aussi des boüillons clairs, de chair ou de poisson, afin de les mesler avec le ris, si on le juge à propos.

On est ainsi à table serieux, grave, & sans parler, durant trois ou quatre heures. Mais quand le maistre d'hostel s'apperçoit qu'on ne mange plus, il fait signe de se lever, & on se retire durant un quart d'heure ou dans un jardin, ou dans un salle, pour s'entretenir. On revient ensuite se remettre à table, qu'on trouve garnie de toutes sortes de confitures & de fruits secs, qui servent à boire du thé.

Ces manieres trop ordonnées & infiniment gesnantes qu'on est obligé d'observer depuis le commencement jusqu'à la fin, empeschent tout le monde de manger, & on ne sent d'appetit que quand on sort tout-à-fait de table. Alors on a grande envie d'aller disner chez soy ; mais une bande de farceurs viennent à leur tour donner la comedie, qui par sa longueur extraordinaire fatigue autant que celle qu'on a joüée auparavant à table. La piece est ordinairement assez fade, on n'y garde aucune regle ; on crie, on chante, on hurle, car les

Chinois ne ſçavent guere ce que c'eſt que déclamer. Cependant il ne faut pas rire, mais loüer la politeſſe de la Chine & ſes ceremonies, ſaintement, comme on parle, inſtituées par les anciens, & obſervées avec ſageſſe par la poſterité.

Les lettres qu'ils s'écrivent les uns aux autres, renferment un autre point de civilité qui a ſes myſteres comme tout le reſte. On n'écrit point comme on parle; la grandeur des caracteres, les diſtances qu'il faut laiſſer à propos entre les lignes, les termes infinis d'honneur, que la qualité des perſonnes exige, la forme du papier, la multitude des envelopes rouges, blanches ou bleuës, ſelon les eſtats differens où l'on eſt, & cent autres formalitez embarraſſent quelquefois les plus ſçavans, & il n'appartient pas à tous les Lettrez de ſçavoir écrire une lettre comme il faut.

Il y a mille autres régles dans l'uſage du grand monde & dans la ſocieté ordinaire qu'il faut religieuſement obſerver, ſi l'on ne veut paſſer pour barbare; & quoiqu'en pluſieurs rencontres ce ſoit plutoſt une affectation ridicule qu'une veritable politeſſe, on ne peut neanmoins diſconvenir que toutes ces coûtumes, qu'on garde ſi exactement, n'inſpirent aux peuples des

sentimens de douceur & un esprit d'ordre.

Ces trois principes de morale, c'est à-dire le respect des enfans envers leurs parens, la veneration des sujets pour l'Empereur & les Mandarins ; l'humilité & l'honnesteté dans l'usage du monde sont d'autant plus efficaces, qu'ils sont soûtenus d'une politique sage & bien entenduë. En voicy, MONSEIGNEUR, les principales maximes.

La premiere, est de ne donner jamais aucune charge à personne dans sa Province, & cela pour deux raisons. Premierement, parce qu'un Mandarin, qui n'est pas de qualité, est ordinairement mépriſé de ceux qui connoissent sa famille. Secondement, parce qu'étant quelquefois trop accrédité par le grand nombre de ses parens & de ses amis, il seroit en estat de faire ou d'appuyer une révolte, ou du moins il n'auroit pas toute la liberté qui est necessaire pour exercer la justice avec un entier desintéressement.

La deuxiéme maxime, est de retenir à la Cour les enfans des Mandarins les plus considérables qui gouvernent les Provinces, sous prétexte de les bien élever ; mais en effet, pour servir d'ôtages, en cas que

leurs peres manquent à la fidelité qu'ils doivent à l'Empereur.

La troiſiéme maxime, eſt de pouvoir faire le procés à qui que ce ſoit, par tel commiſſaire qu'il plaiſt à l'Empereur de nommer, ſans que la charge ou la dignité du coupable luy donne droit de le recuſer. Que ſi l'Empereur n'eſt pas content du premier jugement, il peut le faire réformer par de nouveaux Juges, juſqu'à ce qu'il ſoit conforme à celuy de la Cour. Autrement il ſeroit facile par argent ou par intrigue de ſauver la vie à un homme, dont la mort eſt quelquefois neceſſaire au bien de l'Etat. Au reſte, diſent-ils, on ne doit point craindre la paſſion du Prince, qui d'ailleurs ne manque jamais de voye injuſte pour perdre un homme de bien, quand il veut. Mais il eſt important qu'il ait des moyens ordinaires & efficaces pour délivrer l'Empire d'un méchant homme.

La quatriéme maxime conſiſte à ne vendre aucune charge, mais à les donner toutes au merite; c'eſt à dire à ceux dont la vie eſt réglée, & qui par une étude conſtante ont acquis la connoiſſance des Coûtumes & des Loix. Pour cela on fait des informations de vie & de mœurs, ſur tout quand un Mandarin paſſe d'une charge ordinaire

à une autre plus conſiderable. Pour ce qui eſt de la ſçience, il y a tant d'épreuves, tant d'examens, qu'il eſt impoſſible d'échaper aux meſures qu'on prend pour s'en inſtruire.

Dés qu'on deſtine un enfant aux ſçiences, on luy donne un maiſtre, car les Villes de la Chine ſont pleines d'écoles, où l'on apprend à connoiſtre & à écrire les caracteres, ce qui eſt une étude de pluſieurs années. Quand cet enfant a fait des progrés conſiderables, on le preſente à un Mandarin ordinaire pour eſtre examiné. S'il a la main bonne, & qu'il forme bien les caracteres, il eſt admis parmi ceux qui peuvent s'appliquer à l'intelligence des Livres, & aſpirer enſuite aux degrez. On en diſtingue de trois ſortes, qui répondent à ceux de Maiſtre és arts, de Bachelier, & de Docteur. Comme la fortune des Chinois dépend abſolument de leur capacité, toute la vie eſt employée à l'étude. Ils apprennent par cœur les Livres claſſiques avec un travail incroyable, ils font des interprétations ſur les loix : la compoſition, l'éloquence, la connoiſſance & l'imitation des anciens Docteurs, la délicateſſe & la politeſſe des récens font depuis l'âge de ſix ans juſqu'à l'âge de ſoixante, leur occupation continuelle. En quel-

ques-uns, la force ou la facilité de l'esprit abrege le travail, & on a veu des Docteurs à un âge où les autres ne sçavent que médiocrement écrire; mais ce sont là des heros parmi les Chinois, & il faut des siecles pour les former.

Les examens y sont tres-rigoureux. Les principaux Mandarins des Provinces sont les Maistres és arts; la Cour envoye un Commissaire, pour assister aux examens des Bacheliers; & c'est seulement à Pekin où se rendent de toutes parts ceux qui prétendent au Doctorat: mais comme plusieurs ne seroient pas en estat de faire la dépense du voyage, on leur fournit ce qui leur est necessaire, afin que la pauvreté ne nuise en rien au merite, & ne prive pas l'Etat de plusieurs bons officier.

On juge de la capacité d'un chacun sur sa composition. On les renferme pour cela dans une cellule sans livres, & sans autre papier que celuy dont ils doivent se servir pour écrire. Durant qu'ils travaillent ils n'ont aucune communication avec les gens du dehors, & il y a des gardes aux portes que les Mandarins tâchent, autant qu'il est possible, de rendre incorruptibles. On prend encore de plus grandes précautions pour le second examen, car de crainte que

le Commissaire envoyé de la Cour pour y présider ne se laisse luy-mesme corrompre, il luy est severement défendu de voir & de parler à personne jusqu'à ce que les examens soient finis.

Pour ce qui regarde les Docteurs, l'Empereur luy-mesme s'en mesle quelquefois; & celuy qui regne à present est plus craint que personne, non seulement à cause de son exactitude & de son équité rigoureuse, mais encore parce-que c'est l'homme du Royaume le plus capable de juger de ces matieres. Dés que les docteurs sont nommez, on les luy presente; & il donne aux trois premiers des couronnes de fleurs, ou d'autres marques d'honneur qui les distinguent; il en choisit aussi quelques-uns pour remplir son Academie Imperiale, d'où ils ne sortent presque jamais que pour occuper des postes considerables dans le Royaume.

Un Docteur est toûjours riche, parce qu'il reçoit de ses parens & de ses amis une infinité de presens. Tout le monde espere avec le temps profiter de sa faveur; mais de crainte que ceux, qui sont promûs aux premiers degrez, ne se relâchent dans la suite, & n'abandonnent l'estude; ils sont encore obligez de comparoistre tres-souvent aux examens où on les chastie severe-

ment, s'ils oublient leurs premieres leçons; & où on les récompense, s'ils continuënt de faire du progrés dans les sciences.

Cette politique contribuë beaucoup au bon gouvernement. La jeunesse, que l'oisiveté ne manqueroit pas de corrompre, est par une occupation continuelle détournée du vice : à peine a-t-elle le temps de respirer, comment trouveroit-elle celuy qui est necessaire pour s'abandonner à ses passions ? Secondement, l'estude forme l'esprit & le polit. Un peuple est toûjours grossier, quand il ne cultive pas les sciences. Troisiémement, les charges sont remplies par d'habiles gens. Si on n'arreste pas les injustices que l'avarice & la corruption du cœur ont coûtume de faire, on empesche du moins celles qui viennent de l'ignorance & du déreglement de l'esprit. Quatriémement, puisqu'on donne les charges, l'Empereur peut casser aisément, quand il le juge à propos, ceux qui s'en rendent indignes. Il seroit rude de ruiner tout d'un coup une famille qui s'est épuisée pour l'acheter. On se détermineroit à la verité malgré cette consideration à punir le crime; mais on seroit naturellement porté à tolerer un Mandarin foible, peu appliqué, trop indulgent, ou excessivement severe,

au lieu que quand la charge est un don du Prince, il peut sans violence l'oster à qui il luy plaist, pour en gratifier un autre.

Enfin la justice se rend sans rétribution. Le Juge, à qui la charge n'a rien cousté, & qui a ses appointemens reglez, ne peut rien exiger des parties; ce qui donne la facilité aux plus pauvres de pousser leur droit, sans se voir injustement opprimez par un ennemi puissant, qu'on ne pourroit faute d'argent réduire à la raison.

La politique des Chinois a pour cinquiéme maxime, de ne point souffrir que les estrangers s'establissent dans leur Empire. Le peu d'estime qu'ils en ont toûjours euë, leur a persuadé d'en user de la sorte. Ils ont apprehendé que ce mélange de nations barbares ne les avilist, & ne portast parmi eux la corruption & le desordre. La difference des peuples entraisne necessairement une diversité de coûtumes, de langues, d'humeur, & de religion. De-là naissent les querelles particulieres, les partis, & enfin les révoltes. Ce ne sont plus, disent-ils, les enfans d'une mesme famille, élevez dans les mesmes sentimens, accoûtumez aux mesmes idées; & quelque soin qu'on se donne pour les former, ce sont tout au plus des enfans adoptifs, qui n'ont jamais

cette obeïſſance aveugle, & cette affection tendre que la nature donne aux enfans pour leurs veritables peres. Ainſi quand meſme les autres peuples auroient encore de meilleures qualitez qu'eux, ce qu'ils ne ſe perſuaderont jamais, ils croyent que, pour le bien de l'Empire, ils ſont obligez de les éloigner; & c'eſt par une eſpece de miracle fait en faveur de la Religion chrétienne, qu'on y a ſouffert juſqu'icy un petit nombre de Miſſionnaires.

Cette politique eſt ſans doute tres-ſage, quand il s'agit des fauſſes religions, qui inſpirent en effet preſque toûjours des ſentimens de révolte; parce qu'elles ont eſté formées par un eſprit de cabale & de trouble. Mais il eſt bien juſte de diſtinguer les Chrétiens, dont l'humilité, la douceur, l'obéïſſance aux ſouverains ne produit que la paix, l'union & la charité parmi les peuples. C'eſt ce que les Chinois commencent à reconnoiſtre aprés un ſiecle entier qu'ils ont employé à examiner noſtre Religion. Heureux, ſi non contens de la recevoir comme utile au gouvernement politique, ils l'embraſſent encore, comme neceſſaire à leur ſalut éternel.

Ils eſtabliſſent pour ſixiéme maxime, qu'on ne doit point reconnoiſtre de nobleſ-

se hereditaire, ni d'autre rang parmi les hommes que celuy où les charges les élevent. Si on en excepte la famille de Confucius, tout est peuple ou mandarin dans la Chine : il n'y a point de terres qui ne soient roturiéres, non pas mesme celles qu'on a destinées à l'entretien des Bonzes, ou qui appartienent aux temples des Idoles. Ainsi leurs dieux sont sujets comme les hommes aux charges de l'Etat, & obligez par des tailles & des contributions ordinaires, de reconnoistre la souveraineté de l'Empire. Quand un Vice-Roy ou un Gouverneur de Province est mort, ses enfans ont comme les autres leur fortune à faire ; & s'ils ne sont pas heritiers de la vertu & de la capacité de leurs peres, le nom qu'ils portent, quelque illustre qu'il soit, ne leur donne point de qualité dans le monde.

L'avantage que l'Etat retire de cette maxime, est premierement de faire fleurir par là le commerce, que l'oisiveté de la noblesse a coûtume de ruiner. Secondement, de grossir les revenus de l'Empereur ; parce que toutes les terres payent la taille. Dans les Villes, où la coûtume a establi la capitation, il n'est personne qui en soit exempt. Troisiémement, comme les familles ne se conservent point dans cet éclat, que la no-

bleſſe donne, meſme à ceux qui n'ont que des qualitez obſcures, on ne craint point qu'elles établiſſent dans les Provinces une autorité dangereuſe, que le Prince auroit peut-eſtre de la peine à contenir dans les bornes legitimes. Enfin c'eſt une maxime à la Chine qu'un Empereur, pour eſtre bien obeï, doit commander à des ſujets & non pas à des petits ſouverains.

La ſeptiéme, eſt d'entretenir en paix comme en guerre de groſſes armées, pour tenir leurs voiſins dans le reſpect, & pour eſtre toûjours en eſtat d'étouffer les revoltes domeſtiques, ou plûtoſt pour les prévenir. Autrefois il y avoit un million de ſoldats deſtinez uniquement à la garde de la grande muraille. Il n'en falloit pas moins pour entretenir les garniſons des Places frontieres, & des Villes conſiderables. A preſent on ſe contente de garder les endroits les plus importans.

Outre cela il n'y a pas moins de quinze à vingt mille hommes en chaque Province commandez par des generaux particuliers; il en faut pour conſerver les Iſles, & ſurtout celles de Haynan & de Formoſe. Les troupes ſeules de Pekin vont à plus de cent ſoixante mille chevaux. Ainſi je croy que l'Empereur dans la plus profonde paix n'a

pas moins de cinq cens mille hommes effectifs, bien payez & bien armez selon la coûtume du païs, c'eſt-à-dire de ſabres & de fléches. Ils ont peu d'infanterie, & dans l'infanterie point de picquiers & peu de mouſquetaires.

Ces troupes ſont fort belles, & mediocrement bonnes, parce que les Tartares ſont preſque devenus Chinois, & que les Chinois ſont toûjours les meſmes, c'eſt-à-dire mous & ennemis du travail, plus propres à briller dans une reveuë, ou dans une marche, qu'à ſe diſtinguer dans le combat. Les Tartares donnent au commencement du choc avec chaleur, & pour peu que l'ennemi plie ils profitent du deſordre; du reſte, incapables de continuer long-temps une attaque, ou de la ſoûtenir quand on les charge en bon ordre, & qu'on les pouſſe bruſquement. Le Roy, à qui j'avois l'honneur d'en parler il y a quelque temps, & qui ne dit rien que de juſte, comme il ne fait rien que de grand, en fit luy-meſme le caractere en deux mots; c'eſt-à-dire, ajoûta-t-il, que ce ſont de bons ſoldats, quand on leur oppoſe de mauvaiſes troupes: & qu'ils deviennent de fort mauvaiſes troupes, dés qu'ils ont à faire à de bons ſoldats.

La huitiéme maxime regarde les récompenſes & les punitions. Les grands hommes, qui ont ſervi utilement l'Etat, ne ſont jamais ſans récompenſe; & parce que les Princes, quelque puiſſans qu'ils ſoient, n'ont pas aſſez de bien pour payer tous les ſervices de leurs ſujets, on ſupplée à ce défaut par des titres d'honneur que l'Empereur leur donne, ſans qu'il luy en couſte rien.

C'eſt ce qu'on appelle les differens ordres des Mandarins. Il y en a neuf, dont chacun a deux degrez. On dit, il eſt Mandarin du premier ordre, ou bien l'Empereur l'a placé au premier degré parmi les Mandarins du ſecond ordre, & ainſi des autres. Cette dignité, qui eſt purement honoraire, leur donne un rang dans les aſſemblées, dans les viſites, dans les Conſeils, mais elle ne leur donne aucun revenu. Pour multiplier ces récompenſes, dont on ſe ſert plus volontiers que de penſions, on les étend meſme juſqu'aux morts, qui ſont ſouvent créez Mandarins aprés leurs obſeques, & à qui on accorde des places d'honneur parmi les grands de la Cour, lors meſme qu'il n'eſt pas au pouvoir de l'Empereur de leur donner le moindre rang entre les hommes. On leur fait quelque-

fois bastir de superbes mausolées aux dépens du public ou du Prince, & la Cour souveraine des Rites juge selon leur merite de la somme qui y doit estre employée.

Ces marques d'estime sont souvent accompagnées d'un éloge écrit de la propre main de l'Empereur, ce qui rend leurs familles illustres dans la posterité. Mais la plus insigne faveur, c'est de les déclarer saints, de leur bastir des Temples, & de leur offrir des sacrifices comme aux divinitez du pays. C'est par là que les anciens Empereurs ont souvent estabi le Paganisme, adorant eux-mesmes l'ouvrage de leurs mains, & rendant un culte souverain à des hommes, qui durant leur vie s'estimoient heureux de paroistre prosternez à leurs pieds.

On récompense aussi les actions de vertu qui éclatent dans les particuliers, quoyque peu utiles à l'Etat. Nous lisons dans leur histoire qu'on a élevé des Temples à la memoire de quelques filles qui avoient gardé toute leur vie la virginité. Et j'ay vû moy-mesme en plusieurs villes élever à des habitans d'une mediocre condition des trophées accompagnez d'inscriptions honorables, pour faire connoistre à tout le monde leur merite & leurs bonnes qualitez.

Si les Chinois récompenſent le bien, ils ne ſont pas moins exacts à punir les fautes les plus legeres; les chaſtimens ſont reglez ſelon les crimes. Le plus ordinaire eſt la baſtonnade qu'on donne ſur le dos. Quand le nombre des coups ne paſſe pas quarante ou cinquante, ils l'appellent un chaſtiment paternel. Ainſi les Mandarins y ſont ſujets auſſi-bien que le peuple; ce n'eſt pas meſme une punition honteuſe, & aprés l'execution, le coupable eſt obligé de ſe mettre à genoux devant le Juge, s'il eſt encore en eſtat de le faire, de ſe courber trois fois juſqu'à terre, & de le remercier tres-humblement du ſoin qu'il prend de ſon éducation.

Cependant ce chaſtiment eſt ſi rude qu'un ſeul coup eſt capable d'aſſommer, quand on eſt un peu délicat; & on voit ſouvent des perſonnes qui en meurent. Il eſt vray qu'on a pluſieurs moyens d'adoucir ce ſupplice, quand l'execution ſe fait dans le Tribunal. Le plus facile eſt de donner de l'argent à ceux qui frappent, car il y en a pluſieurs; & afin que les coups ſoient plus peſans, de cinq en cinq on change d'executeur. Mais quand le coupable les a gagnez par ſes liberalitez, ils l'épargnent; & ils ſçavent ſi-bien ſe ménager, que malgré les

précautions du Mandarin qui est present, le chastiment devient tres-leger & presque insensible.

Outre cela il y a toûjours dans les Tribunaux des gens à loüer, qui s'entendent avec les petits officiers. Dés que le signal est donné, ils prennent adroitement la place du coupable, qui s'échappe dans la foule, & reçoivent pour lui le chastiment qui a esté ordonné. On trouve par-tout pour de l'argent ces sortes de suppléans. C'est un mestier, & ainsi il y a à la Chine une infinité de gens qui ne vivent que de coups de baston.

Ce fut par un semblable artifice que *Yam-quam-sien*, fameux par la persecution qu'il a élevée contre la Religion, échapa autrefois à la juste condannation de ses Juges. Il promit une somme considerable à un homme de la lie du peuple, s'il vouloit se rendre au Palais pour y prendre son nom & sa place. Il l'asseûra qu'il ne seroit tout au plus exposé qu'à la bastonnade, & que si on le mettoit ensuite en prison, on trouveroit bien moyen de l'en faire sortir. Ce pauvre homme déguisé s'y trouva, comme il en estoit convenu; & quand l'huissier eut appellé à haute voix *Yam-quan-sien*, celui-cy répondit, & cria hardiment : Me

voicy. On luy prononça sa sentence, & le Mandarin le condamna à la mort. Les officiers de la justice, qui avoient esté corrompus, se saisirent incontinent de luy, & luy mirent suivant la coûtume un baillon à la bouche ; car aprés la sentence il n'est plus permis au criminel de parler. Ensuite on conduisit ce miserable au lieu du supplice où il fut cruellement executé.

La seconde espece de chastiment, est le carcan, où l'on attache le coupable au milieu des carrefours, ou à la porte des villes. Quoy-qu'il ne soit pas si sensible que la bastonnade, il est neanmoins plus considerable, à cause de l'infamie qui y est attachée ; & une personne qui a eu le malheur d'en estre puni est perdu pour toute sa vie de réputation.

Outre cela il y a divers genres de mort qu'on pratique differemment. On coupe le cou aux roturiers, parce que la séparation du corps & de la teste a parmi les Chinois quelque chose de honteux. Au contraire on étrangle les gens de qualité, & on prétend que c'est-là une marque de distinction; que si leur crime est scandaleux, on les traite comme le peuple, & on suspend en certaines occasions leur teste à un arbre sur les grands chemins.

Les revoltez & les criminels de Léze-Majesté sont punis du dernier supplice ; c'est-à-dire, pour parler comme eux, ils sont hachez en dix mille pieces. Car aprés que l'executeur les a attachez à un poteau, il leur coupe tout au tour de la teste la peau du front, qu'il arrache de force, jusqu'à-ce qu'elle soit abbatuë sur les yeux, & qu'elle leur oste la veuë des tourmens qu'ils doivent endurer. Ensuite il les coupe indifferemment en toutes les parties du corps ; & quand il est las de ce barbare exercice, il les abandonne à la populace & à la cruauté de leurs ennemis.

On fait aussi quelquefois mourir les criminels sous les verges dont on les foüette cruellement & lentement, jusqu'à-ce qu'ils ayent rendu l'esprit. Enfin la question, qui est souvent plus rude que la plus cruelle mort, est parmi eux en usage ; & c'est ordinairement en serrant les doigts & les mains qu'on la pratique.

Neuviémement, ils croyent qu'il est de la bonne politique d'exclurre en quelque maniere toutes les femmes du commerce apparent du monde, dans lequel, disent-ils, elles ne peuvent estre utiles qu'autant qu'elles se tiennent en repos ; tout leur soin se borne au domestique, où elles s'occu-

pent

quement de l'éducation des enfans. D'ailleurs elles n'achettent, ni ne vendent rien; & il eſt auſſi rare d'en voir dans les ruës que ſi elles eſtoient toutes religieuſes, & obligées de garder la cloſture. Les Princeſſes n'ont aucun droit à la ſucceſſion, elles ne deviennent pas meſme regentes; & quoy-que l'Empereur puiſſe ſecretement ſe ſervir de leurs conſeils, on trouveroit pourtant mauvais qu'il en uſaſt. En quoy les Chinois paroiſſent, ce me ſemble, peu raiſonnables. Car enfin, l'eſprit & la ſageſſe ſont de l'un & de l'autre ſexe; & un Prince n'eſt jamais plus éclairé que lorſqu'il ſçait découvrir ces tréſors, quelque part que la nature les ait cachez, ni plus prudent que quand il en profite.

Enfin, leur dixiéme maxime eſt de donner un grand cours au commerce par tout l'Empire. La politique en toute autre matiere, eſt utile pour la commodité ou pour l'abondance; mais en celle-ci elle eſt neceſſaire à la vie des peuples, qui ſeroient bientoſt réduits à la derniere extrémité, ſi le negoce venoit à manquer. Non-ſeulement le peuple s'en meſle, mais encore preſque tous les Mandarins, qui donnent leur argent à des marchands affidez, pour le faire valoir. C'eſt par ce negoce caché que *Ou-*

*sanguey*, petit Roy de Chensi qui avoit introduit les Tartares dans la Chine, se rendit ensuite si riche & si puissant, qu'il se trouva en estat de soûtenir long-temps la guerre contre l'Empereur.

Pour augmenter le commerce, on a permis aux estrangers de venir dans les Ports de l'Empire, qui depuis la Monarchie leur avoient toûjours esté fermez. De-là les Chinois se répandent eux-mesmes dans toutes les Indes, où ils portent la soye, la porcelaine, les drogues pour la Medecine, le sucre, les ouvrages de vernis, le vin, les poteries, & cent autres curiositez du païs. Ils vont à Batavie, à Siam, à Achim, à Malaque, & sur-tout au Japon & aux Manilles, dont ils ne sont éloignez que de peu de journées. De tous ces endroits ils rapportent de l'argent, & tout celuy qui vient du Mexique aux Philippines par la Mer pacifique, se va rendre à Canton, d'où il se répand dans l'Empire.

Mais le plus important commerce des Chinois se fait dans la Chine mesme d'une Province à l'autre; ce sont autant de Royaumes qui se communiquent leurs richesses. Celle de *Houquam* fournit principalement le ris, celle de *Canton* le sucre, celle de *Chequiam* la belle soye; *Nankin* donne

les plus beaux ouvrages en toutes sortes de matieres; le *Chensi* & le *Chansi* sont riches en fer, en chevaux, en mulets, en chameaux, & en fourrures. Le thé vient de *Fokien*, les drogues du *Leautom*, & ainsi des autres. Ce grand commerce unit entre eux tous ces peuples, & porte l'abondance dans toutes les villes. Ce ne sont pas là, MONSEIGNEUR, les seules maximes de la politique Chinoise, il y en a une infinité d'autres; mais j'ay rapporté celles-cy comme les plus connuës & les plus essentielles à la bonté du gouvernement.

La police n'est pas moins necessaire dans les grands Etats que la politique, & c'est peut-estre la premiere maxime d'une bonne politique que de les rendre bien policez. J'entens par la police, les reglemens qu'on fait dans les villes & à la campagne pour le bon ordre & pour la commodité des peuples. Tout est ordonné à la Chine, & depuis le commencement de la Monarchie on s'est attaché à regler jusqu'aux moindres choses.

Les gens de qualité ne disputent presque jamais du rang, parce que chacun sçait parfaitement ce qui est dû à son estat; & on fut extrémement étonné il y a six ou sept ans qu'un Prince du Sang & un *Colao* eussent

pû avoir une querelle sur le point d'honneur. Voicy comme la chose se passa. La loy ordonne que le *Colao* flechira le genou, quand il voudra parler à un Prince ; mais la coûtume veut que le Prince le releve incontinent.

Ce Prince dont je parle, ne crut pas que la maniere honneste dont ceux de la maison royale en avoient usé en differentes rencontres, dût préjudicier à son droit. Il écouta un *Colao* qui s'estoit mis à genoux pour luy parler, sans luy faire aucun signe de se relever. Ce Ministre confus d'avoir esté si long-temps dans cette posture humiliante, s'en plaignit à l'Empereur, qui assembla sur le champ son Conseil. On chercha dans le ceremonial tout ce qui pouvoit contribuer à decider la question, & on fut d'autant plus embarrassé, que jusqu'alors, rien de semblable n'estoit arrivé parmi les grands.

Enfin le Conseil, qui ne voulut rien innover, jugea qu'on s'en devoit tenir à la pratique ; & sans rien diminuer de l'obligation que les *Colaos* avoient de parler aux Princes du Sang à genoux, on voulut que ceux-cy eussent assez de civilité pour ne les y pas tenir long-temps. *Vous ne sçauriez trop honorer les Princes*, dit-on au *Colao*, *& vous*

*avez tort de ne pas chercher toutes les occasions de leur marquer vostre profond respect. Les Princes*, ajoûta l'Empereur à celuy qui avoit donné occasion à la dispute, *sont assez élevez par leur rang au dessus des autres hommes, sans chercher avec affectation à les humilier. Rien ne peut manquer à vostre estat que la douceur & la modestie. Quand vous refuserez un honneur qu'on veut vous rendre, tout le monde conviendra que vous le meritez; mais on commencera à vous le disputer, dés que vous l'exigerez à la rigueur.* Ainsi l'un & l'autre fut condamné, & pour ne pas faire une nouvelle loy, on s'en tint à la coûtume.

Tout ce qui regarde les Princes & les Mandarins est exactement reglé; leurs pensions, leurs maisons, le nombre des domestiques, la forme de leurs chaises, & les marques d'honneur qui les distinguent. Ainsi lorsqu'ils paroissent en public, on connoist incontinent leur dignité, & on fçait le respect qui leur est dû. Quand les Chinois estoient sur le Trône, cet ordre de distinction s'estendoit jusqu'aux particuliers; & il n'y avoit point de *Lettré* dont le rang ne fust marqué par la forme ou par la couleur de ses habits.

Les Villes mesmes ont leur figure déter-

minée ; elles doivent eſtre toutes quarrées, autant que le terrain le permet, de maniere que les portes ſoient tournées aux quatre principales parties du monde ; c'eſt-à-dire au Septentrion, au Midy, à l'Orient, & à l'Occident. Les maiſons ſont percées de meſme, & ce ſeroit une irregularité, ſi la porte ne regardoit pas preciſément l'un de ces quatre coſtez.

La grandeur des Villes ſuit naturellement leur ordre. Les métropolitaines ont trois ou quatre lieuës de tour ; celles du premier ordre en ont deux, & celles du ſecond & du troiſiéme diminuënt à proportion. Cela n'eſt pas neanmoins ſi univerſel qu'il n'y ait quelque exception. Les ruës en ſont droites, & ordinairement tirées au cordeau, larges, bien pavées, mais aſſez mal-propres ; parce que tous les honneſtes gens vont à cheval ou en chaiſe. Les maiſons ſont baſſes, & preſque toutes de meſme hauteur. La jalouſie des maris ne permettroit pas que celles des voiſins fuſſent plus élevées que les leurs, de crainte que les feneſtres n'euſſent veuës ſur leurs cours ou ſur leurs jardins.

Toute la Ville eſt diviſée en quartiers : & les quartiers de dix en dix maiſons ont un Chef qui doit veiller à tout ce qui s'y

paſſe, & avertir le Mandarin des querelles, des nouveautez, des eſtrangers qui y arrivent ou qui en ſortent. Les maiſons voiſines ſe doivent garder mutuellement, & ſont obligées de ſe preſter main-forte en cas d'allarme; de ſorte qu'elles ſont reſponſables, par exemple, des vols nocturnes qui s'y commettent. Enfin en chaque famille les peres répondent du deſordre de leurs enfans & de leurs domeſtiques.

Les portes des Villes ſont toûjours en bon ordre, & ferment tous les ſoirs au commencement de la nuit, quoy-qu'il n'y ait point de guerre. Durant le jour il y a des gardes qui examinent tous ceux qui entrent; s'il eſt eſtranger, s'il vient d'une autre Province, ou d'une Ville voiſine, on le connoiſt à ſon accent, à ſon air, à ſon habit, qui ſont toûjours un peu differens de ceux du païs. Dés qu'on remarque ou qu'on ſoupçonne quelque choſe de ſingulier, on l'arreſte, ou l'on en donne avis au Mandarin. Ainſi les Miſſionnaires Européens, dont la phyſionomie n'a rien de commun avec celle des Chinois, ſont connus dés qu'ils ſe preſentent; & ceux qui ne ſont pas approuvez par l'Empereur ont ſouvent de la peine à continuer un long voyage.

En certains endroits, comme à Pekin,

dés qu'il fait nuit on tend les chaiſnes dans toutes les ruës de traverſe ; la patroüille court le long des plus grandes, où il y a d'eſpace en eſpace des corps de gardes & des ſentinelles. La cavalerie fait continuellement la ronde ſur les remparts ; & malheur à celuy qui ſe trouve alors éloigné de ſa maiſon. Les aſſemblées, les bals, les viſites, & toutes ces courſes nocturnes ne ſont bonnes, diſent les Chinois, que pour les voleurs ou pour la canaille. Les honneſtes gens doivent en ce temps-là veiller à la ſeûreté de leurs enfans, ou prendre du repos, pour eſtre le jour plus en eſtat de procurer celuy de leurs familles.

Le jeu eſt également défendu au peuple & aux Mandarins. Cela n'empeſche pas qu'on ne joüe, & qu'on ne perde ſouvent tout ſon bien, ſa maiſon, ſes enfans, ſa femme meſme, qu'on met quelquefois ſur une carte ; car il n'eſt point d'excés où la paſſion de gagner & de s'enrichir ne porte un Chinois. Mais outre que c'eſt un déreglement où les Tartares les ont engagez, depuis qu'ils ſont les maiſtres, il faut encore prendre beaucoup de meſures pour ſe cacher ; & par conſequent la loy, qui le défend, eſt toûjours en ſa vigueur, & ne laiſſe pas d'empeſcher de grands deſordres.

Ce que j'ay dit des femmes, qu'on peut joüir ou vendre, me donne lieu d'expliquer ce que la police, & non la Religion, a reglé pour les mariages. Ceux qui veulent se marier, n'ont pas comme icy la liberté de consulter leurs inclinations. Comme on ne voit point le sexe, on est obligé de s'en rapporter aux parens, ou à quelques vieilles femmes qui font mestier d'inspectrices, si j'ose parler de la sorte, & qui sont ordinairement payées pour mentir; car il est rare qu'elles fassent une peinture naturelle de la personne qu'on recherche, & qu'on luy ordonne d'examiner.

Les parens de la fille donnent toûjours quelque chose à ces émissaires, pour les obliger de flater son portrait. Il est de leur interest qu'on vante sa beauté, son esprit, son adresse; parce que les hommes à la Chine achettent leurs femmes, & en donnent plus ou moins, comme de toutes les autres marchandises, selon leurs bonnes ou leurs mauvaises qualitez.

Quand les parties ont convenu du prix; on passe le contract, & on délivre l'argent. Ensuite on se prépare de part & d'autre aux ceremonies du mariage. Le jour des nôces estant venu, on porte la fiancée dans une chaise magnifique, precedée de haut-bois,

de fifres, de tambours, & ſuivie de ſes parens & des amis particuliers de ſa maiſon. Elle n'emporte pour dot que ſes habits de nôces, quelques nippes, & les meubles dont ſon pere luy fait preſent. Son époux magnifiquement habillé l'attend à ſa porte: il ouvre luy-meſme la chaiſe qui eſt exactement fermée; & l'ayant conduite dans une chambre, il la met entre les mains de pluſieurs femmes invitées à la ceremonie, qui paſſent enſemble tout le jour en feſtins & en divertiſſemens, tandis que le mari de ſon coſté traite ſes amis dans un autre appartement.

Comme c'eſt pour la premiere fois que les mariez ſe voyent, & que ſouvent ils ſont l'un & l'autre peu contens de leur ſort, c'eſt plûtoſt un jour de réjoüiſſance pour les conviez que pour eux. Les femmes, que les parens ont déja venduës, ne peuvent pas s'en dédire; mais les maris n'ont pas toûjours tant de complaiſance, & il s'en eſt trouvé qui aprés avoir ouvert avec empreſſement la porte de la chaiſe pour recevoir leur épouſe, choquez de ſa figure & de ſon air, l'ont refermée ſur le champ, & ont renvoyé avec la fille, parens, amis, conviez, & toute la ceremonie, aimant mieux perdre leur argent que de faire une ſi méchante acquiſition.

Quand les Tartares dans la derniere guerre prirent Nankin, il se passa une chose dont les Chinois, tout malheureux qu'ils estoient, ne laisserent pas de se divertir. Parmi les desordres que les victorieux commirent dans la Province, on dit qu'ils s'attacherent sur tout à ravir les femmes, afin d'en retirer ensuite de l'argent. Dés qu'ils se furent rendus maistres de la capitale, ils les renfermerent pesle-mesle dans les magazins avec les autres marchandises. Mais parce que parmi ce grand nombre il y en avoit d'âge & de beauté differentes, ils s'aviserent de les mettre toutes dans des sacs, & de les transporter ainsi au marché pour s'en défaire. Le prix en fut reglé, & on convint qu'on ne les vendroit chacune que deux ou trois écus, à condition qu'on acheteroit le sac fermé. C'est ainsi que le soldat toûjours insolent dans la prosperité, abusoit de sa victoire, & devenoit plus barbare dans la ville du monde la plus polie, qu'il n'avoit esté dans les forests de la Tartarie.

Le jour de la vente il y eut beaucoup d'acheteurs. Les uns y furent pour retrouver leurs femmes ou leurs filles, d'autres attirez par le bon marché, espererent du hazard quelque bonne fortune. Enfin la nou-

veauté du fait y attira des environs une infinité de gens. Un homme de la lie du peuple, qui n'avoit en tout ſon bien que deux écus, les donna, & ſe chargea d'un ſac comme les autres; mais dés qu'il fut hors de la foule, ſoit curioſité, ſoit compaſſion pour la perſonne qui ſe plaignoit, il s'arreſta, & ne put s'empeſcher de l'ouvrir. Il vit une vieille, que l'âge, la douleur, le mauvais traitement avoient renduë hydeuſe; & il en fut ſi outré, que de dépit il ſe mit en devoir de jetter la vieille & le ſac dans la riviere, pour ſe conſoler au moins par là de la perte de ſon argent.

Alors cette ſage matrone luy dit: Mon fils, vous n'eſtes pas ſi mal partagé que vous penſez; conſolez-vous, voſtre fortune eſt faite: prenez ſeulement ſoin de ma vie, & j'auray ſoin de rendre la voſtre plus heureuſe qu'elle n'a eſté par le paſſé. Ces paroles l'adoucirent un peu. Il conduiſit cette Dame dans une maiſon voiſine, où elle luy déclara ſa qualité & ſon bien. Elle appartenoit à un Mandarin tres-conſiderable d'une Ville prochaine, à qui elle écrivit ſur le champ. On luy envoya un équipage proportionné à ſon eſtat: elle mena avec elle ſon liberateur, & luy fit dans la ſuite un parti ſi avantageux qu'il n'eut pas ſujet de

plaindre les deux écus qu'il avoit avancé pour elle.

Pour revenir aux mariages des Chinois, j'ajoûteray qu'il n'eſt pas permis aux maris de répudier leur femme, ſi ce n'eſt en cas d'adultere & en quelques autres occaſions qui ſont tres-rares; pour lors ils les vendent à qui il leur plaiſt, & en achetent une autre. Parmi les gens de qualité cela n'arrive guere, mais le peuple en uſe ordinairement ainſi. Que ſi un homme eſtoit aſſez hardi que de vendre ſa femme ſans raiſon, celuy qui l'achette & celuy qui la vend ſont ſeverement punis; ſans pourtant obliger le premier mari à la reprendre.

Quoiqu'en chaque famille il n'y puiſſe avoir qu'une femme legitime, il eſt neanmoins permis de prendre autant de concubines qu'on en veut; tous leurs enfans ont également droit à la ſucceſſion, parce qu'ils ſont cenſez appartenir à la veritable femme; ils l'appellent tous leur mere, & elle eſt en effet l'unique maiſtreſſe de la maiſon; les concubines la ſervent, l'honorent & n'ont d'autorité qu'autant qu'elle veut bien leur en communiquer.

Les Chinois trouvent eſtrange que les Européens en uſent autrement; cependant ils conviennent que nous ſommes en cela

plus moderez qu'eux. Mais quand nous leur repreſentons la jalouſie, les querelles, les procés que la multitude des femmes cauſe dans les familles, ils répondent qu'on trouve par tout des inconveniens & du déſordre; mais que peut-eſtre il y en a plus de n'avoir qu'une femme, que d'en prendre pluſieurs. Le meilleur, diſent-ils, ſeroit de n'en avoir point du tout.

Quoique les Chinois ſoient infiniment jaloux, & qu'ils ne donnent pas meſme la liberté aux femmes de parler en ſecret à leurs propres freres, bien loin de les abandonner à tout ce que la curioſité & la galanterie ont eſtabli en Europe, il ſe trouve neanmoins des maris aſſez complaiſans pour leur permettre les derniers crimes; ils ſe marient meſme à cette condition: Et ceux qui ſont engagez en cet eſtat (car il y a une certaine communauté de gens qui vivent de la ſorte) n'ont point droit d'empeſcher les gens de mauvaiſe vie, de frequenter leur maiſon, & d'abuſer de la facilité ou de la paſſion dereglée de leurs femmes. Mais ces familles ſont parmi les Chinois en abomination, & paſſent tellement pour infames, que leurs enfans, quelque merite & quelque capacité qu'ils ayent, ne peuvent jamais aſpirer aux de-

grez, ni entrer dans aucun employ honorable.

De tous les reglemens de police, il n'y en a point qui ait plus occupé les Chinois que l'ordre des temps & des festes. L'Empereur entretient plus de cent personnes pour mettre en estat le Calendrier qu'on fait chaque année tout de nouveau, & qu'on distribuë avec ceremonie à tous les Vice-Rois des Provinces. On y regle le nombre des mois, qui est ordinairement de douze, & quelquefois de treize; parce que ce sont des mois lunaires, qui doivent s'accorder avec le cours du soleil. Les Equinoxes, les Solstices, les entrées dans les signes, y sont déterminez. On y voit les éclypses de soleil & de lune avec le temps auquel elles doivent arriver non-seulement à Pekin, mais encore en toutes les capitales des Provinces. Le cours des planettes, leur lieu dans le Zodiaque, leurs oppositions, leurs conjonctions, leurs approches des étoiles, & tout ce que l'Astronomie enseigne de plus curieux y est exactement calculé. On y mesle aussi divers points d'Astrologie judiciaire, que l'ignorance & la superstition ont inventé, touchant les jours heureux ou malheureux, & les temps propres aux mariages, aux bâtimens, au com-

mencement des voyages. Le peuple se conduit ordinairement par ces préventions; mais l'Empereur & les gens d'esprit ne s'en embarrassent guere.

Quoi-qu'il n'y ait point d'horloges publiques comme en Europe, le jour est neanmoins divisé en vingt-quatre heures, qui ont chacune leur nom particulier, & qui commencent à minuit. On m'a dit qu'autrefois ils le partageoient en douze, dont chacune en contenoit huit; ce qui donnoit au jour naturel quatre-vingt-seize parties, qu'on distinguoit exactement dans les calculs. Mais sur leurs cadrans solaires (car ils en ont de tres-anciens) ils marquoient de quatre en quatre divisions une espece d'*avant-quart*, qui tous ensemble faisoient vingt-quatre petites parties, dont la somme estoit égale à quatre divisions generales, afin que tout le cercle fust partagé en cent parties égales.

Cette operation paroist assez irréguliere, & je ne voy pas l'usage qu'ils en vouloient faire. Depuis qu'ils ont receu le nouveau calendrier des Missionnaires, ils ont réformé leurs cadrans sur les nostres, & ils comptent à peu prés comme nous. Il est seulement à remarquer que de deux heures ils n'en font ordinairement qu'une, & qu'ainsi

ils n'uſent pour les nommer que de douze noms principaux, leſquels avec dix autres termes inventez à plaiſir, font par leur combinaiſon une révolution de ſoixante, qui leur tient lieu de cycle, & qui ſert à marquer les differentes années. Je n'oſe entrer, MONSEIGNEUR, en tout ce détail, qui ſeroit ennuyeux, & qui d'ailleurs a eſté exactement expliqué par les relations précedentes.

Pour ce qui eſt du peuple, il n'y entend point fineſſe; & il ſe contente, pour regler ſon temps, de remarquer le lever & le coucher du ſoleil avec l'heure du midy. On ſe ſert la nuit de cloches & de tambours qu'on frappe continuellement, & qui en diſtinguent les cinq veilles.

Ce qui regarde la monnoye courante eſt aſſez ſingulier. On a des deniers de cuivre, ronds, troüez par le milieu pour eſtre enfilez plus facilement, qui ſont couverts de pluſieurs caracteres; le métail n'en eſt ni pur, ni battu; & quoi-qu'ils ſoient épais, on peut facilement les rompre avec les doigts, quand on a de la force; il en faut dix pour faire un ſou; dix ſous font la dixiéme partie de leur écu, qu'on nomme *Leam*, que les Portugais appellent dans les Indes *Taël*, & qui revient à quatre livres deux ſols deux deniers $\frac{22}{72}$

Cependant cet écu des Chinois n'eſt pas une piece de monnoye frappée au coin, comme nous le pratiquons en Europe; l'argent qui a cours dans l'Empire n'a point de figure particuliere, ce ſont des lingots, ou des morceaux de forme irreguliere qu'on reçoit au poids, & qu'on peut couper, ſi l'on doute de ſa bonté. Ils en uſent ainſi pour empeſcher la fauſſe monnoye, & ils ſont ſi accoûtumez à juger du titre de l'argent par la ſeule veuë, qu'ils ne s'y méprennent preſque jamais, pourvû qu'il ſoit fondu à leur maniere.

Trois choſes en font connoiſtre la bonté; la couleur, les trous qui ſe forment dans la partie de l'argent attachée au creuſet, & les differens cercles qui paroiſſent dans la ſurface expoſée à l'air, quand on l'a fondu. Si la couleur eſt blanche, les trous petits & profonds, les cercles en grand nombre, preſſez & déliez ſur tout auprés du centre, l'argent eſt fin: mais il eſt meſlé plus ou moins, ſuivant qu'il perd de ces trois proprietez que je viens de remarquer.

Pour s'expliquer en cette matiere, ils diviſent le titre en cent parties, comme nous renfermons toute la pureté de l'or en vingt-quatre carats. On reçoit dans le commerce ordinaire l'argent depuis quatre-

vingt juſqu'à cent. Quand il eſt de plus bas aloy on le rejette, & ceux qui s'en ſervent ſont punis. L'argent de France n'a cours que ſur le pied de quatre-vingt quinze ; & meſme les connoiſſeurs ne l'eſtiment que quatre-vingt-trois tout au plus. Ainſi en cent onces de noſtre argent, il y en a ſept d'alliage, ou, ce qui eſt le meſme, il n'y a que la valeur de quatre-vingt treize onces d'argent fin.

Pour ce qui eſt de l'or, les Chinois ne le mettent point au rang des monnoyes, non plus que les pierres précieuſes ; on l'achete comme les autres machandiſes, & c'eſt un fort bon commerce pour les Européens ; parce qu'il eſt à la Chine à l'égard de l'argent comme un à dix, au lieu qu'icy il vaut quinze fois davantage, de ſorte qu'on y gagne ordinairement le tiers.

Comme tout ſe vend au poids, l'uſage a introduit une eſpece de petites balances portatives, renfermées dans un eſtui de vernis fort leger & fort propre ; elles reviennent à la balance Romaine, eſtant compoſées d'un petit plat, d'un bras & d'un poids courant. Le bras eſt d'yvoire ou d'ébenne, de la figure, de la groſſeur & de la longueur d'une plume à écrire, diviſé en de tres-petites parties ſur trois faces,

differentes, & suspendu par des fils de soye à l'un des bouts en trois differens points, pour mieux peser toutes sortes de poids. Elles sont d'une grande précision; & dans celles qui ont une longueur un peu considerable, la milliéme partie d'un écu fait pancher sensiblement le plat de la balance.

Il s'en trouve de deux sortes; les plus exactes, & les plus conformes aux anciennes balances, qui se gardent encore dans les tribunaux, s'accordent parfaitement à nostre monnoye, depuis qu'elle a esté augmentée de la sixiéme partie. De sorte que chaque division est precisément d'un sou; ainsi soixante & douze sous Chinois pesez à cette balance font exactement nostre écu. Mais les balances ordinaires, & qui ont le plus de cours parmi le peuple, sont tant soit peu differentes, & nostre écu emporte ordinairement soixante & treize divisions; ce que j'ay crû devoir remarquer, afin de mieux concevoir ce que les diverses relations en ont pû rapporter.

La livre Chinoise se divise comme la nostre en 16. onces; chaque once en 10. gros, qu'ils appellent *tçien*; chaque gros en 10. deniers, & chaque denier en 10. grains. Il y a encore plusieurs autres divisions, qui décroissent toûjours de dix en

dix, & que je ne puis expliquer faute de termes qui nous manquent. Quoique ces petites especes soient insensibles dans les balances, on ne laisse pas de s'en servir dans les grands marchez, où leur multiplication fait à la fin des sommes considerables. Si nous supposons donc que nôtre écu pese trois dragmes ou 21. deniers & 8. grains, la livre Chinoise contiendra 19. onces Françoises, trois dragmes 2. deniers $13\frac{67}{73}$ Et au contraire la livre Françoise n'en contiendra de celle de la Chine que 13. onces 1. gros 4. deniers, en prenant ces derniers termes de la maniere que je l'ay expliqué cy-dessus.

Pour ce qui regarde la mesure commune de l'Empire, on en a parlé differemment; parce que ceux qui en ont écrit se sont servis des differentes mesures qui se trouvent dans les Provinces. Je les ay toutes examinées soigneusement, & j'ay crû devoir m'arrester à celle du Pere Verbiest, dont on se servoit dans le tribunal des Mathematiques. On peut donc compter que le pied Chinois n'est point sensiblement different du nostre; c'est-à-dire du pied de Roy, ou du pied du Chastelet. Ce n'est pas que dans le rapport, que j'en ay exactement fait, le nostre ne le surpasse d'une centiéme

partie; mais cette petite difference parmi les Chinois s'évanoüit dans la pratique, ſi l'on conſidere qu'ils ne s'attachent pas avec tant de préciſion que nous à ces ſortes de meſures, leſquelles ils donnent au peuple pour l'uſage, & non pas pour ſervir de matiere de diſpute & de rafinement.

La police des Chinois n'eſt pas ſeulement pour les Villes, elle s'étend encore dans les grands chemins, qu'elle a ſoin d'embellir, & de rendre faciles. Les canaux ſont bordez en pluſieurs endroits de quais de pierre de taille pour la commodité des voyageurs, & on y voit une infinité de ponts, qui font la communication des terres & des villages. On fait auſſi paſſer l'eau dans preſque toutes les villes des Provinces meridionales, afin de rendre leurs foſſez plus ſeurs, & leurs ruës plus agreables. Dans les terres baſſes & aquatiques on éleve des digues d'une longueur prodigieuſe, afin que les chemins de terre ſoient pratiquables; & quand les montagnes ferment les paſſages, il n'y a point de dépenſe qu'on ne faſſe pour y creuſer des routes aiſées.

Celle qui conduit de Signanfou à Hamtchoum eſt une des choſes des plus merveilleuſes. On dit, car je n'y ay pas eſté, que les Chinois ont non-ſeulement coupé la

montagne en banquette par un des coſtez qui n'avoit aucune pente ; mais qu'en ſe ſervant de pluſieurs longues poutres engagées par un bout dans le rocher, ils ont fait en l'air un chemin tout le long des montagnes en forme de galerie ſuſpenduë ; ce qui ne laiſſe pas de donner de l'inquiétude à ceux qui n'y ſont pas accoûtumez, & qui craignent toûjours quelque accident. Mais les gens du pays ſont extrémement hardis. Ils ont des mulets formez pour ces routes, & ils paſſent avec autant de fermeté ſur ces précipices affreux, que s'ils voyageoient dans les plus beaux chemins du monde. En quelques autres endroits je me ſuis trouvé tres-ſouvent dans un fort grand danger pour avoir ſuivi trop aveuglément mes guides.

Pour ce qui regarde les chemins ordinaires, on ne ſçauroit aſſez admirer les ſoins qu'on a pris de les rendre commodes. Ils ſont de quatre-vingts pieds de large ou environ ; la terre en eſt legere & ſe ſeche facilement dés que la pluye a ceſſé. En certaines Provinces on y voit à droit & à gauche comme ſur nos ponts, des banquettes pour les gens de pied, qui ſont terminées des deux coſtez par une ſuite continuelle de grands arbres en forme d'allées, & ſou-

vent renfermées entre deux murailles de terre de huit ou dix pieds de haut, pour empescher les voyageurs d'entrer dans la campagne. Ces murailles ont leurs ouvertures, qui répondent aux chemins de traverse, & qui aboutissent de toutes parts à de gros villages.

De demi-lieuë en demi-lieuë le chemin est traversé par une espece d'arc de triomphe fait de bois, & élevé à la hauteur de trente pieds, qui est percé par trois grandes portes, au-dessus desquelles on a écrit sur une large frise en caracteres qu'on peut lire de cent pas, la distance de la Ville prochaine d'où l'on est parti, & celle de la Ville où la route meine. Ainsi les guides ne sont pas necessaires, & l'on sçait à tout moment où l'on va, d'où l'on vient, combien on est avancé, & ce qu'il reste encore de chemin à faire.

Le soin qu'on a pris de mesurer toutes ces distances au cordeau, fait qu'elles sont ordinairement seures; cependant elles ne paroissent pas toûjours égales, à cause que les lieuës sont plus grandes dans certaines Provinces, & plus petites en quelques autres. Il est aussi arrivé dans la suite des temps que ces arcs estant ruinez n'ont pas toûjours esté rebastis exactement dans la

meſme lieu; mais generalement parlant ils peuvent ſervir de regle pour la meſure des chemins, outre qu'ils en font en pluſieurs endroits un veritable ornement.

Sur le bord de ces meſmes chemins on a baſti de demi-lieuë en demi-lieuë une petite tour de terre où l'on arbore l'étendart de l'Empereur; tout proche eſt une maiſon propre à loger les ſoldats ou plûtoſt les payſans de garde. On s'en ſert dans un temps de révolte, ou bien meſme en tout autre temps, s'il eſt neceſſaire de donner quelque avis important, pour porter de main en main des lettres; mais ſur tout ils ont ſoin d'arreſter les voleurs des grands chemins.

Tout homme armé qui paſſe, eſt obligé de dire qui il eſt, d'où il vient, où il a ordre de ſe rendre; il doit auſſi montrer ſa commiſſion. De plus ces gardes, en cas d'allarme, preſtent main forte aux voyageurs, & arreſtent tous ceux qui ſont ſoupçonnez ou accuſez de larcin. Parmi le nombre infini d'habitans, qui ſont à la Chine, & dont pluſieurs ont bien de la peine à ſubſiſter, il ſemble qu'on devroit trouver à tout moment des voleurs; cependant on y voyage auſſi ſeûrement qu'en France, & j'y ay fait deux mille lieuës, parcourant preſ-

que toutes les Provinces, sans jamais avoir esté en danger d'estre volé, qu'une seule fois. Quatre cavaliers inconnus me suivirent un jour tout entier; mais le grand nombre des voyageurs, qui rempliſſoient les chemins par où j'estois obligé de passer, ne leur laisserent pas un moment de libre pour faire leur coup.

Les Postes sont reglées dans tout l'Empire aussi-bien qu'en Europe; mais c'est l'Empereur seul qui en fait la dépense, & qui entretient pour cela une infinité de chevaux. Les courriers partent de Pekin pour les Capitales des Provinces; le Vice-Roy, qui y reçoit les dépesches de la Cour, les communique incontinent par d'autres courriers, aux Villes du premier ordre: celles-cy les envoyent aux Villes du second ordre, qui sont de leur dépendance; & celles du second ordre aux Villes du troisiéme. Ainsi toutes les Provinces & toutes les Villes ont communication les unes avec les autres. Quoi-que ces Postes ne soient pas establies pour les particuliers, on ne laisse pas de s'en servir en donnant quelque chose au maistre du bureau, & tous les Missionnaires en usent avec autant de seûreté, & avec beaucoup moins de dépense, que nous ne faisons icy.

Comme il eſt d'une extréme importance que les courriers arrivent à temps, les Mandarins ont ſoin de tenir tous les chemins en eſtat ; & l'Empereur pour les y obliger plus efficacement fait quelquefois courir le bruit, qu'il doit luy-meſme viſiter certaines Provinces. Alors les Gouverneurs n'épargnent rien pour en réparer les chemins, parce qu'il y va ordinairement de leur fortune, & quelquefois de leur vie, s'ils ſe negligeoient en ce point.

Un jour que je paſſois auprés d'une Ville du troiſiéme ordre dans la Province de Chenſi, on me dit que le Gouverneur venoit de ſe pendre par deſeſpoir, parce qu'il ne pouvoit faire aſſez toſt réparer un endroit par où l'Empereur devoit ſe rendre à la Capitale. Il n'y vint pourtant pas, & le Mandarin auroit couru moins de riſque, s'il ne ſe fuſt pas tant preſſé. Mais quelque ſoin que les Chinois ſe donnent pour diminuer la peine des voyageurs, on y ſouffre neanmoins preſque toûjours une incommodité tres-conſiderable, à laquelle ils ne peuvent remedier.

Les terres qui ſont tres-legeres & toûjours battuës par une infinité de gens qui vont & viennent, à pied, à cheval, ſur des chameaux, dans des litieres & ſur des cha-

tiots, deviennent en Esté un amas prodigieux de pousſiere tres-fine, qui estant élevée par les passans, & pousſée par le vent, seroit quelquefois capable d'aveugler, si on ne prenoit des masques ou des voiles. Ce sont des nuages épais, au travers desquels il faut continuellement marcher, & qu'on respire au lieu d'air pendant les journées entires. Quand la chaleur est grande & le vent contraire, il n'y a que les gens du pays qui puissent y résister, & j'ay quelquefois esté obligé malgré moy, de rebrousſer chemin.

Mais de tous les reglemens de police, il n'en est point qui contribuent davantage au bon ordre, que ceux qu'on a establis pour la levée des deniers publics. On ne voit point à la Chine cette multitude de Commis & de Partisans dont l'Europe est inondée. On a mesuré toutes les terres, on a compté toutes les familles; & ce que l'Empereur doit retirer des fruits, ou de la capitation, est déterminé. Chacun porte sa contribution aux Mandarins ou aux Gouverneurs des Villes du troisiéme ordre, car il n'y a point de Receveur particulier. Les biens de ceux qui y manquent ne sont point confisquez, de crainte que par là toutes les familles ne se ruinassent; mais on met les

gens en prison, & on les bastonne jusqu'à ce qu'ils ayent satisfait.

Ces petits Mandarins rendent compte de leurs receptes à un Officier general de la Province, qui répond à la Cour souveraine des finances. Une grande partie des deniers royaux se consomme dans les Provinces par les pensions, les appointemens, le payement des troupes, les ouvrages publics : le reste est porté à Pekin pour les besoins ordinaires du Palais & de la Ville où l'Empereur entretient plus de cent soixante mille hommes de troupes reglées, à qui, aussi-bien qu'à tous les Mandarins, on distribuë tous les jours de la viande, du poisson, du ris, des pois, de la paille, selon l'estat d'un chacun, sans compter la solde ordinaire qui leur est regulierement payée.

Ce qu'on tire des Provinces du midy, & qu'on a soin toutes les années de faire transporter sur le grand canal par les barques imperiales, est plus que suffisant pour fournir à cette dépense : mais on craint si fort de se trouver court, que les magasins de Pekin ont toûjours du ris pour trois ou quatre années d'avance. Il se conserve long-temps, pourvû qu'on ait soin de l'éventer & de le brasser ; & quoiqu'il ne soit ensuite ni si bon au goust, ni si beau que le ris nou-

veau ; on tient qu'il est plus nourrissant & plus sain.

Ces troupes nombreuses, qui entourent toûjours l'Empereur, bien entretenuës, bien payées, & parfaitement disciplinées, devroient estre formidables à toute l'Asie ; mais l'oisiveté & le peu d'occasions qu'elles ont de s'aguerrir ; contribuent autant que leur mollesse naturelle à les affoiblir. Les Tartares occidentaux comptent pour rien leur nombre, & ils disent ordinairement pour s'en mocquer, qu'un cheval de Tartarie, qui hannit, est capable de mettre en fuite toute la cavalerie Chinoise.

Cependant on se donne beaucoup de soin pour avoir de bonnes troupes. Les Officiers ne sont admis dans un corps, qu'apres avoir fait preuve de force, d'adresse & de science militaire. On les examine régulierement ; de sorte que comme il y a des Docteurs parmi les gens de lettres, on en fait aussi parmi les gens de guerre.

Ces Officiers font faire regulierement l'exercice aux troupes, ils forment des escadrons, ils ont leur marche, ils défilent en ordre, ils se chnquent, ils se rallient au son du cor & des trompettes ; ils sont mesme fort adroits à tirer de l'arc, & à manier le sabre : mais dans l'occasion ils se décon-

certent facilement, & le moindre effort les met en desordre. Cela vient de ce qu'on ne les éleve point avec ces sentimens d'honneur qu'on inspire en France aux enfans, dés qu'ils sont en estat de connoistre les armes. On parle toûjours aux Chinois de gravité, de politique, de loix, de gouvernement. On leur met continuellement des livres & des caracteres devant les yeux, & jamais une épée entre les mains. De sorte qu'ayant passé leur jeunesse dans les affaires ou dans le barreau, ils ne se sentent guere de courage que pour défendre hardiment une méchante cause, & ne s'engagent dans les troupes, que dans l'esperance qu'il n'y aura point de guerre. La politique Chinoise empesche par cette éducation beaucoup de troubles domestiques; mais en mesme temps elle expose les peuples aux guerres étrangeres, qui sont encore plus dangereuses.

Voilà, MONSEIGNEUR, une idée generale du gouvernement de la Chine, dont on a parlé avec admiration, & qui est en effet admirable par son antiquité, par la sagesse de ses maximes, par la simplicité & l'uniformité de ses loix, par les exemples de vertu qu'il a produit dans une longue suite d'Empereurs, par le bon ordre qu'il a

conſervé parmi les peuples, malgré les guerres civiles & eſtrangeres; mais ſujet, comme toutes les choſes de ce monde, a beaucoup d'inconveniens; c'eſt-à-dire aux révoltes qui ont ſouvent deſolé les Provinces, à l'injuſtice de pluſieurs Rois qui ont abuſé de leur pouvoir, à la cupidité des Mandarins qui oppriment ſouvent les peuples, aux invaſions des étrangers, à l'infidelité des domeſtiques, & à une infinité de révolutions qui auroient peut-eſtre changé l'Etat, ſi des peuples plus policez que les Tartares euſſent eſté aſſez voiſins de la Chine, pour y introduire leur gouvernement particulier.

Je n'oſerois me flater, MONSEIGNEUR, d'avoir par ce long diſcours, ajoûté quelque choſe à ce fonds de belles connoiſſances que vous avez puiſées dans les meilleures ſources de l'antiquité, dans les converſations des plus habiles gens de l'Europe, dans le maniement des plus importantes affaires, & ce qui eſt encore davantage, dans voſtre propre génie, qui vous a rendu (ſi j'oſe parler ainſi) l'homme de tous les pays & le ſage de tous les ſiecles.

Mais je ſuis du moins perſuadé que vous aurez eſté bien-aiſe de voir que les plus ſeûres maximes de la bonne politique ne

ſont pas tout-à-fait étrangeres à l'Orient ; & que ſi la Chine ne forme pas d'auſſi grands Miniſtres que vous, elle en a du moins qui peuvent ſentir ce que vous valez, qui pourroient meſme vous ſuivre, s'ils vous connoiſſoient, & profiter de vos exemples. Je ſuis avec un tres-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE EMINENCE

Le tres-humble & tres-obeiſſant ſerviteur,
L. J.

# LETTRE X.

## A Monseigneur

## LE CARDINAL DE BOÜILLON.

*De la Religion ancienne & moderne des Chinois.*

MONSEIGNEUR,

Je ne suis pas surpris que vostre Alteſſe ſe ſoit fait un plaiſir d'entendre parler de la Chine. Il n'appartient qu'aux grands Princes de ſçavoir à fond ce qui regarde les differens Eſtats du monde, & de juger comme il faut de la grandeur & de la puiſſance des Empires. Dieu qui les a fait naiſtre pour le gouvernement des Nations, leur a en meſme temps donné un diſcernement particulier pour les bien connoiſtre. Ainſi, MONSEIGNEUR, ſi j'ay pris la liberté de vous dire ce que pluſieurs années de voyages m'ont découvert en cette matiere, c'eſt moins pour vous en inſtruire, que pour apprendre de vostre Alteſſe le jugement qu'il en faut porter.

Cela eſt encore beaucoup plus vray, lorſqu'on a l'honneur de vous parler de la Religion des peuples. C'eſt un endroit qui vous touche d'une maniere particuliere; & je puis dire que ſi voſtre qualité, voſtre eſprit, voſtre profonde érudition vous ont fait noſtre Juge ſur tout le reſte, voſtre éminente dignité dans l'Egliſe nous oblige, quand il s'agit des choſes ſaintes, de vous écouter, & de vous conſulter comme noſtre Oracle.

C'eſt en cette veuë, MONSEIGNEUR, que je vous preſente aujourd'huy ces Memoires avec quelques reflexions que l'uſage des Chinois & la lecture des Livres m'ont fait faire ſur leur Religion, perſuadé qu'aprés les differentes opinions, & les longues diſputes qui ont depuis un ſiecle partagé ſur ce point les plus ſçavans Miſſionnaires, on ne ſçauroit prendre un meilleur parti, que de s'en tenir à ce que voſtre Alteſſe en voudra bien déterminer elle-meſme.

LA Religion a toûjours eu quelque part dans l'établiſſement des grandes Monarchies, qui ne peuvent guere ſe ſoûtenir, ſi les eſprits & les cœurs ne ſont fortement liez enſemble par le culte exterieur de quel-

que Divinité ; car les peuples ſont naturellement ſuperſtitieux, & ſe conduiſent bien plus par la foy que par la raiſon. C'eſt pour cela que les anciens Legiſlateurs ont toûjours employé la connoiſſance du veritable Dieu, ou les trompeuſes maximes de l'idolatrie, pour ſoûmettre les nations barbares au joug de leur gouvernement.

La Chine, plus heureuſe dans ſes commencemens, que nul autre peuple du monde a puiſé preſque dans la ſource, les ſaintes & les premieres veritez de ſon ancienne Religion. Les enfans de Noé, qui ſe répandirent dans l'Aſie Orientale, & qui probablement fonderent cet Empire, témoins eux-meſmes durant le déluge, de la toute-puiſſance du Createur, en avoient donné la connoiſſance, & inſpiré la crainte à leurs deſcendans ; les veſtiges que nous en trouvons encore dans leur hiſtoire, ne nous permettent preſque pas d'en douter.

*Fohi*, premier Empereur de la Chine, nourriſſoit avec ſoin en ſa maiſon ſept eſpeces d'animaux, pour ſervir aux ſacrifices qu'on offroit au Souverain Eſprit du Ciel & de la terre. C'eſt pour cela que quelques-uns l'ont appellé *Paohi*, c'eſt-à-dire *victime* ; nom que les plus grands Saints du vieux & du nouveau Teſtament ſe feroient

fait honneur de porter, & qui estoit reservé pour celuy qui s'est également fait victime pour les Saints & pour les pecheurs.

*Hoamti*, troisiéme Empereur, bastit un temple au Souverain Seigneur du Ciel; & si la Judée a eu l'avantage de luy en consacrer un plus riche & plus magnifique, sanctifié mesme par la presence & par les prieres du Redempteur; ce n'est pas une petite gloire à la Chine, d'avoir sacrifié au Createur dans le plus ancien temple de l'Univers.

*Tçhoen-hio*, cinquiéme Empereur, ne crut pas ensuite, devoir renfermer dans un seul lieu ces hommages. Il nomma des Prestres ou des Mandarins Ecclesiastiques en diverses Provinces, pour présider aux sacrifices. Il leur ordonna sur tout que le service divin se fist avec respect, & qu'on observast religieusement toutes les ceremonies.

*Tiko* son successeur ne fut pas moins appliqué à ce qui regardoit la Religion. On raconte dans l'histoire que l'Imperatrice sa femme estant sterile, demanda à Dieu des enfans avec une si grande ferveur durant le temps du sacrifice, qu'elle conçut peu de jours aprés, & accoucha dans la suite d'un fils celebre par quarante Empereurs con-

secutifs, que sa famille donna à la Chine. *Yao* & *Chun*, les deux Princes qui luy succederent, sont si fameux par leur pieté, & par la sagesse de leur gouvernement, qu'il y a bien de l'apparence que sous leurs regnes la Religion fut encore plus floriſſante.

Il est aussi fort croyable que les trois familles suivantes ont toûjours conservé la connoissance de Dieu durant prés de deux mille ans, sous les regnes de quatre-vingts Empereurs; puisque les plus sçavans interpretes Chinois soûtiennent qu'avant les superstitions dont l'impieté du Dieu *Fo* infecta la Chine, on n'avoit jamais vû d'idoles ou de statuës parmi le peuple. Il est certain que durant tout ce temps on recommanda toûjours aux Princes l'observation des maximes de l'Empereur *Yao*, dont la premiere & la plus essentielle regardoit le culte du Souverain Maistre du monde; & quoy-qu'il y en ait eu d'assez impies pour s'en éloigner, jusqu'à menacer mesme le Ciel, & à le provoquer follement au combat, ils ont neanmoins tous esté regardez comme des monstres, & les autres ont presque toûjours donné beaucoup de marques de religion.

*Vou-vam*, Fondateur de la troisiéme race, offroit luy-mesme des sacrifices selon

l'ancienne couſtume; & ſon frere, qui l'aimoit tendrement, & qui le croyoit encore neceſſaire à l'Etat, le voyant un jour en danger de mourir, ſe proſterna devant la Majeſté divine pour en obtenir la guériſon. *C'eſt vous, Seigneur,* luy dit-il en pleurant, *qui l'avez donné aux peuples; c'eſt noſtre Pere, c'eſt noſtre Maiſtre. Si nous ſommes dans le déſordre, qui peut mieux que luy nous ramener au bon chemin? Et ſi nous ſuivons exactement ce que vous luy inſpirez de nous enſeigner, pourquoy nous puniſſez-vous par ſa perte? Pour moy, Seigneur,* ajoûta ce bon Prince, *je ſuis peu utile en ce monde; s'il vous faut une victime, je vous offre de tout mon cœur ma vie en ſacrifice, pourvû que vous conſerviez mon Maiſtre, mon Roy, & mon Frere.* L'hiſtoire aſſeûre qu'il fut exaucé, & qu'il mourut en effet aprés ſa priere. Exemple, qui prouve manifeſtement que, non-ſeulement l'eſprit de la Religion s'eſtoit conſervé parmi ces peuples, mais qu'on y ſuivoit encore les maximes de la plus pure charité, qui en fait la perfection & le caractere.

Mais *Tchim-vam* ſon fils & ſon ſucceſſeur, donna ſur la fin de ſa vie des marques ſi éclatantes de ſa pieté, qu'elles ne nous laiſſent aucun lieu de douter de la verité

que j'ay avancée. Voicy comme en parlent les anciens Livres des Chinois. Ce Prince, disent-ils, qui avoit toûjours reglé sa conduite par les ordres du souverain Empereur du Ciel, tomba dangereusement malade la cinquantiéme année de sa vie, & la trente-septiéme de son regne. Dés qu'il connut le danger où il estoit, il assembla les principaux officiers de sa Cour, dans le dessein de declarer son successeur ; & afin de ne manquer à rien de ce qui se pratique en semblables occasions, il se leva de son Trône où il s'estoit fait porter : il voulut qu'on luy lavast les mains & le visage, qu'on le revestit de ses habits Imperiaux, qu'on luy mist sur la teste son Diadême ; & ensuite s'estant appuyé sur une table de pierre precieuse, il parla de cette sorte à l'assemblée.

» Ma maladie devient tous les jours plus
» dangereuse, car c'est ainsi que le Ciel l'or-
» donne, & je crains que la mort ne me sur-
» prenne ; ainsi j'ay crû estre obligé de vous
» apprendre mes dernieres volontez. Vous
» sçavez quelle a esté la reputation de mon
» pere & de mon ayeul, & combien éclatans
» ont paru les exemples de vertu qu'ils ont
» donnez à tout l'Empire. J'estois tres-indi-
» gne d'occuper la place de ces grands hom-

mes ; je leur ay neanmoins ſuccedé ; mais j'avouë de bonne foy mon ignorance & mon peu d'habileté.

C'eſt pour cela que le Ciel a peut-eſtre abregé le temps de mon regne. Je dois en cela luy obéïr comme en toute autre choſe ; car vous avez vû que juſqu'icy j'ay reçû ſes ordres avec une veritable crainte, & avec un profond reſpect. J'ay tâché de les ſuivre ſans jamais m'en éloigner, ou paroiſtre meſme les negliger le moins du monde. J'ay eu auſſi toute ma vie à cœur les inſtructions de mes anceſtres touchant ce que je dois au Ciel & à mon peuple. Sur ces deux points je n'ay rien à me reprocher ; & ſi ma vie a eu quelque éclat, je le dois à cette docilité, qui m'a attiré les benedictions du ſouverain Maiſtre du monde.

C'eſt pour vous ( en s'adreſſant à ſon fils aiſné ) c'eſt pour vous, mon fils, que je parle ; ſoyez l'heritier de la vertu de vos anceſtres, plûtoſt que de ma puiſſance & de mon Empire. Je vous fais Roy, c'eſt tout ce que vous pouvez attendre de moy ; ſoyez un ſage Roy, vertueux, irreprochable, c'eſt ce que je vous ordonne, & ce que tout l'Empire attend de vous. Aprés ces paroles il ſe fit porter au lit, où le jour ſuivant il rendit tranquillement l'eſprit.

C'est sous les regnes de ce grand Prince, Cam-vam. & de son fils* que la paix, la bonne foy, la justice regnerent à la Chine ; de maniere qu'on envoyoit souvent les prisonniers labourer la terre, ou recueillir les bleds, sans apprehender que la crainte du supplice les obligeast de s'enfuïr. Aprés la récolte ils revenoient d'eux-mesmes, & se remettoient en prison pour recevoir le chastiment de leurs fautes, selon que les Mandarins en ordoneroient.

Enfin, si l'on examine bien l'histoire des Chinois, on trouvera que trois cens ans encore aprés, c'est-à-dire jusqu'à l'Empereur *Yéou-vam*, qui regnoit huit cens ans avant la naissance de nostre-Seigneur, l'idolatrie n'avoit point encore infecté les esprits. De sorte que ce peuple a conservé prés de deux mille ans la connoissance du veritable Dieu, & l'a honoré d'une maniere qui peut servir d'exemple & d'instruction mesme aux Chrétiens.

On avoit soin par tout de nourrir des animaux pour les Temples, & l'on entretenoit des Prestres pour les y offrir ; outre le culte interieur, qui estoit recommandé, on s'attachoit avec scrupule jusqu'aux moindres ceremonies exterieures, qui pouvoient édifier le peuple ; les Reines nour-

riſſoient elles-meſmes des vers à ſoye, & faiſoient de leurs mains des étoffes pour l'ornement des Autels, & pour les habits des Eccleſiaſtiques. Les Empereurs ont ſouvent labouré le champ où l'on recueilloit le froment & le vin deſtinez aux ſacrifices. Au reſte les Preſtres n'oſoient les offrir devant le peuple, qu'aprés s'y eſtre préparez par trois ou ſept jours de continence conjugale. Il y avoit des jeûnes reglez, & des prieres publiques, ſur-tout quand l'Empire ſouffroit extraordinairement, par la ſterilité, par les inondations, par les tremblemens de terre, ou par quelque guerre eſtrangere.

C'eſt par toutes ces marques exterieures de Religion que les Empereurs ſe préparoient aux expeditions militaires; à prendre poſſeſſion du gouvernement; à faire la viſite de l'Empire: & afin que le Ciel donnaſt ſa benediction à leurs entrepriſes, ils demandoient alors à leurs ſujets ce qu'il y avoit à réformer en leurs propres perſonnes, perſuadez que tous les malheurs publics venoient toûjours de leur mauvais gouvernement. On en lit dans l'hiſtoire un exemple celebre, que je ne puis m'empeſcher de rapporter.

La ſterilité ayant eſté generale dans tou-

tes les Provinces durant ſept années conſecutives, (ce temps ne paroiſt pas éloigné des ſept années de ſterilité dont parle l'Ecriture; & peut-eſtre que ce point bien examiné ſervira à réformer ou à confirmer noſtre Chronologie*) le peuple fut reduit à la derniere extremité; & les prieres, les jeûnes, les autres penitences ayant eſté inutilement employées, l'Empereur ne ſçachant plus par quel moyen il pourroit mettre fin à la miſere publique, aprés avoir offert à Dieu pluſieurs ſacrifices pour appaiſer ſa colere, il réſolut enfin de ſe faire luy-meſme victime.

Il aſſembla pour cet effet tous les Grands de ſon Empire, il ſe dépoüilla en leur preſence de ſon manteau royal, & ſe reveſtit d'un habit de paille. En cet équipage, les pieds & la teſte nuës, tel qu'un criminel a couſtume de paroiſtre devant ſon Juge, il s'avança avec toute ſa Cour juſqu'à une montagne aſſez éloignée de la Ville. Pour lors, aprés s'eſtre proſterné devant la Majeſté divine, qu'il adora neuf fois, il luy parla en ces termes: *Seigneur, vous n'ignorez pas les miſeres où nous ſommes ré-*

* Cet Empereur mourut 1753. ans avant la naiſſance de J. C. Et la ſeptiéme année de ſterilité, ſelon l'Ecriture, arriva 1743. ans avant la meſme naiſſance.

*duits. Ce ſont mes pechez qui les ont attirées ſur mon peuple, & je viens icy pour en faire un humble aveu à la face du Ciel & de la terre. Pour eſtre mieux en eſtat de me corriger, permettez-moy, ſouverain Maiſtre du monde, de vous demander ce qui vous a particulierement déplû en ma perſonne. Eſt-ce la magnificence de mon Palais? j'auray ſoin d'en retrancher l'excés. Peut-eſtre que l'abondance des mets, & la délicateſſe de ma table ont attiré la diſette? d'oreſnavant on n'y verra que frugalité & que temperance. Les loix me permettent de prendre des concubines; mais vous en deſaprouvez peut-eſtre le trop grand nombre? je ſuis preſt de le diminuer. Que ſi tout cela ne ſuffit pas pour appaiſer voſtre juſte colere, & qu'il vous faille une victime, me voicy, Seigneur, & je conſens de bon cœur à mourir, pourvû que vous épargniez ce bon peuple: Faites tomber du Ciel la pluye ſur leurs campagnes pour ſoulager leurs beſoins, & la foudre ſur ma teſte pour ſatisfaire à voſtre juſtice.*

Cette pieté du Prince toucha le Ciel, l'air ſe chargea de nuages, & une pluye univerſelle, qui tomba ſur l'heure, donna en ſon temps à tout l'Empire une abondante récolte. Quand les Idolâtres paroiſſent ſcandaliſez de la mort de JESUS-CHRIST,

nous nous servons de cet exemple pour justifier nôtre foy. Non-seulement vous approuvez, leur disons-nous, l'action d'un de vos Empereurs, qui se dépoüilla de toute sa grandeur, & qui s'offrit en sacrifice pour ses sujets; vous l'admirez mesme, & vous la proposez à la posterité; pour servir d'exemple à tous les Princes du monde: comment donc pouvez-vous desaprouver l'excés de charité, qui a porté JESUS-CHRIST à se faire une victime de propitiation pour tous les hommes, & à se dépoüiller de l'éclat de sa Majesté pour nous revestir un jour de sa gloire & de sa divinité?

Ces vestiges de la veritable Religion, que nous trouvons parmi les Chinois durant tant de siecles consecutifs, nous portent naturellement à faire une autre réflexion qui justifie la providence de Dieu dans le monde. On s'étonne quelquefois de ce que depuis la naissance de nostre Seigneur, la Chine & les Indes ont presque toûjours esté ensevelies dans les tenebres de l'idolatrie; tandis que la Grece, une partie de l'Afrique & presque toute l'Europe ont joüi des lumieres de la foy; & l'on ne prend pas garde que la Chine a conservé plus de deux mille ans, la connoissance du vray

Dieu & pratiqué les maximes les plus pures de la morale, tandis que l'Europe & preſque tout le reſte du monde eſtoit dans l'erreur & dans la corruption.

Dieu dans la diſtribution de ſes dons ne fait point d'injuſte préference ; mais il a ſes momens marquez pour faire luire en ſon temps la lumiere de ſa grace, qui comme celle du ſoleil ſe leve & ſe couche ſucceſſivement dans les diverſes parties du monde, ſelon que les peuples en font un bon, ou un mauvais uſage.

Je ne ſçay, MONSEIGNEUR, ſi j'oſerois ajouter que comme le ſoleil, qui par ſon mouvement continuel ſe cache à tout moment à quelques-uns pour ſe découvrir à d'autres, éclaire neanmoins également chaque année toutes les parties de la terre ; de-meſme, Dieu par ce cours myſterieux des lumieres de la foy, qui ont eſté communiquées au monde, a preſque également partagé tous les peuples, quoi qu'en differens temps & en differentes manieres. Quoiqu'il en ſoit, dans cette ſage diſtribution de graces, que la providence divine a faite parmi les nations de la terre, la Chine n'a pas ſujet de ſe plaindre, puiſqu'il n'y en a aucune qui en ait eſté plus conſtamment favoriſée.

La connoiſſance du vray Dieu, qui avoit duré pluſieurs ſiecles aprés le regne de l'Empereur *Cam-vam*, & meſme fort probablement long-temps aprés *Confucius*, ne ſe conſerva pas toujours dans cette premiere pureté. L'idolatrie s'empara enfin des eſprits, & les mœurs devinrent ſi corrompuës, que la foy n'eſtant plus qu'une occaſion d'un plus grand mal, elle leur fut peu à peu oſtée par un juſte jugement de Dieu. Parmi les ſuperſtitions qui s'y introduiſirent; il y en eut principalement de deux ſortes, qui ont partagé juſqu'à preſent tout l'Empire.

*Li-Laokun* donna commencement à la premiere. Ce fut un Philoſophe qui veſcut avant Confucius; ſa naiſſance, ſi nous en croyons ſes diſciples, fut miraculeuſe; car ſa mere le porta plus de quatre-vingts ans dans ſes flancs, d'où un moment avant ſa mort il ſortit enfin par le coſté gauche qu'il s'ouvrit luy-meſme. Ce monſtre, qui luy ſurveſcut pour le malheur de ſa patrie, ſe rendit en peu de temps celebre par ſa pernicieuſe doctrine: neanmoins il écrivit pluſieurs Livres utiles, de la vertu, de la fuite des honneurs, du mépris des richeſſes, & de cette admirable ſolitude de l'ame, qui nous éloigne du monde pour nous faire uniquement rentrer en nous-meſmes. Il

répetoit

répétoit assez souvent cette sentence, qui estoit, disoit-il, le fondement de la veritable sagesse. La raison éternelle a produit un, un a produit deux, deux ont produit trois, & trois ont produit toutes choses; ce qui sembloit marquer en luy quelque connoissance de la Trinité.

Mais il enseigna que le Dieu souverain estoit corporel, & qu'il gouvernoit les autres Divinitez comme un Roy gouverne ses sujets. Il s'adonna fort à la Chimie, & quelques-uns prétendent qu'il en fut l'inventeur. Il s'enteſta mesme de la pierre philosophale, & il se persuada à la fin que par le moyen d'un breuvage, on pourroit devenir immortel. Ses disciples, pour y réussir, userent de magie, & cet art diabolique devint en peu de temps l'unique science des gens de qualité. Tout le monde s'y appliqua dans l'esperance d'éviter la mort; & les femmes autant par curiosité que par le desir de prolonger leur vie, donnerent dans une infinité d'extravagances, & s'abandonnerent à toutes sortes d'impietez.

Ceux qui par une profession particuliere s'attacherent à cette pernicieuse doctrine, furent appellez *Tienſe*, c'est à-dire *Docteurs celeſtes*; on leur donna des maisons pour vivre en communauté, on éleva en

divers endroits des temples à *Laokum* leur maistre; les Rois, les peuples l'honorerent d'un culte divin; & quoiqu'ils deussent estre desabusez de ses erreurs par une infinité d'exemples, ils chercherent tous avec une espece de fureur l'immortalité, que leur maistre n'avoit pû luy-mesme se procurer.

Le temps qui fortifie toûjours le mal, donna dans la suite à ces faux docteurs une vogue qui les multiplia à l'infini. Les pactes qu'ils font avec le Démon, les sorts qu'ils jettent, leurs magies, ou vrayes, ou apparentes les font encore apprehender ou admirer de la canaille; & quoiqu'il arrive, il n'y a presque personne qui n'ait quelque foy à leurs maximes, ou qui n'espere par leur moyen éviter la mort.

*Cam-y. Un de ces Docteurs * se fit une si grande réputation, que l'Empereur luy accorda le nom de *Cham-ti*; c'est celuy qu'on donnoit au vray Dieu & qui signifie *souverain Empereur*. Cette impieté porta le dernier coup à l'ancienne Religion. Car jusqu'alors les Chinois, tout idolâtres qu'ils fussent, avoient toûjours distingué le *Cham-ti* des autres divinitez. Aussi par un juste jugement de Dieu, la famille de ce Prince fut bien-tost éteinte, & l'Empire qui jusqu'a-

lors avoit conservé son gouvernement particulier, se vit soumis pour la premiere fois à celuy des Tartares occidentaux. C'est ce qu'un fameux *Colao*,* qui a imprimé sur cette matiere, n'a pû s'empescher de reconnoistre. *En ce temps-là*, dit-il, *l'Empereur Hoeit-çoum donna contre toute sorte de raison la qualité de Dieu souverain à un homme. Ce Dieu le plus grand & le plus venerable de tous les Esprits celestes, fut sensible à cette injure; il punit tres-severement l'impieté de ce Prince, & éteignit entierement sa famille.*

La seconde secte, qui domine à la Chine, plus dangereuse encore & plus universelle que la premiere, adore comme l'unique divinité du monde une idole qu'on nomme *Fo* ou *Foë*. Elle y fut transportée des Indes trente-deux ans aprés la mort de JESUS-CHRIST. Cette contagion, qui commença par la Cour, gagna ensuite les Provinces, & se répandit en toutes les villes : de sorte que ce grand corps déja gasté par la magie & par l'impieté, fut tout-à-fait corrompu par l'idolatrie, & devint un assemblage monstrueux de toutes sortes d'erreurs. Les fables, les superstitions, la métempsicose, l'idolatrie, l'athéisme parta-

*Kieou-Kioum-Chan.

gerent les esprits, & s'en rendirent tellement les maistres, qu'à present mesme, le Christianisme n'a point de plus grand obstacle à son établissement que cette impie & cette ridicule doctrine.

On ne sçait pas bien en quel endroit naquit l'Idole *Fo*, dont je parle. (je l'appelle Idole, & non pas homme, parce que quelques-uns ont crû que ç'avoit esté un spectre venu de l'Enfer) Ceux qui plus probablement asseûrent qu'il estoit homme, le font naistre plus de mille ans avant JESUS-CHRIST dans un Royaume des Indes assez prés de la ligne, peut-estre au-dessus de Bengale. On dit mesme qu'il estoit fils de Roy. Il fut au commencement nommé *Ché-kia*; mais à l'âge de trente ans il prit le nom de *Fo*. Sa mere, qui le mit au monde par le costé droit, mourut dans les douleurs de l'enfantement: elle avoit quelque temps auparavant songé durant le sommeil qu'elle avaloit un élephant, & ce songe a esté cause des honneurs que les Rois des Indes rendent aux élephans blancs, pour la perte, ou pour la possession desquels ils se sont faits souvent de cruelles guerres.

Dés que ce monstre fut né il eût, disent-ils, assez de force pour se tenir debout; il fit sept pas, montrant d'une main le Ciel &

del'autre la terre. Il parla meſme, mais d'une maniere qui marquoit aſſez de quel eſprit il eſtoit animé. *Dans le Ciel, ſur la terre,* dit-il, *je ſuis le ſeul qui merite d'eſtre honoré.* A dix-ſept ans il ſe maria, & eût un fils qu'il abandonna auſſi-bien que le reſte du monde, pour s'engager dans une vaſte ſolitude avec trois ou quatre Philoſophes Indiens, qu'il prit pour maiſtres de ſa conduite. Mais à l'âge de trente ans il fut tout d'un coup ſaiſi, & comme penetré de la Divinité, qui luy donna la connoiſſance univerſelle de toutes choſes. Dés ce moment il devint Dieu, & commença par une infinité de miracles apparens de s'attirer la veneration des peuples. Le nombre de ſes diſciples fut tres-grand, & c'eſt par leur moyen que toutes les Indes ont eſté depuis infectées de ſa pernicieuſe doctrine. Les Siamois les ont appellé *Talapoins*, les Tartares, *Lamas*, ou *Lama-ſem*, les Japonois *Bonzes*, & les Chinois *Hocham*.

Mais ce Dieu chimerique connut enfin qu'il eſtoit homme comme les autres. Il mourut à l'âge de ſoixante & dix-neuf ans; & pour mettre le comble à ſon impieté, aprés avoir établi l'idolatrie durant ſa vie, il taſcha d'inſpirer l'atheïſme à ſa mort. Pour lors il déclara à ſes diſciples qu'il

n'avoit parlé dans tous ses discours que par énigme; & qu'on s'abusoit, si l'on cherchoit hors du neant le premier principe des choses. *C'est de ce neant*, dit-il, *que tout est sorti; & c'est dans le neant que tout doit retomber. Voilà l'abisme où aboutissent nos esperances.*

Puisque cet imposteur avoüoit qu'il avoit abusé le monde durant sa vie, il ne meritoit pas qu'on le crût à sa mort. Cependant comme l'impieté trouve toûjours plus de partisans que la vertu, il se forma parmi les Bonzes une secte particuliere d'Athées, fondée sur ces dernieres paroles de leur maistre. Les autres, qui eurent de la peine à se défaire de leurs préjugez, s'en tinrent aux premiers erreurs. D'autres enfin tâcherent de les accorder ensemble, en faisant un corps de doctrine où ils enseignent une double loy, qu'ils appellent la loy exterieure & la loy interieure. L'une doit preceder, & préparer l'esprit à recevoir l'autre. Ce sont des cintres, disent-ils, qui sont necessaires pour soûtenir la voûte qu'on veut faire, & qu'on renverse dés qu'elle est achevée.

Ainsi le demon se servant également de la simplicité & de la malice des hommes pour les perdre, tascha d'effacer en plusieurs ces precieux vestiges de la Divinité,

que la raiſon y avoit profondement gravées, & d'établir parmi les autres le culte d'une fauſſe divinité ſous la figure d'une infinité de beſtes; car on ne ſe borna pas à cette premiere Idole. Le ſinge, l'élephant, le dragon, furent adorez en differens endroits, ſous pretexte peut-eſtre que le Dieu *Fo* avoit ſucceſſivement paſſé en tous ces animaux. La Chine plus ſuperſtitieuſe que tous les autres Royaumes, multiplia encore ſes Idoles, & on en voit à preſent de toutes ſortes d'eſpeces qui occupent les Temples, & qui ſervent à abuſer de la ſimplicité des peuples.

Il eſt vray qu'on n'a pas toûjours pour ces Dieux tout le reſpect que ſemble meriter leur qualité. Car il arrive aſſez ſouvent qu'aprés avoir eſté bien honorez, ſi le peuple n'obtient pas d'eux ce qu'il demande, il ſe laſſe enfin, & les abandonne comme des Dieux impuiſſans; d'autres les traitent avec le dernier mépris: les uns les chargent d'injures, & les autres de coups. Comment, *chien d'eſprit*, luy diſent-ils quelquefois, nous te logeons dans un Temple magnifique, tu es bien doré, bien nourri, bien enſenſé, & aprés tous ces ſoins que nous prenons de toy, tu es aſſez ingrat pour nous refuſer ce qui nous eſt neceſſaire?

Enſuite on le lie avec des cordes, & on le traiſne par les ruës, chargé de bouë & de toutes ſortes d'immondices, pour luy faire payer les paſtilles dont on l'avoit auparavant parfumé. Que ſi durant ce temps-là ils obtiennent par hazard ce qu'ils ſouhaitent, alors ils reportent l'Idole en ceremonie dans ſa niche, aprés l'avoir bien lavée & bien eſſuyée : ils ſe proſternent meſme en ſa preſence, & luy font diverſes excuſes. A la verité, luy diſent-ils, nous nous ſommes un peu trop preſſez ; mais au fond, n'avez-vous pas tort d'eſtre ſi difficile ? Pourquoy vous faire battre à plaiſir ? Vous en couſteroit-il plus d'accorder les choſes de bonne grace ? Cependant ce qui eſt fait eſt fait ; n'y ſongeons plus. On vous redorera, pourvû que vous oubliyez tout le paſſé.

Il y a quelques années qu'il arriva une choſe dans la Province de Nankin, qui montre aſſez l'idée que les Chinois ont de leurs Dieux. Un homme, dont la fille unique eſtoit malade, aprés avoir inutilement employé tous les Medecins, s'aviſa d'implorer le ſecours de ſes Dieux. Prieres, offrandes, aumônes, ſacrifices, tout fut mis en uſage pour en obtenir la gueriſon. Les Bonzes, qu'on engraiſſoit depuis long-

temps, en répondoient ſur la foy d'une Idole, dont ils vantoient fort le pouvoir. Cependant cette fille mourut; & ſon pere outré de douleur réſolut de s'en vanger, & d'accuſer l'Idole dans les formes.

Il forma donc ſa plainte pardevant le Juge du lieu, dans laquelle aprés avoir vivement repreſenté la fourberie de cette injuſte Divinité, il diſoit qu'elle meritoit un châtiment exemplaire, pour avoir manqué à ſa parole. Si *l'Eſprit* a pû guerir ma fille, ajoûtoit-il, c'eſt volerie toute pure, d'avoir pris mon argent, & de la laiſſer mourir. S'il n'a pas ce pouvoir, de-quoy ſe meſle-t-il? & de quel droit prend-il la qualité de Dieu? Eſt-ce pour rien que nous l'adorons, & que toute la Province luy offre des ſacrifices? De ſorte qu'il concluoit, vû la foibleſſe ou la malice de cette Idole, à-ce que ſon Temple fuſt raſé, ſes miniſtres honteuſement chaſſez, & elle-meſme punie en ſa propre & privée perſonne.

L'affaire parut au Juge de conſequence, il la renvoya au Gouverneur, lequel ne voulant rien avoir à demeſler avec les gens de l'autre monde, pria le Vice-Roy de l'examiner. Celuy-cy, aprés avoir écouté les Bonzes, qui paroiſſoient fort allarmez, appella leur partie, & luy conſeilla de ſe de-

ſiſter de ſes pourſuites, Vous n'eſtes pas ſage, luy dit-il, de vous broüiller avec ces ſortes d'eſprits. Ils ſont naturellement malins, & je crains qu'ils ne vous joüent un mauvais tour. Croyez-moy, écoutez les propoſitions d'accommodement que les Bonzes vous feront de leur part. Ils m'aſſeûrent que l'Idole entendra raiſon de ſon coſté, pourvû que du voſtre vous ne pouſſiez pas les choſes à bout.

Mais cet homme, qui eſtoit au deſeſpoir de la mort de ſa fille, proteſta toûjours qu'il periroit plûtoſt que de rien relâcher de ſes droits. Mon parti eſt pris, Seigneur, répondit-il, l'Idole s'eſt perſuadée qu'elle pouvoit impunément faire toutes ſortes d'injuſtices, & que perſonne au monde ne ſeroit aſſez hardi pour l'attaquer; mais elle n'en eſt pas où elle penſe, & l'on verra bientoſt lequel eſt le plus méchant & le plus diable de nous deux.

Le Vice-Roy ne pouvant plus reculer, fit inſtruire le procés, & en donna cependant avis au Conſeil ſouverain de Pekin, qui évoqua l'affaire à luy, & cita inceſſamment les parties. Elles comparurent quelque temps aprés. Le diable, qui en tous les eſtats n'a que trop de partiſans, n'en manqua pas dans ce Tribunal. Ceux à qui les

Bonzes offrirent pour cela de l'argent, trouverent ſon droit inconteſtable, & parlerent avec tant de chaleur que l'Idole en perſonne n'auroit pas mieux plaidé ſa cauſe ; mais on avoit à faire à un homme encore plus habile, qui avoit déja pris les devans par le moyen d'une groſſe ſomme d'argent dont il s'eſtoit ſervi, pour mieux inſtruire les Juges, perſuadé que le diable ſeroit bien fin, s'il pouvoit tenir contre cette derniere raiſon.

En effet, aprés pluſieurs ſéances il gagna hautement ſon procés. L'Idole fut condamnée, comme inutile dans le Royaume, à un exil perpetuel ; ſon Temple raſé ; & les Bonzes, qui repreſentoient ſa perſonne furent rigoureuſement chaſtiez, ſauf à eux de ſe pourvoir pardevant les autres eſprits de la Province, pour ſe faire dédommager du chaſtiment qu'ils avoient reçû pour l'amour de celuy-cy.

En verité ne faut-il pas avoir perdu le ſens, pour adorer des Dieux de ce caractere, foibles, timides, & qu'on peut impunément maltraiter ? Mais, helas ! de quelque ſageſſe qu'on ſe flatte en ce monde, que l'eſprit de l'homme eſt loin de la raiſon, quand il eſt éloigné de la foy ?

Bien loin que tout cela faſſe revenir le

peuple au sujet de la foiblesse des faux Dieux, il s'aveugle tous les jours davantage. Les Bonzes sont sur tout interessez à les faire valoir par le profit qu'ils en retirent. Pour y réüssir plus seûrement, voicy les principaux points de leur morale, qu'ils prennent grand soin de debiter.

Il ne faut pas croire, disent-ils, que le mal & le bien soient confondus en l'autre monde comme en celuy-cy; il y a aprés la mort des récompenses pour les gens de bien, & des supplices préparez aux méchans; c'est ce qui a distingué differens lieux pour les ames des hommes, selon le merite d'un chacun. Le Dieu *Fo* a esté le Sauveur du monde. il est né pour enseigner la voye du salut, & pour expier tous les pechez.

Il y a, ajoûtent-ils, cinq commandemens qu'ils nous a laissez. Le premier défend de tuer les creatures vivantes, de quelque nature qu'elles soient; le second, de prendre le bien d'autruy; le troisiéme, de s'abandonner à l'impureté; le quatriéme, de mentir; le cinquiéme, de boire du vin.

Outre cela, ils veulent qu'on pratique plusieurs œuvres de misericorde. Traitez bien, disent-ils, & nourrissez avec soin tous les Bonzes; bastissez-leur des Monasteres

& des Temples, afin que leurs prieres & leurs penitences volontaires, vous délivrent des peines que vos pechez meritent. Brûlez des papiers dorez & argentez, des habits & des étoffes de soye. Tout cela en l'autre monde se changera en or, en argent, en habits veritables, & sera fidellement donné à vos peres, qui s'en serviront dans leurs besoins particuliers. Si vous n'observez pas ces commandemens, vous serez aprés vostre mort cruellement tourmentez, & sujets à une suite continuelle de métempsicoses. C'est-à-dire que vous naistrez sous la forme de rats, de chevaux, de mulets, & de toutes sortes de bestes. Ce dernier point fait beaucoup d'impression sur les esprits.

Je me souviens qu'estant dans la Province de Chansi, on m'appella un jour pour donner le Bapteſme à un malade. C'estoit un vieillard de soixante & dix ans, qui vivoit d'une petite pension, dont l'Empereur l'avoit gratifié. Dés que j'entray en sa chambre, Que je vous suis obligé, mon Pere, me dit-il, vous m'allez délivrer de bien des peines. Non-seulement, luy répondis-je, le Bapteſme délivre de l'Enfer, mais il conduit encore à une vie bienheureuse. Quel bonheur pour vous, d'aller au

Ciel joüir éternellement de Dieu ! Je n'entends pas bien, repartit le malade, ce que vous me dites, & peut-estre aussi ne me suis-je pas bien expliqué : Vous sçaurez, mon Pere, que je vis depuis long-temps des bienfaits de l'Empereur. Les Bonzes, parfaitement bien instruits de ce qui se passe en l'autre monde, m'asseûrent que par reconnoissance je seray obligé aprés ma mort de le servir, & qu'infailliblement mon ame passera dans l'un de ses chevaux de poste, pour porter dans les Provinces les dépesches de la Cour. C'est pour cela qu'ils m'exhortent à bien faire mon devoir, dés que j'auray pris ce nouvel estat ; à ne point broncher, à ne point ruer, à ne mordre, à ne blesser personne : Courez bien, me disent-ils, mangez peu, soyez patient ; par là vous attirerez la compassion des Dieux, qui souvent d'une bonne beste font à la fin un homme de qualité, & un Mandarin considerable. Je vous avouë, mon Pere, que cette pensée me fait fremir, & je n'y songe jamais sans trembler, j'y songe neanmoins toutes les nuits, & il me semble quelquefois durant le sommeil, que je suis déja sous le harnois prest à courir au premier coup de fouët du postillon. Je me réveille tout en eau, & à demi trou-

blé, ne ſçachant plus ſi je ſuis encore homme, ou ſi je ſuis devenu cheval. Mais, helas ! que deviendray-je, quand ce ne ſera plus un ſonge ?

Voici donc, mon Pere, le parti que j'ay pris. On m'a dit que ceux de voſtre Religion ne ſont point ſujets à ces miſeres; que les hommes y ſont toûjours hommes, & qu'ils ſe trouvent tels en l'autre monde qu'ils eſtoient en celuy-cy. Je vous ſupplie de me recevoir parmi vous. Je ſçay bien que voſtre Religion eſt difficile à obſerver; mais fuſt-elle encore plus rude, je ſuis preſt de l'embraſſer; & quoiqu'il m'en couſte, j'aime encore mieux eſtre Chrétien que de devenir beſte. Ce diſcours, & l'état preſent du malade me firent compaſſion; mais faiſant enſuite reflexion que Dieu ſe ſert meſme de la ſimplicité & de l'ignorance, pour conduire les hommes à la verité, je pris delà occaſion de le détromper de ſes erreurs, & de le mettre dans la voye du ſalut. Je l'inſtruiſis long temps : il crut enfin : & j'eûs la conſolation de le voir mourir, non-ſeulement avec des ſentimens plus raiſonnables, mais encore avec toutes les marques d'un bon Chrétien.

Dans la ſuite des temps les ſuperſtitions populaires crurent à l'infini, je ne ſçay-

s'il y a jamais eû dans le monde une nation plus enteſtée de ces chimeres que les Chinois. Les Mandarins ſont bien obligez par leur eſtat de condamner d'hereſie toutes ces ridicules ſectes, & ils le font en effet dans leurs Livres; mais comme ils viennent la pluſpart de familles idolâtres, & qu'ils ont eſté inſtruits par les Bonzes, ils ne laiſſent pas dans la pratique de ſuivre l'exemple du peuple.

Au reſte ces Bonzes ne ſont qu'un amas de toute la canaille de l'Empire, que l'oiſiveté, la molleſſe, la neceſſité ont aſſemblez pour vivre des aumônes publiques. Tout leur but eſt d'engager les peuples à leur en faire; ils n'obmettent rien pour en venir à bout; & on raconte tous les jours des hiſtoires qui font voir en meſme temps leur adreſſe & leur fourberie.

Deux de ces Bonzes voyant un jour dans la cour d'un riche païſan deux ou trois gros canards, ſe proſternerent devant la porte, & ſe prirent à gemir & à pleurer amerement. La bonne femme, qui les apperçut de ſa chambre, ſortit pour apprendre le ſujet de leur douleur. Nous ſçavons, luy dirent-ils, que les ames de nos peres ont paſſé dans le corps de ces animaux, & la crainte où nous ſommes que vous ne les faſſiez

mourir, nous fera asseûrément mourir nous-mesmes de douleur. Il est vray, dit la payſanne, que nous avions résolu de les vendre; mais puisque ce sont vos peres, je vous promets de les conserver.

Ce n'est pas ce que les Bonzes prétendoient. Peut-estre, dirent-ils, que vostre mari n'aura pas la mesme charité, & vous pouvez compter que nous perdrons la vie, s'il leur arrive quelque accident. Enfin aprés un long entretien, cette bonne payſanne fut si touchée de leur douleur apparente, qu'elle leur donna les canards à nourrir durant quelque temps pour leur consolation. Ils les prirent avec respect, aprés s'estre vingt fois prosternez devant eux; mais dés le soir mesme ils en firent un festin à leur petite communauté, & s'en nourrirent eux-mesmes.

Un Prince du sang perdit un jeune homme qu'il aimoit tendrement; quelques années aprés, il en parloit encore avec ressentiment à ses Bonzes, qui luy dirent: Seigneur, ne vous affligez pas davantage, vostre perte n'est pas irreparable; celuy que vous pleurez est en Tartarie, & son ame a passé dans le corps d'un jeune enfant; mais pour le reconnoistre, il faut distribuer beaucoup d'argent, & donner de gros pré-

sens aux Prestres du pays. Le Prince ravi de cette nouvelle, donna avec plaisir tout ce qu'on luy demandoit, & quelques mois aprés, on luy presenta un enfant pris au hazard, qu'on fit passer pour celuy qui estoit mort. C'est ainsi que depuis les payſans jusqu'aux Princes, tous sont la dupe de ces ministres d'iniquité.

Ce qu'ils ne peuvent avoir par adresse, ils taschent de l'obtenir par des penitences publiques, qui leur tiennent lieu de merite devant le peuple, & qui en attirent la compassion. J'en ay vû dans les ruës traisner des chaisnes grosses comme le bras & longues de trente pieds, qu'on leur avoit attachées au cou & aux pieds. C'est ainsi, disent-ils, à la porte de chaque maison, que nous expions vos fautes, cela merite bien quelque aumosne. D'autres dans les places publiques se frappent la teste de toute leur force avec une grosse brique, & se mettent tout en sang. Ils ont plusieurs autres sortes de penitences; mais voicy celle qui m'a le plus surpris.

Je rencontray un jour au milieu d'un village un jeune Bonze de bon air, doux, modeste, & tout propre à demander l'aumône, & à l'obtenir. Il estoit debout dans une chaise bien fermée, & heriſſée en dedans.

de longues pointes de cloux fort preſſez les uns auprés des autres, de maniere qu'il ne luy eſtoit pas permis de s'appuyer ſans ſe bleſſer. Deux hommes gagez le portoient fort lentement dans les maiſons, où il prioit les gens d'avoir compaſſion de luy.

Je me ſuis, diſoit-il, enfermé dans cette chaiſe pour le bien de vos ames, réſolu de n'en ſortir jamais, juſqu'à-ce que l'on ait acheté tous ces clous (il y en avoit plus de deux mille) chaque clou vaut dix ſous; mais il n'y en a aucun qui ne ſoit une ſource de benedictions dans vos maiſons. Si vous en achetez, vous pratiquerez un acte de vertu heroïque, & ce ſera une aumoſne que vous donnerez, non aux Bonzes, à qui vous pouvez d'ailleurs faire vos charitez, mais au Dieu *Fo*, à l'honneur duquel nous baſtiſſons un Temple.

Je paſſois alors par ce chemin, ce Bonze me vit, & me fit comme aux autres le meſme compliment. Je luy dis qu'il eſtoit bien malheureux de ſe tourmenter ainſi inutilement en ce monde, & je luy conſeillay de ſortir de ſa priſon, pour aller au temple du vray Dieu ſe faire inſtruire des veritez celeſtes; & ſe ſoumettre à une penitence moins rude & plus ſalutaire. Il me répondit avec beaucoup de douceur & de ſang froid,

qu'il m'estoit bien obligé de mes avis : mais qu'il me le seroit encore davantage, si je voulois acheter une douzaine de ces clous, qui me porteroient asseurément bonheur dans mon voyage.

Tenez, dit-il, en se tournant d'un costé, prenez ceux-cy ; foy de Bonze, ce sont les meilleurs de ma chaise, parce qu'ils m'incommodent plus que les autres, cependant ils sont tous de mesme prix. Il profera ces paroles d'un air & avec une action qui en toute autre occasion m'auroit fait rire ; mais pour lors son aveuglement me faisoit pitié, & je fus penetré de douleur à la vûë de ce miserable captif du demon, qui souffroit plus pour se perdre, qu'un Chrétien n'est obligé de souffrir pour se sauver.

Mais les Bonzes ne sont pas tous penitens. Tándis que les uns abusent de la credulité du peuple par leurs grimaces & par leur hypocrisie, les autres en tirent de l'argent par leur magie, par des vols secrets, par des meurtres horribles, & par mille sortes d'abominations que la pudeur m'empesche icy de rapporter. Des gens qui n'ont qu'un fantôme de religion, n'épargnent rien pour satisfaire leurs passions, & pourvû qu'ils puissent tromper la justice humaine, qui en ce pays-là ne leur fait

point de quartier, ils ne cherchent pas à ſe cacher aux yeux de Dieu, qu'ils ſeroient bien faſchez de reconnoiſtre.

Quoique le peuple en general ſoit prévenu en leur faveur, les plus ſages ne laiſſent pas d'eſtre en garde contre ces ſcelerats; & les Magiſtrats ſur tout ont toujours l'œil à ce qui ſe paſſe dans leurs Monaſteres. Il y a quelques années que le Gouverneur d'une Ville ſe trouvant avec ſon train ordinaire dans un grand chemin où une foule de peuple s'eſtoit aſſemblée, eût la curioſité de ſçavoir ce qu'on y faiſoit.

Les Bonzes y celebroient une feſte extraordinaire. On avoit élevé ſur un grand theatre une machine, au haut de laquelle un jeune homme avançoit la teſte au-deſſus d'une petite baluſtrade qui regnoit tout autour. Ses bras & ſon corps eſtoient cachez, & il n'avoit de libre que les yeux, qu'il remuoit d'une maniere fort égarée. Un vieux Bonze paroiſſoit plus bas ſur le theatre, & expliquoit au peuple le ſacrifice que ce jeune homme vouloit faire ſelon la couſtume. Il y avoit le long du chemin un ruiſſeau fort profond où il devoit bien-toſt ſe précipiter. S'il veut, ajoutoit-il, il n'en mourra pas, parce qu'il doit eſtre reçeu au fond de l'eau par des eſprits charitables, qui luy feront

tout le bon accueil qu'il peut souhaiter. Au reste c'est le plus grand bonheur qui luy puisse arriver : cent personnes se sont presentez pour occuper sa place ; mais il a eu la préference à cause de sa ferveur & de ses autres bonnes qualitez.

Le Mandarin, aprés avoir écouté la harangue, dit que ce jeune homme avoit bien du courage; mais qu'il s'estonnoit qu'il n'expliquast pas luy-mesme là-dessus sa résolution: qu'il descende un peu, continua-t-il, afin que nous puissions un moment l'entretenir. Le Bonze, étonné de cet ordre, s'y opposa incontinent, & protesta que tout estoit perdu, s'il ouvroit seulement la bouche, & que pour luy il ne répondoit pas du mal qui en arriveroit à la Province. Ce mal que vous craignez, reprit le Mandarin, je le prends sur moy. Et au mesme temps il commanda au jeune homme de descendre; mais il ne répondoit à tous ces ordres que par des regards affreux, & par un mouvement irregulier des yeux qui luy sortoient à demi hors de la teste.

Vous devez juger par là, dit le Bonze, de la violence que vous luy faites. Il est au desespoir, & si vous continuez, vous le ferez mourir de douleur. Le Mandarin ne prit point le change, & ordonna à ses gens de

monter ſur le theatre, & de le luy amener. Ils le trouverent garotté & lié de toutes parts avec un baillon à la bouche. On délie ce miſerable, & dés qu'il fut en eſtat de parler, il s'écria de toutes ſes forces : Ah ! Seigneur, vangez-moy de ces aſſaſſins qui me veulent noyer. Je ſuis un Bachelier, qui allois à la Cour pour aſſiſter aux examens ordinaires : une troupe de Bonzes m'arreſterent hier par force, & ce matin ils m'ont liéavant le jour à cette machine, ſans que je puſſe ni crier ni me plaindre, réſolus de me jetter ce ſoir dans le ruiſſeau, pour accomplir aux dépens de ma vie leurs damnables ceremonies.

Dés qu'il commença à parler, les Bonzes ſe mirent en fuite ; mais les Officiers de juſtice, qui ſont toûjours à la ſuite des Gouverneurs, en arreſterent une partie. Le chef, qui proteſtoit que ceux qu'on précipite dans l'eau ne meurent point, y fut jetté luy-meſme ſur le champ, & ſe noya ; les autres furent conduits en priſon & chaſtiez dans la ſuite, comme ils meritoient.

Depuis que les Tartares gouvernent la Chine, les *Lamas*, autre eſpece de Bonzes venus de Tartarie, s'y ſont eſtablis. Leur habit eſt different de celuy des Chinois & pour la figure & pour la couleur ; mais ex-

cepté quelques superstitions particulieres, le fond de leur religion est le mesme, & ils adorent comme ceux-cy, le Dieu *Fo*. Ce sont les Prestres ordinaires des Seigneurs Tartares, qui demeurent à Pekin; mais dans la Tartarie ils sont eux-mesmes les Dieux du peuple.

C'est là qu'est le siege du celebre *Fo*, qui paroist sous une figure sensible, & qu'on dit ne mourir jamais. On le conserve dans un Temple; & une infinité de ces *Lamas* le servent avec une veneration infinie, qu'ils ont soin d'inspirer à tout le monde. On le montre rarement, & de si loin qu'il est difficile de le reconnoistre. Quand il meurt en effet, car c'est un homme comme les autres, on substituë en sa place un Lamas de mesme taille, & autant qu'il est possible de mesme air, afin que le peuple y soit plus aisément trompé. Ainsi les gens du pays, & beaucoup plus les estrangers, sont éternellement la duppe de ces imposteurs.

Parmi les differentes especes de religions, qui ont cours à la Chine, je ne parle point à vostre Alteſſe d'un petit nombre de Mahometans, qui vivent depuis plus de six cens ans, en diverses Provinces, & qui n'y sont point inquietez; parce qu'eux-mesmes n'inquiétent personne sur le point de

de la religion, ſe contentant de conſerver ou d'étendre la leur, par des alliances & par des mariages. Mais il eſt important de faire connoiſtre une troiſiéme ſecte, qui tient lieu de religion, ou de Philoſophie, ou meſme de politique parmi les gens de Lettres; car on ne ſçait comment appeller cette doctrine, qui paroiſt ſi obſcure, qu'ils ne ſçavent guere eux-meſmes ce qu'ils prétendent. Ils la nomment en leur langue *Iukiao*, & c'eſt la ſecte des Sçavans.

Pour mieux comprendre ce que je vas expliquer, il faut ſçavoir que les guerres civiles, l'idolatrie, & la magie ayant mis durant pluſieurs ſiecles le trouble dans l'Empire, l'amour des ſciences en avoit eſté banni; & il s'eſtoit trouvé peu de Docteurs capables par leurs ouvrages de retirer les eſprits de l'aſſoupiſſement où l'ignorance & la corruption des mœurs les avoient enſevelis. Il y eut ſeulement environ l'an 1070. * quelques Interprétes de réputation; & en 1200. un Docteur ſe diſtingua des autres par ſa capacité. A ſon exemple on commença peu à peu à prendre goût aux Livres anciens qu'on avoit juſqu'alors abandonnez.

* Aprés Noſtre-Seigneur.

Enfin l'an 1400. les Empereurs voulant donner à leurs sujets de l'émulation pour les sciences, choisirent quarante-deux Docteurs des plus habiles, à qui ils ordonnérent de faire un corps de doctrine conforme à celle des anciens, qui fust dans la suite la regle de tous les sçavans. Les Mandarins, qui en eurent la commission, s'y appliquerent avec soin; mais comme ils estoient prévenus de toutes les maximes que l'idolatrie avoit répanduës dans la Chine, au lieu de suivre le veritable sens des anciens, ils tascherent de les faire entrer eux-mesmes par de fausses interpretations, dans toutes leurs idées particulieres.

Ils parlerent de la Divinité, comme si ce n'eust esté que la nature; c'est-à-dire cette force ou cette vertu naturelle qui produit, qui arrange, qui conserve toutes les parties de l'Univers. C'est, disent-ils, un principe tres-pur, tres-parfait, qui n'a ni commencement ni fin; c'est la source de toutes choses, l'essence de chaque estre, & ce qui en fait la veritable difference. Ils se servent de ces magnifiques expressions pour ne pas abandonner en apparence les anciens; mais au fond ils se font une nouvelle doctrine, parce qu'ils les entendent de je ne sçay

quelle ame insensible du monde, qu'ils croient répanduë dans la matiere, où elle produit tous les changemens. Ce n'est plus ce souverain Empereur du Ciel, juste, tout-puissant, le premier des Esprits & l'arbitre de toutes les creatures : on ne voit dans leur ouvrage qu'un atheïsme raffiné, & un éloignement de tout culte religieux.

Cependant soit qu'ils ne vouluſſent pas se déclarer entierement, soit qu'ils se fussent expliquez en termes plus forts qu'ils ne pensoient, de temps en temps ils parlent du Ciel comme les anciens, & ils donnent à la nature presque toutes les qualitez que nous reconnoissons en Dieu. Ils souffrirent mesme volontiers les Mahometans, parce qu'ils adoroient comme eux le Maistre & le Roy du Ciel. Pour les autres sectes, ils les perſecuterent à outrance, & on prit à la Cour la résolution de les abolir dans toute l'étenduë de l'Empire.

Mais plusieurs raisons les en détournerent, dont les principales furent, que parmi les sçavans mesmes il y en avoit plusieurs d'opinion differente & imbus de l'ancienne idolatrie : de plus, que tout le peuple estoit declaré pour les idoles, de sorte qu'on ne pouvoit renverser leurs Temples sans

exciter des troubles. Ainſi l'on ſe contenta de les condamner en general comme des hereſies, (ce qu'on fait encore tous les ans à Pekin) ſans ſe mettre en devoir d'en arreſter efficacement le cours.

Ces nouveaux Livres compoſez par tant d'habiles gens, & approuvez par l'Empereur meſme, furent receus avec applaudiſſement de tout le monde. Ils plurent à quelques-uns, parce qu'ils détruiſoient toutes ſortes de religions, & ce fut le plus grand nombre. D'autres les approuverent, parce que le peu de religion qu'ils y trouvoient ne leur donnoit aucune peine à pratiquer. Ainſi ſe forma la ſecte des Sçavans, deſquels on peut dire qu'ils honorent Dieu de bouche & du bout des lévres, parce qu'ils repetent continuellement qu'il faut adorer le Ciel, & luy obéïr; mais leur cœur en eſt fort éloigné, parce qu'ils donnent à ces paroles un ſens impie qui détruit la Divinité, & qui étouffe tout ſentiment de religion.

Ainſi ces peuples anciennement ſi ſages, ſi pleins de la connoiſſance, & ſi je l'oſe dire, de l'Eſprit de Dieu, ſont enfin pitoyablement tombez dans la ſuperſtition, dans la magie, dans le paganiſme, & enfin dans l'athéïſme, roulant ainſi par degrez de pre-

cipice en precipice, & devenus par là les ennemis de la raiſon qu'ils avoient ſi conſtamment ſuivie, & l'horreur meſme de la nature, à qui ils donnent à preſent de ſi grands éloges.

Voilà, MONSEIGNEUR, l'eſtat preſent de la Chine par rapport aux differentes religions qui y ont cours. Car pour ce qui eſt des honneurs politiques qu'on rend à Confucius, ce ne fut jamais un culte religieux, & les Palais qui portent ſon nom ne ſont pas des Temples, mais des maiſons deſtinées aux aſſemblées des ſçavans. Je n'ay point voulu entrer dans le détail de leurs ceremonies, de leurs dogmes, de leur morale. Outre que cela ſeroit infini & fort ennuyant, il eſt meſme difficile de bien dire tout ce qui en eſt; parce que les Bonzes inventent tous les jours de nouvelles chimeres; & pourvû qu'ils vivent aux dépens du peuple qu'ils abuſent, ils ſe mettent peu en peine de ſuivre exactement la doctrine de leurs prédeceſſeurs, qui n'eſt en effet ni meilleure ni moins abſurde que la leur.

Il ne reſte plus qu'à dire à voſtre Eminence le parti que l'Empereur a pris parmi ces differentes ſectes, qui partagent tous les eſprits. Ce Prince naturellement ſage & po-

litique a toûjours ménagé le peuple. Comme il eſt ſur un Trône que le moindre ſouffle peut ébranler, il taſche ſur-tout de l'affermir par l'amour de ſes ſujets : bien loin de les irriter, il ſe rend populaire, moins à la verité que ſon pere, de crainte de s'attirer les reproches des Mandarins ; mais beaucoup plus que les anciens Empereurs Chinois, afin d'adoucir au peuple le joug qu'une nouvelle domination luy a impoſé.

Il permet donc, ou plutoſt il tolere la ſuperſtition ; il honore certains Bonzes du premier ordre qui ſe ſont rendus recommandables dans les Provinces ou à la Cour ; il ſe fait meſme violence juſqu'à ſouffrir en ſon Palais ceux que la Princeſſe ſa mere y avoit attirez & eſtablis. Mais s'il garde avec eux quelques meſures, il n'eſt point eſclave de leurs ſentimens. Il en connoiſt parfaitement le ridicule, & en pluſieurs occaſions il a traité de fables & d'extravagances ce qu'on avoit juſqu'alors obſervé comme des principes de religion. Il renvoye ſouvent ceux qui luy en parlent, aux Miſſionnaires : *Voyez*, leur dit-il, *ces Peres qui raiſonnent ſi juſte, je ſuis ſeur qu'ils ne donneront pas dans vos penſées.* Il dit un jour au Pere Verbieſt ſon Mathematicien : *Pourquoy ne parlez-*

*vous pas de Dieu comme nous ? On se révolteroit moins contre vostre religion. Vous l'appellez* * Tientçhu, *& nous l'appellons* Chamti. *N'est-ce pas la mesme chose ? Faut-il abandonner un mot, parce que le peuple luy donne de fausses interpretations? Seigneur,* luy dit ce Pere, *je sçuy que vostre Majesté suit en cela l'ancienne doctrine de la Chine; mais plusieurs Docteurs s'en sont éloignez : & si nous nous expliquions comme eux, ils se persuaderoient facilement que nous pensons aussi comme ils pensent. Mais si vostre Majesté veut déclarer par un édit public que ce terme de* Chamti *signifie en effet ce que les Chrétiens entendent par celuy de* Tientçhu, *nous sommes prests de nous servir également de l'un & de l'autre.* Il approuva le Pere, mais la politique l'empescha de suivre son conseil.

Quand la Reine mere fut morte, ceux qui devoient prendre soin de l'enterrement, repreſenterent à ce Prince, que selon l'ancienne coûtume il falloit abbatre une partie des murailles de son Palais, pour y faire passer le corps ; parce que la famille Royale seroit exposée à beaucoup de malheurs, s'il passoit par les portes ordinaires.

* *Tientçhu* veut dire, Seigneur du ciel : & *Chamti* Souverain Empereur.

*Vous n'estes pas raisonnables*, leur dit-il, *de vous entester de ces chimeres. Quelle folie de se persuader que ma bonne ou ma mauvaise fortune dépende du chemin que prendra ma mere pour aller au tombeau! Mon malheur est de l'avoir perduë; & si aprés une aussi grande perte j'avois encore quelque chose à craindre, ce seroit de la deshonorer aprés sa mort par des obseques superstitieuses, & par des ceremonies ridicules.*

Quelque temps aprés plusieurs Demoiselles suivantes, qui avoient servi l'Imperatrice durant sa vie, se vinrent jetter aux pieds de ce Prince, & le prierent en pleurant de souffrir qu'elles accompagnassent leur Maistresse en l'autre monde, où elle auroit sans doute besoin de leurs services. *J'y ay déja pourvû*, dit l'Empereur, *& vous pouvez sur ce point vous tenir en repos.* Cependant de peur que par un zele barbare elles ne se donnassent la mort, il ordonna sur le champ qu'on leur coupast les cheveux, & qu'on les renfermast. Dés qu'elles sont rasées, elles s'imaginent estre inutiles & hors d'estat de servir les morts de qualité en l'autre monde.

On voit par ces exemples, que l'Empereur est bien éloigné de donner dans toutes ces extravagances populaires. Il honore

Confucius comme le premier & le plus ſage Philoſophe du monde ; il ſuit en beaucoup de choſes la coûtume, quand il juge qu'il y va de ſon intereſt ; il offre en certain temps de l'année des ſacrifices dans les Temples, ſelon l'ancienne pratique ; mais il aſſeure que ce n'eſt qu'à l'honneur du *Chamti*, & qu'il n'y adore que le ſouverain Empereur de l'Univers. Voilà juſqu'où l'inſtruction des Miſſionnaires l'a pû conduire. Il croit un Dieu, mais la politique & les paſſions ſi oppoſées à l'Eſprit de JESUS-CHRIST, ne luy ont pas permis d'ouvrir les yeux ſur les veritez de l'Evangile. Cette morale ſi ſainte & ſi ſevere arreſte ſouvent les plus déterminez ; & nous voyons tous les jours des gens du monde, qui ont aſſez de grandeur d'ame pour meriter le nom de Heros, & qui manquent quelquefois de courage, quand il faut remplir dignement celuy de Chrétien.

Cependant ce Prince ne veut pas qu'on s'imagine que c'eſt par foibleſſe qu'il rejette la religion. Il s'en expliqua un jour au Pere Verbieſt en ces termes : *Voſtre loy eſt dure, mais quelque violence qu'il ſoit neceſſaire de ſe faire, je ne balancerois pas un moment à la ſuivre, ſi je la croyois veritable. Que ſi j'eſtois une fois*

*Chrétien, je prétendrois bien qu'en trois ans tout l'Empire ſuivit mon exemple. Car enfin je ſuis le maiſtre.* Ces ſentimens nous donneroient lieu d'eſperer quelque choſe, ſi d'ailleurs nous n'eſtions perſuadez que l'amour des plaiſirs, & la crainte de donner occaſion à quelque révolution dans l'Empire, ſont des obſtacles preſque invincibles à ſa converſion.

Mais qui peut ſçavoir les deſſeins de Dieu ? & qui a penetré juſqu'à preſent dans les myſteres de ſes conſeils éternels ? Les cœurs des plus grands Princes auſſi-bien que ceux des peuples ne ſont-ils pas en ſa main ? C'eſt de cette main toute-puiſſante que nous devons tout eſperer. Elle a déja briſé une infinité d'Idoles, & renverſé pluſieurs Temples ; elle a ſoûmis au joug de la religion des Vice-Rois, des Miniſtres d'Etat, des Princes, & une Imperatrice. Plus la converſion de l'Empereur demande de miracles, plus elle eſt digne de la puiſſance & de la bonté infinie du Seigneur, qui n'eſt grand que parce qu'il peut operer de grandes choſes. Ainſi, MONSEIGNEUR, pourvû que l'Europe continuë à répandre dans la Chine de fervens Miſſionnaires, nous pouvons croire

que Dieu voudra bien enfin ſe ſervir de leur zele pour achever ce grand ouvrage. Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE EMINENCE

Le tres-humble & tres-obeiſſant ſerviteur.
L. J.

# LETTRE XI.

## A Monsieur ROUILLE' CONSEILLER d'Etat ordinaire.

*De l'établissement & du progrés de la Religion Chrétienne à la Chine.*

MONSIEUR,

Le zéle ardent que vous avez toûjours fait paroistre pour l'établissement & le progrés de la Religion Chrétienne dans la Chine, me fait esperer que vous recevrez avec quelque plaisir la lettre que je prends aujourd'huy la liberté de vous écrire. Vous y lirez non-seulement ce que j'ay déja eu l'honneur de vous dire sur cette matiere dans les differens entretiens dont il vous a plû de m'honorer, mais encore plusieurs autres remarques édifiantes, & dignes par là de vostre curiosité & de vostre attention.

Vous aurez aussi, sans doute, MONSIEUR, quelque consolation, de voir que

vos soins, vos prieres, vos liberalitez sont toûjours accompagnées des benedictions du Ciel; & qu'en contribuant, comme vous faites, à la conversion de tant d'ames, vous devenez mesme à l'extremité du monde, le pere de plusieurs fidéles.

Que si, malgré tout ce que je vous diray, vous vous cachez encore à vous-mesme le bien que vous y operez, car il est difficile de vous le faire tout sentir, vous reconnoistrez du moins que les fervens Missionnaires qui travaillent depuis plus d'un siecle dans ce vaste champ de l'Evangile, ne sont pas tout-à-fait indignes de le cultiver, & que les fruits qu'ils en recueillent, doivent animer toute l'Europe à consommer ce grand ouvrage, qu'on a par leur moyen si heureusement commencé.

PArmi les objections que l'Empereur de la Chine nous a faites au sujet de la Religion Chrétienne, celle-cy n'a pas esté l'une des plus foibles. Si la connoissance de JESUS-CHRIST, a-t-il dit quelquefois, est necessaire au salut; & que d'ailleurs Dieu nous ait voulu sincerement sauver; comment nous a-t-il laissé si long-temps dans l'erreur? il y a plus de seize siecles que vostre Religion, l'unique voye qu'ayent les hom-

mes pour aller au Ciel, est établie dans le monde; nous n'en sçavons rien icy. La Chine est-elle si peu de chose, qu'elle ne merite pas qu'on pense à elle, tandis que tant de barbares sont éclairez?

Les Missionnaires ont répondu tres-solidement à cette difficulté, & mesme d'une maniere si plausible, que ce Prince en a paru content. Je ne vous diray pas, MONSIEUR, leurs réponses; vous voyez là-dessus tout ce que nous avons pû penser. Mais peut-estre que vous ne serez pas fâché d'apprendre que la Chine n'a pas esté si abandonnée qu'elle s'imagine. Nous ne sçavons pas tout ce qui s'est passé dans ce nouveau monde, depuis la mort de JESUS-CHRIST; car les Chinois dans leur histoire ne parlent presque, que de ce qui regarde le gouvernement politique. La Providence divine est neanmoins assez justifiée, quand elle n'auroit fait pour leur conversion, que ce qui est venu à nostre connoissance.

On ne doute point que saint Thomas n'ait presché la Foy dans les Indes, & il est certain qu'en ce temps-là, les Indiens connoissoient parfaitement la Chine, à qui ils payoient presque tous quelque tribut. Il est donc tres-probable que cet Apostre, à

qui ce nouveau monde avoit eſté confié, n'en aura pas negligé la plus belle partie, auſſi diſtinguée pour lors dans l'Orient, que l'Italie dans l'Europe au tempsque l'Empire Romain y eſtoit le plus floriſſant. Ainſi peut-eſtre qu'il s'y ſera tranſporté luy-meſme, ou du moins qu'il y aura envoyé quelques-uns de ſes diſciples.

Cette conjecture, qui pourroit ſervir de preuve par elle-meſme, eſt devenuë beaucoup plus forte, depuis qu'on a fait reflexion à ce que l'hiſtoire Chinoiſe rapporte de ce temps-là. Elle dit qu'un homme entra dans la Chine, & y preſcha une doctrine celeſte. Ce n'eſtoit pas, ajoûte-t-elle, un homme ordinaire; ſa vie, ſes miracles & ſes vertus le faiſoient admirer de tout le monde. De plus on lit dans un ancien breviaire Chaldaique de l'Egliſe de Malabar ces paroles, qui ſont dans l'Office meſme de ſaint Thomas. *C'eſt par le moyen de ſaint Thomas que les Chinois & les Ethiopiens ont eſté convertis, & ont connu la verité.* Et dans un autre endroit, *c'eſt par ſaint Thomas*, c'eſt-à-dire, *par la prédication de ſaint Thomas, que le Royaume des Cieux a penetré dans l'empire de la Chine.* Et dans une Antienne on lit encore ce qui ſuit: *Les Indes, la Chine, la Perſe, &c. offrent en me-*

*moire de saint Thomas l'adoration qui est dûë à vostre saint nom.* Nous ne sçavons pas les conversions qu'il y opera, ni combien de temps la Religion y fleurit; mais il est du moins certain que si elle ne s'y est pas conservée jusqu'à present, les Chinois s'en doivent prendre à eux-mesmes, puisque par une negligence criminelle, & un endurcissement volontaire, ils ont si facilement rejetté le don de Dieu.

Ce n'a pas esté la seule fois que nostre-Seigneur les a visitez. Long-temps aprés, c'est-à-dire au septiéme siecle, un Patriarche des Indes leur envoya des Missionnaires qui y prescherent la Religion avec beaucoup de succés. Quoique leur histoire en ait touché quelque chose, ç'a esté neanmoins en si peu de mots, & d'une maniere si obscure, que jamais nous n'aurions eu la consolation d'en estre bien instruits, sans l'accident qui arriva il y a quelques années, & dont la Providence voulut se servir pour affermir plus solidement la Foy dans ce grand Empire.

L'an 1625. des massons en foüissant la terre dans la Province de Chensi, auprés de *Signanfou* qui en est la capitale, trouverent une longue table de marbre, qui autrefois avoit esté élevée en forme de monument,

ſelon la coûtume de la Chiue, & que le temps avoit enſevelie dans les ruïnes de quelque baſtiment, ou dans la terre meſme, ſans qu'on s'en fuſt apperçû

Cette pierre, qui avoit dix pieds de long ſur cinq de large, fut ſoigneuſement examinée, d'autant plus qu'on y trouva dans la partie ſuperieure une grande croix bien gravée, & plus bas un long diſcours en caracteres Chinois, avec quelques autres lettres étrangeres & inconnuës aux gens du païs; c'eſtoient des lettres Syriaques. L'Empereur en fut averti : il s'en fit donner une copie, & il a ordonné depuis qu'on conſervaſt avec ſoin ce monument dans une *Pagode*,* où il eſt encore à preſent à un quart de lieuë de la ville de Signanfou. Voicy en abregé ce qu'il contient.

Il y a un premier principe intelligent & « ſpirituel, qui de rien a crée toutes choſes, « & qui eſt une ſubſtance en trois Perſonnes. « En produiſant l'homme il luy donna la ju- « ſtice originelle, il le fit Roy de l'Univers, « & maiſtre de ſes paſſions; mais le demon le « fit ſuccomber à la tentation, corrompit ſon « eſprit, & troubla la paix interieure de ſon « cœur. De-là ſont venus tous les maux qui « accablent le genre humain, & les ſectes «

* Temple des faux Dieux.

» differentes qui nous partagent.
» Les hommes qui depuis ce fatal moment
» ont toûjours marché dans les tenebres,
» n'auroient jamais trouvé la voye de la veri-
» té, ſi l'une de ces divines Perſonnes n'euſt
» caché ſa divinité ſous la forme de l'hom-
» me. C'eſt cet homme que nous nommons
» le meſſie. Un Ange annonça ſa venuë, &
» il nâquit quelque temps aprés d'une Vierge
» en Judée. Cette naiſſance miraculeuſe fut
» marquée par une nouvelle Etoile. Quel-
» ques Rois qui la reconnurent vinrent offrir
» des preſens à ce divin Enfant, afin que la
» loy & les prédictions des vingt-quatre Pro-
» phetes s'accompliſſent.
» Il gouverna le monde par l'inſtitution
» d'une loy celeſte, ſpirituelle & tres-ſimple.
» Il établit huit beatitudes. Il taſcha de dé-
» tromper les hommes de l'eſtime qu'ils
» avoient pour les biens de la terre, en leur
» inſpirant l'amour des biens éternels. Il dé-
» couvrit la beauté des trois Vertus principa-
» les. Il ouvrit le Ciel aux Juſtes, & il y mon-
» ta luy-meſme en plein jour, laiſſant ſur la
» terre vingt-ſept Tomes de ſa doctrine, pro-
» pres à convertir le monde. Il inſtitua le Ba-
» pteſme pour laver les pechez, & ſe ſervit
» de la croix pour ſauver tous les hommes
» ſans en excepter perſonne.

Ses miniſtres laiſſent croiſtre leur barbe « & ſe font une couronne à la teſte. Ils ne ſe « ſervent point de valets, mais ils ſe font « égaux à tous, ſoit qu'ils ſe trouvent abba- « tus par l'adverſité, ou que la proſperité les « éleve. Au lieu d'amaſſer des richeſſes, ils « partagent volontiers avec les autres le peu « qu'ils poſſedent. Ils jeûnent & pour ſe mor- « tifier, & pour garder la loy. Ils reſpectent « leurs ſuperieurs. Ils eſtiment les gens de « bien. Ils prient chaque jour ſept fois pour « les morts & pour les vivans. Ils offrent tou- « tes les ſemaines le ſacrifice, afin d'effacer « leurs pechez, & de purifier leur cœur. «

Les Rois qui ne ſuivent pas les maximes « de cette ſainte loy, ne ſçauroient, quelque « choſe qu'ils faſſent, ſe rendre recomman- « dables parmi les hommes. Sous le regne de « *Tai-tçoum*, Prince tres-ſage & tres-eſtimé, « *Olopuën* parti de Judée, aprés avoir couru « de grands dangers ſur mer & ſur terre, ar- « riva enfin à la Chine l'an de noſtre-Sei- « gneur 636. l'Empereur qui en fut averti « envoya ſon Colao au-devant de luy juſqu'- « au fauxbourg de la Ville imperiale, avec « ordre de le conduire au Palais. Quand il y « fut on examina ſa loy, dont la verité fut re- « connuë; de ſorte que l'Empereur fit en ſa « faveur l'Edit ſuivant. «

» La veritable loy n'eſt attachée à aucun
» nom particulier, & les Saints ne ſe fixent
» pas dans un lieu ; ils parcourent le monde,
» afin d'eſtre utiles à tous. Un homme de Ju-
» dée, d'une vertu ſinguliere, eſt venu à noſtre
» Cour : nous avons examiné ſa doctrine avec
» beaucoup de ſoin, & nous l'avons trouvée
» admirable, ſans aucun faſte, & fondée ſur
» l'opinion qui ſuppoſe la creation du mon-
» de. Cette loy enſeigne la voye du ſalut, &
» ne peut eſtre que tres-utile à nos ſujets.
» Ainſi je juge qu'il eſt bon de la leur faire
» connoiſtre. Enſuite il commanda qu'on
» baſtit une Egliſe, & il nomma vingt & une
» perſonne pour en avoir ſoin.

» Le fils de *Tai-tçoum*, nommé *Kao*, luy
» ſuceda l'an 651. & s'appliqua a faire fleu-
» rir la Religion que ſon pere avoit reçûë. Il
» fit de grands honneurs à l'Eveſque *Olo-*
» *ponën*, & baſtit dans toutes les Provinces
» des Temples au vray Dieu. De ſorte que
» les Bonzes, quelques années aprés, allar-
» mez du progrés que le Chriſtianiſme avoit
» fait, taſcherent par toutes ſortes de moyens
» d'en arreſter le cours.

» La perſecution fut grande, & le nombre
» des Fidéles commençoit à diminuer, quand
» noſtre-Seigneur ſuſcita deux perſonnes ex-
» trémement zelées, qui défendirent la Foy

avec tant d'ardeur, qu'elle reprit en peu de temps ſon premier éclat. L'Empereur de ſon coſté contribua de plus en plus à l'affermir ; juſques-là qu'il ordonna aux cinq Rois d'aller à l'Egliſe, de ſe proſterner devant les Autels, & d'en élever d'autres en pluſieurs Villes en l'honneur du Dieu des Chrétiens. Ainſi la colomne ébranlée par les efforts de Bonzes, devint plus ſolide & mieux établie que jamais.

Cependant le Prince continua de donner des marques de ſa pieté ; il fit porter les tableaux de ſes predeceſſeurs à l'Egliſe ; il offrit luy-meſme ſur les autels cent pieces de ſoye ; il honora extrordinairement un Miſſionnaire *Ki-ho*, qui eſtoit nouvellement arrivé de la Judée ; & durant tout le cours de ſa vie, il n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à étendre la Foy dans ſes Etats. *Venmim*, qui luy ſucceda l'an 757. herita de ſa vertu auſſi-bien que de l'Empire. Il baſtit cinq Egliſes. Ses autres grandes qualitez, auſſi-bien que l'amour de la Religion, l'ont rendu celebre.

Les Empereurs ſuivans ont encore affermi le Chriſtianiſme par leurs Edits & par leurs exemples. Il y en a pour qui nous prions ſans crainte. Ils eſtoient humbles, pacifiques ; ils ſupportoient les défauts de

» leur prochain ; ils faisoient du bien à tout
» le monde. Voilà le veritable caractere du
» Chrétien, & c'est par cette voye que la paix
» & l'abondance entrent dans les plus grands
» Etats.

» D'autres ont pratiqué les œuvres de la
» charité la plus fervente. L'Empereur *Sot-*
» *çoum* a fait des offrandes aux Autels, &
» basti des Eglises ; outre cela il assembloit
» tous les ans les Prestres de quatre Eglises,
» qu'il servoit luy-mesme avec respect du-
» rant quarante jours ; il donnoit à manger
» aux pauvres, il revestoit ceux qui estoient
» nuds, il gueriſſoit les malades, il ensève-
» lissoit les morts. C'est pour conserver la
» memoire de ces grandes actions, & pour
» faire connoistre à la Posterité l'état present
» de la Religion Chétienne, que nous éle-
» vons ce monument l'an 782.

Voilà, MONSIEUR, un fidelle abregé de ce qu'il y a de plus considerable en ce fameux reste de l'antiquité Chinoise. Les Bonzes, qui le gardent dans un de leurs Temples auprés de *Signanfou*, ont élevé vis-à-vis, une longue table de marbre semblable à celle-cy, avec un éloge des Divinitez du pays, pour diminuer en quelque façon la gloire que la Religion Chrétienne y a reçûe. La Chronique de la Chine con-

firme par la ſuite de ſes Empereurs ce que ce diſcours nous en dit ; mais il me ſemble qu'on y exagere beaucoup les vertus des Princes, dont pluſieurs paroiſſent dans l'hiſtoire preſque auſſi portez à favoriſer le Paganiſme que la Religion Chrétienne. Quoiqu'il en ſoit, on voit par ce témoignage, que la Foy y a eſté preſchée, & receuë d'un grand nombre de perſonnes. Elle y a fleuri du moins durant quarante-ſix ans, & peut-eſtre meſme qu'elle s'y conſerva beaucoup plus long-temps, on ne ſçait pas combien; la memoire en fut abolie dans la ſuite ; & quand les nouveaux Miſſionnaires de noſtre Compagnie y entrerent, ils n'y en trouverent plus aucun veſtige.

Ce fut l'an 1552. que ſaint Xavier s'y preſenta, dans l'eſperance d'ajoûter cette nouvelle conqueſte au Royaume de JESUS-CHRIST. Il ſembloit que ce grand homme n'euſt fait encore dans les Indes qu'un eſſay, & ſi je l'oſe dire, un apprentiſſage de ce grand zele qu'il vouloit conſommer dans la Chine. Et certes Moïſe ne deſira jamais avec plus d'ardeur d'entrer dans la Terre promiſe, pour y recueillir avec ſon peuple des richeſſes temporelles, que cet Apoſtre ſouhaita de porter dans ce nouveau monde les treſors de l'Evangile. L'un &

l'autre mourut par l'ordre de la Providence, dans un temps auquel de longs voyages, & des peines infinies ſembloient leur répondre du ſuccés de leur entrepriſe.

L'Ecriture nous dit que la mort de Moïſe fut une punition de ſon peu de foy : il ſemble que celle de ſaint Xavier fut une récompenſe de la ſienne. Dieu vouloit en effet récompenſer ſon zele, ſes travaux, ſa charité ; & pour le faire plûtoſt joüir de la gloire qu'il avoit procurée à tant de nations, ſuſpendre encore pour quelque temps ce torrent de graces qu'il préparoit déslors à l'Empire de la Chine. Ce fut dans l'Iſle de *San-cham*, ou comme on l'appelle en France, de *Sanciam*, dépendante de la Province de Canton, qu'il mourut ; on ſçait qu'il demeura enterré durant pluſieurs mois, que Dieu le préſerva de la corruption ordinaire, & qu'il fut enſuite tranſporté à Goa, où on l'honore depuis ce temps-là comme le Protecteur de la Ville, & comme l'Apoſtre de l'Orient.

Le ſeul attouchement de ſon corps conſacra le lieu de ſa ſepulture. Cette Iſle devint non-ſeulement un lieu celebre, mais encore une terre ſainte. Les Gentils meſme l'honorerent, & y ont encore recours comme à un azyle aſſeûré. Cependant, comme

les

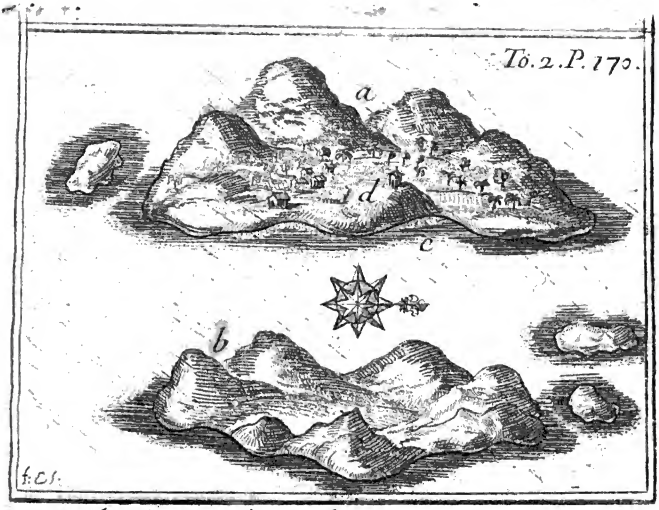
les Pirates infeſtoient cette coſte, & qu'on n'oſoit plus y aborder, le lieu de ce ſacré tombeau devint peu à peu inconnu aux Européens; & c'eſt depuis peu, que par un accident particulier, on l'a nouvellement découvert.

L'an 1688. un vaiſſeau Portugais, qui venoit de Goa, & qui portoit le Gouverneur de Macao, ayant eſté ſurpris d'un coup de vent, fut obligé malgré qu'il en euſt d'y relaſcher. On jetta l'ancre entre les deux Iſles de *Samciam* & de *Lampacao*, qui font en cet endroit une eſpece de Port. Les vents contraires ayant continué durant huit jours, donnerent occaſion au Pere Caroccio Jeſuite, qui eſtoit dans le vaiſſeau, de contenter ſa devotion. Il deſcendit à terre, & malgré le danger, il réſolut de chercher le tombeau du Saint. Il fut ſuivi du Pilote & de la pluſpart des Matelots, qui parcoururent avec luy toute l'Iſle, mais inutilement.

Enfin, un Chinois habitant du lieu, ſe doutant de ce qu'ils cherchoient avec tant d'ardeur, ſe fit leur guide, & les mena dans un endroit que tous les habitans reveroient, & où il commença luy-meſme à donner des marques de ſa pieté. Le Pere qui ne l'entendoit point, aprés avoir cher-

ché quelque vestige du tombeau, trouva enfin une pierre longue de cinq coudées, & large de trois, sur laquelle on avoit gravé ces paroles en Latin, en Portugais, en Chinois, & en Japonois: *C'est icy que Xavier homme vrayment Apostolique, a esté enseveli.* Pour lors ils se jetterent tous à genoux, & ils baiserent avec devotion cette terre, que les larmes & les derniers soupirs d'un Apostre mourant avoient sanctifiée. Les habitans du lieu, qui accoururent, suivirent l'exemple des Portugais: les Anglois mesme (car un de leurs vaisseaux avoit moüillé au mesme endroit) y vinrent honorer le Saint, & prierent long-temps à genoux devant son tombeau. Le Pere Caroccio, quelque temps aprés, y dit la Messe en ceremonie, durant que les deux vaisseaux Anglois & Portugais faisoient des décharges continuelles de leur artillerie, & donnoient des marques de la joye commune.

Enfin, pour conserver la memoire de ce saint lieu, on résolut de bastir une bonne muraille en quarré tout au tour du sepulcre, & de creuser un fossé pour la défendre des ravines d'eau. Au milieu de ces quatre murailles on éleva la pierre qu'on avoit trouvé renversée, & on y bastit un Autel




*a. Isle de Sanciam. b. Lampacao. c. le Port. d. Tombeau de Saint Xavier.*

pour marque de l'auguſte ſacrifice qu'on y avoit celebré, & pour ſervir à le celebrer encore une fois, ſi le hazard ou la devotion y conduiſoit les Miniſtres de JESUS-CHRIST. Les gens du païs travaillerent eux-meſmes à ce petit ouvrage, & ne montrerent pas moins de zele pour l'honneur du Saint que les Chrétiens.

Au reſte, ce lieu eſt de luy-meſme fort agreable. On y voit une petite plaine, qui s'étend au pied d'une colline couverte d'un coſté de bois, & ornée de l'autre, de pluſieurs jardins qu'on y cultive; un ruiſſeau d'eau claire qui y ſerpente, rend la terre extrémement fertile. L'Iſle n'eſt pas deſerte, comme quelques-uns l'ont écrit, elle a dix-ſept villages. Le terroir en eſt cultivé juſques ſur les montagnes, & les habitans, non-ſeulement ne manquent de rien pour la vie, mais ils font meſme de ce qui croiſt dans leur pays aſſez de commerce au-dehors, pour eſtre ordinairement dans l'abondance.

Vous me pardonnerez bien, MONSIEUR, cette petite digreſſion que j'ay faite à l'occaſion de ſaint François Xavier. Un Miſſionnaire ne peut en parler ſans eſtre naturellement porté à s'étendre ſur tout ce qui touche ce grand homme. C'eſt luy qui a

ſolidement établi preſque toutes les Miſſions des Indes, & qui, les dernieres années de ſa vie, anima ſes freres au grand deſſein de la converſion de la Chine. Son zele paſſa en effet dans leurs eſprits & dans leurs cœurs; & quoy-que l'entrepriſe paruſt impoſſible à tout autre qu'à Xavier, les Peres Roger, Paſio, & Ricci, tous trois Italiens, réſolurent de donner tous leurs ſoins, & s'il eſtoit neceſſaire, tout leur ſang à ce grand ouvrage.

Ils ne ſe rebuterent point dans les difficultez que le demon fit naiſtre. Ils entrerent les uns aprés les autres dans les Provinces meridionales. La nouveauté de leur doctrine leur attira des auditeurs, & la ſainteté de leur vie prévint dés-lors tout le monde en leur faveur. Au commencement on les écouta avec plaiſir, & dans la ſuite, avec admiration. Le Pere Ricci ſur tout ſe diſtingua par ſon zele & par ſa capacité. Car il eſtoit ſolidement inſtruit des couſtumes, de la religion, des loix & des ceremonies du pays, qu'il avoit long-temps auparavant eſtudiées à Macao. Il parloit bien la langue, il entendoit parfaitement leurs caracteres; cela joint à des mœurs infiniment reglés, à un naturel doux, aiſé, complaiſant, à un certain air inſinuant qui luy

eſtoit propre, & dont on avoit de la peine à ſe défendre, mais ſur tout à cette ardeur que l'Eſprit-ſaint a couſtume d'inſpirer aux Ouvriers Evangeliques ; tout cela, dis-je, luy acquit en peu de temps la réputation d'un grand homme & d'un Apoſtre.

Ce n'eſt pas qu'il ne trouvaſt des obſtacles à l'œuvre de Dieu. Le démon renverſa ſes deſſeins plus d'une fois. Il eût à combatre la ſuperſtition du peuple, la jalouſie des Bonzes, la mauvaiſe humeur des Mandarins ; tout s'oppoſa aux établiſſemens qu'il voulut faire. Mais il ne ſe rebuta jamais, & Dieu luy donna le don de perſeverence, vertu ſi difficile à conſerver, & neanmoins ſi neceſſaire dans ces commencemens, qui ſont toûjours traverſez, & que les mieux intentionnez abandonnent quelquefois, faute d'un ſuccés preſent qui les fortifie dans leur entrepriſe.

Le Pere Ricci, aprés pluſieurs années de ſterilité, eût enfin la conſolation de voir fructifier l'Evangile. Il ſe fit des converſions éclatantes dans les Provinces. Les Mandarins eux-meſmes ouvrirent les yeux à la lumiere de noſtre ſainte Foy, que ce fervent Miſſionnaire porta juſques dans la Cour. L'Empereur *Vanli*, qui regnoit pour lors, l'y receût avec beaucoup de marques

de bienveillance; & parmi diverſes curioſitez d'Europe que le Pere luy preſenta, il fut ſi touché de quelques tableaux du Sauveur, & de la ſainte Vierge, qu'il les fit placer dans un lieu élevé de ſon Palais, pour y eſtre honorez.

Cet accueil favorable du Souverain, luy attira les bonnes graces des principaux Seigneurs de la Cour; & malgré la réſiſtance de quelques Magiſtrats, qui ſelon la coûtume, ne pouvoient s'accommoder d'un eſtranger, il ne laiſſa pas d'acheter une maiſon, & de faire à Pekin un établiſſement, qui a dans la ſuite eſté l'appuy de toutes les Miſſions de l'Empire.

C'eſt par cette voye, ſans laquelle il eſt preſque impoſſible de ſe ſoûtenir, que la Religion fut connuë, eſtimée, & preſchée avec ſuccés par les nouveaux Miſſionnaires, qui profiterent des premiers travaux du Pere Ricci. La Cour & les Provinces retentirent de ce nom adorable, que les Juifs n'oſoient autrefois par reſpect prononcer devant leurs Proſelites, & que les Chinois nouvellement convertis annonçoient eux-meſmes à leurs compatriotes avec un reſpect encore plus grand. Car le petit nombre d'Ouvriers Européens, donna lieu à pluſieurs Mandarins de preſcher la Foy; &

il s'en trouva qui par leur zele & par leur capacité n'avancerent pas moins les affaires de la Religion que les plus fervens Miſſionnaires.

Il eſt vray que ces ſuccés furent quelque temps aprés interrompus, car c'eſt le caractere de la verité de ſe faire des ennemis, & le ſort de la Religion Chrétienne d'eſtre toûjours perſecutée. La Providence, qui vouloit éprouver la fidelité de ces prémiers Chrétiens, & ranimer le zele de leurs Paſteurs, permit que les Preſtres des Idoles s'oppoſaſſent à la prédication de l'Evangile. De ſorte qu'il s'en fallut peu que la cabale de quelques Bonzes, appuyez de pluſieurs Mandarins, ne renverſaſt en un moment par la chute du Pere Ricci, l'ouvrage de pluſieurs années.

Mais le plus grand danger que courut ce ſaint homme avec toute ſa Miſſion vint de ſes propres freres, je veux dire des Chrétiens Européens. Quelques Portugais de Macao animez contre les Jeſuites, réſolurent de les perdre dans la Chine, quoi-qu'il en deûſt couſter à la Religion. Ils ne pouvoient ignorer les ſaintes intentions de ces Peres, cependant ils les accuſerent comme des eſpions, qui ſous pretexte de preſcher l'Evangile, tramoient ſecretement une con-

juration, & avoient deſſein de s'emparer de la Chine par le moyen des Japonois, des Hollandois, & des Chrétiens du pays.

On ſera ſans doute eſtonné de l'emportement de ces faux freres, qui tout engagez qu'ils eſtoient par leur foy à donner leur ſang pour ſoûtenir l'œuvre de Dieu, s'eſtoient déterminez à la détruire par des calomnies ſi atroces. Mais il n'y a point de crime que la paſſion ne colore; & un eſprit aveuglé par la vengeance ou par l'intereſt, ſe croit ordinairement tout permis.

Cette ridicule fable expliquée avec chaleur, & appuyée de certaines circonſtances capables d'impoſer, trouva aiſément créance dans l'eſprit des Chinois, ſoupçonneux à l'excés, & perſuadez par une longue experience, que les moindres révoltes entraiſnent ſouvent dans la ſuite la ruine des plus puiſſans Etats.

La perſecution devint cruelle, les Chrétiens foibles furent ſcandaliſez, & abandonnerent la foy. Le P. Martinez pris, empriſonné, baſtonné, mourut enfin dans les tourmens; & ſi cette nouvelle euſt penetré juſqu'à la Cour, il y a bien de l'apparence qu'elle auroit cauſé la perte entiere de la Religion. Mais noſtre-Seigneur arreſta le mal en ſa ſource, & rendit par le moyen

d'un Mandarin ami particulier du P. Ricci, la tranquillité aux Miſſions, & la liberté aux Ouvriers Evangeliques.

Ce fut aprés avoir ſurmonté beaucoup d'obſtacles de cette nature, & preſché la Foy à un peuple infini, que ce fervent Miſſionnaire mourut. Les Payens le regarderent comme le plus ſage & le plus habile homme de ſon ſiecle, les Chrétiens l'aimerent comme leur pere, & les Prédicateurs de l'Evangile ſe formoient ſur luy comme ſur un parfait modele. Il eût le plaiſir de mourir au milieu d'une abondante moiſſon; mais il ne pouvoit ſe conſoler, de ce qu'il y avoit ſi peu d'ouvriers pour la recueillir. Auſſi ne recommanda-t-il rien tant à ſes freres qui l'aſſiſtoient en ſa derniere maladie, que de recevoir avec un cœur plein de douceur, ceux qui viendroient partager leurs travaux. *S'ils trouvent*, leur dit-il, *en arrivant des croix parmi les ennemis du nom Chrétien, adouciſſez-en l'amertume par les demonſtrations de l'amitié la plus tendre, & de la plus ardente charité.*

Les Egliſes de la Chine, dont il eſtoit la plus ferme colomne, furent ébranlées par ſa chute; car quoi-que les années ſuivantes l'Empereur paruſt encore favorable à la Religion, neanmoins en 1615. il s'éleva con-

tre elle la plus cruelle tempeſte qu'elle euſt encore ſoufferte. Ce fut un des principaux
* Chinkio. Mandarins de Nankin, * qui la fit naiſtre. On attaqua principalement les Paſteurs, afin de diſſiper plus aiſément le troupeau. Les uns furent cruellement battus, les autres exilez, preſque tous empriſonnez, & conduits enſuite à Macao, aprés avoir eu l'honneur de ſouffrir mille opprobres pour l'amour de JESUS-CHRIST.

L'orage continua prés de ſix ans; mais enfin le perſecuteur ayant luy-meſme eſté accuſé, fut par un coup de la Providence privé de ſes charges & de la vie. Sa mort fit reſpirer les Chrétiens, qui dans la ſuite ſe multiplierent plus que jamais par les travaux d'un grand nombre de Miſſionnaires.
* L'an 1631. Ce fut en ce temps * que les RR. Peres de ſaint Dominique ſe joignirent à nous; & pluſieurs d'eux travaillent encore aujourd'huy dans la Chine avec beaucoup de zele & d'édification.

Le Pere Adam Schaal, Alleman de nation, qui parut à la Cour, donna un nouvel éclat au Chriſtianiſme renaiſſant. Il ſe ſervit des Mathematiques, qu'il entendoit parfaitement, pour entrer dans l'eſprit de l'Empereur, & il fut en peu de temps ſi avant dans ſes bonnes graces, qu'il crut

pouvoir tout entreprendre pour l'établiſſement ſolide de la Religion. Il commençoit de ſe ſervir de ſa faveur avec ſuccés, quand une révolution renverſa avec l'Empire de ſi belles eſperances.

Ce grand Etat, qui paroiſſoit inébranlable par ſa puiſſance, éprouva alors qu'il n'y a rien de conſtant en ce monde. Quelques voleurs aſſemblez formerent en peu de temps des armées conſiderables par la foule des mécontens qui ſe joignirent à eux : ils brûlerent pluſieurs Villes, & pillerent des Provinces entieres. La Chine changea tout d'un coup de face, & de l'Empire le plus floriſſant, elle devint le theatre de la plus ſanglante guerre. Jamais on ne vit tant de meurtres & tant d'inhumanitez. L'Empereur luy-meſme ſurpris dans Pekin s'étrangla, de crainte de tomber entre les mains du victorieux. L'Uſurpateur fut bientoſt aprés chaſſé du Trône par les Tartares qui s'en emparerent. Les Princes du ſang, qui s'eſtoient en differens endroits déclarez Empereurs, furent vaincus ou mis à mort. Pour lors tous les Mandarins ſe déclarerent, les uns pour le Tartare, les autres pour la liberté : & pluſieurs entreprirent des guerres particulieres, dans l'eſperance de profiter du deſordre univerſel.

Parmi ces derniers, il y eût des monſtres plûtoſt que des hommes, qui s'eſtant abandonnez à tout ce que la barbarie & la cruauté peuvent inſpirer de plus feroce, firent un tombeau des Provinces entieres, & y verſerent plus de ſang pour ſatisfaire leur brutalité, que le plus ambitieux Prince du monde, n'en euſt voulu répandre pour la conqueſte d'un Empire.

La Religion, qui gemiſſoit parmi tant de troubles, ne laiſſa pas d'eſtre conſolée par des converſions éclatantes : une Imperatrice avec ſon fils receut le Bapteſme ; mais à peine l'un & l'autre eurent-ils le temps de ſurvivre à leur foy, du fruit de laquelle ils ne pûrent joüir qu'en l'autre monde. Enfin, le Tartare par ſa valeur, & par une conduite digne de la politique des anciens Romains, ſe rendit le maiſtre, & obligea en peu d'années toutes les Provinces à recevoir le joug eſtranger.

Ce fut pour lors que nous cruſmes tout perdu pour la Religion ; mais Dieu qui n'a pas beſoin de l'appuy des hommes, quand il veut luy-meſme ſoûtenir ſon ouvrage, inſpira tout-à-coup au nouveau Roy plus d'affection pour le Chriſtianiſme, qu'on n'euſt oſé en eſperer des Empereurs Chinois.

Non seulement ce Prince osta aux Mahometans la direction des Mathematiques, dont ils estoient en possession depuis 300. ans, & la donna au Pere Adam; mais par un privilege special il permit à ce Pere de s'adresser uniquement à luy pour tout ce qui concernoit les Missionnaires, sans passer par les formalitez des Tribunaux, qui estoient peu favorables aux estrangers. Cette grace extraordinaire jointe à plusieurs autres, releva le courage des Chrétiens, & donna la liberté aux Payens d'embrasser la verité. Plusieurs personnes de la premiere qualité demanderent à Pekin le Baptesme; les Provinces suivirent l'exemple de la Cour, & la moisson devint si grande que les ouvriers ne suffisoient pas pour la recueillir.

Ceux qui y furent employez travaillerent avec un zele dont nous ressentons encore aujourd'huy les effets. Il s'y trouva des gens rares en vertu, en prudence, en capacité, que Dieu avoit formez durant le trouble des guerres civiles, & que l'Esprit du Seigneur tira du cahos comme autant d'astres, pour répandre la lumiere de l'Evangile dans les parties les plus reculées de ce vaste Empire, accompagnant mesme leur prédication de signes & de miracles.

Parmi ces hommes extraordinaires, le Pere Faber, François de nation, fut un de ceux qui ſe diſtingua le plus. J'ay eu le bonheur de demeurer durant quelque temps dans la Province qui luy eſtoit tombée en partage, & j'y ay encore trouvé aprés tant d'années ces précieux reſtes, qui ſont des ſuites ordinaires de la ſainteté. Ceux qui ont eſté témoins de ſes actions racontent à leurs enfans les prodiges qu'il a operez pour les confirmer dans la foy ; & quoiqu'on ne ſoit pas obligé de croire tout ce qu'ils en rapportent, on ne peut neanmoins diſconvenir que Dieu n'ait en beaucoup d'occaſions, concouru extraordinairement aux grandes choſes qu'il a entrepriſes pour ſa gloire.

La maniere dont il fonda la Miſſion de *Ham-tchoum*, ville du premier ordre dans le *Chenſi*, éloignée de la capitale de douze journées de chemin, merite bien d'eſtre connuë. Un Mandarin l'y avoit invité, & le peu de Chrétiens qu'il y trouva, fit qu'il s'appliqua avec plus d'ardeur à en augmenter le nombre. Dieu luy en fournit un moyen auquel il ne s'attendoit pas. Un de ces gros bourgs, qui valent à la Chine des villes entieres, eſtoit pour lors infecté par une multitude prodigieuſe de ſauterelles

qui mangeoient les feüilles des arbres, & rogeoient les herbes juſqu'à la racine.

Les habitans aprés pluſieurs efforts inutiles s'aviſerent de s'adreſſer au Pere Faber, dont la réputation eſtoit déja par tout répanduë. Le Pere prit de-là occaſion de leur expliquer les principaux myſteres de la Foy, & il ajoûta que s'ils vouloient s'y ſoûmettre, non-ſeulement Dieu les délivreroit de ce fleau, mais qu'il leur donneroit encore des biens infinis & une éternité bien-heureuſe. Ils s'y engagerent volontiers, & le Pere pour tenir ſa parole fut dans les champs en ceremonie avec l'étole & le ſurplis; il jetta par tout de l'eau-benite, accompagnant cette action des prieres de l'Egliſe, & ſur-tout d'une vive Foy. Dieu écouta la voix de ſon ſerviteur, & dés le lendemain tous les inſectes diſparurent.

Mais ce peuple uniquement attaché aux biens de la terre, negligea les conſeils du Miſſionnaire dés qu'il ſe vit en ſeûreté. Il en fut ſur le champ puni, & le mal devint encore plus grand qu'auparavant; de ſorte que la campagne fut en peu de jours couverte d'une infinité de ſauterelles. Alors ils s'accuſerent mutuellement les uns les autres de leur mauvaiſe foy; ils accoururent en foule à la maiſon du Pere, & aprés s'eſ-

tre jettez à ſes pieds : nous ne nous leverons point, dirent-ils, mon Pere, que vous ne nous ayez pardonné. Nous avoüons noſtre faute, mais nous proteſtons que ſi vous nous délivrez une ſeconde fois du malheur dont le Ciel nous menace, tout le Bourg reconnoiſtra ſur le champ vôtre Dieu, qui ſeul peut faire de ſi grands miracles.

Le Pere pour augmenter leur foy ſe fit long-temps prier. Enfin inſpiré comme la premiere fois, il fit ſa priere, & jetta de l'eau-benite dans les champs, qui dés le lendemain ſe trouverent ſans inſectes. Alors tout le bourg perſuadé de la verité, ſuivit l'Eſprit de Dieu; ils furent tous inſtruits, & fonderent une Egliſe, qui, quoi-que abandonnée depuis pluſieurs années, paſſe encore pour la plus fervente de toutes les Miſſions de la Chine.

On raconte de ce meſme Pere, qu'il a quelquefois eſté tranſporté en l'air au travers des rivieres; qu'on l'a vû en extaſe; qu'il a prédit ſa mort, & pluſieurs autres merveilles de cette nature; mais la plus grande de toutes a ſans doute eſté l'exercice continuel des vertus Apoſtoliques, d'une humilité profonde, d'une mortification affreuſe, d'une patience à l'épreuve de toutes les injures, d'une charité ardente, &

'une tendre devotion à la Mere de Dieu
u'il a pratiquées jusqu'à la mort, avec l'é-
ification, & je puis dire avec l'admiration
ıeſme des Idolâtres.

Tandis que le Chriſtianiſme jettoit de
rofondes racines dans les Provinces, il
eyenoit tous les jours plus floriſſant à Pe-
in; l'Empereur luy-meſme n'en paroiſſoit
as éloigné; il venoit ſouvent à noſtre
gliſe, & il y adoroit la Majeſté divine
vec un reſpect qui euſt eſté loüable dans
n Chrétien. On voit encore des écrits de
a propre main, par leſquels il reconnoiſt
a beauté & la pureté de noſtre ſainte loy;
nais le cœur attaché aux plaiſirs des ſens
e ſuivoit pas les lumieres de l'Eſprit; &
uand le Pere Adam le preſſoit: *Vous avez*
*aiſon*, luy répondoit-il, *mais au fond,*
*omment voulez-vous qu'on puiſſe pratiquer*
*outes ces maximes? Retranchez-en deux ou*
*rois des plus difficiles, & peut-eſtre qu'en-*
*uite on pourra s'accommoder du reſte.* C'eſt
inſi que ce jeune Prince partagé entre la
race & ſes paſſions, s'imaginoit qu'on
ouvoit favoriſer la nature aux dépens de
a Religion; mais le Pere luy fit compren-
re que nous n'en eſtions que les miniſtres
t non pas les auteurs. Cependant, Sei-
neur, luy dit-il un jour, quoique nous

propoſons au monde corrompu une morale qui paſſe ſes forces naturelles, & des myſteres qui ſont au deſſus de ſa raiſon, nous ne deſeſperons pas pour cela de faire recevoir noſtre doctrine; parce que c'eſt par l'ordre de celuy qui peut éclairer la raiſon la plus obſcurcie, & fortifier la nature la plus foible.

Ces difficultez que l'Empereur regardoit comme inſurmontables, ne luy oſterent pas neanmoins l'affection qu'il avoit pour le Pere Adam, il l'appelloit toûjours ſon Pere, il avoit mis en luy toute ſa confiance : en deux ans il le fut voir juſqu'à vingt fois ; il luy permit de baſtir deux Egliſes à Pekin; il voulut meſme qu'on reparaſt celles que la perſecution avoit renverſées dans les Provinces : enfin il luy accordoit tout ce qui pouvoit contribuer quelque choſe au ſolide établiſſement de la Foy, laquelle auroit fait ſans doute des progrés infinis, ſi une violente paſſion n'euſt enfin changé l'eſprit de ce Prince, & ne nous l'euſt ravi dans un temps auquel nous avions le plus grand beſoin de ſa protection : car on peut dire qu'il mourut de douleur, cauſée par la perte d'une concubine. Cette femme, qu'il avoit enlevée à ſon mari, luy inſpira enfin le culte des faux

Dieux, mais dans un tel excés qu'il n'étoit plus reconnoissable sur le point de la Religion. Ce fut en ce temps qu'il tomba malade, enteſté des Bonzes qui occupoient tout le palais, & tourmenté par sa passion qui ne luy donnoit pas un moment de repos. Cependant, comme il aimoit toûjours le Pere, il voulut encore le voir une fois avant sa mort.

Ce fut dans cette derniere entreveuë que toutes les entrailles de ce bon Missionnaire furent émeuës. Il estoit à genoux aux pieds du lit du Prince qu'il avoit élevé comme son fils, dans l'esperance d'en faire un jour le chef de la Religion. Il le voyoit alors accablé d'une violente maladie, troublé par les idées d'un amour impudique, abandonné aux Idoles & à leurs Ministres, sur le point de mourir, & de mourir éternellement. L'Empereur, qui le vit attendri, ne voulut pas qu'il luy parlast à genoux; il le releva, il écouta ses derniers avis avec un peu moins de prévention qu'à l'ordinaire; il luy fit presenter du thé, & il le renvoya enfin avec des marques de tendresse, qui le penetrerent jusqu'au fond du cœur, & auſquelles il fut d'autant plus sensible, qu'il ne put jamais s'en prévaloir, pour luy inspirer une veritable conversion.

Cette mort fut également fatale aux Bonzes qu'on chaſſa du Palais, & à la Religion qu'elle mit à deux doigts de ſa perte. Pluſieurs Egliſes baſties ſur les coſtes des Provinces maritimes, furent renverſées par un Edit qui ordonnoit à tout le monde de ſe retirer dans les terres trois ou quatre lieuës loin de la mer, & de détruire toutes les habitations maritimes, dont un fameux pirate profitoit pour faire la guerre à l'Empereur. On fut meſme ſur le point de ruiner Macao; & l'ordre eſtoit déja donné d'en chaſſer les Portugais, quand le Pere Adam fit un dernier effort pour les ſauver. Ce fut par où finit tout ſon credit qu'il avoit ſi utilement employé pour le bien de la Religion : car peu de temps aprés il fut luy-meſme l'objet de la plus ſanglante perſecution que l'Egliſe ait ſoufferte.

Les quatre Mandarins régens durant la minorité de l'Empereur, pouſſez par differentes conſiderations, & ſur tout animez contre les Chrétiens, dont ce Pere eſtoit preſque l'unique appuy, le firent mettre en priſon avec trois de ſes compagnons. On cita tous les autres Prédicateurs de l'Evangile à Pekin, qui furent traitez de la meſme maniere, & chargez chacun de neuf chaiſnes. On bruſla leurs livres, leurs cha-

pelets, leurs médailles & tout ce ce qui portoit quelque caractere de Religion ; on épargna néanmoins leurs Egliſes ; pour ce qui eſt des Chreſtiens ils furent traitez avec un peu plus de douceur.

Ces illuſtres Confeſſeurs de JESUS-CHRIST, eurent l'honneur d'eſtre traînez par tous les tribunaux. C'eſt-là que leurs ennemis meſmes admirerent leur courage. Ils eſtoient ſur tout touchez du pitoyable eſtat où ſe trouvoit le Pere Adam. Ce venerable vieillard, peu de jours auparavant l'oracle de la cour, & les délices d'un grand Prince, paroiſſoit alors comme un eſclave, chargé de chaiſnes & d'infirmitez, abbatu ſous le poids de l'âge, & beaucoup plus ſous celuy de la calomnie qui taſchoit d'opprimer ſon innocence. Une eſpece de catarre luy oſtoit meſme la liberté de ſe défendre ; mais le Pere Verbieſt ne l'abandonna jamais, & il répondoit pour luy à ſes ennemis d'une maniere ſi touchante, que les Juges ne pouvoient aſſez admirer & la fermeté de l'accuſé & la charité heroïque de celuy qui le défendoit. Quelque innocent qu'il fuſt, on le condamna neanmoins à eſtre eſtranglé, ce qui eſt parmi les Chinois un genre de mort honorable ; mais enſuite, comme s'ils ſe fuſſent repentis de n'eſ-

tre pas assez injustes, ils révoquerent leur arrest, & en porterent un autre, par lequel ce Pere devoit estre exposé dans la place publique, & coupé tout vivant en dix mille morceaux.

La Cour souveraine envoya sa sentence aux Mandarins régens, & aux Princes du sang pour estre confirmée; mais Dieu qui jusqu'alors avoit semblé abandonner son serviteur, commença à se declarer en sa faveur par un horrible tremblement de terre: Ce prodige étonna tout le monde. On crioit par tout que le Ciel vouloit punir l'injustice des Magistrats: pour appaiser le peuple ils ouvrirent les prisons de la Ville, & donnerent une amnistie generale aux coupables, à la reserve des Confesseurs de JESUS-CHRIST qui demeurerent dans les chaisnes, comme s'ils eussent esté les seules victimes pour qui le Ciel ne se fust pas interessé.

Mais parce qu'il arriva encore divers autres prodiges, & qu'en particulier le feu consuma une grande partie du Palais, la crainte obtint enfin de ces Juges iniques, ce que l'innocence reconnuë n'avoit pû obtenir. On relascha le Pere Adam, & on luy permit d'aller en sa maison, jusqu'à ce que l'Empereur en disposast autrement. Ce

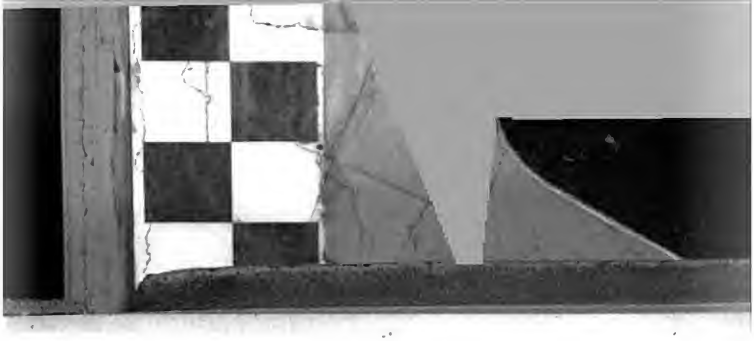
grand homme flétri en apparence par une ſentence ignominieuſe qui n'eſtoit point revoquée, mais en effet plein d'une veritable gloire, pour avoir deffendu aux dépens de ſa vie, l'honneur de la Religion, mourut peu de temps aprés, uſé par les travaux d'une vie Apoſtolique, & plus encore par les incommoditez d'une rude priſon.

Cette mort eſtoit précieuſe aux yeux de Dieu, pour ne pas attirer ſes benedictions ſur les triſtes reſtes du Chriſtianiſme perſecuté. Il eſt vray qu'on envoya les Miſſionnaires des Provinces en exil à Canton, parmi leſquels on comptoit trois Peres Dominiquains, un Pere de ſaint François (un autre du meſme Ordre eſtoit mort dans les priſons) & vingt-un Jeſuites; mais on en retint quatre à la Cour, dont la Providence ſe ſervit enſuite pour redonner à la Religion ſon premier éclat.

Dieu meſme vengea bien-toſt l'innocence de ſes ſerviteur. *Soni* premier Mandarin régent, le plus dangeureux ennemi qu'euſſent les Peres, mourut quelques mois aprés. Le ſecond nommé *Soucama* fut dans la ſuite accuſé & condamné à une mort cruelle, tous ſes biens confiſquez, ſes enfans au nombre de ſept, eurent la teſte tranchée, excepté le troiſiéme, qui fut coupé tout vi-

vant en morceaux, supplice que ce méchant Juge avoit destiné au Pere Adam, & dont Dieu chastia ses crimes en la personne de son fils. *Yam-quam-sien*, qui avoit esté le principal instrument de la persecution, n'eût pas un meilleur sort. Aprés la mort du Pere Adam il estoit devenu President des Mathematiques, & il avoit esté chargé du Calendrier de l'Empire. Le Pere Verbiest se declara contre luy, & fit voir manifestement l'ignorance de ce pitoyable Mathematicien.

Ce coup parut hardi, parce que le parti du Président estoit puissant, & que l'incendie, qui avoit causé la persecution, n'estoit pas encore bien éteint. Mais beaucoup de choses concoururent au succés de cette entrepriſe. La capacité du Pere, l'inclination que le nouvel Empereur avoit pour les Européens, & sur tout la Providence particuliere de Dieu, qui conduisit secretement cette importante affaire. Car il est certain que dans les differentes épreuves où l'on mit nostre Mathematique pour en connoistre la justesse, le Ciel s'accorda si bien avec les prédictions du Pere, mesme audessus de la certitude que nous pouvons esperer des calculs & des tables ordinaires, qu'il sembloit que Dieu réglast les astres, selon qu'il





qu'il eſtoit à propos pour juſtifier les prédictions du Miſſionnaire.

Le Preſident des Mathematiques fit des efforts extraordinaires pour ſe défendre ; & parce qu'il ne pouvoit cacher ſes fautes en matiere d'Aſtronomie, il taſchoit de donner aux Juges le change, & de leur perſuader que la Religion Chrétienne contenoit des erreurs encore plus eſſentielles. Au milieu des aſſemblées où l'Empereur ſe trouvoit en perſonne, il ſe portoit à des excés que ce Prince avoit de la peine à ſouffrir. Il étendoit les bras en croix, & crioit de toutes ſes forces: *Tenez, voilà ce que ces gens adorent, & ce qu'ils nous veulent faire adorer, un homme pendu, un homme crucifié: jugez par-là de leur bon ſens, & de leur capacité.* Mais tous ces emportemens ne ſervirent qu'à diminuer ſon credit. Ce méchant homme plus coupable pour ſes crimes que pour ſon ignorance, perdit ſa charge, & fut condamné à la mort. L'Empereur neanmoins ſuſpendit l'execution de l'arreſt, à cauſé de ſon extréme vieilleſſe ; mais Dieu ſe fit luy-meſme l'Executeur de la ſentence. Il le frappa d'un ulcere horrible, & delivra par une mort funeſte la Religion de ce monſtre d'iniquité.

Deſlors on donna le ſoin des Mathema-

tiques au Pere Verbiest, on rappella les anciens Missionnaires dans leurs Eglises; mais on leur défendit d'en bastir de nouvelles, & de travailler à la conversion des Chinois. Enfin pour comble de bonheur, la memoire du P. Adam fut bientost en benediction à la Cour mesme. Il fut publiquement justifié, on luy rendit ses charges & ses titres d'honneur, on annoblit ses ancestres, & l'Empereur destina des sommes considerables à luy élever un magnifique mausolée, qu'on voit encore à present au lieu de sa sepulture; orné de statuës & de plusieurs autres figures de marbre, selon la coustume du païs.

C'est ainsi que Dieu par une vicissitude continuelle, éprouvoit la constance des fidelles par la persecution, & relevoit leur courage par le chastiment de leurs persecuteurs. Cette heureuse paix, où se trouva l'Eglise de la Chine par le credit du Pere Verbiest, anima les Missionnaires à reparer les dommages que l'enfer y avoit causez. Outre les Jesuites, il y eût encore plusieurs Peres de S. François & de S. Augustin qui entrerent dans la vigne du Seigneur. Il se fit par tout de nouveaux établissemens & malgré les défenses, un grand nombre de Payens se convertirent à la foy, plus tou-

chez de la crainte des ſupplices éternels, que de ceux dont les loix humaines ſembloient les menacer. On s'étonnera peut-eſtre d'un zele ſi ardent & ſi précipité; mais outre que la charité eſt toûjours entreprenante, pluſieurs choſes contribuerent à raſſeurer ceux qui en craignoient des ſuites funeſtes.

La principale fut l'eſtime que les miſſionnaires s'acquirent en peu de temps à la Cour. Car il eſt vray que leur conduite, leurs diſcours, l'innocence de leur vie les rendoient aimables à tout le monde. L'Empereur ſur tout eſtoit perſuadé qu'ils mépriſoient les honneurs, & que dans le domeſtique ils menoient une vie extrémement dure. Ce Prince s'en eſtoit éclairci par des voyes qui ne luy laiſſoient plus aucun lieu d'en douter. Il avoit appris par des eſpions tout ce qui ſe paſſoit dans leur maiſon juſques-là qu'il ſçavoit leurs mortifications & leurs penitences corporelles.

Il envoya meſme chez les Peres un jeune Tartare fort bien fait, ſous prétexte d'apprendre la Philoſophie, mais en effet pour découvrir les choſes les plus ſecretes. Il y demeura durant un an, ſans qu'on ſçût l'intention du Prince, qui l'ayant enſuite fait venir en ſa preſence, luy commanda de luy

découvrir tous les deſordres cachez de ces Peres, & ſur tout comment ils en avoient uſé à ſon égard. Et comme ce jeune homme rendoit conſtamment témoignage à leur innocence: Je vois bien, dit l'Empereur, qu'on vous a fermé la bouche par des preſens; mais je ſçauray bien vous faire parler. Il le fit rudement foüeter à diverſes repriſes, ſans que jamais la douleur pût obliger le jeune Tartare à trahir ſa conſcience. Ce qui plût infiniment à ce Prince, qui auroit eſté bien faſché de ſe tromper dans l'idée avantageuſe qu'il s'eſtoit formée de ces fervens Religieux.

Cela l'obligea quelque temps aprés à prendre leur parti dans une aſſemblée de Mandarins, dont quelques-uns ne comptoient pas beaucoup ſur cette innocence apparente. *Pour ce qui touche cette matiere*, leur dit l'Empereur, *ni vous ni moy n'avons rien à leur reprocher. Aprés ce que j'ay fait pour m'en inſtruire, je ſuis perſuadé que ces gens ne nous enſeignent rien qu'ils ne pratiquent eux-meſmes, & qu'ils ſont en effet auſſi-chaſtes qu'ils le paroiſſent au dehors.*

La ſeconde raiſon qui porta l'Empereur à ſe declarer pour les Miſſionnaires, fut la capacité du Pere Verbieſt, qui paſſa en peu de temps pour le plus ſçavant homme de

l'Empire en toutes ſortes de ſciences. Sa réputation ſe répandit par tout, & en pluſieurs occaſions ſes ſentimens eſtoient reçûs comme des oracles. Quelques Mandarins parlant un jour du Myſtere de la Trinité, & le traitant de fable, l'un deux ajoûta: *je ne ſçay ce que les Chrétiens veulent dire, & j'y ſuis auſſi embarraſſé que vous; mais enfin le Pere Verbieſt eſt de ce ſentiment. Qu'avez-vous à repliquer à cela? Un homme auſſi-habile & auſſi-ſage peut-il ſe tromper?* Tout le monde ſe teût, & ſembla ſe rendre à cette raiſon. Tant il eſt vray que l'uſage des ſciences humaines, bien loin (comme quelques-uns ont dit) d'eſtre oppoſé à l'eſprit de l'Evangile, ſert quelquefois à l'établir, & à rendre meſme croyables les myſtéres les plus obſcurs.

La troiſiéme raiſon fut l'attachement ſincere que l'Empereur crût voir dans les Miſſionnaires pour ſa perſonne. Il eſt vray que ces Peres n'oublioient rien de ce qui pouvoit luy plaire; & autant qu'ils eſtoient inflexibles en matiere de Religion, autant avoient-ils de complaiſances pour les volontez raiſonnables de ce Prince. Une révolte qui arriva en ce temps-là, donna occaſion au Pere Verbieſt de luy rendre un ſervice fort important.

*Ouſangouei*, ce fameux General Chinois, qui avoit introduit malgré luy les Tartares dans l'Empire, crut pour lors avoir trouvé une occaſion favorable de les en chaſſer. Il eſtoit brave de ſa perſonne, il commandoit dans le *Chenſi* aux peuples les plus belliqueux de la Chine, & il avoit amaſſé des ſommes conſiderables. Tout cela le détermina à ſe declarer, & luy fit croire qu'il pouvoit facilement réuſſir dans ſon deſſein. En effet, il prit ſi bien ſes meſures qu'il ſe rendit d'abord maiſtre de trois grandes provinces *Yunnan*, *Soutçhouën*, & *Gueitçhoeu*, bientoſt aprés une grande partie de celle de *Houquam* le reconnut. De ſorte qu'avec le Chenſi, où il commandoit depuis long-temps, il ſe vit maiſtre de la troiſiéme partie de l'Empire.

Ces conqueſtes paroiſſoient d'autant mieux eſtablies, que dans le meſme temps les petits Rois de *Quantoum* & de *Fokien* ſuivirent ſon exemple, & firent de leur coſté une puiſſante diverſion, tandis qu'un celebre Pirate attaqua avec une grande armée navale, & prit en peu de jours toute l'iſle de Formoſe.

Il n'en falloit pas tant pour opprimer les Tartares, ſi tous ces Princes euſſent agi de concert pour la cauſe commune ; mais la

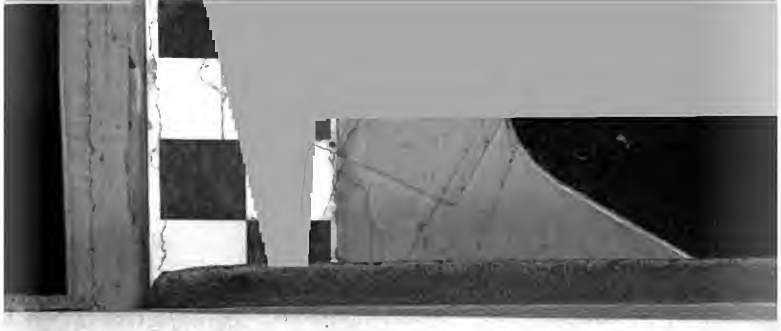
jalouſie, qui rend ſouvent inutiles les lignes les mieux concertées, renverſa tous leurs projets. Le Roy de *Fokien* ſe broüilla avec celuy de Formoſe, & pour ſe mettre à couvert de ſa flotte, s'accommoda avec l'Empereur, qui luy donna du ſecours, & luy fit un bon parti. Le Roy de *Quantoum*, qui ne voulut point ceder à *Ouſangouei*, l'abandonna & ſe remit auſſi ſous l'obeïſſance du Tartare, qui tourna toutes ſes forces contre ce dernier des révoltez, plus à craindre luy ſeul que tous les autres enſemble; car il eſtoit maiſtre de toutes les Provinces occidentales, & ſes premiers ſuccés avoient donné à ſes troupes une confiance, qui les mettoit en eſtat de tout entreprendre.

L'Empereur aprés avoir inutilement tenté divers moyens, vit bien qu'il eſtoit impoſſible de les forcer dans les endroits où ils s'eſtoient retranchez, ſans l'uſage du canon; mais ceux qu'il avoit eſtoient de fer, & ſi peſans qu'on n'oſoit entreprendre de les tranſporter au travers des montagnes eſcarpées. Il crut que le Pere Verbieſt pourroit ſuppléer à ce défaut. Il luy ordonna donc d'en fondre diverſes pieces ſelon la forme & la maniere des Européens. Ce Pere s'en excuſa d'abord, ſur ce qu'ayant toute ſa vie veſcu dans une condition éloignée

du bruit des armes ; il estoit peu instruit de ce qui regardoit le métier de la guerre. Il ajoûta qu'estant Religieux & uniquement appliqué aux choses divines, il tâcheroit de luy attirer par ses prieres les benedictions du ciel ; mais qu'il le prioit tres-humblement de le dispenser des fonctions de la milice seculiere.

Les ennemis de ce Pere (car un Missionnaire n'en manqua jamais ) crurent avoir trouvé une occasion propre pour le perdre. Ils persuaderent à l'Empereur que ce que sa Majesté demandoit n'estoit nullement contraire à l'esprit de la Religion, & qu'il n'y avoit pas plus d'inconvenient à faire du canon qu'à fondre des machines & des instrumens de Mathematique, sur tout quand il y alloit du bien public & du salut de l'Empire : qu'asseurément le Pere Verbiest s'entendoit secretement avec les révoltez, ou du moins qu'il avoit peu d'affection pour sa personne. De sorte que ce Prince luy fit enfin comprendre que s'il n'obéissoit, non-seulement sa vie estoit en danger, mais encore sa Religion.

C'estoit le prendre par l'endroit le plus sensible, & il estoit en effet trop sage pour s'obstiner par un vain scrupule à tout hazarder & à tout perdre. J'ay déja asseuré





voſtre Majeſté, dit-il à l'Empereur, que je ſuis tres-peu inſtruit en ce qui regarde la fonte du canon; mais puiſqu'elle me commande d'y travailler, je taſcheray d'expliquer à ſes ouvriers ce que nos Livres nous en apprennent. Il conduiſit en effet tout l'ouvrage, & le canon ſe trouva merveilleux dans les épreuves qu'on en fit en préſence meſme de l'Empereur, qui ravi de ce ſuccés ſe dépoüilla devant toute ſa Cour de ſa veſte, & la donna au Pere pour marque de ſon eſtime.

Toutes les pieces de canon eſtoient fort minces & fort legeres, mais on les fortifioit avec des ſoliveaux appliquez de long, depuis l'embouchure juſqu'à la culaſſe, & ſaiſis par de fortes bandes de fer, en forme d'anneaux qui les entouroient d'eſpace en eſpace; de ſorte que les canons eſtoient aſſez forts pour réſiſter à la poudre, & aſſez legers pour eſtre tranſportez par les chemins les plus difficiles. Cette nouvelle artillerie eut tout l'effet qu'on s'en eſtoit promis. On obligea les ennemis, qui s'eſtoient retranchez, de ſe retirer en deſordre, & bien-toſt aprés de capituler; car ils ne ſe crurent plus en eſtat de tenir la campagne devant des gens qui pouvoient les détruire ſans eſtre obligez d'en venir aux mains.

*Ouſangouei*, eſtoit déja mort; ſon fils nommé *Hom-hoa*, qui continuoit la guerre, s'étrangla luy-meſme de deſeſpoir; & le reſte du parti fut peu de temps aprés entierement diſſipé. Ainſi l'Empereur commença à regner paiſiblement, & continua de donner plus que jamais des marques de ſa bienveillance aux Miſſionnaires. De ſorte que le Pere Verbieſt diſoit quelquefois en gemiſſant, que la vigne du Seigneur eſtoit ouverte, que les Payens eux-meſmes nous laiſſoient la liberté d'entrer dans la moiſſon, mais qu'il n'y avoit preſque perſonne pour la cueillir.

On luy demandoit par-tout des ouvriers. La Tartarie, le Royaume de Corée, les Provinces de la Chine qui avoient eſté abandonnées par la mort de leurs anciens Paſteurs, l'invitoient ou le preſſoient de les ſecourir. Ce n'eſt pas que le zele des Européens ſe fuſt rallenti, mais il eſtoit ſuſpendu par les differens ſurvenus alors entre la ſacrée Congregation, qui avoit envoyé dans tout l'Orient des Vicaires Apoſtoliques: & entre le Roy de Portugal, qui prétendoit avoir le droit d'y nommer des Eveſques, à l'excluſion de tout autre ſuperieur Eccleſiaſtique.

Ce procés arreſtoit l'ardeur d'une infini-

té de fervens Religieux, qui n'oſoient s'engager dans une Miſſion où l'indignation du ſaint Pere & celle d'un puiſſant Prince eſtoient preſque également à craindre. Ainſi tout l'ouvrage de Dieu fut arreſté, & on perdit ces precieux momens que l'affection d'un grand Empereur, & la faveur d'un zelé Miſſionnaire devoient rendre ſi utiles au ſolide établiſſement de noſtre ſainte Foy. Mais ce ſont-là ces myſteres impenetrables de la Providence, qui aprés avoir ſurmonté meſme par des miracles, tous les efforts des ennemis de la Religion, permet ſouvent que le zele des Catholiques luy ſoit plus contraire, que la haine & la jalouſie des Idolâtres.

Quelque temps aprés, Monſieur l'Eveſque d'Heliopolis, envoyé par la ſacrée Congregation avec quelques Eccleſiaſtiques François, entra dans la Chine plein d'ardeur pour la réforme & pour l'accroiſſement de cette nouvelle Chreſtienté. Ce courageux Prélat avoit déja manqué ſon voyage une fois. Car les vents contraires l'ayant obligé quelques années auparavant de relâcher à Manille, Iſle conſiderable de la domination des Eſpagnols, il y fut arreſté ſous divers ſoupçons, & obligé de revenir en Europe par le Mexique. Cet acci-

dent, qui avoit rompu ses premiers desseins, ne servit qu'à luy en inspirer de nouveaux & de plus grands. Il vint à Paris où ses bonnes intentions furent generalement reconnuës. Rome l'écouta avec plaisir, & suivit toutes ses veuës en ce qui regardoit les Missions d'Orient. De sorte qu'il partit honoré des pouvoirs du saint Siege, & chargé des aumônes des Fidéles, qui n'attendoient pas moins de son zele que la conversion du nouveau monde.

Il passa donc encore une fois les Mers, & arriva heureusement à la Chine, où il commença de répandre ce feu qui devoit embraser tous les Missionnaires. Les Jesuites & quelques-autres Religieux, non-seulement reconnurent son autorité, mais encore firent le nouveau serment que la sacrée Congregation avoit instituë, quoique le Roy de Portugal l'eust souvent défendu. Mais ils jugerent que ce Prince, en qui l'amour de la Religion a toûjours prévalu à ses interests particuliers, ne le trouveroit pas mauvais, quand il sçauroit que leur refus estoit capable de causer dans la Chine la perte du Christianisme; & peut-estre celle des Missions, dans toutes les autres parties de l'Orient.

Ce fut une veritable joye pour Monsieur

d'Heliopolis, qui aprés cet heureux commencement se préparoit suivant ses anciennes idées à donner une nouvelle culture à la vigne du Seigneur, où il se croyoit envoyé comme autrefois le Prophete : * *Ecce constitui te super gentes, ut destruas, & dissperdas, & dissipes, &c.* Mais Dieu se contenta de sa bonne volonté, & l'appella à luy quelques mois aprés son arrivée. Cette mort surprit tous les Fidéles ; elle affligea sur-tout ses fervens Ecclesiastiques qui avoient esté les compagnons de son voyages ; les autres Missionnaires se soûmirent avec resignation aux ordres de la Providence, persuadez que ce qu'elle ordonne est toûjours pour sa plus grande gloire, & pour le bien des Elûs, quand on sçait en faire un bon usage. *Jerem. 1. 10.*

Ils se consolerent aussi de cette perte par l'arrivée de deux autres Evesques, qui peu de temps aprés remplirent sa place en qualité de Vicaires Apostoliques. Le premier estoit Monsieur d'Argolis Italien de nation & Religieux de saint François, consideré dans son Ordre pour ses rares vertus & pour sa capacité. Il y avoit exercé les premiers emplois, & le saint Pere crut ne pouvoir choisir un homme plus sage pour le mettre à la teste d'une si florissante Mission. En

passant à Siam, Monsieur Constance touché de son merite, le presenta au Roy, qui eust bien voulu le retenir dans ses Etats; mais comme les ordres du saint Siege l'obligeoient de passer outre, il voulut du moins luy donner des marques de son estime & de son affection, en luy assignant une pension considerable aussi bien qu'à deux de ses compagnons Religieux du mesme Ordre. De maniere que sans les revolutions qui arriverent peu de temps aprés dans ce Royaume, ce bon Roy, digne d'une meilleure fortune, eust eu ses Missionnaires dans l'Orient, aussi bien que les plus zelez Princes de l'Europe.

Depuis que ce sage Prelat est à la Chine, sa douceur naturelle a beaucoup contribué à la consolation des Fidéles, & à la conversion des Idolâtres. Il a parcouru avec beaucoup de zele les Provinces que le saint Siege luy a confiées, enseignant, exhortant, sacrant des Prestres du pays, administrant le Sacrement de Confirmation, réüinissant autant qu'il est en luy tous les cœurs, que divers interests sembloient avoir refroidis dans la charité de JESUS-CHRIST; & quoi-que naturellement il ne dust pas estre agreable au Portugal, dont les prétentions ne s'accordent pas avec l'établissement des

Vicaires Apoſtoliques, il a neanmoins ménagé les eſprits avec tant de prudence, que toutes les nations croyent luy avoir des obligations particulieres.

Le ſecond Eveſque, à qui le ſaint Siege donna la qualité de Vicaire Apoſtolique, fut Monſieur de Baſilée, Chinois de nation, élevé par les Peres de ſaint François, & devenu enſuite Religieux de ſaint Dominique. Dés qu'il fut ſimple Miſſionnaire, il eût un grand zele pour la converſion de ſa chere patrie, & durant la perſecution du Pere Adam, il devint le ſeul appuy de la Religion dans toutes les Provinces, qu'il parcourut & qu'il fortifia dans la Foy. Quand il eût eſté ſacré Eveſque, il en remplit parfaitement tous les devoirs, & le ſaint Siege approuva tellement ſa conduite, qu'il luy donna la liberté de ſe choiſir un ſucceſſeur. Il nomma en effet en ſa place ſon grand Vicaire, le R. P. de Leoniſſa Italien, & Religieux de ſaint François, qui dans une vie privée, avoit eſté le modelle d'un parfait Religieux, & qui dans l'employ important de Vicaire Apoſtolique, a marqué avoir toute la prudence & toute la fermeté que demandoit le gouvernement d'une grande Egliſe.

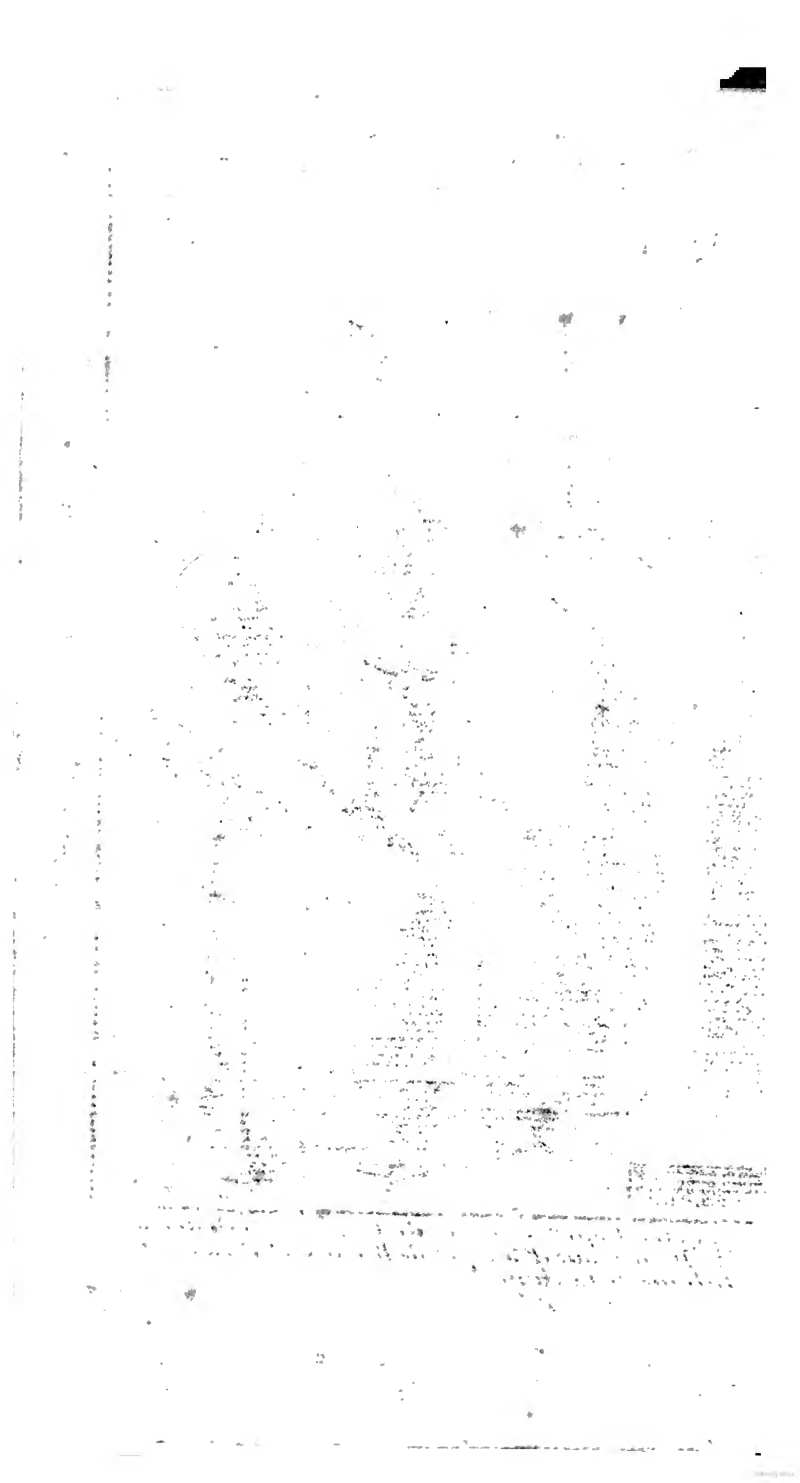
Monſieur l'Eveſque de Baſilée, aprés

s'eſtre choiſi ce digne ſucceſſeur de ſon Apoſtolat, tomba malade à Nankin, & mourût plein de ces bienheureux jours, que Dieu accorde en ce monde à ſes Saints. Il fit à ſa mort éclater cette foy vive dont il avoit eſté animé durant ſa vie; & ces derniers momens, où il parut penetré des plus tendres ſentimens de l'eſperance chrétienne, luy ſemblerent un avant-gouſt du Paradis. Toute l'amertume fut pour les Miſſionnaires dont il eſtoit tendrement aimé; & pour les Chrétiens, qui perdoient en ſa perſonne le premier Preſtre, le premier Religieux & le premier Eveſque que la Chine euſt encore donné au Chriſtianiſme. Comme ſa memoire eſt par tout en benediction, on l'a fait peindre en divers endroits; & le R. Pere de Leoniſſa envoye ſon portrait à la ſacrée Congregation, que j'ay fait graver icy, afin de conſerver la memoire d'un Prelat que ſon merite & les obligations particulieres que nous luy avons, nous doivent rendre éternellement recommandable.

Outre cela le Pape honora encore du titre de Vicaires Apoſtoliques deux Eccleſiaſtiques François, M. Maigrot & M. Pin, tous deux Docteurs de Sorbonne, appliquez, zélez, fidéles à ſuivre les intentions

To. 2.
P. 208.

Gregoire Lopez Chinois de Nation, de l'Ordre de S.t Dominique, Evesque de Basilée, et Vicaire Apostolique a la Chine.



du ſaint Siege, & pour dire en un mot compagnons de M. d'Heliopolis, & heritiers de ſon double eſprit.

Si le nombre des Miſſionnaires euſt répondu à celuy des Paſteurs, les Egliſes de la Chine euſſent eſté parfaitement remplies; mais, comme j'ay dit, le trop grand ſoin que chacun avoit d'y pourvoir, à l'excluſion des autres, faiſoit que perſonne ne s'empreſſoit d'y aller. Les gens de bien, & ceux meſme qui donnoient occaſion à ce deſordre, en gémiſſoient ſecretement. Quelques perſonnes zelées tâcherent d'y apporter remede. M. l'Eveſque de Munſter & de Paderborne, que le ſoin de ſon Egliſe n'empeſchoit pas de porter ſes veuës juſqu'aux extrémitez de l'Orient, fonda à perpetuité huit Miſſionnaires pour la Chine; mais comme il mourut peu de temps aprés, ſes dernieres volontez ne furent pas executées. D'autres en France, en Eſpagne, en Italie, ſe donnerent beaucoup de mouvemens pour ſecourir cette Miſſion abandonnée; mais ce fut inutilement.

Loüis LE GRAND, auſſi zelé luy ſeul pour l'établiſſement de la Foy que tous les Princes enſemble, parmi les grands deſſeins qu'il meditoit depuis long-temps pour rendre la Religion floriſſante en Europe, crut

qu'il ne devoit pas negliger le bien qui ſe pouvoit faire en Aſie. Il fut ſenſible aux neceſſitez de la Chine, que le Pere Verbieſt avoit repreſentées dans une de ſes Lettres, de la maniere du monde la plus touchante ; & quoy-qu'il ſçuſt bien qu'il ne pouvoit pas faire de Miſſionnaires, (qualité que le ſeul Vicaire de JESUS-CHRIST nous peut donner) il ne doutoit pas que des Religieux Mathematiciens, en executant ſes ordres pour la perfection de l'Aſtronomie, ne pûſſent en meſme temps travailler avec ſuccés, ſelon l'eſprit de leur vocation, à la converſion des infidelles. On luy avoit meſme fait comprendre que parmi les moyens dont la prudence humaine peut utilement ſe ſervir dans les actions les plus ſaintes, il n'y en avoit point qui eûſſent plus avancé les affaires de la Religion à la Chine que les Mathematiques.

Ainſi, voulant ſatisfaire en meſme temps à ſon zele pour l'avancement de la Foy, & au deſir qu'il avoit de perfectionner les ſciences, il fit choix de ſix Jeſuites, qu'il crut capables de contenter les ſçavans, & d'édifier les gens de bien. Ceux qui en reçurent l'ordre, euſſent bien ſouhaité avoir toutes les qualitez neceſſaires pour cet employ : ils partirent du moins pleins de bon-

ne volonté, & preſts de ſacrifier leur vie & leurs foibles talens à la plus grande gloire de Dieu, & par conſequent aux pieux deſſeins du plus grand Roy de l'Univers.

Quand nous arrivaſmes à la Chine, nous la trouvaſmes dans l'eſtat que je viens de décrire, couverte d'une abondante moiſſon, & preſque deſtituée d'ouvriers; ou, pour me ſervir des termes du Pere Intorcetta, l'un de ſes plus illuſtres Miſſionnaires, noyée dans les larmes, que la douleur de la voir abandonnée leur faiſoit continuellement verſer: *Benedictus Deus qui fecit nobiſcum miſericordiam ſuam, liberavit vos à naufragio, ut prope naufragam miſſionem noſtram ab aquis lacrymarum, ſummique mœroris eriperet; vos omnes in corde ſervo & tanquam veros ſocietatis filios viroſque apoſtolicos intimis animi præcordiis amplector &c.* C'eſt ainſi qu'il nous parloit dans ſa premiere Lettre, pour nous animer aux glorieux travaux de ſa miſſion.

La providence nous donna bientoſt occaſion de nous y occuper utilement; & quand nous n'aurions fait d'autre bien que d'attirer par noſtre exemple pluſieurs autres Miſſionnaires qui nous y ont ſuivi, & qui travaillent ſaintement à l'œuvre de Dieu, ce ſeroit pour nous une grande con-

solation, & pour la Chine un tres-grand avantage. Ce qu'il y a de plus consolant; c'est que par-là nous avons contribué à lever en partie les obstacles dont j'ay déja parlé. Innocent XI. suspendit le serment sur les remontrances du Pere Tachard, soûtenuës de celles du Reverend Pere General. Alexandre VIII. accorda bien-tost aprés trois Evesques à la nomination du Roy de Portugal; l'un pour Pékin, l'autre pour Nankin, & le troisiéme pour Macao. Et à present nostre saint Pere, qui renferme en sa personne tout le zele, toute la pieté, toute la prudence de ses Predecesseurs, poussé du mesme Esprit, & si je l'ose dire, touché de ce que j'ay eu l'honneur de luy representer sur l'estat present de ces Missions, est sur le point de regler tous les interests particuliers par le sage conseil de la sacrée Congregation; afin que d'orenavant l'on n'ait plus à cœur que l'interest de la Religion, & que les Nations de l'Europe, unies dans la charité de JESUS-CHRIST, puissent travailler de concert à la perfection de ce grand Ouvrage.

Voilà, MONSIEUR, une idée generale de l'établissement & du progrés du Christianisme dans l'Empire de la Chine,

depuis la prédication des premiers Apoſtres juſqu'à ces derniers temps. Cette Egliſe autrefois illuſtre, & enſuite tout-à-fait renverſée par la ſuperſtition, a eſté enfin rétablie depuis un ſiecle par un des plus grands hommes de noſtre Compagnie, augmentée par les travaux d'un grand nombre de Miſſionaires, gouvernée par de ſages Prélats, honorée de la protection de pluſieurs Empereurs, ſoûtenuë des liberalitez de tous les Rois de l'Europe; & ce qui luy eſt plus glorieux, perſecutée par les ennemis de la verité, & devenuë precieuſe aux yeux de Dieu par les chaiſnes, par l'exil, & par le ſang de ſes Confeſſeurs. Je ſuis avec beaucoup de reſpect,

MONSIEUR,

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant ſerviteur, L. J.

# LETTRE XII.

## Au TRES R. PERE DE LA CHAIZE. Confeſſeur du Roy.

*De la maniere dont chaque Miſſionnaire annonce l'Evangile dans la Chine, & de la ferveur des nouveaux Chrétiens.*

MON TRES R. PERE.

Quoique les affaires importantes de la Chine, qui me retiennent à preſent à Rome, demandent toute mon application, & ſemblent me diſpenſer pour un temps, de remplir mes autres devoirs auſſi exactement que je le ſouhaite; je ne ſçaurois neanmoins oublier un moment, ni ce que je vous dois, ni ce que vous doivent les nouvelles Miſſions de l'Orient.

C'eſt vous, mon tres-Réverend Pere, qui en avez autrefois formé le plan, & qui deſlors en choiſiſtes les Miniſtres, que voſtre témoignage & l'eſtime du plus grand Prince du monde ont rendu dans la ſuite plus celebres que toutes leurs qualitez particulieres.

Cette protection royale ſous laquelle nous avons affronté ſans crainte les plus grands dangers; ces Lettres écrites de toutes parts en noſtre faveur aux Souverains & à leurs Officiers; ces magnifiques preſens, ces penſions reglées, ces ſecours extraordinaires; &, ce que nous eſtimons beaucoup plus, ces conſeils ſi ſages, ſi pleins de l'eſprit de Dieu, dont vous avez en quelque maniere ſanctifié nos premiers voyages & que nous prenons encore pour la plus ſeure regle de noſtre conduite, ſont des biens que vous nous avez faits, ou que vous nous avez procurez.

Il eſt bien juſte, mon T. R. Pere, quelque part que nous nous trouvions dans le monde, de vous en témoigner noſtre reconnoiſſance. Pour moy, qui ſuis perſuadé qu'on ne peut vous en donner de plus ſolides marques, qu'en ſoûtenant par un grand zele tout ce que vous avez fait d'avantageux pour nous; j'ay cru que vous ſeriez content, & que je ſatisferois, du moins en partie, à mon obligation, ſi je vous apprenois le ſuccés qu'il a plû à Dieu de donner à nos travaux, & les fruits qu'on peut eſperer à l'avenir des Miſſionnaires que vous aurez formez vous-meſme, ou du moins qui nous viendront de voſtre main.

Au reste le temps que j'employeray à vous écrire sur cette matiere, bien loin de diminuer en rien l'attention continuelle que je dois avoir icy pour tout ce qui regarde le bien de nos missions, contribuera sans doute dans la suite à leur établissement; & j'espere que vostre protection, devenuë par-là plus effective encore & plus solide qu'elle n'a esté, avancera plus nos affaires, que tous les mouvemens que je me donne pour les faire réussir.

SUivant le premier projet qu'on avoit fait, nous devions tous demeurer à Pekin dans le Palais & au service de l'Empereur; mais la Providence en ordonna autrement, & l'on suivit enfin nostre inclination, qui nous portoit à nous répandre dans les Provinces, pour le bien de la Religion. On se contenta de retenir le Pere Gerbillon & le P. Bouvet à la Cour, ou ils s'appliquerent d'abord à l'estude des langues avec un tel succés, qu'ils furent bien-tost en estat de secourir les Chrétiens, & mesme d'estre employez par l'Empereur en plusieurs affaires importantes. La plus considerable fut la paix des Moscovites avec les Chinois, dont on traitoit en ce temps-là à trois cens lieuës de Pekin, & où le Pere Gerbillon fut

envoyé

envoyé avec le Prince *Sofan*, nommé Plenipotentiaire de l'Empire.

Ce fut à *Nipchou* où les Miniſtres des deux nations s'aſſemblerent ſuivis chacun d'un corps d'armée pour terminer en cas de beſoin par la force, ce que la negociation ne pourroit décider. La fierté des uns & des autres les porta ſouvent à des extrémitez qui euſſent eſté funeſtes aux deux partis, ſi le P. Gerbillon par ſa ſageſſe n'euſt moderé leurs emportemens. Il paſſoit ſouvent d'un camp à l'autre, il portoit les paroles, il propoſoit des expediens, il adouciſſoit les eſprits, il diſſimuloit ce qui pouvoit mutuellement les aigrir. Enfin, il ménagea ſi adroitement les intereſts communs, que la paix fut concluë à la ſatisfaction des Chinois & des Moſcovites.

Le Prince *Sofan* eſtoit ſi content du zele & de la ſageſſe de ce Pere, qu'il diſoit publiquement que ſans luy tout eſtoit deſeſperé. Il en parla à l'Empereur en ces termes; de ſorte que ce Prince eût la curioſité de le connoiſtre. Il trouva en luy un homme capable, ſincere, ardent à executer, & meſme à prévenir ſes ordres; ce caractere luy plut. Il le voulut avoir auprés de ſa perſonne, au Palais, à la campagne

& dans ses voyages de Tartarie, où il luy donna tant de marques d'estime, que les grands de sa Cour en eussent peut-estre conçû de la jalousie, si la modestie du Pere ne luy eust attiré l'affection de tout le monde.

Ces premieres faveurs furent suivies d'une grace qui estoit beaucoup plus du gouſt de ce Missionnaire. Il le choisit pour son maistre de Mathématique & de Philosophie avec le Pere Bouvet, dont il estimoit aussi beaucoup le merite. La passion que ce Prince a pour les sciences, l'attache presque tous les jours à l'étude deux ou trois heures qu'il dérobe à ses plaisirs : il semble que par la recherche des veritez naturelles, la Providence le conduit peu-à-peu à la source de l'éternelle verité, sans laquelle toutes les autres servent moins à perfectionner l'esprit, qu'à le remplir d'orgueil devant les hommes, & à le rendre inexcusable devant Dieu.

Le P. Verbiest avoit déja commencé à luy expliquer ces sciences ; mais outre que dans ses leçons il se servoit de la langue Chinoise, peu propre par ses continuelles équivoques, à éclaircir des matieres assez obscures par elles-mesmes ; outre cela, dis-je, ce Pere estoit mort. Ceux-cy crurent

que la langue Tartare ſeroit plus du gouſt de ce Prince, & qu'ils s'en accommoderoient mieux eux-meſmes, pour rendre leurs penſées intelligibles. Cela arriva comme ils l'avoient prévû, & l'Empereur devint en peu de temps ſi capable, qu'il compoſa un Livre de Geometrie. Il le donna enſuite aux Princes ſes enfans, dont il ſe fit le Maiſtre; il les aſſembloit tous les jours, il leur expliquoit les propoſitions les plus difficiles d'Euclide; & ce grand Prince chargé du gouvernement du plus puiſſant Empire du monde, ne dédaignoit pas, la regle & le compas à la main, de s'occuper en ſa famille à des ſpeculations, que le ſeul intereſt rend à peine agreables aux perſonnes privées.

Durant que ces deux Peres par leur credit ſe mettoient en eſtat de devenir bientoſt l'appuy de la Religion, nous taſchaſmes, le P. Fontaney, le P. Viſdelou & moy de nous occuper utilement dans les Provinces. Le P. Fontaney paſſa à Nankin, le P. Viſdelou prit ſoin des Egliſes du Chanſi, où je demeuray auſſi quelque temps avec luy, & d'où je me tranſportay enſuite dans le Chenſi, ancienne Miſſion du Pere Faber, dont les Chrétiens, quoi-qu'abandonnez depuis long-temps, conſervent toûjours

leur premiere ferveur, & sont encore regardez comme la *forme* de ce grand troupeau & le modelle des autres fidelles.

Nous connûmes alors par nostre propre experience ce qu'on nous avoit souvent dit, que la moisson estoit veritablement grande, & qu'heureux est l'ouvrier que le Pere de famille veut bien employer à la recueillir. Tout est consolant en ce glorieux employ, la foy des nouveaux fidéles, l'innocence des anciens, la docilité des enfans, la devotion & la modestie des femmes, mais on est sur tout sensiblement touché de certaines conversions éclatantes, que la grace opere de temps en temps dans les cœurs des Idolâtres.

En verité ce sont pour nous des preuves convainquantes de la verité que nous preschons. Car enfin, par quel charme secret pourrions-nous animer des esprits morts, si j'ose ainsi parler, à la raison, à Dieu, à toutes les maximes de la plus pure morale, & ensevelis dés leur enfance dans la chair & dans le sang! Quelle force, quel attrait pourroit en un moment, captiver des volontez rebelles sous le joug d'une Religion aussi severe que la nostre; si JESUS-CHRIST ne faisoit luy-mesme des miracles, & si le Saint-Esprit, par l'operation interieure &

inviſible de la grace, ne ſuppléoit au défaut de ſes Miniſtres ?

C'eſt auſſi, mon tres-Reverend Pere, ce que nous découvrons tous les jours avec une conſolation qui nous penetre, & qui affermit inébranlablement en nous, la meſme foy que Dieu fait naiſtre dans les cœurs des Idolâtres. Je voudrois pouvoir raconter en détail tout ce qui ſe paſſe en cette matiere à la Chine, où malgré les efforts des demons, Dieu eſt ſi conſtamment glorifié. Mais comme je n'ay pû en partant, ramaſſer les mémoires particuliers de chaque Egliſe, je me contenteray de vous dire une partie de ce que j'ay moy-meſme vû dans ma Miſſion, & la maniere dont j'ay taſché de la cultiver, ſuivant les idées & la pratique des plus ſages & des plus anciens Miſſionnaires.

Toutes mes occupations ſe réduiſoient à trois points principaux. Le premier eſtoit de nourrir la pieté des anciens fidéles par la prédication de la parole de Dieu, & ſurtout par les exhortations particulieres, infiniment plus utiles que tout ce qu'on dit en public qui ſouvent n'eſt guere entendu, ſoit à cauſe de la groſſiereté du peuple, ſoit à cauſe du mauvais accent du Prédicateur.

Ces pauvres gens, que la ſimplicité & la

ferveur rendent dociles, écoutent souvent avec larmes ce qu'ils ne comprennent qu'à demi; mais ils profitent toûjours de ce qu'ils entendent parfaitement. Ils aiment sur-tout les comparaisons, les paraboles, & les histoires; & quoi-qu'ils ne soient pas accoûtumez à cette action vehemente, & quelquefois trop emportée de nos Prédicateurs, ils ne laissent pas d'estre touchez, quand on leur parle d'une maniere un peu vive & animée.

Dés que j'arrivois dans une maison particuliere pour y confesser des malades, ou pour quelqu'autre raison, toute la famille & les Chrétiens mesmes du voisinage s'assembloient autour de moy, & me prioient de leur parler de Dieu. Je parlois mal, surtout dans les commencemens, cependant ils n'en paroissoient point choquez; & pour peu qu'ils compriſſent ce que je voulois dire, ils ne s'ennuyoient jamais de m'entendre.

J'ay mesme souvent remarqué qu'ils aimoient mieux que je les preschasse moy-mesme, tout barbare que fust mon langage, que de les instruire, comme je faisois quelquefois, par le moyen d'un Catechiste Chinois, formé depuis long-temps à ces sortes d'exercices. Mais comme mes visi-

tes n'eſtoient pas aſſez frequentes, je taſchois d'y ſuppléer par les Livres ſpirituels : En quoy la Chine par la grace de Dieu n'a preſque rien plus à deſirer, y ayant eu des Miſſionnaires aſſez zelez & aſſez habiles pour écrire meſme avec politeſſe, ſur toutes les matieres de la Religion.

On y a des Catechiſmes parfaitement bien faits, où toute la doctrine chrétienne, la vie, les miracles, la mort de noſtre-Seigneur, les Commandemens de Dieu & ceux de l'Egliſe ſont clairement expliquez. On y trouve des expoſitions particulieres ſur les Evangiles, des traitez ſur les vertus morales & chrétiennes, des controverſes ſolides, & à la portée de tout le monde; des pratiques ſpirituelles pour les differens eſtats de la vie, des prieres & des inſtructions pour l'uſage des Sacremens, une Theologie pour les Sçavans, car on a traduit en partie la Somme de ſaint Thomas; enfin les exercices de ſaint Ignace pour les Spirituels. De maniere que cette divine ſemence de la parole évangelique eſt par-tout répanduë, & fructifie au centuple.

On avoit ſouhaité la traduction du *Miſſel*, dans le deſſein de dire la Meſſe en Chinois, ſelon la permiſſion qu'on en avoit obtenuë; & une verſion exacte de l'Ecriture-

Sainte. Le Missel a esté fait, & le Pere Couplet le presenta il y a quelques années à nostre S. Pere; cependant, aprés y avoir bien pensé, on n'a pas jugé à propos de s'en servir; & l'on continuë de dire la Messe en Latin, comme à l'ordinaire. Pour ce qui est de la version entiere de la Bible, il y a de si grandes raisons de ne la pas donner si-tost au public, que ce seroit une imprudence temeraire d'en user autrement; d'autant plus qu'on a déja expliqué en plusieurs Livres ce qui est contenu dans l'Evangile, & mesme ce qu'il y a de plus édifiant dans le reste de la sainte Ecriture.

Le second moyen d'augmenter la ferveur des Chrétiens estoit la priere. Outre le temps de la Messe, je les assemblois deux fois le jour dans l'Eglise, pour faire des prieres publiques. Ils chantoient à deux chœurs avec une devotion qui me faisoit souvent souhaiter d'avoir pour témoins de leur pieté les Chrétiens d'Europe, dont les manieres libres & quelquefois scandaleuses devant nos Autels, seront asseurément condamnées au Jugement de Dieu, par la modestie de ces nouveaux Chrétiens. Ils ne sçavent ni le Plein-chant ni la Musique comme nous; mais ils se sont fait des airs qui n'ont rien de choquant, & qui me pa-

roiſſent meſme beaucoup plus ſupportables, que ceux dont on uſe en pluſieurs Communautez de l'Europe. Ils avoient auſſi pluſieurs ſortes d'inſtrumens. Les concerts leur en paroiſſent admirables, & nos villages en France s'en accommoderoient aſſez.

Il faut aux Chinois, meſme en matiere de devotion, quelque choſe qui frappe les ſens. Les ornemens magnifiques, le chant, les proceſſions, le bruit des cloches & des inſtrumens, les ceremonies de l'Egliſe; tout cela eſt de leur gouſt, & les attire au culte divin. J'avois ſoin de leur procurer en cette matiere tout ce que l'Egliſe par une conduite tres-ſage, a permis aux fidelles, diſtinguant neanmoins toûjours ce que la ſuperſtition, ſi on n'y prend garde, a coûtume à la longue, d'inſpirer au petit peuple.

Je m'appliquois ſur-tout à leur inſpirer du reſpect pour nos myſteres. Ils ſe confeſſoient ordinairement tous les quinze jours. Leur confeſſion eſtoit non-ſeulement accompagnée de larmes (car les Chinois pleurent plus aiſément que nous) mais encore de rudes diſciplines qu'ils prenoient le ſoir dans la Sacriſtie.

La foy vive qu'ils avoient pour l'adora-

ble Sacrement de l'Euchariſtie, les attachoit continuellement aux Autels; & quand je leur permettois de le recevoir, ils le faiſoient avec des ſentimens de veneration capables d'échauffer les plus tiedes. On les voyoit long-temps, & à diverſes fois proſternez, le viſage colé à terre, gemiſſant & verſant ordinairement des larmes. Ces poſtures plus communes parmi les Aſiatiques que parmi les Européens, mais toûjours humiliantes & édifiantes, contribuent beaucoup à exciter dans le cœur une tendre devotion, & à imprimer dans l'eſprit cette profonde veneration, que merite de nous la majeſté de nos ſacrez Myſteres.

Ce reſpect s'étendoit auſſi aux Images, aux Reliques, aux Médailles, à l'Eau-benîte, & generalement à tout ce qui porte quelque caractere de noſtre Religion. Ils avoient outre cela une devotion pour la tres-ſainte Vierge, qui euſt eſté peut-eſtre trop loin, ſi l'on n'euſt eu ſoin de la regler. Ils la nomment *la ſainte Mere* *; & ils l'invoquent en tous leurs beſoins. L'experience qu'ils ont de ſa protection, les a confirmez dans cette tendre devotion; & les graces qu'ils en reçoivent tous les jours, leur perſuadent qu'elle eſt agreable à Dieu.

* Chin-Mou.

Les femmes ſont encore plus touchées

de ces ſentimens que les hommes. Toutes leurs Egliſes luy ſont dediées ſous le titre de *Chin-Mou-tam*; c'eſt-à-dire, Temple de la ſainte Mere. C'eſt-là qu'elles s'aſſemblent, car jamais elles n'entrent dans l'Egliſe des hommes: comme auſſi les hommes n'oſeroient jamais ſe trouver dans la leur.

Mais l'amour tendre que tous les Chrétiens ont pour JESUS-CHRIST, les rend veritablement devots & dignes de la profeſſion qu'ils ont embraſſée. Ils repetoient continuellement ces paroles: JESUS *le Maiſtre du Ciel, qui a répandu ſon ſang pour nous!* JESUS *qui eſt mort pour nous ſauver!* Comme c'eſt le Myſtere qu'on leur enſeigne avec le plus de ſoin, c'eſt auſſi celuy qu'ils croyent avec le plus de fermeté. Ils veulent tous avoir des Crucifix dans leurs chambres; & quoi-que dans les commencemens la nudité de nos images les choquaſt, ils s'y ſont neanmoins dans la ſuite accoûtumez. Nous ne laiſſons pas de les donner au peuple avec quelque précaution, de peur qu'elles ne tombent entre les mains des Idolâtres, qui par ignorance ou par malice, pourroient facilement les profaner.

C'eſt pour la meſme raiſon, qu'aprés

avoir dit la Messe, je retirois ordinairement de l'Autel un grand Crucifix de sculpture : les Payens viennent souvent par curiosité visiter nos Eglises, & ils eussent pû l'emporter, ou en parler avec impieté. Les images peintes de la Passion, que j'y laissois, ne faisoient pas le mesme effet.

Pour ce qui est des Chrétiens, on est bien éloigné de leur cacher ce sacré Mystere de nostre Redemption, ou de leur en dissimuler la moindre circonstance. Ce que quelques heretiques en ont écrit est une calomnie grossiere, que tous les Livres Chinois & les figures qui y sont gravées démentent depuis long-temps. On voit la Croix portée publiquement dans les ruës en Procession, plantée sur les toits des Eglises, peinte sur la porte des Chrétiens. Je n'ay vû nulle part pratiquer avec plus de respect qu'à la Chine, la cérémonie de l'adoration de la Croix, qui s'y fait publiquement le Vendredy-Saint; & j'avouë de bonne foy que je n'y ay jamais assisté, sans estre obligé de mesler mes larmes avec celles des fidéles, qui se surpassent eux-mesmes ce jour-là en devotion & en penitences publiques. Ceux qui ont accusé leur foy en ce point, seroient eux-mesmes honteux de l'insensibilité des Européens, s'ils assistoient

à nos cérémonies. Pour nous, nous ſommes pleins de joye d'y voir l'opprobre de la croix triompher juſqu'à l'extremité de l'Univers, de la plus ſuperbe nation du monde.

L'inſtruction particuliere des femmes Chinoiſes eſt beaucoup plus embarraſſante que celle des hommes : on ne les viſite point hors les temps de la maladie ; elles ne viennent auſſi jamais viſiter les Miſſionnaires ; mais on leur parle dans leur Egliſe, où l'on peut les aſſembler de quinze en quinze jours, pour leur dire la Meſſe & leur adminiſtrer les Sacremens. Elles n'oſent y venir plus ſouvent, crainte de ſcandale. Les loix du pays ne leur en permettent pas meſme tant ; parce que les deſordres qui arrivent, toutes les fois que les femmes payennes viſitent les temples des Bonzes, rendent nos aſſemblées ſuſpectes, & donnent toûjours aux gentils un prétexte ſpecieux de décrier la Religion.

Cependant on ne ſçauroit croire le fruit qu'on y peut faire. Je me rendois le Vendredy au ſoir à cette Egliſe pour y confeſſer. C'eſtoit toûjours dans un lieu expoſé à la vûë de tout le monde, car en cette matiere on ne peut prendre trop de précaution ; le Samedy matin j'achevois les con-

feſſions de celles qui n'avoient pû avoir place le jour de devant. Elles ſe confeſſoient preſque toutes, & elles ſe feroient volontiers confeſſées tous les jours, ſi elles en avoient eu la liberté. Soit tendreſſe de conſcience, ou eſtime du Sacrement, ou quelqu'autre raiſon qui leur eſt particuliere, elles ne trouvent jamais aſſez de temps pour découvrir leurs défauts. Il faut à la Chine les écouter avec beaucoup de patience; & comme elles ſont naturellement fort douces, elles ſeroient ſcandaliſées, ſi on les traitoit avec aigreur. Elles ont neanmoins cela de commode, qu'elles ne ſont point enteſtées d'elles-meſmes. Elles reçoivent les inſtructions de leur directeur avec humilité, elles ſuivent aveuglément ſes avis, on ne leur donne jamais trop de penitences; & quoiqu'on ait de la peine à les corriger des défauts ordinaires, elles n'en ont point à les pleurer.

Pour ce qui eſt des pechez conſiderables, elles y tombent tres-rarement; parce que leur eſtat les retire de la pluſpart des occaſions dangereuſes: & ſi on pouvoit les obliger à conſerver la paix dans leur domeſtique, leur vie d'ailleurs ſeroit extrémement innocente. J'ay vû en pluſieurs une devotion qui n'eſtoit pas éloignée de la ſainteté,

toûjours appliquées au travail, ou à la priere, veillant à l'éducation de leurs enfans, ou à leur propre édification; ſcrupuleuſes dans l'obſervation de toutes les pratiques chrétiennes; charitables, mortifiées, zelées ſur tout pour la converſion des Idolâtres, & attentives à toutes les occaſions qui ſe préſentent de pratiquer les bonnes œuvres. De maniere que j'ay ſouvent oüi dire aux plus anciens Miſſionnaires, que ſi la Chine devenoit un jour Chrétienne, preſque toutes les femmes ſe ſauveroient. Ce n'eſt point là un panegyrique affecté des Dames Chinoiſes; je rapporte fidellement ce que j'ay vû, & je juge des autres Egliſes par celle dont j'avois la conduite.

L'inſtruction des enfans adultes ne m'occupoit guere moins. J'eſtois perſuadé que cet âge plus que tout autre a beſoin de culture, ſur tout à la Chine, où pluſieurs choſes contribuent à l'éloigner du ſervice de Dieu; leur naturel mou & facile, la complaiſance des parens, qui les aiment à la folie, & qui ne les geſnent en rien, la compagnie des enfans payens, toûjours vicieux & corrompus avant le temps; leur dépendance, leur complaiſance pour les Maiſtres d'école, qui ſouvent leur inſpirent de l'averſion pour la Religion; tout cela ſont des

obſtacles à leur inſtruction, qu'il eſt difficile de ſurmonter, quelque ſoin que l'on ſe donne.

Je taſchois neanmoins de ſatisfaire à mon obligation en pluſieurs manieres. Celle qui me parut la plus efficace, fut de prendre dans ma maiſon un Maiſtre d'école Chrétien, habile & zelé. Les enfans y venoient eſtudier, & je prenois delà occaſion de leur inſpirer de la devotion, de leur expliquer les principaux articles de la Religion, de les aguerrir contre les attaques des gentils, de les accoûtumer aux cérémonies de l'Egliſe, où ils aſſiſtoient à la Meſſe tous les jours. Cette pratique faiſoit encore un autre bien. Les enfans des Idolâtres, qui venoient eſtudier ſous le meſme Maiſtre, ſoit à cauſe du bon marché, ſoit à cauſe du voiſinage, écoutoient malgré eux ce qu'on enſeignoit à leurs compagnons; ces inſtructions les formoient peu à peu au Chriſtianiſme, & rempliſſoient leur eſprit d'une infinité de bonnes idées, qui comme autant de ſemences, produiſoient dans la ſuite le fruit Evangelique, c'eſt-à-dire de veritables converſions.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on euſt pluſieurs Maiſtres chrétiens, qui enſeignaſſent gratuitement dans les Villes; ce ſeroit le meil-

leur moyen d'eſtendre la Religion, & de conſerver les bonnes mœurs dans les familles ; mais les Miſſionnaires bien loin d'eſtre en eſtat de les y entretenir, ont bien de la peine à ſubſiſter eux-meſmes. Car leur vie n'eſt pas telle que certains auteurs mal inſtruits, & encore plus mal intentionnez, ont voulu perſuader au monde : je dis meſme la vie de ceux qui ſont à la Cour, & qui ſemblent à l'exterieur eſtre dans l'abondance de toutes choſes. Il eſt vray qu'ils prennent des habits de ſoye, ſelon l'uſage du pays, quand ils vont viſiter les gens de qualité ; ils ſe font meſme quelquefois porter en chaiſe, ou bien ils vont à cheval ſuivis de quelques valets. Tout cela eſt abſolument neceſſaire pour conſerver leur credit & la protection des Mandarins, ſans laquelle les Chrétiens ſeroient tres-ſouvent opprimez ; mais cela meſme rend la vie du Miſſionnaire fort rude : car comme cette dépenſe emporte preſque tout ſon revenu ou ſa penſion, qui ne va jamais à cent écus, le peu qui luy reſte ſuffit à peine pour vivre. Il eſt tres-modeſtement (pour ne pas dire tres-mal habillé) dans ſa maiſon ; ſon logement eſt fort incommode ; il couche ſur la dure ou ſur un matelats fort mince & ſans draps. Pour ſa table, elle eſt ſi frugale qu'il

n'eſt point de Religieux en Europe à qui la regle preſcrive une abſtinence ſi rigoureuſe. Pluſieurs paſſent les années entieres avec du ris, des legumes, & de l'eau : car le thé, dont on uſe ordinairement, & qu'on prend ſans ſucre, n'eſt un ragouſt ni pour les Chinois, ni pour les eſtrangers.

Cependant je ne parle que du temps auquel ils ſont dans leur maiſon; car dés qu'ils en ſortent pour courir toute la Province, & chercher la brebis égarée dans les villages, dans les montagnes, dans les endroits les plus écartez, on ne peut exprimer les fatigues continuelles de leur Miſſion, (je parle ſur tout de celles qu'on fait dans les Provinces occidentales, car les canaux qui arroſent preſque toutes les Provinces du Midy, y rendent ces courſes beaucoup moins penibles) c'eſt alors qu'on travaille nuit & jour, on couche dans des granges, on mange avec le payſan, on eſt expoſé au ſoleil le plus ardent, & au froid le plus rude; quelquefois couvert de neige, & ſouvent percé de la pluye, on ne trouve en arrivant pour tout ſoulagement que de fervens Chrétiens, qui achevent de nous accabler par l'exercice qu'ils nous demandent de noſtre miniſtere.

La province de Chenſi, dont on m'avoit

chargé, eſt l'une des plus vaſtes de la Chine. J'avois des Chrétiens & des Egliſes établies à plus de cent lieuës les unes des autres, où il faut aller par des chemins ſi penibles, que les chevaux meſme n'y ſont d'aucun uſage. On a des mulets nourris dans les montagnes, & faits à ces ſortes de voyages pour les endroits les plus faciles; dans les autres il faut preſque toûjours aller à pied, ſoit qu'on grimpe ſur les rochers ſoit qu'on deſcende dans les précipices. On traverſe les vallées dans l'eau ou dans les bouës, expoſé aux tygres, & encore plus aux voleurs, dont le pays favoriſe la retraite.

Ce ne ſont plus ces beaux chemins, ces campagnes délicieuſes des Provinces du Sud, que l'art & la nature ont plutoſt faites pour le plaiſir des habitans, que pour la commodité des voyageurs; les vallées des Alpes & des Pyrenées ſont beaucoup plus pratiquables; & c'eſt proprement de la Chine qu'on peut dire, que quand elle eſt belle, rien n'eſt au monde de plus beau; & que quand elle ceſſe de l'eſtre, rien n'eſt de plus horrible & de plus affreux. Neanmoins depuis la mort du P. Faber on ſe fait un plaiſir de marcher dans ces penibles routes qu'il a autrefois arroſées de ſes

ſueurs, & où il a répandu cette précieuſe odeur de ſainteté, qui ſoûtient encore la foy des Chrétiens, & qui fortifie le zele des Miſſionnaires.

Les autres Egliſes de cette vaſte Province ſont d'un accés plus facile. Je paſſois une grande partie de l'année à courir de village en village, catechiſant, preſchant, adminiſtrant les Sacremens aux fideles, qui s'aſſembloient ſur mon paſſage dans tous les lieux que je leur avois marquez. Je partageois mon temps entr'eux & les Idolâtres, dont les converſions ſont toûjours plus frequentes dans ces lieux écartez, que dans les groſſes Villes, ou dans la capitale de la Province. Il y en avoit qui déja convaincus de la verité par la lecture ou par le commerce des Chrétiens, venoient d'eux-meſmes recevoir le Bapteſme : d'autres ébranlez par leurs amis ou par leurs parens, ſe trouvoient aux diſputes, & ſe rendoient enfin à la grace de JESUS-CHRIST; pluſieurs attirez par la nouveauté ou par les prieres de leurs voiſins écoutoient avec attention, & diſputoient toûjours avec chaleur; parmi leſquels quelques-uns ſe retiroient de la diſpute plus endurcis qu'auparavant, mais d'autres plus fideles à l'attrait du Saint-Eſprit, rendoient gloire à Dieu,

& reconnoiſſoient avec humilité leurs erreurs.

Ma peine, en ces ſortes de controverſes, eſtoit de ne pouvoir dire les choſes comme j'euſſe voulu. La difficulté de m'expliquer dans une langue eſtrangere oſtoit ſon poids & ſa force à la verité. Il me ſembloit que ſi j'euſſe parlé ma langue naturelle, il n'y euſt pas eu un ſeul idolâtre en mon auditoire qui n'euſt ouvert les yeux à la raiſon & enſuite à la foy. Mais outre qu'on en dit ordinairement aſſez pour rendre, comme dit ſaint Paul, tout homme inexcuſable; je faiſois de plus réflexion, que celuy qui plante & qui arroſe, quelque ſoin qu'il prenne, & quelque adreſſe qu'il ait pour bien planter & pour bien arroſer, ne fait en cela que tres-peu de choſe. Il faut rapporter à Dieu ce grand ouvrage de la converſion des ames, c'eſt luy ſeul qui fait croiſtre ces plantes, qui les nourrit, qui les éleve juſqu'à luy, ſelon l'ordre de ſa miſericorde, & aux temps marquez dans les conſeils éternels de la divine prédeſtination.

Combien de fois ay-je vû d'une maniere ſenſible que peu de paroles mal prononcées ont triomphé de l'erreur; parce que le S. Eſprit, qui eſt le Maiſtre interieur des Elûs, en dévelopoit le ſens; au lieu que de lon-

gues inſtructions n'ont eu quelquefois d'autre effet que d'endurcir le cœur, quand par un juſte jugement, il ne plaiſoit pas à Dieu de les accompagner d'une lumiere & d'une ardeur extraordinaire.

Vous ſerez ſans doute bien-aiſe, mon Tres-Reverend Pere, de ſçavoir quelles ſont les difficultez principales qui ſe trouvent dans la converſion des gentils. J'en ay remarqué de trois ſortes, qui ſont particulieres aux Chinois. Les gens de qualité, & ceux qui ſe picquoient de ſcience, m'arreſtoient ordinairement aux Myſteres. Leur eſprit paroiſſoit ſur tout revolté contre la Trinité & l'Incarnation. Un Dieu paſſible, un Dieu mourant n'eſtoit pas moins pour eux, que pour les Juifs, un ſcandale & une eſpece de folie. L'exiſtence d'un Dieu éternel, ſouverain, infiniment juſte, infiniment puiſſant, ne leur faiſoit pas tant de peine; & les preuves ſenſibles, que je leur en apportois, les empeſchoient ſouvent de ſe commettre là-deſſus avec moy dans la diſpute.

Pour agir d'ordre, & pour ſuivre les routes que la prudence & les Saints Peres nous marquent en ces occaſions, je diſtinguois toûjours avec eux, deux parties dans noſtre ſainte Religion. Dans la premiere je leur

propoſois tout ce qu'une raiſon exempte de paſſion nous enſeigne: qu'il y a un Dieu, que ce Dieu eſtant infiniment Saint, nous ordonne d'aimer la vertu, de fuïr le vice, d'obéïr aux Princes, de reſpecter nos parens, de ne point nuire à ſon prochain: que les gens de bien, qui ſouvent ſont malheureux en ce monde, ont en l'autre une récompenſe certaine; qu'au contraire les méchans, qui paſſent leur vie dans les plaiſirs déreglez, ſont rigoureuſement châtiez aprés leur mort: que cette crainte & cette eſperance, qui ſont le commencement de la ſageſſe, ſont auſſi la premiere regle de nos mœurs; mais que l'amour ardent, que tout homme doit avoir pour ce ſouverain Arbitre de la vie & de la mort, peut ſeul nous rendre parfaits.

Aprés les avoir convaincus de ces maximes, je leur diſois: Pratiquez donc avec cet eſprit d'amour & de crainte ces divines leçons: proſternez-vous chaque jour devant la Majeſté infinie de ce Dieu que vous reconnoiſſez: en cet eſtat, les larmes aux yeux & le cœur briſé de douleur de l'avoir connu ſi tard; demandez-luy de toute voſtre ame qu'il vous éleve à ces ſublimes veritez, que la raiſon ne vous découvre point; mais qu'il luy a plû de réveler au monde

par ſon propre Fils, & qui font à preſent le caractere particulier de la foy chrétienne.

Il n'eſtoit pas toûjours aiſé d'obtenir ce que je demandois. La pluſpart des gentils accoûtumez à ſuivre aveuglément leurs paſſions, avoient plus de peine à embraſſer ce nouveau genre de vie qu'à croire les Myſteres les plus obſcurs. Mais je puis vous aſſeurer, mon R. Pere, que de tous ceux qui s'y ſoûmettoient de bonne foy, je n'en ay vû aucun qui peu de jours aprés, ne ſe ſoit trouvé diſpoſé à croire ce que la loy nouvelle nous enſeigne de plus difficile. Tant il eſt eſt vray que la foy eſt un don de Dieu, que toute la force du raiſonnement ne peut acquerir, & que ceux-là ſeuls obtiennent, qui ſuivent ce conſeil de noſtre Seigneur: *Cherchez, & vous trouverez; frappez à la porte, & on vous ouvrira.*

Dieu en effet, pour accomplir cette promeſſe, concouroit aſſez ſouvent à ces converſions d'une maniere miraculeuſe; & je remarquois en pluſieurs Neophites tant de lumieres, dés qu'ils prenoient le parti de bien vivre & de prier, qu'il eſtoit neceſſaire que l'Eſprit Saint les euſt interieurement éclairez.

Un Bachelier, que la lecture & la diſpute avoient ébranlé, ne pouvoit encore ſe reſou-

reſoudre à croire. Il ſe determina neanmoins à pratiquer la morale de JESUS-CHRIST, dans la penſée qu'une bonne vie contribueroit à diſſiper ſes tenebres. Les premiers jours ſes doutes ſe fortifierent, au lieu de ſe diſſiper, plus il enviſageoit la croix, plus ſon eſprit ſe révoltoit. Il comparoit les fables de ſon ancienne Religion, avec la mort honteuſe d'un Dieu-Homme, qui fait le fondement de la noſtre. L'un & l'autre luy ſembloit également ridicule, & quelque ſoin qu'il priſt de chercher, il ne trouvoit rien qui l'affermiſt plus dans le Chriſtianiſme, que dans l'idolatrie. Ses parens & pluſieurs de ſes amis firent inutilement leurs efforts pour le gagner à JESUS-CHRIST, & il eſtoit ſur le point de reprendre ſa premiere vie, quand noſtre Seigneur l'arreſta ſur le bord du précipice.

Une nuit (comme il me l'a rapporté luy-meſme) il vit en ſonge le Ciel ouvert: JESUS-CHRIST luy apparut plein de majeſté, aſſis à la droite de ſon Pere, & entouré d'une infinité d'eſprits bienheureux. D'un coſté il luy montroit ces récompenſes éternelles, promiſes aux Chrétiens; de l'autre, il luy découvroit des abyſmes profonds, que les ſupplices & les cris de

plusieurs idolâtres rendoient affreux. *Voilà vostre partage*, luy-dit-il d'un air menaçant, *si vous ne me suivez. Ah ! mon fils*, ajoûta-t-il ensuite avec un visage plus doux, *faut-il que ma croix vous rebute? & qu'une mort, qui est la source de ma gloire, vous fasse tant de honte?*

Cette vision l'effraya, & il s'éveilla tout changé. Il ne la regarda point comme un songe, il ne s'amusa point à rechercher ce que le hasard & une imagination échauffée peuvent quelquefois produire d'extraordinaire durant le sommeil : Ce pauvre homme persuadé que Dieu luy avoit parlé, demanda avec empressement le Baptesme ; & bien loin d'avoir de la peine à se soûmettre à la Foy de nos Mysteres, il protesta qu'il donneroit volontiers sa vie, pour en défendre la verité.

Un autre moins sçavant, mais beaucoup plus obstiné, non seulement n'abandonnoit pas ses erreurs, mais faisoit mesme des railleries sur nos plus saints Mysteres, & n'assistoit à mes instructions que pour s'en mocquer. Il avoit neanmoins permis à sa femme de se faire Chrétienne, parce qu'il ne vouloit point, en s'opposant à ses volontez, mettre le trouble dans sa famille ; mais il disoit qu'il se garderoit bien de l'i-

miter, de peur qu'on ne creuſt dans le monde, que toute ſa maiſon euſt perdu l'eſprit. Comme il eſtoit naturellement vif & plus emporté que ne le ſont ordinairement les Chinois, je taſchois de le gagner par la douceur, beaucoup plus que par la diſpute. Enfin voyant que ni l'un ni l'autre ne ſervoit de rien, je fus un ſoir le trouver en ſa maiſon, & le tirant à part, Je pars demain, luy dis-je, Monſieur, & je viens prendre congé de vous : je vous avouë que ce n'eſt pas ſans quelque chagrin, non ſeulement parce que je vous quitte, mais ſur tout parce que je vous laiſſe dans vos erreurs. Du moins avant mon départ, faites-moy un plaiſir qui ne vous couſtera rien: voſtre femme eſt Chrétienne, elle a une image de cet Homme-Dieu, dont je vous preſche la Religion: proſternez-vous quelquefois devant cette image, & priez celuy qu'elle repreſente, de vous éclairer, s'il eſt vray qu'il en ait le pouvoir, & qu'il ſoit en eſtat de vous écouter. Il me le promit, & dés que je me fus retiré, il tint ſa parole.

Sa femme, qui ignoroit ce qui s'étoit paſſé, & qui le vit à genoux adorer JESUS-CHRIST, en courbant pluſieurs fois la teſte devant ſon image, s'imagina qu'il eſtoit converti, & envoya un de ſes parens

dans la maiſon voiſine, où j'eſtois, pour m'en avertir; j'y courus, & je le trouvay encore ſi occupé de cette action & de ſa priere, que je ne voulus pas l'interrompre.

Dés qu'il ſe leva, je luy dis que je ne pouvois aſſez luy marquer ma joye à l'occaſion du changement que Dieu venoit d'operer en ſa perſonne. Comment, répondit-il tout eſtonné, eſt-ce que vous avez vû de ſi loin ce qui s'eſt paſſé dans mon eſprit, ou bien que Dieu vous l'a révelé? C'eſt Jesus-Christ meſme, ajoûtay-je, qui me l'a fait connoiſtre; car il nous avertit que ceux qui demandent en ſon nom quelque choſe à ſon Pere, ſeront exaucez. Ah! mon Pere, s'écria-t-il, il eſt vray que je ne me connois plus: je me ſens Chrétien, ſans ſçavoir encore bien ce que c'eſt que le Chriſtianiſme; mais enſeignez-moy, je ſuis preſt de me ſoûmettre, & de recevoir, ſi vous voulez, dés à preſent le Bapteſme.

Je luy dis que je ne baptiſois perſonne, ſans l'avoir auparavant inſtruit, & que comme j'eſtois obligé de partir, je luy nommerois un Chrétien à qui il pourroit s'adreſſer en mon abſence. Il conſentit à tout, & nous nous proſternâmes à terre devant cette image miraculeuſe, pour rendre des actions de graces à la Majeſté divine, qui peut des

rochers les plus durs, faire sortir quand il luy plaist, des enfans d'Abraham.

Parmi plusieurs autres effets de la grace, dont il a plu à Dieu de benir ma mission, la conversion d'un vieux Officier de guerre, me paroist encore digne de vous estre rapportée. De simple soldat, il estoit parvenu à estre Lieutenant de Roy dans une Ville du troisiéme ordre. Quoique fort riche, il n'avoit point de concubine, & sa femme qui estoit Chrétienne, & qu'il aimoit, l'obligeoit de vivre d'une maniere plus réglée que les autres Mandarins : mais rien ne pouvoit le déterminer à se faire Chrétien. Ce n'est pas qu'il fust enteſté du Paganisme ; le desir de s'avancer dans le monde l'occupoit uniquement, & il n'avoit reconnu jusqu'alors d'autre divinité que sa fortune. Cette indifference pour toute sorte de Religion est de tous les états le plus dangereux ; & j'ay vû par experience qu'on n'est jamais plus éloigné du vray Dieu, que quand on n'en reconnoist aucun.

Il avoit pourtant de l'estime pour les Chrétiens, parce que leur vie innocente l'édifioit. Quand je passois dans sa Ville, il me rendoit toûjours visite ; & pour me faire plaisir, il alloit quelquefois dans l'Eglise se prosterner devant les Autels. Je pre-

nois de là occasion de le presser sur l'affaire de son salut ; mais il écoutoit en riant ce que je luy disois là-dessus de plus serieux.

Un jour que je luy parlay de l'Enfer plus fortement qu'à l'ordinaire, il me dit : vous ne devez pas estre surpris de ma fermeté. Il seroit honteux qu'un vieux Officier comme moy eust peur : dés que je me suis fait soldat, je me suis mis sur le pied de ne rien craindre. Mais aprés tout, ajouta-t-il, quelle raison puis-je avoir d'apprehender ? Je ne fais tort à personne, je sers mes amis, je suis fidelle à l'Empereur ; & si autrefois j'ay esté sujet aux desordres ordinaires de la jeunesse, je suis à present assez moderé dans mes plaisirs. C'est-à-dire, luy répondis-je, que vous taschez de contenter le monde ; mais que vous ne vous mettez guére en peine de rendre à Dieu ce que vous luy devez. Penseriez-vous estre un bon Officier, en remplissant les devoirs particuliers de vostre charge, si vous refusiez en mesme temps de reconnoistre l'Empereur, & de luy obeïr ?

Ce n'est pas assez d'estre réglé dans toutes les actions d'une vie privée. Le premier devoir d'un sujet est de se soûmettre à son Souverain : & la plus essentielle obligation de l'homme, c'est de reconnoistre son Dieu,

Vous avez raiſon, me dit-il; j'y penſeray ſerieuſement. Vous y penſerez en vain, ajouſtay-je ſi le Dieu dont je vous parle, ne vous donne de bonnes penſées. Priez-le ce ſoir d'éclairer voſtre eſprit, il écoutera voſtre voix; mais ſouvenez-vous réciproquement d'écouter la ſienne, & de la ſuivre.

Quoique je n'eſperaſſe guere plus de cet entretien, que de pluſieurs autres qui l'avoient précedé, je remarquay neanmoins qu'il eſtoit émû. Il en parla à ſa femme, qui prit de-là occaſion de le preſſer, & un de ſes Officiers zelé & inſtruit, luy perſuada d'aſſiſter du moins à la priere du ſoir, qu'on faiſoit en ſa maiſon. Sa preſence excita la ferveur de ſes domeſtiques, & ils demanderent tous à JESUS-CHRIST ſa converſion avec des cris & des larmes, auſquelles la bonté infinie de Dieu ne peut preſque jamais reſiſter.

Dés ce moment il fut ébranlé, & les diverſes penſées qu'il roula une grande partie de la nuit, dans ſon eſprit, ſur le danger où il eſtoit, luy firent prendre la réſolution d'exâminer à fond la Religion. Mais noſtre Seigneur l'en inſtruiſit ſur le champ: car il proteſta que s'eſtant un peu endormi, il eut des repreſentations de l'Enfer ſi horribles, qu'il n'eût plus de peine à ſe déterми-

ner. A ſon réveil il ſe trouva Chrétien, ou du moins il prit deſſein de le devenir au pluſtoſt.

Il courut à l'Egliſe, où je diſois la Meſſe; & quand elle fut finie, je fus bien ſurpris de le voir à mes pieds demander en pleurant le Bapteſme. Je dis en pleurant, car à peine ſe pouvoit-il expliquer, tant les larmes & les ſoupirs interrompoient ſon diſcours. Il parloit meſme d'un air peu aſſeuré, & on remarquoit en toute ſon action je ne ſçay quelle crainte, qui l'avoit ſaiſi, & dont il n'eſtoit pas le maiſtre; ſoit qu'il euſt encore l'imagination frappée de l'image de l'Enfer, ſoit que Dieu par ce changement, vouluſt nous faire comprendre auſſi-bien qu'à luy, que toute la fierté, que peut inſpirer la guerre, n'eſt pas à l'épreuve de cette frayeur ſalutaire, qu'il verſe quand il luy plaiſt, dans les cœurs les plus intrépides.

Je voulus ſelon ma couſtume, prendre du temps pour l'éprouver & pour l'inſtruire; mais il proteſta qu'il ne ſortiroit point de l'Egliſe, qu'il ne fuſt baptiſé : *Peut-eſtre je mourray cette nuit*, me diſoit-il, *& vous aurez le déplaiſir de me ſçavoir éternellement damné*. Sa détermination à ne me point abandonner, les prieres des Chrétiens, qui s'étoient proſternez devant moy

pour obtenir cette grace, & je ne sçay quel mouvement interieur me firent une espece de violence. Je l'interrogeay sur tous les points de la Religion. Il en sçavoit une partie, & il apprit le reste avec tant de facilité, que deux heures aprés je crûs pouvoir l'initier dans nos saints Mysteres. Sa conversion fit du bruit dans la Ville; plusieurs idolâtres suivirent son exemple : & puisque dans le Ciel mesme, comme dit JESUS-CHRIST, il se fait une feste, quand un pecheur fait penitence; il ne faut point douter que les Saints & les Anges n'eussent de la joye, à la conversion de celuy-cy.

Cette soumission de nostre esprit aux mysteres les plus obscurs, quelque difficile qu'elle paroisse, n'est pas neanmoins ce qui fait le plus de peine aux gentils. Plusieurs autres considerations les arrestent encore davantage. La premiere, est l'obligation de restituer le bien mal acquis, qui est pour les marchands & pour les Mandarins un obstacle presque insurmontable.

L'injustice & la tromperie sont à la Chine si ordinaires dans ces deux conditions, qu'il y en a peu qui se soient enrichis par une autre voye. Un marchand vend toûjours tout le plus cher qu'il luy est possible, & il ne donne de bonnes marchandises que

quand il ne peut se défaire des mauvaises. L'adresse, qui est particuliere à cette nation, semble luy donner droit de falsifier toutes choses.

Mais la saintété de nostre Religion ne permet pas ce que les loix humaines tolerent; & un homme, aprés s'estre enrichi par un trafic injuste, doit revenir à compte avec Dieu, dés qu'il songe tout de bon à le reconnoistre. J'avouë que je n'ay jamais touché ce point sans trembler. C'est presque toûjours pour un Chinois, une pierre de scandale. Ils disputent peu sur les Mysteres, parce qu'ils n'ont pas l'esprit fait aux sciences speculatives; mais en matiere de morale, ils ont de la pénétration, & ne croyent pas estre moins habiles que nous.

» Il est vray, me dit un jour un marchand, » qu'il n'est pas permis de faire tort à son » prochain; mais ce n'est pas moy qui trompe. Quand je vends trop cher, ou que je » débite de méchantes étoffes, celuy qui » achéte s'abuse luy-mesme. Comme de son » costé, il m'en donne tout le moins qu'il » peut, resolu de les prendre pour rien, si j'y » consentois; de mesme j'ay droit d'exiger » de luy les plus grosses sommes, & de les » recevoir, s'il est assez simple que de me les » donner. C'est-là le fruit de nostre industrie

& ce gain n'eſt point une violence, mais « l'effet de mon art, qui m'apprend à profi- « ter de mon negoce. «

De plus, ajoûtoit-il, quand il ſeroit vray « que je poſſedaſſe le bien d'autruy, & que « j'euſſe fait une faute de m'enrichir à ſes dé- « pens, en quelle conſcience puis-je dépoüil- « ler à preſent mes enfans, & les réduire à la « mendicité? Croyez-moy, mon Pere, ceux « à qui j'ay ravi le bien, en ont fait autant à « d'autres, qui de leur coſté ſe ſont enrichis « de la meſme maniere. C'eſt icy la coûtume « d'en uſer de la ſorte, & chacun (s'il eſt rai- « ſonnable) doit ſe pardonner mutuellement « ces petites fautes; autrement il faudroit « renverſer toutes les familles, & faire un « deſordre pire que tout le mal qu'on a com- « mis. Pour moy je pardonne de bon cœur à « ceux qui m'ont trompé, pourvû que per- « ſonne ne m'inquiéte ſur le tort prétendu « que je luy ay fait. «

C'eſt ainſi que parlent les enfans des ténebres, dont JESUS-CHRIST a dit, qu'il eſt plus facile qu'un Chameau paſſe par le trou d'une aiguille, qu'il n'eſt aiſé aux riches d'entrer dans le royaume du ciel. Quelque choſe qu'on leur repreſente, ils ont preſque toûjours pris leur parti, plus endurcis encore qu'aveuglez; car ils ne laiſſent pas

d'admirer dans les autres le desintereſſement & la juſtice. En voicy un exemple, dont j'ay moy-meſme eſté témoin.

Un jeune homme faiſant voyage dans la province de *Chenſi*, où j'eſtois, trouva en chemin une bourſe de dix ou douze écus. Il eut aſſez de bonne foy pour chercher la perſonne à qui elle appartenoit, & pour la luy rendre. Cette action parut heroïque aux Chinois; & le Mandarin du lieu, qui en fut averti, ne voulut pas la laiſſer ſans recompenſe. Il en fit luy-meſme l'éloge, par un diſcours qu'on imprima en gros caracteres, & qu'on afficha à la porte du Palais.

Mais Dieu à qui les vertus meſmes naturelles ſont agreables, fit à ce jeune homme une grace infiniment plus grande. Car comme il continuoit ſon voyage, une perſonne inconnuë l'aborda, & luy dit: comment avez-vous rendu ſi genereuſement cet argent? Sçavez-vous bien qu'il n'appartient qu'aux Chrétiens de faire de ſemblables actions, & que dans l'eſtat où vous eſtes, toutes vos vertus n'empeſcheront pas que vous ne ſoyez damné: Si vous me croyez, vous irez trouver le Pere des Chrétiens, & vous embraſſerez ſa Religion, ſans laquelle la droiture & l'équité naturelle vous ſeront inutiles aprés la mort.

Il obéït sur le champ, & rebroussa chemin pour me venir trouver. Il me raconta avec beaucoup de simplicité ce qui luy estoit arrivé, & il me disoit de temps en temps : Qu'est-ce qu'estre Chrétien, & que voulez-vous que je fasse ? Je l'instruisis avec d'autant plus de facilité, que rien ne luy faisoit de la peine. Au reste, il estoit d'une innocence & d'une candeur qui me charmoit ; ainsi quand je le jugeay bien disposé, je luy donnay le Baptesme, & le mis en estat de sanctifier à l'avenir ses bonnes inclinations.

Le démon qui connoist le foible des Chinois en matiere d'interest, a inspiré aux Idolâtres une maxime qui les retient presque tous dans leurs erreurs. Le peuple s'est mis dans l'esprit, qu'il suffisoit d'estre Chrétien pour devenir pauvre, & que le Christianisme estoit la Religion des gueux. Ainsi dés qu'il arrive quelque malheur dans une famille, où il y a un Chrétien, tous les autres s'en prennent à luy, & le chargent de toutes les maledictions. On ne peut sans une grande foy résister à cette persecution, & quand on propose à un idolâtre, prévenu de cette fausse idée, d'embrasser la Religion ; il faut que la grace interieure soit bien forte, pour l'obliger à sacrifier sa for-

tune, & à renoncer, comme il s'imagine, à tous ses interests temporels.

Cette mesme raison arreste presque tous les Mandarins, qui risquent tout, dés qu'ils pensent à se faire Chrétiens. La chute du Pere Adam, qui dans la derniere persecution entraisna avec elle tant de familles illustres, les fait encore trembler. Ils sçavent que la Religion des Européens n'est point approuvée par les loix, & qu'on peut oster les biens & la vie à ceux qui l'embrassent. Quelque protection que l'Empereur donne à present aux Missionnaires, il peut dans la suite changer, il peut mourir; & les Parlemens sont toûjours attentifs aux occasions qui se presentent d'exterminer le Christianisme. Ainsi la crainte de perdre les fausses richesses de ce monde, prive une infinité de gens des biens éternels, dont ils ne connoissent pas assez le prix.

Que si un Mandarin, touché de Dieu, passe par-dessus toutes ces considerations, il trouve dés qu'il est converti, un autre obstacle à sa perseverance, encore plus difficile à surmonter que le premier. Comme les gages des Officiers ne peuvent fournir à la dépense ordinaire de leur maison, ils n'ont point d'autre fond pour la soûtenir, que l'injustice.

Les Miniſtres d'Etat & les premiers Preſidens des Cours ſouveraines de Pékin exigent ſecretement des Vice-Rois des ſommes conſiderables. Ceux-cy, pour y ſatisfaire, ont recours aux principaux Mandarins de la Province, qui de leur coſté taxent les Officiers ſubalternes. Nul n'oſeroit s'en diſpenſer, ſans ſe mettre en danger de ſe perdre; de maniere que chacun, pour ſe ſoûtenir dans ſon poſte, cherche de l'argent par toutes ſortes de voyes.

Ce miniſtere d'iniquité, que l'ambition des grands & la cupidité des petits a introduit dans l'Empire depuis la derniere revolution, porte un coup mortel à l'établiſſement ſolide de noſtre ſainte Foy; parce qu'un Mandarin Chrétien, ou ceſſe d'eſtre bon Chrétien, s'il vole; ou ceſſe ordinairement d'eſtre Mandarin, s'il ne vole pas.

Cependant, il s'en trouve pluſieurs que la Providence conſerve, & qui ne flechiſſent pas le genou devant Baal. On a vû à la Chine, comme dans la primitive Egliſe, des exemples de cette generoſité chrétienne, qui compte pour rien les biens de ce monde, dans l'eſperance que le Royaume des Cieux ſera un jour leur heritage. Durant le temps de la perſecution, il s'eſt paſſé cent choſes édifiantes en cette matiere;

mais comme je ne dis presque rien que ce que j'ay vû, je me contenteray d'en rapporter un exemple plus recent, qui m'a sensiblement touché.

Un fervent Chrétien de la Province de Chensi, aprés s'estre enrichi en differens emplois honorables, s'estoit enfin retiré du monde, résolu d'employer une partie de ses biens au service de Dieu, & l'autre à mener avec sa famille une vie tranquille & innocente. Il avoit basti une Eglise à la campagne, où j'allois quelquefois administrer les Sacremens, & donner le Baptesme aux Catechumenes, qu'il prenoit soin luy-mesme de former. Mais comme sa maison estoit dans un lieu de grand passage, les troupes, qui vont & qui viennent continuellement à la Chine, desoloient toute sa terre, sans oser faire le moindre tort à celles de ses voisins idolâtres. Voicy ce qui les portoit à en user de la sorte.

Les Chinois ont coustume de donner publiquement des malédictions à ceux qui leur font tort, sur-tout quand ils ne peuvent autrement s'en venger. Si l'on a esté volé dans une maison, & qu'on ne puisse découvrir le voleur; tous les matins & tous les soirs, durant plusieurs jours, la famille est occupée à le maudire. Le pere, la me-

re, les enfans, les domeſtiques ſe relevent les uns les autres dans cet exercice, & luy ſouhaitent tour-à-tour tous les maux imaginables. Ils ont, ſi j'oſe m'expliquer de la ſorte, des formules d'injures & de malédictions qu'ils repetent cent fois, en criant de toute leur force, à la porte ou ſur le toit de la maiſon; & ils s'imaginent que le voleur, quelque part qu'il ſe trouve, en ſouffrira quelque choſe, juſqu'à-ce qu'il ait réparé le tort.

Quoi-que la plûpart des voleurs ne s'embarraſſent guere de ce bruit, pluſieurs neanmoins en ſont effrayez, & cette crainte empeſche une infinité de violences. Les Chrétiens, qui aiment leurs ennemis, & qui ſouhaitent du bien à ceux qui leur font du mal, ſont bien éloignez de les maudire. De ſorte que les ſoldats, dont je parle, apprehendant les malédictions des gentils, épargnoient leurs biens; & n'ayant rien à craindre de l'indignation de ce fervent Chrétien, ils voloient impunément ſes fruits, ils coupoient ſes bleds, ils arrachoient ſes arbres. Ainſi ſon extréme patience attiroit ſur luy tout le dommage, qui ſans cela auroit eſté également répandu ſur les autres.

Ses amis, plus touchez de ſes pertes que luy-meſme, ſe mocquoient ſouvent de ſon

insensibilité, & luy faisoient à peu-prés les mesmes reproches qu'on fit à Job dans une semblable occasion; en luy disant que toutes les benedictions, qu'il donnoit à Dieu, ne l'empescheroient pas de perdre son bien, & peut-estre mesme de mourir de faim: *Benedic Deo & morere.* Ils luy répetoient souvent qu'il estoit estrange que pour une legere observance de sa Religion, il se vist réduit à la derniere extremité. Si vous craignez; ajoûtoient-ils, de donner vous-mesme à ces voleurs des maledictions, envoyez en vostre place un de vos domestiques, ou bien, loüez vos terres à des gentils, qui n'auront pas comme vous ces ridicules scrupules.

Ce bon homme, plein d'une vive foy, & de cette sage simplicité, qui est si conforme à l'Evangile, répondoit froidement, que tous ses biens appartenoient à Dieu; que c'estoit à luy à les conserver, & qu'au reste il aimoit mieux recevoir du mal, que d'en faire. Il me dît un jour: Mes enfans trouvent mauvais que j'abandonne tous mes biens au pillage: vous sçavez que j'ay mes raisons pour en user de la sorte, & ils n'en ont aucune de se plaindre, puisque ces biens ne leur appartiennent pas. Ils ont dequoy vivre indépendamment de ce que je

me ſuis réſervé ; mais quand ils ſeroient dans la neceſſité, j'aime mieux leur laiſſer en mourant pour heritage des exemples de vertu qui contribuent à leur ſalut, que des richeſſes, qui les peuvent perdre.

Ces ſentimens, mon tres-Reverend Pere, me donnoient une conſolation que je ne puis vous exprimer. Je diſois quelquefois en moy-meſme dans l'excés de ma joye : En verité y a-t-il plus de foy que cela en Iſraël ? Non, Seigneur, je n'ay rien perdu en laiſſant la France, puiſque je trouve icy des Saints. Voſtre eſprit a veritablement rempli toute la terre, & cette profonde ſcience du ſalut, dont nous joüiſſons depuis tant de ſiecles en Europe, vient enfin de ſe répandre juſqu'aux extrémitez du monde, par un effet miraculeux de voſtre divine parole.

Cependant, comme ſes enfans me preſſoient d'apporter quelque remede à ce deſordre, & qu'il eſtoit bon en effet d'empeſcher que les Gentils ne ſe prévaluſſent de la patience des Chrétiens ; je leur permis en ſemblables occaſions d'uſer de menaces, au lieu de malediction ; & de leur dire : Je ne vous ſouhaite point de mal, je vous pardonne meſme celuy que vous me faites ; mais Dieu, qui prend ma cauſe en main,

ſçaura bien vous punir ſans que je m'en meſle. Viendra le temps que vous ſerez frappez de tous les anathémes que voſtre injuſte violence merite, & la malediction qu'il vous donne dés à preſent, ſera pour vous la ſource de tous les malheurs que ſa loy m'empeſche de vous ſouhaiter. Cet expedient réüſſit, & les Chrétiens devenus éloquens pour leur intereſt, repreſenterent ſi vivement les jugemens de Dieu, que les Idolâtres n'oſerent plus s'en prendre à eux.

Le ſecond obſtacle que je trouvois à la converſion des Chinois, venoit de la multitude des femmes, que les loix du pays leur permettent. Cela regarde ſur-tout les gens de qualité, qui prennent, outre leur legitime épouſe, autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir; car pour le peuple, il n'a pas aſſez de bien pour fournir à cette dépenſe. Les Mandarins ſont par leur eſtat éloignez de tous les divertiſſemens ordinaires; on leur permet ſeulement de manger quelquefois avec leurs amis, & de leur donner la comedie. Le jeu, la promenade, la chaſſe, les viſites particulieres, les aſſemblées publiques, ſeroient pour eux des crimes d'Etat; de ſorte qu'ils cherchent dans leur domeſtique de quoy ſe dédommager des plaiſirs que les loix leur défendent.

Quelques-uns s'appliquent à l'étude, comme le plus seûr moyen de s'avancer; mais la plûpart des grands Mandarins se font une espece de Serrail, où ils passent tout le temps qu'ils peuvent dérober aux affaires. On peut juger par là, combien peu ils sont disposez à s'en priver, pour se contenter seulement d'une épouse, dont l'âge & souvent l'antipathie ne les a déja que trop dégoustez.

Il est vray qu'il est permis à ceux qui se convertissent, de prendre pour femme une de leurs concubines, en cas que l'épouse legitime ne veuille pas se faire Chrétienne; mais les loix leur défendent d'en user de la sorte, & l'on ne peut à la Chine repudier sa femme, si ce n'est en tres-peu de cas particuliers, que la coûstume autorise. De plus les parens de celle que le mari auroit ainsi renvoyée ne manqueroient pas de s'en venger, & de l'obliger mesme en justice à la reprendre. Ainsi, quand nous proposons aux Mandarins les autres difficultez de nostre Religion, ils disputent, ils cherchent à les surmonter, ils ne desesperent pas de se faire violence; mais ce dernier point les rebute d'abord, & leur oste ordinairement toute pensée de se convertir. En voicy un exemple bien sensible.

Je passois un jour d'un village à un autre, dans un temps assez mauvais; & je me hastois d'arriver au terme, quand j'entendis derriere moy un cavalier, qui venoit au galop pour me joindre. C'estoit un homme de cinquante à soixante ans, bien monté, & suivi de quelques domestiques. Dés qu'il m'eût atteint, il me dit que l'estime qu'il faisoit de la Religion Chrétienne, luy avoit donné la pensée de s'en instruire à fond, & qu'apparemment rien ne seroit capable de l'en détourner; parce qu'il sentoit en son cœur un grand desir de l'embrasser. Cette ardeur, luy dis-je, Monsieur, vient asseurément de Dieu; la chair & le sang ne vous inspirent point de semblables sentimens. Je suis prest de mon costé à vous aider; j'espere que du vostre, vous serez docile à suivre la voix qui vous appelle. Nous estions à pied au milieu d'un grand chemin, nous nous mismes un peu à l'écart, & je commençay à l'instruire. Tout luy parut raisonnable: & aprés avoir parcouru les Mysteres les plus difficiles, je luy conseillois de me suivre dans l'Eglise, où je devois me rendre, quand je fis reflexion que j'avois oublié le point essentiel.

Je suppose, Monsieur, ajoûtay-je, que vous n'avez point de concubines, ou que du

moins vous estes résolu de les renvoyer; car vous sçavez sans doute qu'il n'est pas permis aux Chrétiens d'épouser plusieurs femmes. La Religion, que je vous presche & que JESUS-CHRIST nous a enseignée, s'applique sur-tout à détacher nos cœurs des plaisirs sensuels, & nous conseille mesme de nous priver souvent de ceux que la raison permet.

Comment, répondit-il avec étonnement, je suis obligé, si je veux estre Chrétien, de renvoyer mes concubines? Hé! quel mal y a-t-il à les garder? que dira-t-on de moy dans le monde? que deviendront mes enfans? & que deviendray-je moy-mesme? Mais est-ce là un article dont vous ne puissiez absolument me dispenser? Je taschay de l'adoucir, & de luy faire comprendre qu'il se trompoit, si pour surmonter les difficultez de sa conversion, il comptoit uniquement sur ses forces naturelles & sur sa disposition presente. Dieu qui connoist, luy dis-je, nostre nature corrompuë, a des moyens secrets de nous aider, que nous ne connoissons pas d'abord. Taschez seulement de conserver la bonne volonté qu'il vous a donnée, il fera le reste; & vous vous trouverez à la fin changé à cet égard comme sur tout le reste.

Il m'écouta aſſez long-temps ſans rien dire; mais enfin prenant tout d'un coup ſon parti, il me fit une profonde reverence, monta bruſquement à cheval, & pouſſa à toute bride du coſté d'où il eſtoit venu. Je le perdis auſſi-toſt de veuë; mais ſon image demeura long-temps gravée dans mon eſprit, & je ne puis encore me conſoler d'avoir perdu en un moment une ame, que la grace de JESUS-CHRIST me préparoit depuis ſi long-temps.

Ce qui regarde la converſion des femmes, eſt encore plus difficile. Une concubine, par exemple, reconnoiſt la verité de la Religion, & le malheur de ſon eſtat; elle veut en ſortir, & demande le Bapteſme. On luy dit que la premiere démarche, que ſa foy exige d'elle, eſt de ſe ſéparer de ſon prétendu mary, & de quitter le peché. Elle y conſent, elle le deſire meſme de tout ſon cœur; mais voicy ce qu'elle repreſente. J'appartiens à un Mandarin qui m'a achetée. Si je ſors de ſa maiſon, il a droit ſelon la loy de me reprendre, & de me punir comme ſon eſclave. Si par hazard j'évite ſes pourſuites, où puis-je me retirer, pour eſtre plus ſeûrement? Mes parens, qui m'ont venduë, n'oſeroient me recevoir, & je tomberay infailliblement entre les mains d'un

d'une autre perſonne, qui m'engagera dans l'eſtat que je veux éviter. Il faut donc demeurer dans la maiſon où je me trouve; mais comment réſiſter à un brutal, qui ne conſulte que ſa paſſion, juſtifiée par les loix & par l'exemple de tout l'Empire. J'ay beau luy repreſenter la ſainteté du Chriſtianiſme que je veux embraſſer; mes prieres, mes larmes, ma réſiſtance meſme, & tous les efforts que je ſuis en eſtat de faire, ne ſont pas capables de l'arreſter. Cependant je veux me ſauver, quoi-qu'il m'en couſte. Ordonnez-moy quelque choſe que je puiſſe faire; mais ne me refuſez pas le Bapteſme.

Il arrive auſſi quelquefois qu'un Idolâtre dégouſté par caprice de ſa femme qui eſt Chrétienne, l'accuſe injuſtement, & obtient à force d'argent, la permiſſion de la vendre à un autre; quelquefois meſme il la vend ſans aucune forme de juſtice, & ſe retire dans une autre Province. Cette femme entre les mains de l'adultere, que les loix autoriſent, comment peut-elle éviter le peché, recevoir les Sacremens, & perſeverer dans la foy? En verité les Miſſionnaires ſont bien embarraſſez, & n'ont pour lors d'autre parti à prendre que celuy de la priere; afin que Dieu, qui veut ſincerement le ſalut de tous les hommes, ſe ſerve en ces

occasions de ces moyens secrets, que sa Toute-puissance a coustume d'employer, quand sa Providence ordinaire, & les efforts de nostre bonne volonté sont devenus inutiles.

Nous avons, mon Tres-Reverend Pere, d'autant plus de sujet d'esperer de Dieu ces graces extraordinaires en semblables rencontres, qu'il nous les accorde souvent, lors mesme que nous ne les jugeons pas absolument necessaires. Il est vray que les miracles ne sont pas si communs à la Chine, que l'Etat de cet Empire sembleroit l'exiger. L'Empereur, à qui l'on a raconté ceux que Dieu opere parmi les autres nations, nous en fait quelquefois des reproches. Sommes-nous, dit-il, de pire condition que les Barbares, qui ont vû si souvent leurs malades gueris, & leurs morts ressuscitez? Qu'avons-nous fait à Dieu, pour rendre nostre conversion plus difficile? Vous venez de l'extrémité du monde nous prescher une nouvelle loy, contraire à la nature, élevée au-dessus de la raison; est-il juste que nous vous croyions sur vostre parole? Faites des miracles qui nous répondent de la verité de vostre Religion, & je vous réponds de la sincerité de nostre foy.

On luy a ſouvent dit que Dieu eſtoit le maiſtre de ſes dons, & qu'il en faiſoit le partage ſelon les decrets de ſa ſageſſe éternelle, laquelle il ne nous appartenoit pas d'approfondir : Que quelquefois il n'operoit pas ces prodiges dans la Cour des Rois, parce qu'il prévoyoit le mauvais uſage qu'ils en devoient faire; quelquefois, parce que leur ayant donné plus d'eſprit, plus de penetration qu'aux autres, les graces ordinaires leur ſuffiſoient; au lieu que le ſimple peuple & les nations groſſieres avoient beſoin de ces marques ſenſibles de ſa Toute-puiſſance, pour découvrir plus aiſément la verité. Peut-eſtre auſſi que la prudence charnelle, ſi oppoſée à l'eſprit de JESUS-CHRIST, la moleſſe, l'ambition, la cupidité des grands, attirent ſur eux ce terrible chaſtiment; & que Dieu par un juſte jugement, refuſe des miracles à des gens, qui refuſent eux-meſmes de ſe ſoûmettre aux loix les plus ſimples & les plus ordinaires de la nature.

Mais, Seigneur, luy a-t-on ajoûté quelquefois, la charité de ce grand nombre de Miſſionnaires qui abandonnent avec joye l'Europe, où leur qualité, leurs biens, leur ſcience, devoient naturellement les arreſter; & qui au travers de mille dangers viennent

se sacrifier au bonheur de vos peuples; ce zele, Sire, si desintereſſé, si éclairé, si conſtant, n'a-t-il point quelque choſe de prodigieux, & ne devroit-il pas eſtre auſſi puiſſant pour vous perſuader, que les miracles? S'ils ſont ſçavans, comme voſtre Majeſté en convient, comment s'abuſent-ils eux-meſmes? & s'ils ſont ſages, comme Elle paroiſt en eſtre perſuadée, comment abandonnent-ils tous les plaiſirs de ce monde, pour venir de ſi loin tromper inutilement les autres? Aprés toutes les réflexions qu'ils ont faites depuis cent ans ſur les differentes Religions de la Chine; il ne s'en eſt pas trouvé un ſeul, qui ne les aît toutes jugées contraires à la raiſon; & depuis tant de ſiecles que nous examinons la Religion Chrétienne, nous n'avons pas vû parmi nous un homme ſage & de mœurs reglées qui l'ait ſoupçonnée de fauſſeté. Ces réponſes ordinairement l'arreſtent, & l'obligent à faire des réflexions qui ne laiſſent pas de l'inquieter.

Au reſte, mon Tres-Reverend Pere, ſi les miracles nous manquent à Pekin, il n'en eſt pas de meſme dans les Provinces. Il s'y en fait en pluſieurs endroits, & ceux du Pere Faber ſont ſi univerſellement reconnus, qu'il eſt difficile de ne les pas croi-

re. Ce n'eſt pas que je vouluſſe eſtre garant de tout ce qu'on en rapporte, auſſi-bien que de pluſieurs autres prodiges qu'on débite quelquefois trop legerement ; mais je ne puis pas au moins douter de ceux dont j'ay moy-meſme eſté témoin : & peut-eſtre, mon tres-Reverend Pere, que vous comptez aſſez ſur ma ſincerité, pour vouloir auſſi les croire ſur mon témoignage.

Dans un village de la Province de *Chenſi*, proche de la ville de *San-nyen*, il y avoit un Idolatre, devot dans ſa loy, & extrémement attaché à ſes ſuperſtitions. Au temps de la pleine-lune, il bruſloit ordinairement à l'honneur de ſes Dieux des papiers dorez, argentez, & pliez en diverſes figures, ſelon la couſtume du pays. Un jour qu'il ſe préparoit à faire devant ſa porte cet eſpece de ſacrifice, il s'éleva un orage qui l'obligea de ſe retirer dans ſa maiſon, où il alluma au milieu d'une ſale ces meſmes papiers, ſans autre précaution ; mais le vent ayant ouvert la porte, les pouſſa de toutes parts, ſans qu'on euſt le temps d'y mettre ordre. Une partie fut portée dans un monceau de paille, & mit ainſi le feu dans la maiſon.

Tout le monde accourut, mais l'incendie devint en un moment ſi grand, qu'il fut impoſſible de l'éteindre. La maiſon qui

joignoit d'un costé celle de l'Idolâtre, appartenoit à un Chrétien, & paroissoit déja à demi enveloppée des flammes que le vent poussoit avec violence, en danger d'en estre bien-tost entierement consumée. Ce pauvre homme accompagné de plusieurs autres, estoit monté sur le toit, & faisoit d'inutiles efforts pour se garentir de l'incendie; quand son frere plein de confiance, s'approcha du feu le plus prés qu'il luy fut possible, & s'estant mis à genoux sur les tuiles: Seigneur, dit-il en regardant le Ciel, n'abandonnez pas ceux qui esperent en vous; tout le bien que vous nous avez donné est icy; si nous le perdons toute la famille est réduite à la derniere extrémité. Conservez-le, mon Dieu, & je vous promets que j'assembleray tous les Chrétiens du voisinage, pour aller ensemble à l'Eglise, vous en marquer ma reconnoissance. En mesme temps il détacha de son Chapelet un petit reliquaire, & il le jetta au milieu des flammes qui couvroient déja une partie de la maison.

Cette action faite d'un air animé, avoit également attiré l'attention des Chrétiens & des Idolâtres, qui fort étonnez de la confiance de leur compagnon, en attendoient l'effet, quand le Ciel se declara tout d'un

coup d'une maniere miraculeuſe. Le vent qui ſouffloit avec violence, tomba ſur le champ, & un vent contraire encore plus fort, s'eſtant en meſme temps élevé, porta, les tourbillons de flames du coſté oppoſé, ſur la maiſon d'un méchant Chrétien, qui avoit depuis peu renoncé à ſa Religion. Elle en fut en un moment conſumée, & devint l'exemple de la punition divine; comme la maiſon, que le Ciel avoit conſervée, eſtoit une preuve ſenſible de ſa protection.

J'eſtois pour lors à deux lieuës de ce village. Il eſt vray que mes occupations empeſcherent que je ne me tranſportaſſe moy-meſme ſur le lieu; mais j'y envoyay des perſonnes ſeures pour s'en inſtruire. Les Payens rendirent les premiers, témoignage à la verité; & quelque temps aprés, les Chrétiens de toute contrée, conduits par celuy qui venoit d'eſtre miraculeuſement exaucé, parurent dans mon Egliſe pour accomplir ſon vœu, où ils firent tous enſemble retentir les loüanges de ce grand Dieu, qui peut ſeul faire entendre ſa voix aux creatures les plus inſenſibles, à la confuſion des faux Dieux, qui ne ſont pas eux-meſmes capables d'entendre celles des creatures raiſonnables.

Il arriva quelques mois aprés une choſe,

qui ne fut pas moins surprenante, & dont les suites furent plus avantageuses à la Religion. Un Idolatre de mediocre condition se sentoit attaqué depuis plusieurs années d'une maladie inconnuë, qui s'estoit mesme communiquée à sa mere & à sa femme. Deux ou trois fois la semaine, ils tomboient dans une foiblesse, qui tenoit au commencement de l'évanoüissement, & qui se changeoit ensuite en de cruelles douleurs de teste, d'estomac & de ventre. Quelquefois ils se trouvoient extraordinairement agitez, comme s'ils eûssent eu une fiévre chaude. Ils perdoient la raison; les yeux leur rouloient dans la teste, & on jugeoit par plusieurs autres postures extraordinaires, que le demon y avoit quelque part.

Ils en estoient d'autant plus persuadez, qu'on trouvoit souvent leur maison en desordre; les chaises, les tables, les porcelaines renversées, sans qu'on sçust à qui attribuer cet effet. Les Medecins interessez à juger que la nature d'un costé, & la malice des domestiques de l'autre, causoient ces divers accidens, employerent tous leurs remedes pour les guerir. Les Bonzes au contraire asseuroient que le diable estoit l'auteur du mal, & demandoient de grosses aumosnes pour en arrester le cours. Ainsi

ces bonnes gens abuſez de part & d'autre, avoient depuis quatre ans, abandonné leurs biens à la cupidité de ces impoſteurs, ſans en recevoir aucun ſoulagement. Cependant, comme la maladie leur laiſſoit de bons intervalles, ils cherchoient ſouvent dans les Villes voiſines, de nouveaux remedes à leurs maux.

Un jour, que cet Idolâtre alloit pour ce ſujet à la capitale, il trouva en chemin un Chrétien, à qui il declara ſon malheureux eſtat. Aſſeurément, dit le Chrétien, c'eſt le Diable qui vous tourmente; mais vous le meritez bien: pourquoy ſervez-vous un ſi méchant maiſtre? Nous autres ne craignons rien de ſemblable, parce que nous reconnoiſſons un Dieu, que les Démons réverent. Ils tremblent meſme devant ſon image, & la croix ſeule, que nous portons les empeſche de nous approcher. Si vous voulez recevoir un portrait de JESUS-CHRIST, que je vous donneray; & l'honorer avec toute voſtre famille, vous en verrez bien-toſt l'effet. Du moins il ne vous en couſtera rien, & vous jugerez par là, que je ne cherche uniquement que voſtre bien.

L'Idolâtre y conſentit; & ayant ſuſpendu la ſainte image dans le lieu le plus honora-

ble de sa maison, il se prosterna devant elle avec respect, & demanda tous les soirs & tous les matins au Sauveur, qu'il gueriſt son corps & qu'il éclairaſt son esprit. Sa mere & sa fille suivirent son exemple, & dés ce moment les Démons abandonnérent le lieu, dont JESUS-CHRIST avoit pris possession.

Ces bonnes gens avançant dans la foy, à mesure que le malin esprit se retiroit, songerent enfin tout de bon à se convertir. Ils me vinrent trouver à *Signanfou*, lieu ordinaire de ma résidence, & me demanderent le Bapteſme. Ils s'estoient déja fait instruire, ils avoient meſme appris par cœur les prieres que nous enseignons aux Cathecumenes; mais comme leur maladie avoit fait du bruit dans le païs, je voulus que tout le monde fuſt témoin de cette converſion, & je me transportay moy-meſme dans leur village, esperant que ce miracle y pourroit establir ſolidement le Chriſtianiſme.

Auſſi-toſt que je parus, tous les habitans me ſuivirent au lieu où l'image estoit encore ſuſpenduë. Alors je commençay par leur remontrer qu'il n'estoit pas queſtion de diſputer ſur la verité de noſtre ſainte Religion, puiſque Dieu avoit déja parlé par un miracle manifeſte; mais que je les avois aſſem-

blez pour les instruire, & pour les baptiser. Car enfin, leur dis-je, que souhaittez vous encore, pour estre convaincus de la foiblesse de vos Dieux, & de la puissance du nostre? Le Démon s'est mocqué de vous, tandis qu'on ne luy a opposé que des idoles; mais il n'a pû tenir contre l'image seule du Dieu des Chrétiens. Pensez-vous aprés vostre mort échaper à ce Dieu, dont l'Enfer reconnoist le pouvoir, & éprouve à tout moment la justice?

La foule m'interrompoit par mille objections ridicules, ausquelles je répondois aisément. Enfin quelques-uns me dirent, que le Diable n'avoit point de part à la maladie dont il s'agissoit; qui toute extraordinaire qu'elle parust, pouvoit neanmoins venir de plusieurs causes naturelles. Voilà, leur dis-je, ce qu'on peut dire de plus raisonnable; mais cela mesme ne diminuë rien de la grandeur du miracle. Que la maladie vienne du Démon, ou de la nature, c'est ce que je ne veux pas examiner; mais il est du moins certain, que la gueriſon vient de Dieu dont cet homme a réveré l'image; & qu'il ne faut pas moins de puissance pour guerir les maladies naturelles, que pour chasser les Démons. Cette raison, que je rendis sensible, devoit faire une égale im-

zes luy perſuadérent, que cette maladie n'avoit eſté qu'une feinte de ſa belle mere; & cette ſeule penſée le mit dans un chagrin, qui le rendit inſupportable à toute ſa famille, & ſur tout à ſa femme, laquelle dés ce moment, devint pour luy un objet d'averſion. On eût beau luy repreſenter ſon erreur & la malignité des Bonzes, il proteſta toûjours, que ſi elle ne reprenoit ſon ancienne religion, il la rendroit toute ſa vie malheureuſe.

Dieu, pour le deſabuſer, permit au Démon de tourmenter, comme auparavant, ſa femme; elle tomba donc dans ſes premieres convulſions. Elle eſtoit ſur tout effrayée per la veuë d'une infinité de ſpectres, qui ne luy donnoient pas un moment de repos: agitée, languiſſante, abandonnée à l'inhumanité de ſon mari, qui la battoit cruellement, elle menoit en apparence une vie malheureuſe; mais comme elle eſtoit inébranlable en ſa foy, Dieu la ſoutenoit toûjours, & temperoit par les douceurs intérieures de ſa grace, l'amertume de tous ces maux; il la conſoloit meſme par des viſites ſenſibles, par ſes paroles, & par des ſentimens ineffables, qu'il répandoit de temps en temps en ſon ame. Deſorte que cet eſtat, qui luy attiroit la compaſ-

ſion de tout le monde, eſtoit pour elle un avant-gouſt du Paradis. C'eſt ainſi qu'elle s'expliquoit elle-meſme à ſa mere, qui me le racontoit en pleurant; car ſon mary ne me permettoit pas de la voir.

Au commencement je n'ajouſtois pas beaucoup de foy à ces diſcours; mais enfin je fus perſuadé qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel. Car un jour arrivant dans un village éloigné de vingt lieuës de la capitale, où je faiſois mon ſejour ordinaire, j'y trouvay cette bonne femme, avec un grand nombre de Chrétiens des bourgades voiſines, qu'elle avoit pris ſoin d'aſſembler, perſuadée que je m'y rendrois au moment meſme qu'elle avoit marqué, comme il arriva en effet. Cela me ſurprit, car je n'avois pas eu deſſein d'y venir; & ce n'eſtoit que par accident, que cinq ou ſix heures auparavant, on m'y avoit déterminé; de ſorte que perſonne ne pouvoit l'avertir de ma réſolution.

Je l'appellay en particulier, pour ſçavoir d'où luy eſtoit venu cette connoiſſance. Elle me dit que ſa fille, aprés une violente attaque du Démon, avoit eſté viſitée de noſtre Seigneur; & qu'aprés cette extaſe, elle luy avoit conſeillé d'avertir les Chrétiens, & de les conduire à ce village; parce qu'aſſeu-

rément je m'y rendrois un tel jour. Au reſte, ajoûta-t-elle, puiſque je ne puis y aller moy-meſme, & que mes pechez me rendent indigne de participer aux ſacrez myſtere ; priez du moins le Pere d'offrir le ſaint Sacrifice de la Meſſe pour moy & pour la converſion de mon mary. Cette pauvre mere, en me racontant cet accident, pleuroit amerement ſur l'eſtat preſent de ſa fille ; neanmoins l'accompliſſement de cette Prophetie la conſola & la fortifia dans ſa foy. Je ne ſçay ce qui eſt arrivé depuis ce temps-là, parce que la neceſſité des affaires m'obligea d'abandonner cette Province.

Les choſes extraordinaires que j'y avois vûës, la ferveur des Chrétiens, & la diſpoſition des Idolâtres à ſe convertir, m'avoient inſpiré pour leur ſalut un veritable zele ; & je ſouhaitois de tout mon cœur donner le reſte de ma vie, à la culture de cette precieuſe portion de l'heritage du Seigneur ; mais des raiſons ſuperieures m'en arracherent malgré moy ; & ce fut en cette ſeparation, que je ſentis plûs que jamais ce que je perdois.

Ces bonnes gens toûjours pleins d'affection pour leurs Paſteurs, furent ſur le point de me faire violence ; mais quand ils connurent qu'ils ne pouvoient m'arreſter ſans

s'opposer à la volonté de Dieu, ils s'abandonnerent à la douleur, & me donnerent tant de marques de leur affection, que je n'ay jamais moy-mesme versé des larmes plus veritables & plus ameres. Ils m'attendoient en foule sur le grand chemin, ou durant plus d'une lieuë, ils avoient dressé des tables d'espace en espace, couvertes de toutes sortes de fruits & de confitures. Il falloit à tout moment s'arrester, non pas pour manger, mais pour écouter leurs plaintes, & les consoler de ce que je les laissois sans Pasteur. Ils me firent promettre de revenir au plûtost, ou de leur envoyer quelqu'un en ma place. Ce fut ainsi que j'abandonnay ces fervens Chrétiens, attendri par leurs larmes ; mais beaucoup plus édifié de leur foy, & de l'innocence de leur vie.

Dieu, qui connoissoit la violence que j'estois obligé de me faire, me consola par une conversion éclatante, qu'il opera luy-mesme à l'extrémité, & dans le dernier village de cette Province. Elle a quelque chose de si extraordinaire que je ne puis m'empescher de la rapporter.

J'estois parti de *Signanfou*, capitale de la Province, la veille d'une Feste considerable de la Vierge, que je devois naturelle-

ment passer en cette Eglise, où la foule & la devotion des Fidelles m'invitoient à dire ce jour-là la Messe, & à leur administrer pour la derniere fois les Sacremens. Il semble mesme que l'édification publique demandoit que j'en usasse de la sorte; tout le monde m'en prioit, & je ne sçay comment, contre toute sorte de raison, je m'opiniastray à ne pas differer mon voyage d'un moment; mais il est vray que je sentois interieurement je ne sçay quelle ardeur, qui ne me permettoit pas de m'arrester.

Je fis plus, car malgré la superstition des Chinois, qui ont des momens heureux & malheureux pour le commencement des voyages, j'obligeay mes guides idolâtres de partir un jour que le Calendrier avoit mis au nombre des jours malheureux. On estoit surpris de ma précipitation, & moy-mesme y faisant quelque temps aprés reflexion, je ne pus m'empescher de la condamner, ne sçachant pas encore par quel esprit j'estois pousse; mais Dieu me le fit bien-tost connoistre. Le quatriéme jour aprés mon départ, je continuois mon voyage, & j'estois sur le point d'arriver à la derniere ville du Chensi, quand un homme, qui couroit la poste, passant auprés de moy, tomba, &

par ſa chute penſa me renverſer de l'autre coſté. Cet accident m'arreſta un moment, & donna le temps au courier, qui s'eſtoit relevé; de me conſiderer.

Quoy-que la foule des paſſans fuſt grande, ma longue barbe & mon air Européen me fit d'abord reconnoiſtre pour Miſſionnaire. Je ſuis bienheureux, me dît incontinent cet homme, de vous rencontrer; l'accident qui m'eſt arrivé, m'épargne un grand voyage, & vous engagera à faire une bonne action. Mon maiſtre, qui demeure à demi-lieuë d'icy, m'avoit ordonné d'aller en poſte à Signanfou, pour vous engager à le venir voir. Il eſt malade depuis pluſieurs mois, & nous croyons qu'il penſe ſerieuſement à ſa converſion. Auſſi-toſt je laiſſay le grand chemin pour le ſuivre, & nous arrivaſmes à ſa maiſon à une heure aprés midy.

C'eſtoit un Docteur recommandable par ſa naiſſance & par ſa capacité, originaire de Pekin, mais exilé depuis quelques années dans le Chenſi, pour je ne ſçay quelle méchante affaire. Le temps de ſon exil finiſſoit, & il eſtoit réſolu de retourner à la Cour, dés que ſa ſanté luy permettroit de ſe mettre en chemin; car il ne jugeoit pas ſa maladie dangereuſe. La fiévre l'avoit

quitté, & à une toux prés, qui le preſſoit de temps en temps, & qui l'obligeoit encore de garder le lit, il ne ſentoit aucune incommodité conſiderable.

Comme ſon valet ne venoit que de partir, dés qu'il me vit entrer avec luy, il fut ſaiſi d'étonnement, comme ſi Dieu m'euſt tranſporté en un moment dans ſa maiſon. Eſt-il poſſible, s'écria-t-il en pleurant, que le Ciel faſſe des miracles pour un miſerable comme moy! Dieu me ſollicite depuis vingt ans d'aller à luy, ſans avoir rien obtenu de mon endurciſſement; il n'y a qu'un moment que je le prie de venir à moy, en la perſonne d'un de ſes Miniſtres; non-ſeulement il m'écoute, mais il prévient meſmes mes deſirs. Cela n'eſt point naturel, & cette grace acheve de me changer. Vous connoiſſez par-là, mon Pere, que ce grand Dieu prend quelque intereſt en mon ſalut, & qu'il ſouhaite que vous y contribuïez quelque choſe de voſtre part.

Enſuite, continuant à parler: Vous voyez, me dit-il, ma femme, mes enfans & ma fille; ils ſont tous Chrétiens depuis long-temps, & je puis dire que Dieu s'eſt ſervi de moy, pour les détromper de leurs erreurs. Je leur ay donné vos livres, je leur en ay expliqué les maximes & la morale. La

ſainteté que voſtre Religion inſpire m'avoit perſuadé que j'aurois une famille reglée, dés qu'elle ſeroit Chrétienne; je n'y ay point eſté trompé, & je n'aurois rien à me reprocher, ſi j'avois ſuivi leur exemple; mais il y a long-temps que j'ay taſché de leur inſpirer le bien, ſans pouvoir me réſoudre à le pratiquer moy-meſme. Il eſt temps de ſuivre la voye que j'ay montrée aux autres. La Cour, où j'iray bien-toſt, n'eſt pas un lieu propre à ſe convertir; & j'ay crû que je devois dés à preſent chercher Dieu, de crainte que le grand monde, où je vas m'engager, ne m'empeſchaſt enſuite de le trouver.

Toute ſa famille, qui nous entouroit alors, pleuroit de joye; mais ce qui me touchoit le plus, eſtoit la ferveur que je voyois répanduë dans les yeux, dans l'air, dans tous les mouvemens du malade. Il eſtoit prés de deux heures, je n'avois encore rien pris, & je voulus du moins remettre ſon inſtruction & ſon Bapteſme aprés le diſner; mais il ne me fut pas poſſible d'obtenir un moment de délay. Je commençay donc à l'interroger, & il eſtoit ſi preſt ſur tous les articles de la Religion, que je me rendis enfin à ſes preſſantes ſollicitations. Je le baptiſay, & il accompagna toute l'a-

ction de ſentimens ſi vifs & ſi ardens d'amour, d'humilité, de foy, & d'eſperance, que rien en ma vie ne m'a fait mieux ſentir ce que peut l'Eſprit ſaint dans un cœur, quand il veut luy-meſme le former, ſans le ſecours de ſes Miniſtres. Quelque temps aprés je le laiſſay plein de conſolation, & je me retiray dans une chambre, pour prendre un moment de repos, dont j'avois un extréme beſoin.

Mais à peine y avois-je eſté une demi-heure, que j'entendis des cris dans toute la maiſon. On m'appelloit de toutes parts; & eſtant accouru au bruit & à la chambre du malade, je le trouvay expirant entre les mains de ſes enfans & de ſa femme. Je taſchay de luy rappeller les derniers ſentimens de ſon Bapteſme, il répeta encore d'une voix mourante les noms de JESUS & de MARIE; mais il reçut l'Extréme-Onction preſque ſans connoiſſance; aprés quoy il rendit doucement l'eſprit. Tous ceux qui eſtoient preſens crioient au miracle; & repaſſant ce qui m'étoit arrivé à mon départ, ſur le chemin, & dans la maiſon; ils ne doutoient point que tout cela n'euſt eſté ménagé par la Providence, qui s'eſtoit ſervie de ces voyes ſecretes pour luy procurer une ſi heureuſe fin.

Pour lors l'Eſprit du Seigneur s'empara de tous les cœurs. Perſonne ne pleuroit, & la joye ſpirituelle fut ſi grande, qu'on n'entendoit par-tout que benedictions, loüanges & actions de graces à ce Dieu de bonté, qui venoit d'operer de ſi grandes merveilles en ſon ſerviteur. Ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'on ne remarquoit point en luy cette difformité que la mort laiſſe ordinairement aprés ſoy; au contraire, je ne ſçay quel air de douceur & de devotion paroiſſoit répandu ſur ſon viſage, & marquoit aſſez le bienheureux eſtat de ſon ame. On le mit ſur un lit de parade, ſuivant la couſtume, où je le trouvay le lendemain plus de vingt-heures aprés, de la meſme maniere; ayant d'ailleurs les mains & les bras auſſi flexibles que s'il n'euſt eſté qu'endormi.

C'eſt ainſi que Dieu par un de ces profonds ſecrets de ſa prédeſtination, va quelquefois éclairer une ame au milieu des tenebres de l'idolâtrie, & l'arracher à l'Enfer par une ſuite de pluſieurs miracles; tandis qu'une infinité d'autres, élevez dans le ſein de ſon Egliſe, ſont par un juſte jugement abandonnez à leur ſens réprouvé.

Ce ſont-là, mon Tres-Réverend Pere, les choſes les plus extraordinaires, qui me ſont arrivées durant le peu de temps que

j'ay eu ſoin de la Miſſion de Chenſi. Si je ne parle point de ce qui ſe paſſe dans les autres Provinces de la Chine, ce n'eſt pas que Dieu n'y opere de ſemblables merveilles; mais comme je n'en ay pas de memoires exacts, je craindrois en racontant ce que j'ay oüi dire, de manquer à quelques circonſtances conſiderables; & j'aime mieux les laiſſer écrire dans la ſuite, à ceux qui en ſont mieux inſtruits que moy.

Voicy ce que je puis encore ajoûter pour vous donner une connoiſſance plus exacte du bien qui ſe fait dans ce grand Empire. Il y a plus de deux cens Egliſes ou chapelles particulieres, dédiées au vray Dieu & gouvernées par des ſuperieurs Eccleſiaſtiques. Pekin, Nankin & Macao ont chacun un Eveſque ordinaire, à la nomination du Sereniſſime Roy de Portugal, qui continuë par ſon zele & par ſes liberalitez, de ſoûtenir dans tout l'Orient le Chriſtianiſme, que ſes illuſtres Prédeceſſeurs y ont eſtabli avec tant de gloire.

Les autres Provinces, quand je ſuis parti, eſtoient ſous la direction de trois Vicaires Apoſtoliques, dont * l'un eſt Italien de l'Ordre de ſaint François, & * les deux au-

* Le R. Pere de Leoniſſa.
* M. Maigrot, & M. Pin.

tres ſont Eccleſiaſtiques, François de nation, Docteurs de Sorbonne, & d'un merite ſingulier. Les Miſſionnaires, qui y travaillent ſous leurs ordres, ſont auſſi de differentes nations. Il y a quatre Eccleſiaſtiques du Seminaire des Miſſions étrangeres de Paris, parmi leſquels M. l'Abbé de Lionne ſe diſtingue par ſon zele & par ſon application à l'eſtude des langues. On compte à peu prés autant de Peres de S. Dominique, douze ou quinze Peres Franciſcains, & trois ou quatre de l'Ordre de ſaint Auguſtin. Tous ces Religieux ſont Eſpagnols, & viennent à la Chine par Manille.

Les Jeſuites, qui ont fondé cette Miſſion, & qui par les faveurs extraordinaires des Sereniſſimes Rois de Portugal, auſſi-bien que des Empereurs de la Chine, ſe ſont trouvez en eſtat de faire des établiſſemens conſiderables, y entretiennent un plus grand nombre de Miſſionnaires. Il y en avoit environ quarante, lorſque je ſuis parti. Depuis ce temps-là, les Peres Grimaldi & Spinola * y en ont conduit pluſieurs autres; mais qu'eſt-ce que quarante & ſoixante ouvriers dans un champ ſi vaſte? Plaiſe au divin Pere de famille d'écouter

* Le P. Spinola eſt mort en chemin.

la voix de ceux qui y travaillent, & qui accablez ſous *le poids du jour & de la chaleur*, demandent du ſecours; ou du moins de répandre abondamment ſur nous ce premier Eſprit de l'Evangile, qui dans la perſonne d'un ſeul Apoſtre, ſuffiſoit autrefois pour convertir les plus grands empires.

Ce n'eſt pas que l'eſtat preſent, où ſe trouve la Religion, ne ſoit un tres-grand ſujet de conſolation pour ceux qui prennent quelque intereſt à la gloire de JESUS-CHRIST. On travaille par tout avec ſuccés, & il y a peu de Miſſionnaires qui n'y baptiſent chaque année, trois ou quatre cens perſonnes, quelquefois meſme huit & neuf cens. Deſorte qu'en cinq ou ſix années, on compte plus de cinquante mille idolâtres convertis. On baptiſe outre cela tous les ans, quatre ou cinq mille enfans expoſez dans les ruës de Pekin, qu'on va chercher tous les matins de porte en porte, où nous les trovons mourans de froid, de faim, & ſouvent à demi mangez par les chiens. Quand on n'y feroit que ce ſeul bien, les Miſſionnaires ſe croiroient bien payez de toutes les peines qu'ils ſe donnent.

Mais ce qui doit nous animer encore à cultiver cette Miſſion préferablement à tou-

tes les autres, c'eſt l'eſperance de convertir un jour l'Empereur, dont le changement ſeroit infailliblement ſuivi de la converſion entiere de l'Empire. Ainſi quand il faudroit attendre cet heureux moment trois & quatre ſiecles, ſans autre fruit que celuy que nous eſperons à l'avenir, nous ſerions encore trop heureux, de préparer par noſtre patience les voyes du Seigneur dans ce nouveau monde, qui peut-eſtre fera un meilleur uſage de la foy, que nos ſucceſſeurs luy porteront; que n'en fait à préſent l'Europe, de celle que nos Peres luy ont confiée.

Au reſte, quoique parmi les Chrétiens, qui ſont à preſent à la Chine, nous ne comptions plus des Princes & des Miniſtres d'Etat depuis la derniere perſecution du Pere Adam; nous ne laiſſons pas d'y baptiſer toutes les années des Mandarins, des Docteurs, & d'autres perſonnes de qualité. Mais il eſt vray que le peuple fait le plus grand nombre : *Non multi potentes, non multi nobiles*; & ce n'eſt pas d'aujourd'huy qu'on a reconnu que les pauvres ont toûjours eſté dans l'Egliſe, la portion choiſie, & le précieux heritage de JESUS-CHRIST.

J'ay parcouru preſque toute la Chine, je

me ſuis meſme appliqué à compter les fidelles ; mais je n'ay jamais pû en connoiſtre exactement le nombre. Je ſuis neanmoins perſuadé, que ceux qui luy en donnent trois cens mille, ne ſont pas fort éloignez de la verité. Leur ferveur n'eſt pas par tout égale. Ceux de Canton ſe reſſentent beaucoup du voiſinage des Portugais ; & il ne faut pas juger des autres par ceux de *Manille* & de *Macao* ; ils deviennent fervens à meſure qu'ils s'avancent dans les terres.

Le fort du Chriſtianiſme eſt dans la Province de Nankin, & ſur tout dans le territoire de *Cham-Haï*. Mais la foy eſt encore plus vive dans les provinces de Chanton, de Pechely, de Chenſi & de Chanſi. Il y a à proportion autant de Tartares Chrétiens que de Chinois : ceux-cy ſont plus dociles, & plus aiſez à convertir ; mais au temps de la tentation, ils ont beaucoup moins de courage. Les Tartares au contraire naturellement bruſques, plient difficilement ſous le joug de la foy ; mais ceux, dont la grace a une fois triomphé, ont une vertu à l'épreuve des plus grandes perſecutions. Pour ce qui eſt des femmes, qu'on voit plus rarement, quoiqu'elles ſoient beaucoup moins inſtruites que les hommes ; leur in-

nocence, leur assiduité à la priere, leur soumission aveugle aux dogmes de la foy & aux pratiques les plus severes du Christianisme, suppléent en quelque façon à ce qui leur manque de connoissance, pour le détail de nos mysteres.

Il seroit à souhaiter que la beauté de nos Eglises répondist à la ferveur des Chrétiens. Mais outre que les Chinois ne sont pas de grands Architectes, cette nouvelle Chrestienté, ébranlée si souvent par les persecutions, composée la plus part de gens pauvres, tolerée seulement, & toûjours obligée de garder beaucoup de mesures, n'a pas encore esté en estat de bastir des Temples fort magnifiques. Cependant il y a de quoy s'estonner, que les Missionnaires avec un aussi petit fond que le leur, ayent pû faire en cette matiere de si grands efforts.

L'Eglise de Pekin est fort bien bastie, le frontispice, dont les pierres ont esté posées par les Missionnaires mesmes, est bien entendu, & d'un assez bon gousl. Celles de *Kiam-Cheou*, de *Chambay*, de *Fou-tçhéou*, celle que les Peres de saint François ont à Canton, & plusieurs autres sont aussi belles que nos Eglises ordinaires d'Europe. Mais l'Eglise de *Ham-tçhéou* estoit d'une

propreté qu'on ne pouvoit assez admirer ; on n'y voyoit que dorures, que peintures, que tableaux ; tout en estoit orné : il y avoit mesme du dessein & de l'ordre. Ce beau vernis rouge & noir, que les Chinois sçavent si bien mettre en œuvre, & auquel ils donnent tant de relief, par les fleurs d'or & les autres figures dont ils l'enrichissent, faisoit par tout le plus bel effet du monde.

Mais cette belle Eglise, le fruit de la devotion des Chrétiens, & du zele du Pere Intorcetta, vient d'estre réduite en cendres, par un incendie qui a consumé un grand quartier de la ville ; & il y a de l'apparence que de long-temps, on ne sera en estat de faire rien de semblable. Nous nous consolerons neanmoins de cette perte, pourvû qu'il plaise à nostre Seigneur de détruire en mesme temps cette foule d'idoles, qui inondent tout l'Empire ; & qu'il veuille bien s'élever des temples vivans dans les cœurs des nouveaux fidelles, où il soit honoré en esprit & en verité ; & dans lesquels, au défaut de nos Eglises, on luy offre continuellement des sacrifices de loüanges.

Je ne vous parle point, mon Tres-Reverend Pere, de ce qui s'est passé dans les Indes, où les révolutions d'un grand Royau-

me, la jalousie de quelques Européens, & les traverses continuelles des heretiques ont rompu toutes les mesures que la prudence Chrétienne nous avoit obligez de prendre, pour le bien de la Religion. De sorte que la pluspart de nos Missionnaires François ont esté jusqu'icy plus illustres par leurs souffrances, que par la conversion des Idolâtres.

Les uns aprés avoir passé plusieurs années dans les prisons les plus obscures, commencent à peine à voir le jour, & ne sont pas mesme encore en estat d'exercer librement leur ministere. Les autres, chassez de leurs établissemens, errent de toutes parts sur les mers les plus orageuses, traisnant aprés eux le debris de leurs Missions ruinées; & pour retourner aux extrémitez du monde, ils se remettent pour la quatriéme fois à la merci des flots & de leurs ennemis.

Plusieurs ensevelis dans les naufrages, ou accablez par les fatigues, ont déja fini glorieusement leur carrierre; & si leurs compagnons vivent encore, ce n'est que pour consommer plus lentement le sacrifice de leurs vies, dans les maladies habituelles que les premiers travaux leur ont attirées.

Vous voyez mon Tres-Reverend Pere, quelles ſont les perſonnes dont je veux parler. Vous en ſçavez les noms, vous en connoiſſez le merite; & depuis qu'ils furent choiſis dans le grand nombre de ceux qui ſe preſenterent pour les Indes, vous les avez toûjours honorez d'une affection tres-particuliere. Oſeray-je ajoûter que non contents de les envoyer, vous les ſuiviſtes en quelque maniere vous-meſme; & que vous devinſtes le compagnon ou plutoſt le chef de leur Apoſtolat; prenant part, comme le plus fervent Miſſionnaire, aux ſuccés de leurs ſaintes entrepriſes, entrant avec zele en tous leurs travaux; les délivrant par une puiſſante protection de leurs chaiſnes, ou du moins en diminuant le poids par des lettres conſolantes & pleines de cette vive foy, qui fait trouver du plaiſir dans les peines les plus rudes.

Ce courage, mon Tres-Reverend Pere, que vous nous avez inſpiré, adoucit non ſeulement nos ſouffrances, mais nous fait encore eſperer que les ruines de ce grand édifice, que nous commencions à élever à la gloire de Dieu, ſerviront un jour de baſe à un autre ouvrage, encore plus conſiderable & plus ſolide que le premier.

Ainſi ni le naufrage de trois de nos fre-

res [a] ensevelis dans la mer; ni la perte de quatre autres [b], qui ont sacrifié leurs vies dans les vaisseaux, au soulagement des malades; ni la mort d'un plus grand nombre encore [c], que les fatigues des Missions nous ont enlevez dans les Indes; ni les prisons du Pegu, de Siam, de Malaque, de Batavie, de Roterdam, de Midelbourg, où les payens & les heretiques ont tour à tour éprouvé nostre patience; tout cela, dis-je, ne nous rebutte point, persuadez que comme JESUS-CHRIST s'est servi de sa croix pour establir la Religion; ainsi les Croix des Missionnaires doivent toûjours estre le fondement de leurs Eglises & comme la semence des nouveaux Chrétiens.

Cependant ces premiers travaux n'ont pas esté tout-à-fait steriles. On a baptisé à Poudychery plus de quatre cens enfans idolâtres; on a secouru les peuples de la coste de Coromandel, de l'isle de Ceylan, du Pegu, de Bengale. On a travaillé avec succés en plusieurs Provinces de l'empire du

a Les Peres Bernabé, Thionville, Nivart.

b Les Peres Rochete, le Blanc. Les Freres Serlu & Daudy.

c Les Peres Richaud, de Baise, Archambaut, Espagnac, S. Martin, Duchats, le F. Cormier, &c.

Mogol, & sur tout dans les Missions de Manduré; Missions, où nous voyons renaître de nos temps les premiers siecles de l'Eglise; où les fidelles extrémement pauvres & privez de toutes les douceurs de la vie, semblent ne vivre que de foy, d'esperance, & de charité; où les Missionnaires, pour s'accommoder aux coustumes du pays & s'attirer la confiance des peuples, passent toute leur vie dans les forests, à demi nuds, & brûlez par les rayons du soleil; marchent presque toûjours sur les sables ardens, ou dans des chemins pleins d'épines, ne prennent pour toute nourriture qu'un peu de ris avec quelques herbes insipides, & ne boivent que de l'eau jaune & bourbeuse des fossez ou des marais.

C'est-là qu'un grand nombre de nos Peres ont souffert & souffrent encore tous les jours les prisons, les chaisnes, les foüets, & tous les tourmens que l'enfer a coustume de suggerer aux ennemis de nostre sainte foy; c'est-là que le Pere *Brito* illustre par sa naissance & par l'estime particuliere dont le Sereniſſime Roy de Portugal l'honoroit; mais beaucoup plus encore, par ses rares vertus, eut le bonheur il y a deux ans, de donner sa vie pour la querelle de JESUS-CHRIST: & où ses freres à son exemple,

taſchent par leur ferveur d'obtenir du Ciel la meſme grace.

Peut-eſtre que ce portrait, mon Tres-Réverend Pere, ne plaira pas aux gens du monde, peu faits à donner aux ſouffrances le juſte prix qu'elles meritent, & *à gouſter ce qui eſt de l'eſprit de Dieu*; mais je ſçay bien qu'il ne ralentira pas le zele de nos Peres qui vivent en France, & qui aſpirent depuis tant d'années à nos penibles emplois.

Ces miſſions ont pour eux d'autant plus d'attraits, qu'elles paroiſſent aux autres plus affreuſes: s'ils n'eſperoient trouver dans les Indes que les croix ordinaires, auſquelles la Providence aſſujettit tous les Etats du monde, & dont JESUS-CHRIST a particulierement enrichi le Chriſtianiſme; contents de la vie religieuſe & des excellentes vertus qu'on y pratique, ils n'auroient peut-eſtre jamais penſé à quitter leurs amis, leurs parens, leur patrie; mais ils cherchent ailleurs, ſelon le conſeil de l'Apoſtre, ce qui nous *manque icy de la Paſſion de* JESUS-CHRIST; & ils veulent remplir toute l'étenduë, toute la largeur, & toute la profondeur de cette divine loy, qui les porte avec ſaint Paul à devenir les victimes de la plus pure chari-

té, jusqu'à se faire anathêmes pour le salut de leurs freres.

Ce sont-là neanmoins ces Apostres, mon Tres-Réverend Pere, que l'envie nous peint quelquefois en France avec de si noires couleurs; & que l'heresie toûjours opposée au veritable zele, accuse si souvent d'ambition, d'avarice, d'impieté & d'idolatrie; ils sont trop heureux d'estre en butte à tous les traits de la calomnie, pourvû qu'ils n'ayent pour ennemis que ceux de l'Eglise & de la verité; & certainement la guerre, que de semblables adversaires leurs declarent avec tant d'animosité dans l'Europe, ne les justifie pas moins, que celle qu'ils declarent eux-mesmes si ouvertement au Paganisme dans les Indes.

Cependant quelque justice que les hommes sages leur fassent sur ce point, il est tres-vray que cela ne suffit pas pour les justifier devant Dieu, aux yeux duquel *les Anges mesme ne sont pas sans tache.* Aprés tous les efforts de nostre zele, il faut non seulement reconnoistre avec humilité que nous sommes tous *des serviteurs inutiles*, mais avoüer encore avec des sentimens de frayeur, qu'en vain nous gagnerions à JESUS-CHRIST toutes les nations de la terre, si

nous ſommes aſſez laſches que de negliger noſtre propre ſalut, & de nous perdre malheureuſement nous-meſmes. Je ſuis avec un profond reſpect,

Mon Tres-Réverend Pere,

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant ſerviteur, L. J.

# LETTRE XIII.

## A Monseigneur LE CARDINAL DE JANSON.

*La Religion Chrétienne nouvellement approuvée par un Edit public, dans tout l'Empire de la Chine.*

MONSEIGNEUR,

Il semble que le Ciel sensible aux travaux de nos Missionnaires, qui depuis plusieurs années ont arrosé la Chine de leurs sueurs, veüille enfin établir solidement cette nouvelle Eglise. Jusqu'icy elle a esté sujette à une infinité de révolutions, florissante sous le regne de quelques Empereurs, persecutée au temps de leurs minoritez, & presque entierement ruinée durant les troubles domestiques; mais toûjours chancelante par la rigueur des loix qui ont laissé le droit de la détruire, à ceux mesme qui l'ont le plus favorisée.

Car les Tribunaux souverains de la Chi-

ne, ennemis declarez de tout culte étranger, plûtoſt par un eſprit de politique, que par un attachement ſincere à la religion du pays, ont ſouvent condamné la loy chrétienne & puni ſeverement ceux qui avoient le courage de l'embraſſer. Pluſieurs ne laiſſoient pas d'écouter la voix de Dieu plûtoſt que celle des hommes ; mais la pluſpart craignant pour leur fortune, bien loin de ſuivre la verité connuë, n'oſoient pas meſme s'en inſtruire.

Il y a cent ans que nous tâchions par toutes ſortes de voyes, de lever cet obſtacle, preſque invincible à la converſion des grands. L'heure du Seigneur n'eſtoit pas encore venuë. Il vouloit exercer la patience des Chrétiens, éprouver la conſtance des Miſſionnaires, & augmenter par là le merite des uns & des autres. Mais enfin cet heureux moment vient d'arriver, & l'Empereur a donné à ſes ſujets une entiere liberté de conſcience, en approuvant par un Edit public la loy chrétienne, dans toute l'étenduë de ſon Empire. * *Vous avez, Seigneur, rompu les chaiſnes qui tenoient voſtre ſainte Religion captive. C'eſt à preſent que nous pouvons ſans danger vous offrir des ſacrifices, & invoquer publiquement vôtre nom. Nous vous preſenterons nos vœux,*

Pſal. 115.

*non plus en ſecret comme auparavant, mais en preſence de tout le peuple, dans les Temples qu'on nous permet d'élever à voſtre gloire, & qui vont faire de l'ancienne Babylone, une nouvelle Jeruſalem.* Voicy, MONSEIGNEUR, l'occaſion & toute la ſuite de cet heureux évenement.

LE Pere Alcala Dominicain Eſpagnol, l'un des plus zelez Miſſionnaires de la Chine, avoit acheté une maiſon à *Lanki*, petite ville de la Province de *Chekiam*. Quoique cet établiſſement fuſt expreſſément contre l'Edit de 1669. le Mandarin du lieu, qui ne s'y eſtoit point oppoſé, ayant dans la ſuite eſté choqué de quelques paroles indiſcretes, qui échapperent aux domeſtiques de ce Pere, reſolut de ne pas diſſimuler davantage, & de proceder juridiquement contre luy.

Il demanda donc au Miſſionnaire comment il avoit oſé s'établir dans la Ville? pourquoy il y preſchoit une loy étrangere? & meſme de quel droit il pouvoit demeurer dans l'Empire? Ce Pere avoit bien prévû l'orage, & il s'y eſtoit déja préparé. Je « m'étonne, Seigneur, dit-il en répondant « au Mandarin, que vous me faſſiez à preſent « un crime, d'une choſe que vous n'avez pas «

» desapprouvée dans les commencemens.
» Vous sçavez bien que depuis quelques an-
» nées l'Empereur conserve dans l'Empire
» cinq de mes freres Européens, (il vouloit
» parler de nous) que non-seulement il les
» a appellez à la Cour, mais encore que par
» un Edit public il leur a donné pouvoir de
» s'établir en quelque endroit du Royaume
» qu'il leur plairoit; c'est pour l'un d'eux que
» j'ay acheté cette maison, & je m'y suis lo-
» gé, jusqu'à-ce qu'il vienne luy-mesme en
» prendre possession.
» Au reste, vous sçavez aussi qu'il fut per-
» mis aux anciens Missionnaires de rentrer
» dans leurs Eglises, quand l'Empereur leur
» fit la grace de les rappeller de leur exil.
» Consultez là-dessus vos registres, & vous y
» trouverez mon nom.

Quelque mois aprés un autre Mandarin sollicité par celuy de *Lanki*, ou du moins poussé par son exemple, resolut d'arrester le progrés de nostre sainte loy: il en défendit l'exercice dans toute l'étenduë de son gouvernement, par une Ordonnance qu'il fit afficher en differens endroits. La Religion y estoit traitée d'une maniere si injurieuse, que le Pere Intorcetta de nostre Compagnie, & Missionnaire dans la Capitale de cette Province, ne crut pas pouvoir

diſſimuler cet affront ſans trahir ſon miniſtere.

Il crut meſme eſtre en droit d'accuſer dans les formes cet ennemi declaré de l'Evangile, dont la conduite eſtoit ſi éloignée des intentions de l'Empereur. Car ce Prince peu d'années auparavant, avoit de ſa propre main rayé pluſieurs lignes d'un livre, qui mettoit la loy chrétienne au nombre des ſectes dangereuſes & des hereſies populaires. Ce livre eſtoit d'un grand poids, non-ſeulement à cauſe de ſon Auteur, illuſtre par ſa qualité & par ſon merite; mais beaucoup plus, parce qu'on l'avoit compoſé pour l'inſtruction du peuple, à qui, ſelon la couſtume, il devoit eſtre lû pluſieurs fois durant l'année.

Le Pere Intorcetta jugea donc que c'étoit une temerité puniſſable dans un petit Mandarin, de condamner de ſon autorité privée, ce que l'Empereur ſembloit avoir approuvé. De ſorte que ce Pere écrivit une lettre extrémement forte au Gouverneur de la capitale, dans laquelle il le prioit d'obliger cet Officier ſubalterne de ſe dédire & de faire déchirer cet écrit injurieux. Il ajoûtoit meſme que pour réparer cette faute, il ſouhaitoit que le Mandarin fit mettre d'autres affiches en la place des premieres,

plus favorables à la Religion, & plus conformes aux intentions de l'Empereur.

Le Gouverneur envoya cette lettre au Mandarin, & par malheur on la luy rendit un jour d'Audience, à la vûë du peuple, & au temps meſme qu'il eſtoit occupé à rendre la juſtice. Il fut ſi ſenſible à cet affront, que contre la couſtume des Chinois, & malgré ſon phlegme naturel, il ſe leva de ſon tribunal, tranſporté de colere, ſe plaignit de l'audace du Miſſionnaire, & proteſta tout haut qu'il s'en vengeroit.

Pour mieux réüſſir, il ſe joignit au Mandarin de *Lanki*, & prit avec luy des meſures pour détruire entierement, s'il pouvoit, la Religion Chrétienne. Ils commencerent d'abord par attaquer le Pere Dominicain, dont ils eſperoient venir plus facilement à bout, car ils ne pouvoient ſe perſuader qu'il fuſt du nombre des anciens Miſſionnaires. Pour s'en éclaircir, ils firent venir des copies authentiques de toutes les procedures qu'on avoit faites durant tout le cours de la perſecution contre le Pere *Fii* (car c'eſtoit ſon nom) à deſſein de le confronter avec luy-meſme.

C'eſt une adreſſe aſſez ordinaire aux Mandarins Chinois, d'interroger les criminels, non-ſeulement ſur les faits, mais

encore sur une infinité de circonstances inutiles, faisant écrire avec beaucoup de soin tout ce qu'on y répond. Ainsi, aprés avoir long-temps parlé de tout autre chose, pour distraire l'esprit, ils retombent tout à coup sur l'affaire dont il s'agit: ils recommencent plusieurs fois l'instruction, ils changent l'ordre des interrogations, & supposent adroitement des réponses contraires à celles que le coupable a données, afin de le faire couper, & de démesler ainsi plus aisément la verité.

Le Pere Alcala auroit sans doute esté fort embarrassé, si par une providence particuliere il n'eust conservé une copie de ces anciennes procedures. Sçachant dont l'intention de ses Juges, il s'instruisit si bien de tout ce qui s'étoit autrefois passé en cette matiere, & parla si conformément au premier interrogatoire, que ses ennemis ne purent jamais se prévaloir contre luy de ses réponses.

Ainsi, toute la tempeste retomba sur le Pere Intorcetta, contre qui ils estoient beaucoup plus animez; mais parce que ce Pere ne demeuroit pas dans le lieu de leurs gouvernemens, ils gagnerent secretement plusieurs Mandarins considerables, & en particulier le Vice-Roy, qui joignoit à un pou-

voir absolu dans sa Province, une averſion encore plus grande pour la Religion Chrétienne.

Ils prirent tous de concert la réſolution de ruiner le Chriſtianiſme ; & aprés avoir fait chercher dans les archives de l'Intendant de police, toutes les procedures qui s'eſtoient faites autrefois contre les Miſſionnaires, on trouva enfin le decret de 1669. qui leur défendoit de baſtir des Egliſes, d'enſeigner en public ou en particulier la loy des Européens, de donner le Bapteſme aux Chinois, de diſtribuer aux Chrétiens des médailles, des chapelets, des croix & autres ſemblables marques de la Religion.

Les Miſſionnaires n'ignoroient pas ces défenſes, mais leur zele particulier, & l'exemple de Pekin ; où l'Evangile eſtoit preſché à la vûë meſme de l'Empereur, ſans que perſonne y trouvaſt à redire, les avoit obligez de paſſer pardeſſus les regles ordinaires de la prudence humaine. Ces meſmes conſiderations avoient fermé les yeux à la pluſpart des Mandarins des Provinces ; & quand quelqu'un d'eux ſe mettoit en devoir d'arreſter les progrés de la Foy, on taſchoit de l'appaiſer par des preſens & par des lettres de recommandation, que les

Peres de Pekin nous procuroient ; ou, meſme, s'il eſtoit neceſſaire, on employoit contre luy l'autorité de l'Empereur.

Les Chrétiens de *Ham-tçhéou*, dont le Pere Intorcetta prenoit ſoin, n'avoient pas eſté des moins fervens. Leur courage avoit paru ſous le gouvernement de pluſieurs Mandarins, tous oppoſez à noſtre ſainte Foy ; mais il n'éclata jamais davantage, que dans l'occaſion preſente. Car le Vice-Roy croyant eſtre en droit de tout entreprendre en vertu de l'Arreſt dont j'ay parlé, fit afficher à la porte de noſtre maiſon, dans toutes les places publiques de la capitale, & enſuite dans plus de ſoixante & dix villes de ſon gouvernement, une nouvelle ſentence, par laquelle il défendoit ſous de griéves peines l'exercice de la Religion Chrétienne ; ordonnant à ceux qui l'avoient embraſſée de l'abandonner. *

De plus, ayant appris que le Pere Intorcetta eſtoit autrefois dans la Province de Kianſi, & qu'il n'avoit point eu permiſſion de la Cour de s'établir dans celle de *Chekiam*, il luy envoya demander de quelle autorité il oſoit y demeurer ; il luy commanda meſme d'en ſortir au plûtoſt. L'Officier, qui luy porta cet ordre, ajoûta :

* Cela ſe paſſoit vers le milieu du mois d'Aouſt de l'an 1691.

» Je vous commande outre cela de la part du
» Vice-Roy, de bruſler tous les Livres de vô-
» tre Religion, avec les *tables* d'Imprimerie
» que vous avez dans voſtre maiſon. Ce ſont
des planches où l'on a gravé toutes les
feüilles, & dont l'on peut tirer des exem-
plaires, à meſure qu'on en a beſoin.

Le Pere ſans s'étonner, répondit qu'il
eſtoit dans la Ville par l'autorité de celuy
qui donnoit droit au Vice-Roy d'y demeu-
» rer luy-meſme. Avez-vous oublié, Mon-
» ſieur, ajoûta-t-il à cet Officier, que l'Em-
» pereur paſſant icy il y a trois ans, envoya à
» mon Egliſe deux Grands de ſa Cour, pour
» offrir en ſon nom des preſens au vray Dieu,
» avec ordre de ſe proſterner devant ſes Au-
» tels? Je luy en fus rendre de tres-humbles
» actions de graces; & pour luy donner plus
» long-temps des marques de ma reconnoiſ-
» ſance, je voulus l'accompagner à ſon dé-
» part ſur le canal, où il eſtoit avec toute ſa
» Cour.

» Ce grand Prince, qui m'avoit déja ho-
» noré de pluſieurs démonſtrations de ſa
» bienveillance, diſtinguant ma barque par-
» mi une infinité d'autres, la fit approcher
» de la ſienne, & me dit des choſes ſi obli-
» geantes, qu'aprés cela je ne penſois pas
» devoir encore eſtre expoſé aux duretez &

aux insultes d'aucun de ses Officiers. «

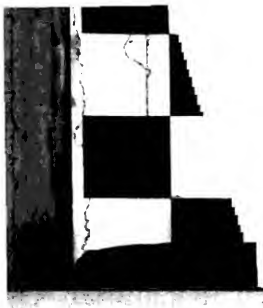
Mais puisque cet exemple n'a point fait « d'impression sur l'esprit du Vice-Roy; rapportez-luy, que l'Empereur ne voulant pas « que je l'accompagnasse plus loin, me renvoya avec ces dernieres paroles, qui me « sont trop avantageuses pour oser y ajoûter « ou en diminuer la moindre chose. *Vostre « âge avancé*, me dit-il, *ne vous permet pas « de me suivre davantage, vous n'estes pas en « estat de souffrir les fatigues d'un voyage; je « vous ordonne de retourner en vostre Eglise, « & d'y passer en paix le reste de vos jours.* Que « si le Vice-Roy trouble non-seulement cette « paix par des Ordonnances injurieuses au « Dieu que j'adore; mais s'il me chasse en- « core honteusement de sa Province, je luy « laisse à juger lequel de nous deux s'oppose « le plus ouvertement aux volontez de l'Em- « pereur. «

Pour ce qui regarde les tables où l'on a « gravé la loy de JESUS-CHRIST & ses « maximes, à Dieu ne plaise que je sois assez « impie pour y mettre le feu. Le Vice-Roy en « est pourtant le maistre, puisque je ne puis « résister à sa violence; mais dites-luy qu'a- « vant de s'y résoudre, il doit commencer « par me brusler moy-mesme. «

Le Vice-Roy surpris de l'intrepidité du

Missionnaire, n'osa rien entreprendre sur sa personne; mais il renvoya cette affaire à plusieurs Mandarins subalternes, qui eurent ordre de citer ce Pere à leurs Tribunaux, & de l'inquieter sur toutes choses, sans luy donner un moment de relasche. Le Pere Intorcetta, qui tomba pour lors malade, eust pû facilement se dispenser de comparoistre; mais il craignit de perdre ces précieux momens, que la Providence luy avoit ménagez, de confesser hautement le nom de JESUS-CHRIST; & ne pouvant se résoudre à reculer durant ce glorieux combat, il se fit porter devant ses Juges, accablé d'un costé par la force du mal qu'il souffroit, & beaucoup plus encore par la vûë de son Eglise desolée; mais d'ailleurs si animé de l'Esprit-Saint, dont les Martyrs ont coustume d'estre fortifiez, que de tous les Mandarins qui l'interrogerent, il n'y en eut aucun, qui n'admiraſt la grandeur de son courage.

Ainsi, malgré les ordres rigoureux du Vice-Roy; presque tous le traiterent avec beaucoup de distinction, jusques-là mesme que l'un d'eux fit rudement bastonner en pleine Audience un Officier de Justice, qui avoit manqué de respect au Pere, ajoûtant que les accusations ne rendent pas coupable,





pable, & qu'il faut avoir eſté juſtement condanné, pour meriter d'eſtre traité en criminel.

Le Pere Intorcetta prévoyant d'abord que la perſecution ſeroit violente, avoit écrit aux Miſſionnaires de la Cour, afin qu'ils y apportaſſent quelque remede. L'Empereur eſtoit alors en Tartarie, où il prenoit le divertiſſement de la chaſſe. Le Pere Gerbillon, François de nation, & l'un de ceux que le Roy a envoyez à la Chine, y avoit accompagné ce Prince, dont il eſt particulierement aimé, & qui le tient preſque toûjours auprés de ſa perſonne : ainſi ce fut à luy que les lettres furent adreſſées.

Ce Pere ne crut pas devoir en parler à l'Empereur, mais il ſe contenta de demander une lettre de recommandation au Prince *Soſan*, l'un des plus puiſſans Miniſtres de l'Empire, & ſon ami particulier, lequel écrivit ſur le champ au Vice-Roy d'une maniere extrémement forte. Il lui repreſentoit, qu'un procedé comme le ſien, ſentoit un peu la violence, & eſtoit bien éloigné de ſa moderation & de ſa prudence ordinaire: *Nous vivons*, luy diſoit-il, *dans un temps qui demande beaucoup de douceur & de diſcretion. L'Empereur cherche toutes les occaſions de favoriſer les Docteurs de la loy Chré-*

*tienne, comment pouvez-vous luy plaire en les perſecutant ? Croyez-moy, l'exemple du Prince doit faire plus d'impreſſion ſur nos eſprits, que tous les Arreſts des Tribunaux ; & les anciens Edits que la Cour elle-meſme ne veut plus ſuivre, ne doivent point eſtre à preſent la regle de noſtre conduite. Si vous favoriſez les Miſſionnaires, comptez que l'Empereur vous en ſçaura gré ; & s'il m'eſt permis d'ajoûter quelque choſe à ce dernier motif, ſoyez ſeûr auſſi que je ſeray ſenſible à tous les bons offices que vous leur rendrez à ma recommandation.*

Le Prince *Soſan* eſt ſi conſideré dans tout l'Empire, ſoit par l'honneur qu'il a d'eſtre proche parent de l'Empereur, ſoit par ſa charge de grand Maiſtre du Palais, ſoit par ſon credit & ſon habileté ; qu'en toute autre rencontre le Vice-Roy de *Chequiam* ſe ſeroit fait un fort grand plaiſir de recevoir une de ſes lettres, & n'auroit pas balancé un ſeul moment à le ſatisfaire, mais la paſſion l'avoit aveuglé : & le depit qu'il eut de ſe voir moins puiſſant à la Cour qu'un étranger, le determina à faire ſentir au Miſſionnaire qu'il eſtoit du moins le maiſtre en ſa province.

Il commença donc par ſe ſaiſir de pluſieurs Egliſes, qu'il donna aux Preſtres des

faux Dieux, aprés en avoir arraché les sacrez monumens de nostre religion. Il fit des Ordonnances beaucoup plus rigoureuses que les premieres ; il menaça le Pere de son indignation, s'il nabandonnoit son troupeau; il fit prendre plusieurs Chrétiens, qui s'estoient trop ouvertement déclarez. Quelques-uns d'eux furent mis en prison, on chastia cruellement les autres ; & ce fut alors que la persecution devint sanglante par les tourmens, que ces genereux Confesseurs soffrirent pour le nom de JESUS-CHRIST.

Parmi ceux qui se distinguerent, un Medecin fit sur-tout éclater sa foy. Il avoit esté vivement touché de voir les Autels du vray Dieu dépoüillez, les croix brisées, les saintes images exposées à la risée & à l'impieté des Idolatres. Pour réparer cette injure, & ne pas laisser les Fidéles sans les marques ordinaires de leur Religion, il distribua à chacun d'eux des images & des croix. Il alloit de porte en porte avec ces precieux gages de nostre salut, animant les foibles, & confirmant les plus courageux dans la foy : *N'apprehendez point*, leur disoit-il, *celuy qui ne peut exercer son foible pouvoir que sur les corps ; mais craignez ce grand Dieu, qui aprés vous avoir osté la vie, peut encore pu-*

*nir vostre ame d'une mort éternelle, & souffrez plûtoſt toute ſorte de ſupplices, que d'abandonner ſa ſainte loy.*

Le Mandarin choqué de la hardieſſe du Medecin, commanda qu'on le chargeaſt de chaiſnes; & aprés l'avoir fait traiſner devant ſon tribunal, on ſe diſpoſoit à luy donner une cruelle baſtonnade, quand ſon filleul, qui eſtoit accouru avec pluſieurs autres Chrétiens, ſe jetta à genoux aux pieds du Juge, & le pria les larmes aux yeux, de permettre qu'il receuſt le chaſtiment pour ſon parrain.

Ce fervent Medecin, qui ne reſpiroit que le martyre, eſtoit bien éloigné de ceder ſa place à un autre; il la defendit conſtamment; & pour lors il ſe fit entr'eux un combat, que les Anges admirerent, & qui rendit la Religion Chrétienne reſpectable meſme aux Idolâtres. Le Juge en fut étonné; & ſe tournant du coſté de ces illuſtres Confeſſeurs de JESUS-CHRIST: *Allez*, leur dit-il, *cet empreſſement à ſouffrir le châtiment de vos fautes merite quelque indulgence. Je vous pardonne; mais doreſnavant ſongez à contenter le Vice-Roy, & à obéir avec plus de ſoin aux ordres de l'Empereur.*

Quand l'eſprit de Dieu s'eſt une fois emparé d'un cœur, les paroles des hom-

mes ne ſont guere capables de le toucher. Ce fervent Medecin, que la vûë des ſupplices avoit rendu plus courageux, continua comme auparavant ſes exercices de charité; & ſon zele fit par-tout tant de bruit, que le Mandarin n'oſa plus le diſſimuler : il ſe trouva meſme fort choqué du mepris qu'il ſembloit faire de ſes menaces. De ſorte qu'il ordonna à ſes Officiers de le luy amener pour en faire un rigoureux exemple.

En effet, il le fit battre en ſa preſence ſi cruellement, que les aſſiſtans eſtoient également ſurpris, & de la ſeverité du Juge & de la patience de ce bon chrétien. Aprés cette ſanglante execution, quelques-uns de ſes parens, qui eſtoient accourus à ce triſte ſpectacle, ſe mirent en devoir de le porter en ſa maiſon; mais il voulut abſolument eſtre conduit à l'Egliſe; & quelque effort qu'on fit pour l'en détourner, il eut encore aſſez de force pour s'y traiſner luy meſme, appuyé ſur les bras de pluſieurs Chrétiens. Il y arriva tout baigné de ſon ſang; & s'eſtant proſterné aux pieds des Autels: *Seigneur*, dit-il, *vous eſtes témoin aujourd'huy que je prefere voſtre ſainte loy à toutes les douceurs de la vie. Je ne viens point vous demander juſtice du ſang que vos ennemis ont répandu, je viens vous offrir celuy*

*qui me reſte. Je ne merite point de mourir pour une ſi belle cauſe; mais vous, mon Dieu, vous meritez bien le ſacrifice entier de ma vie.* Enſuite s'eſtant tourné du coſté du P. Intorcetta, qui commençoit à le conſoler: *Ah! mon Pere,* répondit-il, *je ſerois à préſent au comble de ma joye, ſi c'eſtoit mon zele, & non pas mes pechez, qui m'euſt attiré ce leger chaſtiment.*

Cet exemple & pluſieus autres, que je ne rapporte point, firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit des Idolâtres que pluſieurs d'entr'eux réſolurent d'embraſſer la Religion Chrétienne, perſuadez que des ſentimens ſi contraires à la nature corrompuë, ne pouvoient venir ni de la paſſion ni de l'erreur.

Parmi ceux que le ſaint-Eſprit toucha, il y en eut trois qui parurent pleins de cette meſme foy, qui faiſoit autrefois dans la primitive Egliſe, preſque autant de Martyrs que de fidéles. Ils eſtoient jeunes bienfaits, de qualité, & ſur-tout engagez par leur eſtat à ſuivre aveuglément les inclinations du Vice-Roy. Cependant comptant pour rien leur fortune temporelle, ils demanderent publiquement le Bapteſme.

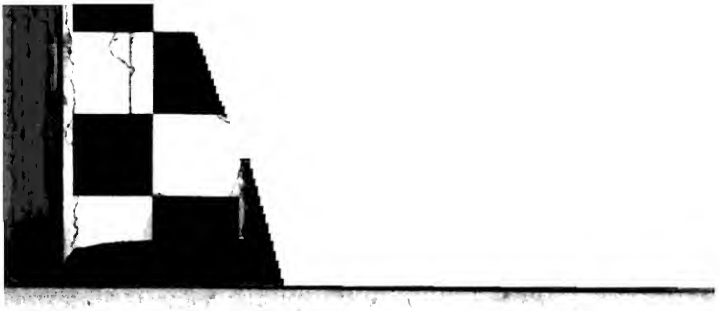
Le Pere, pour éprouver la foy de ces fervens Neophytes, ne leur cacha rien de ce qui pouvoit les ébranler; mais il eut beau

leur repreſenter la rigueur des Edits, l'indignation des Mandarins, la deſolation où ils alloient jetter leurs familles; le danger de perdre leurs biens, leur honneur, leur propre vie : toutes ces conſiderations ne ſervirent qu'à les animer davantage. De ſorte qu'aprés une aſſez longue épreuve. ils furent initiez dans nos ſaints Myſteres, & prirent part comme les autres à la Croix de JESUS-CHRIST. Leur converſion fortifia les foibles, & conſola le Pere Intorcetta des maux que la perſecution avoit déja fait ſouffrir à ſon Egliſe.

Mais le Vice-Roy en fut d'autant plus outré, qu'il n'eut pas alors toute la liberté d'en témoigner ſon reſſentiment. Car au meſme temps on luy rendit deux lettres de la part du prince *Soſan* : l'une eſtoit pour le Pere Intorcetta; l'autre, qui s'adreſſoit à luy-meſme, eſtoit pleine de reproches, ſur ce qu'il ſembloit faire peu de cas de la recommandation du Prince : *Je n'euſſe jamais crû*, lui diſoit-il, *que pour plaire à des gens mal intentionnez, qui ont eigri voſtre eſprit contre les Chrétiens, vous euſſiez abandonné les conſeils que je vous donnois. C'eſt comme voſtre ami, que jay taſché de vous inſpirer de meilleurs ſentimens. Penſez y encore une fois, & faites reflexion que c'eſt*

*moi qui vous parle. J'attends de voſtre amitié trois choſes. La premiere, que vous rendiez vous-meſme au P. Intorcetta la lettre que je luy écris. La ſeconde, que vous contentiez tellement ce Pere, qu'il ait lieu de ſe loüer des bons offices que vous luy rendrez, & qu'il m'en rende luy-meſme témoignage. La troiſiéme, que d'oreſnavant vous ne troubliez plus les Miſſionnaires ni les Chrétiens. Au reſte je ſuis marri d'eſtre obligé de vous écrire ſi ſouvent ſur cette matiere. Si vous changez à l'advenir de conduite, je vous écriray une troiſiéme fois, pour vous remercier; mais ſi vos emportemens continuent, voicy la derniere lettre que vous recevrez de moy.*

Alors le Vice-Roy ſe repentit de ſes premieres démarches. Neanmoins il eſtoit ſi engagé, qu'il ne crut pas pouvoir reculer avec honneur. Il avoit ſur-tout de la peine à rechercher d'amitié un Miſſionnaire qu'il venoit de traiter publiquement avec le dernier mépris; mais comme il craignoit le reſſentiment du Prince *Soſan*, le plus puiſſant & le plus accredité Miniſtre de l'Empire, il prit le parti d'un coſté, de s'en tenir à ce qu'il avoit déja fait contre lés Chrétiens, ſans pouſſer les choſes plus loin; & de l'autre, d'envoyer un de ſes Officiers à Pekin, pour ſe diſculper auprés du Prince.





Cependant le P. Intorcetta inſtruit ſecretement des lettres que le Vice-Roy avoit receuës, donna avis aux Miſſionnaires de la Cour, du peu d'effet qu'elles avoient produit. De ſorte que ces Peres réſolurent enfin d'en parler à l'Empereur, en cas que le Prince *Soſan* fuſt luy-meſme de cet avis. Ils luy raconterent donc ce qui ſe paſſoit à *Ham-tchéou*, l'obſtination du Vice-Roy, l'affliction du P. Intorcetta, & le danger où ſe trouvoit ſon Egliſe, dont la ruine entraiſneroit infailliblement celle de toutes les Miſſions de l'Empire. *Puiſque tous vos efforts, Seigneur,* ajoûterent-ils, *paroiſſent inutiles ; rien ce ſemble, ne peut arreſter la violence de ce Mandarin obſtiné, que l'autorité de l'Empereur. Mais nous manquerions à nos veritables intereſts, &, ce qui nous touche encore davantage, à la reconnoiſſance que nous ſommes obligez d'avoir pour toutes vos bontez, ſi nous nous gouvernions par d'autres vûës que par les voſtres.*

Le Prince déja picqué de la conduite du Vice-Roy, ne fut pas marry de cette ouverture, & crût avoir trouvé le moyen de ſe venger à ſon tour. Ainſi les Peres ayant de leur coſté recommandé à Dieu cette importante affaire, où il s'agiſſoit de l'établiſſement ſolide ou de l'entiere ruine de la Reli-

gion, se rendirent au Palais le 21. de Decembre de l'année 1691. & demanderent audiance.

L'Empereur envoya quelques Eunuques de confiance, pour sçavoir ce qu'ils desiroient. Les Peres leur exposerent d'abord les excés atroces du Vice-Roy de *Hamtchéou*, tant à l'egard des Missionnaires qu'à l'egard des Chrétiens de son gouvernement. Ils ajoûterent qu'ils souffroient depuis long-temps sans se plaindre, dans la pensée que leur patience pourroit peut-estre adoucir son esprit; mais que comme le mal devenoit tous les jours plus grand, sans aucune esperance de remede; ils venoient se prosterner aux pieds de l'Empereur, comme à l'azile ordinaire de l'innocence opprimée, pour le prier tres-humblement de donner à leurs freres dans les Provinces, cette heureuse paix dont ils joüissoient eux-mesmes à Pekin, à la vûë & sous la protection de sa Majesté.

L'Empereur, à qui on rapporta ce discours, voulut éprouver la constance des Peres; il leur fit une réponse peu favorable; mais comme ils ne cessoient point de representer les malheurs où cette indifference du Prince les alloit précipiter; il envoya de nouveaux Eunuques, pour leur marquer qu'il estoit étonné de les voir si

enteſtez de la Religion Chrétienne. Eſt-il « poſſible, *leur fit-il dire*, que vous ſoyez « toûjours occupez d'un monde où vous n'ê- « tes pas encore, & que vous comptiez preſ- « que pour rien celuy où vous vivez preſen- « tement ? Croyez-moy, chaque choſe a ſon « temps : uſez mieux de ce que le Ciel vous « met entre les mains, & remettez aprés la « vie tous ces ſoins, qùi ne ſont bons que « pour les morts. Pour-moy, *ajoûta-t-il en* « *raillant*, je ne m'intereſſe guere en toutes « ces affaires de l'autre monde, & je ne me « mets pas en peine de decider tous les pro- « cés de ces eſprits inviſibles.

Alors les Peres accablez de douleur, & verſant un torrent de larmes, ſe proſterne-rent à terre. Ils conjuroient les Eunuques de rapporter à l'Empereur le triſte éſtat où ils eſtoient réduits. *Ce ſeroit la premiere fois*, diſoient-ils, *que ce grand Prince abandonneroit des innocens, & paroiſtroit inſenſible à nos pleurs. Eſt-ce parce que nous ſommes des eſtrangers inutiles, qu'il nous traite de la ſorte ? Du moins, Meſſieurs, dites-luy que le Dieu du Ciel & de la Terre, pour qui nous combattons, & auquel il luy eſt redevable de toute ſa grandeur, merite bien qu'il employe ſon pouvoir à le faire reconnoiſtre, & ſa juſtice à punir ceux qui l'outragent*

» Enfin, aprés toutes ces épreuves, ce bon
» Prince touché de compaſſion, ne put pas
» diſſimuler plus long-temps ſes veritables
» ſentimens. Il envoya donc aux Peres, qui
» eſtoient toûjours proſternez à l'une des
» portes du Palais, un Officier de ſa cham-
» bre, pour leur dire qu'il deſapprouvoit le
» procedé du Vice-Roy de *Ham-tchéou*, &
» qu'il vouloit bien pour l'amour d'eux, met-
» tre fin à ſon injuſte perſecution : qu'au reſte
» il y avoit deux voyes pour y reüſſir. La pre-
» miere, d'envoyer au Vice-Roy un ordre ſe-
» cret de reparer au plûtoſt les maux paſſez ;
» que cette voye, quoy-que moins éclatante,
» eſtoit la plus facile & la plus ſeûre. La ſe-
» conde de preſenter une requeſte, & d'ob-
» tenir des Tribunaux un Arreſt favorable à
» tous les Miſſionnaires; ce qui termineroit à
» l'avenir tous les differends. Qu'ils viſſent
» donc entr'eux ce qui ſeroit le plus conve-
» nable dans les conjonctures preſentes, &
» qu'aprés avoir peſé les raiſons de part &
» d'autres, ils revinſſent le lendemain luy dé-
» clarer leur derniere reſolution.

Les Peres marquerent ſur le champ leur tres-humble reconnoiſſance à l'Empereur, par les *proſternations* accouſtumées; & retournerent pleins de l'eſperance d'un grand

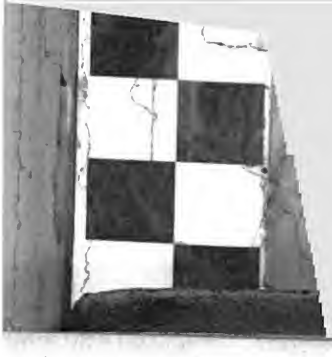
ſuccés, mais fort incertains du parti qu'ils devoient prendre.

Ils conſideroient d'une part le danger qu'il y avoit, de mettre leur cauſe entre les mains du *Lipou*, toûjours declaré contre la Religion Chrétienne; Que peut-eſtre il n'en falloit pas davantage pour réveiller toutes les anciennes accuſations, que le temps ſembloit avoit aſſoupies; Que les Miſſionnaires nouvellement eſtablis dans les Provinces, qu'on avoit juſqu'alors dérobez à la connoiſſance de la Cour, ſeroient obligez de ſe retirer de la Chine, ou d'abandonner toutes les Miſſions; Qu'au moins le procedé de ceux qui avoient baſti de nouvelles Egliſes, & converti un grand nombre d'Idolâtres contre les défenſes expreſſes des Parlemens, ſuffiſoit pour juſtifier le Vice-Roy de *Ham-tchéou*; Qu'enfin les choſes pouvoient prendre un tel tour par l'artifice de nos ennemis, & par les ſecrettes menées des Bonzes, que bien loin d'éteindre, comme nous penſions, le feu d'une perſecution particuliere; nous allumerions un incendie general dans l'Empire, qui ne finiroit que par l'entiere deſolation du Chriſtianiſme.

Ces raiſons, quoique tres-fortes & tres-ſolides d'elles-meſmes, eſtoient neant-

moins balancées par les réfléxions ſuivantes. Quelque protection que les Empereurs euſſent donné juſqu'alors aux Miſſionnaires ; l'on avoit neanmoins experimenté, qu'elle ne ſuffiſoit pas pour obliger tous les Mandarins des Provinces à favoriſer les Chrétiens ; & il s'en trouvoit un grand nombre, qui prévenus contre nous, ſoit par ce mépris univerſel, que l'éducation Chinoiſe inſpire ordinairement pour les eſtrangers ; ſoit par les calomnies des Bonzes ; ou bien encore par un faux zele du bien public, ſe faiſoient un merite de nous détruire, & renverſoient ſouvent en peu de jours l'ouvrage de pluſieurs années.

Ces perſecutions particulieres étoient d'autant plus à craindre, qu'elles donnoient lieu à nos ennemis cachez de ſe declarer ouvertement contre nous, & de former un gros parti, qui étoit ordinairement appuyé de la Cour ſouveraine des Rites, toûjours attentive aux occaſions qui ſe preſentent d'arreſter dans l'Etat, le cours des nouveautez eſtrangeres. De ſorte que ſi dans ces fâcheuſes conjonctures, les Empereurs, par une providence particuliere, ne nous euſſent honorez de leur bien-veillance ; il y a long-temps que le Chriſtianiſme auroit eſté détruit dans la Chine, &





peut-eſtre qu'à preſent la memoire en ſeroit entierement éteinte.

On conſideroit donc que peut-eſtre la Cour ne nous ſeroit pas toûjours ſi favorable; qu'il ne falloit qu'un moment pour perdre les bonnes graces de l'Empereur; ou ce qui eſtoit encore plus dangereux, pour s'attirer ſon indignation; que dans l'eſtat d'inſtabilité, où ſe trouvoit la Religion Chrétienne, les moindres oppoſitions des Mandarins ſuffiſoient pour en détourner le peuple; & que les Grands eux-meſmes, n'oſeroient jamais ſe declarer ou ſe convertir, dans la crainte d'eſtre un jour reſponſables aux Parlements de leur converſion; dont peut-eſtre dans la ſuite, on leur feroit un crime.

Au contraire, ſi la loy Chrétienne eſtoit une fois approuvée par un Edit public, rien ne pouvoit à l'avenir en troubler l'établiſſement: que comme elle ſeroit moins odieuſe aux idolâtres, les Chrétiens en feroient une profeſſion publique, & qu'enfin les nouveaux Miſſionnaires entreroient librement dans ce vaſte champ de l'Evangile, & y ſemeroient ſans aucune contradiction cette ſainte parole, qui produiroit alors au centuple.

La ſeule eſperance d'un ſi grand bien dé-

termina les Peres à tenter cette derniere voye ; d'autant plus qu'ils ne croyoient pas pouvoir trouver à l'avenir aucune occaſion plus favorable d'y réüſſir. La memoire des ſervices importans que le P. Verbieſt avoit rendus à l'Etat, eſtoit encore toute fraîche. L'Empereur avoit témoigné combien il eſtoit ſenſible à la réſolution que le P. Grimaldi avoit priſe, de repaſſer pour l'amour de luy les mers, & d'entreprendre un tres-long & tres-penible voyage. Le Pere Thomas Flamand s'occupoit alors avec un zele infatigable dans le tribunal des Mathematiques, où il s'eſtoit acquis la réputation & d'un ſçavant homme & d'un tres-ſaint Miſſionnaire. Le P. Pereira, Portugais, travailloit de ſon coſté depuis long-temps à pluſieurs inſtruments & à diverſes machines, qui entretenoient agreablement le Prince. Mais ce qui nous avoit entierement gagné ſon eſprit, eſtoit la paix que le P. Gerbillon venoit de conclure à trois cens lieuës de Pekin entre les Chinois & les Moſcovites. Le Prince *Soſan*, proche parent de l'Empereur, & Plenipotentiaire, fut charmé de ſon zele, & publia par tout que ſans luy cette negociation ne ſe ſeroit jamais terminée à l'avantage de l'Empire. Il en parla en ces termes à l'Empereur, & il

luy inſpira deſlors pour ce Pere des ſentimens d'eſtime & d'affection, qui ont eſté dans la ſuite au-delà de tout ce que nous en pouvions eſperer. De plus ce meſme Pere avec le P. Bouvet, tous deux François, & du nombre de ceux que le Roy avoit envoyez à la Chine en 1685. s'appliquoient depuis pluſieurs années à enſeigner la Geometrie & la Philoſophie à l'Empereur, avec un tel ſuccés qu'il ne pouvoit ſe laſſer de les entretenir ſur ces matieres.

Mais parce que tous ces fervens Miſſionnaires eſtoient perſuadez, que quand il s'agit de Religion, les ſecours humains ſont fort inutiles, ſi Dieu de ſon coſté ne conduit ſecretement tout l'ouvrage; ils commencerent par implorer la puiſſance de celuy à qui rien ne peut reſiſter. Ils répandirent leurs cœurs en ſa preſence, & luy dirent avec cette meſme confiance qui anima autrefois Judith dans ſon entrepriſe: *Elevez, Seigneur, élevez aujourd'huy voſtre bras en noſtre faveur, comme vous avez fait autrefois, & détruiſez tous les obſtacles que la malice de nos ennemis nous oppoſe; que ceux qui ſe ſont vantez de pouvoir renverſer vos temples, qui ont déja profané vos autels, & ſoüillé le tabernacle de voſtre nom, ſentent à préſent que devant vous, toute force* *Jud. c. 9.*

*n'eſt que vanité & que foibleſſe. Mettez, Seigneur, dans noſtre bouche cette ſainte parole, & rempliſſez nos cœurs de ces ſages conſeils, qui font toûjours triompher la verité. Afin que voſtre maiſon chancelante depuis tant d'années, ſoit aujourd'huy inébranlablement affermie, & que toutes les nations reconnoiſſent enfin, que vous eſtes le veritable Dieu, & que hors de vous il n'en faut point chercher d'autre.*

Aprés cette fervente priere, ils préſenterent ſecrétement à l'Empereur la requeſte qu'ils devoient enſuite luy offrir en public. Il la lut, & n'y trouvant pas ce qui eſtoit le plus capable de faire impreſſion ſur l'eſprit des Chinois, (car on s'eſtoit arreſté à ce qui regarde la ſainteté & la verité de la Religion Chrétienne) il en dreſſa luy-meſme une autre en langue Tartare, qu'il renvoya aux Peres, leur laiſſant neanmoins la liberté d'en retrancher, ou d'y ajoûter ce qu'ils jugeroient à propos.

En verité, pour peu qu'on faſſe réfléxion ſur les caracteres particuliers des Empereurs Chinois, on ne peut aſſez s'eſtonner, que celuy-cy veuille bien deſcendre de ce haut point de fierté & de grandeur, qu'il conſerve par tout ailleurs, meſme à l'égard des plus grands Princes, pour ſe familiariſer

ainſi avec de ſimples Miſſionnaires. A voir de quelle maniere il entre dans le détail de toutes leurs affaires, comme il leur parle, comme il les conduit; ne diroit-on pas que c'eſt un particulier qui ménage les intereſts de ſon ami? Cependant c'eſt un des plus grands Rois du monde, qui ſe donne tous ces mouvemens pour contenter quelques eſtrangers, aux dépens meſme des loix les plus fondamentales de l'Etat.

Mais enfin ce n'eſt pas merveille qu'un Dieu, qui pour établir ſa Religion s'eſt humilié luy-meſme, juſqu'à ſe faire ſemblable aux hommes, oblige quelquefois les plus grands Princes du monde, à ſe dépoüiller de leur majeſté, & de leur orgueil naturel, pour cooperer à ce grand ouvrage. Car certainement, quelque ſoin que nous ayions pris de nous rendre ce Prince favorable; nous devons icy principalement reconnoiſtre l'efficace de la grace divine. C'eſt la voix toute-puiſſante du Seigneur, qui peut ſeule, pour parler avec l'écriture, *briſer les cedres & ébranler les montagnes du deſert*, c'eſt à dire, abaiſſer les Grands du monde, & donner à leurs cœurs tous les mouvemens qu'il luy plaiſt.

Durant que toutes ces choſes ſe paſſoient à Pekin, le Vice-Roy de *Ham-tchéou*, *qui*

avoit eu le temps de faire quelque réflexion ſur ſa conduite, n'étoit pas tranquille en ſa Province. Le credit du Prince *Soſan* luy faiſoit de l'embarras & il craignoit ſur tout ſon juſte reſſentiment. Pour l'appaiſer, il prit le parti de luy envoyer un de ſes Officiers, ſous prétexte de ſe juſtifier en ſon eſprit; mais en effet, pour aigrir les principaux Mandarins du *Lipou* contre les Miſſionnaires, en cas qu'il y trouvaſt quelque ouverture.

Ce fut en ce temps-là que cet Officier arriva à la Cour; mais le Prince *Soſan* ne voulut pas ſeulement l'écouter, & en le renvoyant bruſquement, il luy dit: qu'il s'eſtonnoit fort que ſon maiſtre fiſt ſi peu de cas des perſonnes que l'Empereur honoroit de ſon affection, & qu'il employoit avec tant de confiance en ſon ſervice.

*Pour ce qui eſt*, ajoûta-t-il, *de leur affaire, je n'y prens d'autre part que celle que ce Prince y veut bien prendre luy-meſme. Ces Peres ont imploré ſa protection, il ſçaura bien leur rendre juſtice ſans que je m'en meſle. Au reſte quand j'ay écrit en leur faveur, c'eſtoit moins pour leur faire plaiſir, que pour donner par-là une marque d'amitié au Vice-Roy, en le retirant du précipice où il s'eſtoit imprudemment jetté.*

Cette réponſe étourdit tellement cet Officier, que ſans ſonger à faire aucune autre démarche, il s'en retourna auſſi-toſt à *Ham-tchéou*, rendre compte à ſon maiſtre du mauvais ſuccés de ſa commiſſion. Les Peres, qui en furent avertis, connurent par-là qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit au plutoſt profiter de la bonne diſpoſition du Prince *Soſan*. Ainſi le jour de la Purification de la Vierge, ils ſe tranſporterent au Palais, & offrirent à l'Empereur avec les ceremonies ordinaires, la requeſte qu'il avoit luy-meſme compoſée, dont voicy la traduction.

*SIRE,*

*Nous expoſons à voſtre Majeſté avec la ſoûmiſſion la plus parfaite & le plus profond reſpect dont nous ſommes capables, le commencement, la fin, & les motifs de noſtre tres-humble priere, dans l'eſperance qu'elle voudra bien l'écouter avec cette prudence qui accompagne toutes ſes actions, & cette bienveillance dont elle a couſtume de nous honorer.*

*Le neuviéme mois de la lune, le P. Intorcetta ſujet de voſtre Majeſté, qui fait ſa demeure dans la ville de Ham-tchéou, nous avertit que le Viceroy avoit donné ordre aux*

*Mandarins de ſa Province, de renverſer les temples des Chrétiens, & de bruſler les tables d'imprimerie, ſur leſquelles on a gravé tous les livres de noſtre Religion. De plus il a declaré publiquement, que noſtre doctrine eſt fauſſe & dangereuſe, & par conſequent qu'elle ne doit point eſtre tolerée dans l'Empire. Il a ajoûté pluſieurs autres choſes qui nous ſont tres-deſavantageuſes.*

*A cette nouvelle, Sire, ſaiſis de crainte & pénetrez d'une vive douleur, nous avons crû eſtre obligez de recourir à voſtre Majeſté, comme au pere commun des affligez, pour luy expliquer le pitoyable eſtat où nous ſommes réduits; car ſans ſa protection il nous eſt impoſſible d'éviter les embuſches de nos ennemis, & de parer le coup fatal dont ils nous menacent.*

*Ce qui nous conſole, Sire, quand nous paroiſſons aux pieds de voſtre Majeſté, c'eſt de voir avec quelle ſageſſe elle donne le mouvement à toutes les parties de ſon Empire, comme ſi c'eſtoit un corps dont elle fuſt l'ame; & avec quel deſintereſſement elle regle les intereſts de chaque particulier ſans faire acception de perſonne. De ſorte qu'elle ne ſeroit pas en repos, ſi elle connoiſſoit un ſeul de ſes ſujets opprimé par l'injuſtice, ou meſme privé du rang & de la récompenſe qu'il merite.*

*Vous surpassez, Sire, les plus grands Rois parmi vos predecesseurs, qui ont de leur temps permis dans la Chine les fausses religions. Car vous aimez uniquement la verité, & vous n'approuvez pas le mensonge. C'est pour cela qu'en visitant vos Provinces, vous avez donné mille marques de vostre affection royale aux Missionnaires Européens, qui se sont trouvez sur vostre route; comme si vous eussiez voulu par-là témoigner, que vous estimiez leur loy, & que vous estiez bien aise qu'ils s'établissent dans vos Etats. Ce que nous disons icy est public & generalement connu de tout l'Empire.*

*Lors donc que nous voyons le Vice-Roy de Ham-tchéou, traiter la Religion Chrétienne de Religion fausse & dangereuse; lorsque nous apprenons qu'il fait tous ses efforts pour la détruire, comment pouvons-nous renfermer en nous-mesmes nostre juste douleur, & ne pas declarer à vostre Majesté ce que nous souffrons?*

*Ce n'est pas la premiere fois, Sire, qu'on nous a persecuté sans raison. Autrefois le P. Adam Schaal vostre sujet, comblé des faveurs extraordinaires de vostre prédecesseur, fit connoistre à toute la cour que les regles des mouvemens celestes, establies par les anciens astronomes Chinois, estoient toutes fausses;*

il en proposa d'autres, qui s'accordoient parfaitement avec les astres; on les approuva, & on s'en servit avec succés, de sorte que ce changement remit l'ordre dans l'Empire. Vostre Majesté sçait ce qui se passa pour lors à Pekin: il nous est permis aussi de nous en souvenir, puisque ce sont autant de graces que nous y reçûmes.

Mais à l'occasion de ces erreurs abolies, combien ce Pere ne souffrit-il pas dans la suite par les calomnies de ses ennemis? Yamquam-sien & ceux de sa faction l'accuserent faussement de plusieurs crimes, sous prétexte de nouveauté, comme si sa nouvelle Astronomie n'eust pas esté d'accord avec le Ciel. Il mourut sans pouvoir alors se justifier; mais vostre Majesté mit en sa place le P. Verbiest, & le combla de tant de faveurs, que la vie de ce Pere a esté trop courte, & ses paroles trop foibles, pour marquer à tout le monde la grandeur de sa reconnoissance. Il a neanmoins ressenti vivement tous ses bienfaits, & c'est pour n'estre pas tout-à-fait ingrat, qu'il a employé plus de vingt-ans à composer toutes sortes de livres pour l'utilité publique, sur l'Astronomie, l'Aritmetique, la Musique, la Philosophie, qui sont encore dans le Palais, avec plusieurs autres ausquels il n'a pas eu le temps de mettre la derniere main.

Mais

*Mais puiſque voſtre Majeſté eſt parfaitement inſtruite de toutes ces particularitez, nous n'oſons pas la fatiguer davantage par un plus long diſcours. Nous la prions ſeulement de faire réflexion, que tout cela ne ſuffit pas pour nous attirer l'affection & la confiance des peuples; ſi, comme on nous en accuſe, la loy que nous preſchons eſt fauſſe & dangereuſe; comment, Sire, juſtifier la conduite des Princes qui nous ont honorez de leur eſtime?*

*Cependant, pour ne rien dire de ſes prédeceſſeurs, voſtre Majeſté elle-meſme a tellement compté ſur noſtre fidelité, qu'elle ordonna au P. Verbieſt de fondre des canons d'une nouvelle eſpece, pour mettre fin à une dangereuſe guerre. Elle fit traverſer les vaſtes mers de l'Ocean au Pere Grimaldi, pour aller en Moſcovie avec les lettres & le ſceau du ſupréme tribunal de la milice; elle a envoyé pluſieurs fois pour des affaires importantes, les Peres Pereira & Gerbillon à l'extrémité de la Tartarie. Neanmoins voſtre Majeſté ſçait bien que ceux, qui ſe gouvernent par les principes d'une fauſſe religion, n'ont pas accoûtumé de ſervir leur Prince avec fidelité. Ils s'abandonnent preſque toûjours à leurs propres paſſions, & ne cherchent jamais que leur intereſt particulier.*

*Si donc nous rempliſſons exactement nos devoirs, ſi juſqu'icy nous avons toûjours cherché le bien public, il eſt manifeſte que ce Zele vient d'un cœur bien diſpoſé & plein d'une eſtime, d'une veneration, & (ſi nous l'oſons dire) d'une ſinguliere affection pour la perſonne de voſtre Majeſté; au contraire, ſi ce cœur ceſſoit de vous eſtre ſoûmis, il ſeroit deſlors oppoſé à la droite raiſon, au bon ſens, & à tout ſentiment d'humanité.*

*Cela ſupposé, Sire, nous vous prions treshumblement de conſiderer qu'aprés les fatigues d'un long voyage, nous ſommes enfin arrivez dans voſtre Empire, non pas avec cet eſprit d'ambition & de cupidité, qui y conduit ordinairement les autres hommes; mais avec un ardent deſir de preſcher à vos peuples la ſeule veritable Religion.*

*Et certes quand nous paruſmes icy pour la premiere fois, on nous y reçût avec beaucoup de marques de diſtinction, ce que nous avons déja ſouvent dit, & que nous ne ſçaurions répeter trop ſouvent. La dixiéme année de Chun-tchi, on nous donna la direction des Mathematiques. La quatorziéme année du meſme régne, on nous permit de baſtir une Egliſe à Pekin; & l'Empereur meſme voulut bien nous accorder un lieu particulier pour noſtre ſepulture. La vingt-ſeptiéme*

*année de voſtre glorieux regne, voſtre Majeſté honora la memoire du Pere Verbieſt, non ſeulement par des titres nouveaux, mais encore par le ſoin qu'elle prit de luy faire rendre les derniers devoirs avec une pompe preſque royale. Peu de temps aprés elle aſſigna un appartement & des maiſtres aux nouveaux Miſſionnaires François, pour leur faciliter l'eſtude de la langue Tartare. Enfin, elle parut ſi contente de leur conduite, qu'elle fit inſerer dans les archives, les ſervices qu'ils avoient rendus à l'Etat dans leurs voyages de Tartarie, & dans leur negociation avec les Moſcovites. Quel bonheur, Sire, & quelle gloire pour nous d'eſtre jugez capables de ſervir un ſi grand Prince!*

*Puis donc que voſtre Majeſté, qui gouverne ſi ſagement cette grande Monarchie, daigne nous employer avec tant de confiance, comment ſe peut-il trouver un ſeul Mandarin aſſez déraiſonnable, pour refuſer à l'un de nos freres la permiſſiou de vivre en ſa Province? En verité, Sire, on ne peut aſſez déplorer le ſort de ce bon vieillard, qui demande humblement, dans un petit coin de la terre, autant d'eſpace qu'il luy en faut, pour paſſer tranquillement le reſte de ſes jours, & qui ne peut l'obtenir.*

*C'eſt pour cela, Sire, que nous tous, les tres-humbles ſujets de voſtre Majeſté, qui ſommes icy comme des orphelins abandonnez, qui ne voulons nuire à perſonne, qui taſchons meſme d'éviter les procés, les querelles & les moindres conteſtations; c'eſt pour cela que nous vous ſupplions de prendre en main noſtre cauſe, avec ces ſentimens d'équité, qui vous ſont ſi ordinaires. Ayez, Sire, quelque compaſſion pour des perſonnes, qui n'ont commis aucun crime; & ſi voſtre Majeſté, aprés s'eſtre informée de noſtre conduite, trouve en effet que nous ſoyons innocens, nous la prions de faire connoiſtre à tout l'Empire, par un Edit public, le jugement qu'elle aura porté de nos mœurs & de noſtre doctrine; c'eſt pour obtenir cette grace, que nous prenons la liberté de luy preſenter cette requeſte. Cependant tous les Miſſionnaires ſes ſujets, attendront avec crainte & avec une parfaite ſoumiſſion ce qu'elle voudra bien en ordonner. L'an trentiéme du regne de Cambi, le ſeiziéme jour du douziéme mois de la lune.*

L'Empereur receut cette requeſte, & l'envoya le 18. du meſme mois au tribunal des Rites, avec ordre de l'examiner, & de luy en faire au plutoſt ſon rapport; mais parce que toutes les Cours des tribunaux

ſe ferment à la Chine à peu prés en ce temps-la, juſqu'au 15. du premier mois de l'année ſuivante, le *Lipou* ne put répondre que le 18. de ce meſme mois. Au reſte ſon avis fut tres-contraire aux intentions de l'Empereur & aux intereſts des Miſſionnaires.

Car les Mandarins, aprés avoir rapporté fort au long les anciens Edits contre la Religion Chrétienne, conclurent que cette affaire ne demandoit pas une plus grande diſcuſſion, & qu'on s'en devoit tenir aux premieres ordonnances des Parlemens & de la Cour, qui défendoient ſous de griéves peines aux naturels du païs, d'embraſſer la loy nouvelle des Européens; que cependant, ils jugeoient à propos de conſerver l'Egliſe de la ville de *Ham-tchéou*, & d'ordonner aux Mandarins de cette Province, de ne pas confondre la Religion Chrétienne avec les ſectes ſeditieuſes de la Chine.

L'Empereur fut preſque auſſi ſenſible que les Miſſionnaires à ce nouvel Arreſt. Quand on le luy preſenta, il parut chagrin, & le laiſſa pluſieurs jours dans ſon cabinet ſans ſe declarer, afin que les Mandarins du *Lipou*, avertis de ſon intention, euſſent le temps de revenir. Mais comme il vit leur obſtina-

tion, il ne voulut pas révolter les eſprits, il ſe réſolut enfin, quoiqu'à regret, de le ſigner.

Cette nouvelle jetta les Peres dans la conſternation; & un Gentilhomme de la chambre nommé *Chao*, que l'Empereur leur avoit envoyé pour les conſoler, les trouva dans un eſtat digne de compaſſion. Il en fut luy-meſme touché, (car il nous aime tendrement, & il nous a rendu en pluſieurs occaſions des ſervices eſſentiels.) Cet Officier taſcha, comme il en avoit eu ordre, de moderer leur affliction; mais ſoit que ces Peres ne fuſſent pas maiſtres d'eux-meſmes, ou qu'ils ne ſongeaſſent plus à ménager un Prince, qui les avoit abandonnez; ils dirent en cette occaſion tout ce que la plus vive douleur peut inſpirer aux perſonnes affligées.

Que nous ſervent, Seigneur, (ajoûterent-ils à la fin) toutes les graces qu'il a plû juſqu'icy à l'Empereur de nous faire, puiſqu'en ce moment il les rend luy-meſme inutiles? Eſtoit-ce pour nous faire tomber d'une maniere plus éclatante, qu'il s'eſtoit ſi long-temps appliqué à nous élever? Quel plaiſir aura-t-il de nous voir deſormais, la honte & la rougeur ſur le front, ſervir de joüet à nos ennemis & de ſpectacle à tout

l'Empire ? Pourra-t-il bien dans la ſuite, ce Prince, qui nous avoit ſi tendrement aimez, pourra-t-il bien, ſans en eſtre émeu, apprendre que la populace nous inſulte ; que ſes moindres Officiers nous font battre dans les tribunaux ; que les Vice-Rois nous chaſſent de leurs Provinces ; qu'on nous exile honteuſement de ſon Empire ?

Nous luy donnons nos ſoins, nos eſtudes ; toutes nos veilles : une partie de nos freres ſont déja morts dans le travail, les autres y ont ruiné leur ſanté ; & nous, qui vivons encore, pouſſez du meſme deſir de luy plaire, nous luy ſacrifions volontiers tous les momens de noſtre vie.

Nous eſperions meriter, par ce zele, qu'il approuvaſt enfin la Religion que nous preſchons à ſes peuples ; ( car pourquoy vous le diſſimuler, Seigneur, à vous qui connoiſſez depuis long-temps les veritables ſentimens de noſtre cœur ) c'eſtoit-là, vous le ſçavez, l'unique motif de toutes nos entrepriſes : quelque puiſſant, quelque magnifique que ſoit ce grand Prince, jamais nous n'aurions eu la penſée de venir ſi loin le ſervir, ſi l'intereſt de noſtre ſainte loy ne nous y avoit engagez. Cependant, il la proſcrit aujourd'huy, & ſigne luy-meſme le honteux Arreſt de noſtre condamnation. Voilà ;

Seigneur, où aboutiſſent nos eſperances; voilà le fruit de tous nos travaux. Avec combien plus de tranquillité aurions-nous reçû une ſentence de mort, qu'un Edit de cette nature ? Car auſſi-bien ne penſez pas que nous puiſſions ſurvivre à la perte du Chriſtianiſme.

Ce diſcours, que le trouble & un torrent de larmes accompagnoient, fit beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit de cet Officier. Il fut ſur le champ le rapporter à l'Empereur, & il luy peignit la douleur des Peres avec des couleurs ſi vives, que ce bon Prince ſe laiſſa toucher. *J'ay toûjours*, dit-il, *cherché les occaſions de les favoriſer; mais les Chinois ont traverſé tous mes bons deſſeins. Je n'ay pû pour cette fois m'empeſcher de ſuivre le torrent; mais enfin, quoiqu'il en ſoit, ils peuvent compter que je les aime, & que je ne les abandonneray pas.*

En effet, il commença de les employer plus que jamais en ſon ſervice; mais il n'y trouvoit plus ni la meſme ardeur dans l'execution de ſes ordres, ni la meſme ſerenité ſur leurs viſages. Ils paroiſſoient toûjours devant luy eſtonnez, mornes, & comme étourdis du coup qu'ils venoient de recevoir. Cependant bien loin de ſe rebuter, il leur propoſa de faire venir à la Cour un

docteur en médecine, nouvellement arrivé à Macao, lequel pour estre plus utile aux Missions, s'estoit fait Religieux de nostre Compagnie.

Les Peres répondirent, que ce Docteur avoit souhaité, avec beaucoup de passion, d'employer sa science & tous ses secrets à conserver une santé aussi précieuse que celle de sa Majesté; mais qu'estant estonné de l'Arrest qu'on avoit porté contre les Chrétiens, il ne songeoit plus à la Chine; & qu'il se disposoit à retourner en Europe; que neanmoins, puisque sa Majesté l'ordonnoit ainsi, on écriroit incessamment à Macao pour le faire venir.

Durant que les Missionnaires estoient plongez dans l'amertume, le Vice-Roy de *Ham-tchéou* triomphoit de ces premiers succés, & prenoit déja des mesures pour achever son ouvrage. Il occupa durant plusieurs jours tous les Commis des Bureaux, à faire des copies du nouvel Arrest, pour les répandre en toutes les Provinces; ensuite il fit contre les Chrétiens des ordres beaucoup plus rigoureux que les premiers. Enfin, comme il ne doutoit plus de la victoire, il envoya à l'Empereur une ample requeste contre les Missionnaires, pour achever de les défaire entierement; mais

cette requeſte arriva un peu trop tard : & quand elle fut préſentée, les affaires avoient déja changé de face.

Car le Prince *Soſan* ne pouvant réſiſter aux ſollicitations des Peres, & ſur tout du Pere Gerbillon, dont il eſtoit ami particulier, réſolut de ſolliciter tout de nouveau en noſtre faveur. Il alla donc trouver l'Empereur, & luy repreſenta tout ce que le plus fervent Chrétien euſt pû dire en une ſemblable occaſion.

Il luy remit devant les yeux le zele & le dévouëment des Peres en tout ce qui touchoit ſa perſonne, les ſervices qu'ils avoient rendus à l'Etat durant les guerres, leur application à perfectionner les ſciences & à regler le Calendrier. *Enfin, Sire,* luy dit-il, *ce ſont des gens qui comptent pour rien leur vie, quand il s'agit de vous obeïr, ou de vous plaire. Il eſt vray que tout cela ne meriteroit pas que voſtre Majeſté approuvaſt leur loy, ſi d'ailleurs elle eſtoit dangereuſe; mais fut-il jamais une doctrine plus ſaine que la leur, & plus utile au gouvernement des peuples?*

L'Empereur, qui écoutoit volontiers ce diſcours, ne laiſſoit pas de perſiſter dans ſa premiere détermination. *C'eſt une affaire concluë,* luy répondit-il, *je me ſerois fait un*

*plaisir de favoriser ces bons Missionnaires; mais le déchaînement des Mandarins contr'eux, ne m'a pas permis de suivre mon inclination.*

*Quoy, Sire*, repliqua le Prince, *n'estes-vous pas le maistre? Et quand il s'agit de rendre justice à des sujets aussi distinguez que ceux-cy, ne pouvez-vous pas user de vostre autorité? J'iray moy-mesme, si vostre Majesté le veut bien, trouver ces Messieurs; & je ne desespere pas de les rendre plus raisonnables.*

Enfin, l'Empereur ne pouvant plus tenir contre de si pressantes sollicitations, fit sur le champ écrire aux *Colaos*, à leurs Assesseurs, & à tous les Mandarins Tartares du *Lipou*. Voicy comme la lettre estoit conçuë.

*La trente-uniéme année du regne de* Cam-hi, *le second jour du deuxiéme mois de la lune*, Yi-Sam-o *Ministre d'Etat, vous declare les volontez de l'Empereur en ces termes:*

*Les Européens, qui sont à ma Cour, président depuis long-temps aux Mathematiques. Durant les guerres civiles, ils m'ont rendu un service essentiel, par le moyen du canon qu'ils ont fait fondre. Leur prudence & leur adresse singuliere, jointes à beaucoup de zele & à un travail infatigable, m'obligent encore à les considerer. Outre,*

*cela, leur Loy n'est point seditieuse, & ne porte pas les peuples à la révolte ; ainsi il nous semble bon de la permettre, afin que tous ceux qui voudront l'embrasser, puissent librement entrer dans les Eglises, & faire une profession publique du culte qu'on y rend au souverain Seigneur du Ciel.*

*Nous voulons donc que tous les Edits, qui jusqu'icy ont esté portez contre elle par l'avis & le conseil de nos tribunaux, soient à present déchirez & bruslez. Vous, Ministres d'Etat, & vous Mandarins Tartares du souverain tribunal des Rites, assemblez-vous, examinez cette affaire, & me donnez au plutost vostre avis.*

Le Prince *Sosan* se trouva luy-mesme dans cette assemblée, comme il en estoit convenu avec l'Empereur ; & quoyqu'il ne fust pas Chrétien, il y parla neanmoins d'une maniere si vive & si touchante en nostre faveur, qu'il sembloit plutost défendre sa propre cause, ou celle de l'Etat, que les interests d'une religion étrangere. Voicy, sans y rien ajoûter, ses propres paroles, comme elles se trouvent dans l'original, que je traduis fidellement.

» Vous sçavez, Messieurs, avec quelle » application, quel zele, & quelle fidelité » ces Européens s'employent au service de sa

Majesté. Les plus grands hommes parmi « nous, quoiqu'interessez à conserver nos « conquestes, se sont plûtost dévoüez à la « gloire, aux richesses, à leur fortune par- « ticuliere, qu'à l'affermissement de l'Etat; « il en est peu qui cherchent purement le « bien public. Ces estrangers au contraire, « exempts de toutes ces passions, aiment « l'Empire plus que nous ne l'aimons nous- « mesmes; & sacrifient volontiers le pro- « pre repos à la tranquillité de nos Pro- « vinces. «

Nous l'avons experimenté durant le « cours des guerres civiles, & dans les der- « niers démeslez que nous avons eus avec les « Moscovites. Car à qui pensez-vous, Mes- « sieurs, que nous soyons redevables de l'heu- « reux succés de cette negociation? Il seroit « sans doute de mon interest de m'en donner « toute la gloire, moy qui ay esté le plénipo- « tentiaire pour la paix; mais si j'estois assez « injuste pour m'en faire honneur au préju- « dice de ces Peres; les chefs des troupes « ennemies, tous mes Officiers, ma propre « armée me démentiroit. «

C'est eux, Messieurs, ce sont ces Peres, « qui par leur prudence, leur adresse, les « justes temperamens qu'ils ont apportez, « ont mis fin à cette importante affaire. Sans «

quent à nos peuples ; quoi-qu'en cela « .
ils nous faſſent plûtoſt une grace, que « .
nous ne leur en faiſons ; ils veulent bien « .
nous en tenir compte, & la recevoir de « .
nous comme la récompenſe de tous leurs « .
ſervices. « .

Les *Lamas* de Tartarie, les Bonzes de la « .
Chine ne ſont point troublez dans l'exerci- « .
ce de leur Religion. Les Mahometans meſ- « .
me ont élevé une Moſquée à *Ham-tçhéou*, « .
qui domine ſur nos édifices publics. On « .
n'oppoſe point de digues à ces torrens qui « .
inondent toute la Chine ; on diſſimule, on « .
approuve en quelque ſorte toutes ces ſectes « .
inutiles ou dangereuſes ; & quand les Euro- « .
péens nous demandent la liberté de preſ- « .
cher une loy, qui ne contient que les ma- « .
ximes de la vertu la plus épurée, non-ſeu- « .
lement nous les rebutons avec mépris, mais « .
nous nous faiſons encore un merite de les « .
condamner : comme ſi les loix, qui nous « .
obligent de fermer l'entrée de noſtre Em- « .
pire à la ſuperſtition & au menſonge, « .
avoient auſſi proſcrit la verité. « .

Comme le Prince s'étendoit beaucoup ſur ce point, il fut interrompu par les prin-
cipaux de l'Aſſemblée, qui luy remontre-
rent, que quoi-qu'il pût dire, il y avoit toû-
jours danger que cette nouvelle ſecte ne

cauſaſt dans la ſuite du deſordre ; & qu'il eſtoit de la bonne politique d'étouffer en leur naiſſance ces petits monſtres de rebellion & de diſcorde ; qu'enfin c'eſtoient des eſtrangers dont l'eſprit & les ſecrets deſſeins pouvoient toûjours faire quelque ombrage.

» Quel ombrage, repliqua le Prince ? J'ay
» eſté dix ans *Colao*, & je n'ay jamais eu au-
» cune plainte contre les Chrétiens. Croyez-
» moy, Meſſieurs, il ſeroit à ſouhaiter que
» tout l'Empire embraſſaſt leur Religion. Car
» n'eſt-ce pas cette Religion qui commande
» aux enfans de reſpecter leurs parens, aux
» ſujets d'eſtre fidéles à leur Prince, aux va-
» lets de faire exactement la volonté de leur
» maiſtre ? Qui défend de tuer, de tromper,
» de prendre le bien de ſon prochain, qui a
» en horreur la calomnie & le parjure, qui
» improuve le menſonge, qui inſpire la ſim-
» plicité, la droiture, la modeſtie, la tempe-
» rance ? Examinez, Meſſieurs, & pene-
» trez, s'il eſt poſſible, le cœur de l'homme ;
» ſi vous y trouvez un ſeul vice que la loy
» Chrétienne ne défende, ou une ſeule vertu
» qu'elle ne conſeille, je vous permets de
» vous declarer contre elle ; mais ſi tout y eſt
» ſaint, & conforme à la raiſon, pourquoy
» balancez-vous encore à l'approuver ?

Enſuite comme le Prince vit les eſprits ébranlez, il propoſa les dix Commandemens de noſtre Religion, & les expliqua avec tant d'éloquence, que les Mandarins ſe regardant les uns les autres, & n'y trouvant rien à reprendre, avouerent enfin qu'on pouvoit ſans aucun danger ſuivre dans l'Empire cette nouvelle loy. L'Empereur, qui fut averti de ce qui ſe paſſoit, voulut, pour rendre l'action plus celebre, qu'on aſſemblaſt auſſi les Miniſtres d'Etat, & les Mandarins du *Lipou* qui eſtoient Chinois, à qui on fit ſçavoir auparavant la réſolution des Mandarins Tartares.

Dans cette Aſſemblée generale, on repeta tout ce qui s'eſtoit dit dans l'Aſſemblée particuliere; & aprés une infinité de mouvemens que le Prince *Soſan* ſe donna pour faire revenir les Chinois de leur ancienne prévention, on conclut enfin à donner un Arreſt favorable aux Chrétiens, qu'on fit en forme de requeſte, afin de le preſenter à l'Empereur, & d'en obtenir la confirmation. Voicy comment il eſtoit conçû.

*Hoüpataï ſujet de voſtre Majeſté, Preſident du ſupréme Tribunal des Rites, & Chef de pluſieurs autres ordres, luy preſente cette tres-humble requeſte avec toute la ſoûmiſſion & le reſpect que luy & ſes Aſſeſſeurs*

*doivent avoir pour tous ses commandemens, sur-tout quand elle nous fait l'honneur de nous demander nos avis sur les affaires importantes de l'Etat.*

*Nous avons serieusement examiné ce qui regarde les Européens, lesquels attirez de l'extrémité du monde par la renommée de vostre singuliere prudence, & par vos autres grandes qualitez, ont passé cette vaste étenduë de Mers, qui nous sépare de l'Europe. Depuis qu'ils vivent parmi nous, ils meritent nostre estime & nostre reconnoissance par les signalez services qu'ils nous ont rendus dans les guerres civiles & étrangeres; par leur application continuelle à composer des livres utiles & curieux; par leur droiture & leur sincere affection pour le bien public.*

*Outre cela ces Européens sont fort tranquilles, ils n'excitent point de troubles dans nos Provinces; ils ne font mal à personne, ils ne commettent aucune mauvaise action: De-plus, leur Doctrine n'a rien de commun avec les fausses & les dangereuses sectes de l'Empire, de sorte que leurs maximes ne portent point les esprits à la sedition.*

*Puis donc que nous n'empeschons ni les Lamas de Tartarie, ni les Bonzes de la Chine d'avoir des Temples, & d'y offrir de l'encens à leurs Pagodes; beaucoup moins*

*pouvons-nous défendre aux Européens, qui ne font, ni n'enſeignent rien contre les bonnes loix, d'avoir auſſi leurs Egliſes particulieres, & d'y preſcher publiquement leur Religion. Certainement ces deux choſes ſeroient tout-à-fait contraires l'une à l'autre, & nous paroiſtrions manifeſtement nous contredire nous-meſmes.*

*Nous jugeons donc que tous les Temples dédiez au Seigneur du Ciel, en quelque endroit qu'ils ſe trouvent, doivent eſtre conſervez, & qu'on peut permettre à tous ceux qui voudront honorer ce Dieu, d'entrer dans ſes Temples, de luy offrir de l'encens, & de luy rendre le culte pratiqué juſqu'icy par les Chrétiens, ſelon leur ancienne couſtume. Ainſi que nul n'y puiſſe d'oreſnavant former aucune oppoſition.*

*Cependant nous attendrons là-deſſus les ordres de voſtre Majeſté, afin que nous les puiſſions communiquer aux Gouverneurs & aux Vice-Rois tant de Pekin que des autres Villes des Provinces. Fait l'an 31. du regne de Cam-hy, le 3. jour du ſecond mois de la lune. Signé, le Preſident du Souverain Tribunal des Rites avec ſes Aſſeſſeurs. Et plus bas, les quatre Miniſtres d'Etat, nommez Colaos, avec leurs Officiers generaux, & autres Mandarins du premier ordre.*

L'Empereur receut cet Arreſt avec une joye qu'il ne pouvoit aſſez exprimer. Il le confirma ſur l'heure, & en envoya aux Peres une copie ſcellée du grand ſceau de l'Empire, pour eſtre, dit-il, éternellement conſervée dans les archives de leur maiſon. Quelque temps aprés il le fit publier dans tout l'Empire : & le ſouverain Tribunal des Rites, en l'envoyant aux principaux Officiers, ajoûtoit dans ſon ordre ce qui ſuit : *Vous donc, Vice-Rois des Provinces, recevez avec un tres-profond reſpect cet Edit Imperial, & dés qu'il ſera entre vos mains, liſez-le attentivement ; eſtimez-le, & ne manquez pas de l'executer ponctuellement, ſelon l'exemple que nous vous en avons nous-meſmes donné. De-plus, faites-en faire des copies, pour le répandre dans tous les lieux de vos gouvernemens ; & nous donnez avis de ce que vous aurez fait en ce point.*

Dés que le P. Intorcetta fut averti de ce qui ſe paſſoit à Pekin, il partit pour la Cour, & fut ſe jetter aux pieds de l'Empereur, pour luy rendre de tres-humbles actions de graces en ſon nom, & au nom de tous les Miſſionnaires de la Chine. Ce bon Prince, aprés luy avoir donné beaucoup de marques d'affection, le fit reconduire dans

ſa Province par le P. Thomas Mandarin des Mathematiques. Il entra dans ſa ville de *Ham-tchéou* en triomphe, parmi les acclamations des Chrétiens, qui le regardoient comme un Ange de paix.

Cependant comme Dieu meſle toûjours quelque amertume à nos conſolations, la joye de ce bon Miſſionnaire fut temperée par l'entiere ruine de ſon Egliſe, enveloppée quelques jours auparavant dans un incendie public, dont une grande partie de la ville avoit eſté conſumée.

Cet accident donna lieu au P. Thomas de prier le Vice-Roy de baſtir au Pere une nouvelle Egliſe, & il luy fit meſme entendre que c'eſtoit l'intention de l'Empereur. Ce Mandarin avoit eu un chagrin incroyable du mauvais ſuccés de ſon entrepriſe, que l'arrivée du Pere venoit encore d'augmenter; mais il fut au deſeſpoir d'eſtre obligé de loger honorablement dans ſa capitale, un étranger qu'il avoit voulu peu de jours auparavant chaſſer de ſa Province. Il diſſimula neanmoins en habile homme; & pour s'accommoder au temps il donna au Miſſionnaire une des plus belles maiſons de la Ville, juſqu'à ce qu'il euſt luy-meſme rebaſti l'ancien College.

Ce ne fut pas ſeulement à *Hamt-chéou*

que la Religion chrétienne sembla triompher. Toutes les Eglises de l'Empire, que le nouvel Edit tiroit en quelque maniere de captivité, en donnant aux peuples la liberté de conscience, firent par tout de grandes réjoüissances; mais la ville de Macao, qui avoit autrefois servi de berceau à cette Chrestienté naissante, fit éclater particulierement sa joye par une feste solennelle, qu'elle accompagna de toutes les marques de l'allegresse publique, & que la devotion du peuple rendit encore beaucoup plus celebre.

Ceux qui considereront, MONSEIGNEUR, la forme du gouvernement de la Chine, les difficultez presque insurmontables que les étrangers ont eu de tout temps à y penetrer, l'éloignement des esprits pour les nouveautez en matiere de Religion; & d'autre part le petit nombre des Missionnaires que l'Europe nous a fournis, les guerres civiles, & les révolutions qui ont si souvent troublé l'Etat en ce dernier siecle; avoüeront de bonne foy que cet évenement, l'un des plus memorables qui soient arrivez depuis la naissance de l'Eglise, ne peut estre l'ouvrage de l'esprit humain: *Deus autem rex noster ante sæcula* Ps. 73. *operatus es salutem in medio terræ, tu con-*

*firmaſti in virtute tuâ mare .... tu confregiſti capita draconis, ... tuus eſt dies, & tua eſt nox.* C'eſt noſtre Dieu, c'eſt noſtre Roy éternel, qui a operé le ſalut dans ce vaſte Royaume, qu'on appelle *le milieu de la terre.* C'eſt luy qui a établi pour toûjours la tranquillité ſur cette mer agitée & fameuſe juſqu'icy par tant de naufrages. Vous venez, Seigneur, de briſer la teſte de ce ſuperbe* dragon, dont le nom eſtoit ſi réveré. C'eſt donc à preſent que le jour & la nuit, c'eſt-à-dire, l'Orient & l'Occident vous appartiennent, puiſque l'un & l'autre monde ont enfin reconnu voſtre Empire.

Lorſque j'eus l'honneur de repreſenter au ſaint Pere que l'idolatrie dans l'Orient, attaquée de toutes parts par les Miniſtres de l'Evangile, eſtoit ſur le point de tomber; & que ſi l'on pouvoit une fois obliger la Chine de ſe déclarer en noſtre faveur, tous les peuples voiſins, entraiſnez par ſon exemple, briſeroient bien-toſt leurs idoles, & n'auroient plus de peine à recevoir le joug de la foy: cette ſeule penſée penetra de joye ce ſaint Pontife, & réveilla en ſon cœur cette ſincere pieté, & ce zele ardent qu'il fait paroiſtre en toute occaſion pour

* Le dragon fait les armes de l'Empereur, & eſt adoré à la Chine.

le salut des ames; mais il m'ajoûta qu'un si grand changement n'estoit pas un miracle ordinaire.

Quels sentimens n'aura-t-il pas, MONSEIGNEUR, en apprenant que ce qu'il osoit pour lors à peine esperer, vient enfin de s'accomplir pour la gloire de son Pontificat, & pour le bien universel de la Chrétienté. Nous sçavons de plus que depuis ce fameux édit, les Chinois courent en foule au bapteſme, que les Mandarins encore Idolâtres bastissent des temples au vray Dieu; qu'un Prince du sang * a renoncé à ses erreurs & embrassé la croix & la foy de JESUS-CHRIST; que l'Empereur mesme fait élever une Eglise en son Palais, & loge auprés de sa personne les Ministres de l'Evangile.

Ces heureuses dispositions obligeront sans doute le saint Pere de donner tous ses soins à l'entier achevement de ce grand ouvrage. Nous luy demandons pour cela, des Pasteurs formez de sa main & pleins de son esprit; des Missionnaires desinteressez, sçavans, mortifiez, qui joignent la prudence à la simplicité Evangelique, qui ne cherchent que la gloire de JESUS-CHRIST,

* Un autre Prince du sang, a depuis encore embrassé la foy.

& non

& non pas la leur, ou celle de leur nation. Nous ſouhaittons enfin que tous les Royaumes chrétiens puiſſent à l'envi ; ſous l'autorité du ſaint Siege, envoyer leurs Miniſtres dans ces vaſtes Contrées, afin d'y partager nos travaux, & d'y étendre nos conqueſtes ; quand les Univerſitez les plus nombreuſes & les Seminaires les plus celebres s'y tranſporteroient, ce ſeroit encore peu ; & avec tout ce ſecours nous ne laiſſerions pas, pour parler avec l'écriture, de *gemir ſous le poids du jour & de la chaleur.* Que ſera-ce, ſi l'on abandonne ce nouveau monde au petit nombre d'ouvriers que la pieté de quelques Princes y entretient ?

C'eſt pour ſolliciter cette grace, que je prends aujourd'huy la liberté, MONSEIGNEUR, de mettre entre vos mains les intereſts de ces illuſtres Miſſions. Je ſçay que vous n'avez jamais entrepris aucune affaire importante pour le bien de la Chreſtienté dont vous ne ſoyez venu à bout ; & quand celle, que je vous propoſe ſeroit encore beaucoup plus difficile qu'elle ne l'eſt en effet, je ſuis en quelque maniere ſeûr du ſuccés, dés que vous voudrez bien vous en charger.

Cependant, MONSEIGNEUR, pour y réüſſir, il n'eſt point neceſſaire de mettre

en uſage toutes ces qualitez de l'eſprit qui vous rendent preſque toûjours ſuperieur aux plus grandes entrepriſes, cette ſegeſſe conſommée qui vous mene par les routes les plus ſeures, cette application continuelle, que le travail le plus rude ne peut interrompre, cette conduite adroite, inſinuante, impénétrable aux plus clairvoyans, cet art enfin qui vous eſt propre, de perſuader & d'obtenir ce que vous voulez : tout cela n'eſt point d'uſage dans l'affaire dont il s'agit ; il ne faut icy que vous abandonner à voſtre propre zele, & employer cette éloquence vive & naturelle qui anime vos diſcours toutes les fois que vous ſoûtenez dans le ſacré College les intereſts de la Religion, ou que vous repreſentez au Vicaire de JESUS-CHRIST les preſſantes neceſſitez de l'Egliſe.

Vos ſoins, voſtre pieté, MONSEIGNEUR, ſeront ſecondez d'autant d'Apoſtres, que vous nous procurerez de Miſſionnaires ; pour lors les idolâtres nouvellement convertis, & les fidelles affermis dans la foy, ſentiront également les grands biens que vous leur aurez procuré ; & les peuples éclairez de ces divines lumieres, que le ſaint Siege répandra juſqu'aux extrémitez du monde, beniront toute leur

vie & la charité paternelle du Vicaire de JESUS-CHRIST & le zele ardent de ſon Miniſtre. Je ſuis avec un tres-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE EMINENCE

Le tres-humble & tres-obeiſſant ſerviteur,
L. J.

# LETTRE XIV.

## A Monsieur l'ABBE' BIGNON.

*Idée generale des Observations que nous avons faites dans les Indes & à la Chine.*

MONSIEUR,

Quand vous ne seriez pas à la teste des plus sçavans hommes de l'Europe, par le rang que vous tenez dans l'Academie Royale ; la passion que j'ay toûjours euë, de vous donner des marques de mon estime, & de profiter de vos lumieres, m'engageroit à vous communiquer, ce que nous avons executé dans les Indes, pour la perfection des sciences.

Il est, Monsieur, de la reputation de cette illustre Academie, avec laquelle nous avons des liaisons si étroites, qu'un homme de vostre merite paroisse faire cas des personnes qu'elle employe dans ses fonctions ; & je crois qu'elle vous sçaura gré de la protection que vous voudrez bien

nous donner dans le monde. Mais il eſt encore plus de noſtre intereſt particulier, que vous examiniez à la rigueur nos ouvrages; & qu'aprés avoir ſollicité en noſtre faveur l'eſtime du public, vous travailliez par une ſevere & ſçavante critique, à nous perfectionner nous-meſmes, & à nous rendre dignes un jour de ſon approbation & de la voſtre.

Ce n'eſt pas, Monſieur, que je veüille icy vous expliquer en détail, tout ce que nous avons fait, pour acquerir à l'avenir une connoiſſance plus exacte des mouvemens des Aſtres; ou pour donner des memoires à ceux qui veulent penetrer plus avant, dans les ſecrets cachez de la nature. Cet ouvrage qui a trop d'étenduë pour eſtre renfermé dans les bornes d'une ſimple Lettre, fera le ſujet d'un juſte volume, que nous aurons bien-toſt l'honneur de vous preſenter.

Mon deſſein n'eſt à preſent que de vous en donner une idée generale, afin que connoiſſant par avance la route que nous avons tenuë juſques icy, vous jugiez mieux de ce qu'il faut ajoûter à noſtre exactitude, ou changer à noſtre methode.

Quand nous partiſmes de Paris, chargez des inſtructions du Roy, de ſes Miniſtres,

& de l'Academie Royale, l'on ne se proposoit rien moins que la perfection des sciences naturelles ; mais comme ce projet renfermoit une grande diversité de matieres, nous crusmes qu'il estoit à propos de nous partager : non-seulement, parce que chacun de nous n'avoit pas assez de loisir, pour fournir en mesme temps à tant de differentes études ; mais encore, parce que l'esprit a luy-mesme ses bornes, & qu'il est rare de trouver dans la mesme personne, un genie également propre pour toutes choses.

Ainsi nous convinsmes que les uns s'attacheroient aux Observations astronomiques, à la Geographie, à l'examen des Arts méchaniques ; tandis que les autres feroient leur principale étude de ce qui regarde l'Anatomie, la connoissance des simples, l'histoire des animaux, & les autres parties de la Physique ; que chacun choisiroit selon son goust : de maniere neanmoins, que ceux-là mesme qui se seroient bornez à quelque matiere, ne negligeroient pas le reste ; quand le lieu, le temps, ou les personnes leur donneroient occasion d'y faire quelque nouvelle découverte. On convint aussi qu'on se communiqueroit mutuellement ses lumieres, afin que chacun profitast des reflexions communes ; & que

rien, s'il ſe pouvoit, n'échapaſt à noſtre application.

Mais quelque ſoin que nous priſſions pour reüſſir, nous conçumes aiſément, que ſix perſonnes occupées d'ailleurs à l'étude des langues, & à la prédication de l'Evangile, ne pourroient jamais remplir un ſi vaſte deſſein. Il nous vint donc en penſée; premierement, d'y engager les Européens qui ſe trouveroient alors dans les Indes, & ſur tout les Miſſionnaires; afin que tous concouruſſent à une entrepriſe également utile & glorieuſe à toutes les Nations. Secondement, d'établir en pluſieurs endroits, des maiſons particulieres, où nos Mathematiciens & nos Philoſophes travaillaſſent à l'exemple & ſous la conduite des Academiciens de Paris; qui d'icy, comme du centre des ſciences, pourroient nous communiquer leurs penſées, leur methode, leurs découvertes; & recevoir, ſi j'oſe ainſi parler, comme par refléxion, nos foibles lumieres.

Mais ces deux moyens ſi propres d'eux-meſmes à l'avancement de noſtre projet, & ſi capables de rendre la France illuſtre dans la poſterité, ont eſté juſqu'à preſent aſſez inutiles. D'un coſté, nous avons trouvé dans les autres Nations tres-peu de diſpo-

sition à nous seconder ; de l'autre, les revolutions de Siam ont renversé le premier observatoire, que la liberalité du Roy & le zele de son Ministre y avoient presque entierement élevé.

Ces accidens, quoique tres-fascheux, ne nous avoient pas neanmoins rebutez : nous songions à jetter à la Chine les fondemens d'un second observatoire, encore plus magnifique que celuy de Siam. Il n'eust pas esté difficile d'en bastir ensuite plusieurs autres à Hispaan, en Perse, à Agra dans le Mogol, dans l'Isle de Borneo sous la Ligne, en Tartarie, & en quelques autres lieux, dont la situation pouvoit faciliter l'execution de nostre dessein ; lorsque la guerre universelle, qui embrase l'Europe depuis tant d'années, se fit sentir jusqu'aux Indes, & rompit dans un moment toutes nos mesures.

Peut-estre, Monsieur, que la paix nous remettra dans ces mesmes routes, que l'orage nous a obligez d'abandonner; & qu'avec le temps nous joüirons d'un calme également avantageux à la Religion, au bonheur des peuples, & à la perfection des sciences. Cependant, comme les vents contraires n'empeschent pas les habiles pilottes d'avancer un peu, quoiqu'ils les re-

tardent toûjours beaucoup ; nous avons taſché malgré toutes ces tempeſtes, de ſuivre nos premieres vûës, & de continuer un travail, dont l'eſſay, comme vous allez voir, ne ſera peut-eſtre pas tout-à-fait inutile.

La difficulté qu'on a eu de tout temps à regler les mouvemens des Aſtres, n'a pû eſtre ſurmontée, ni par les veilles des anciens Aſtronomes, ni meſme par toute la penetration des nouveaux. Quelque effort que noſtre imagination ait fait, pour entrer dans ces myſteres de la Toute-puiſſance du Createur, nous ne ſommes encore que mediocrement avancez ; & il faut avoüer de bonne foy, que le Ciel eſt beaucoup plus éloigné de nos penſées & de noſtre eſprit, qu'il n'eſt élevé au-deſſus de nos teſtes.

Rien ne peut nous en approcher davantage, qu'une longue ſuite d'obſervations & une recherche exacte de tout ce qui ſe paſſe dans les Aſtres ; parce que cette attention continuelle à leurs mouvemens, faiſant ſentir & comme toucher au doigt les erreurs des anciens ſyſtêmes, donne lieu aux Aſtronomes de les reformer peu à peu, & de les rendre plus conformes aux apparences. C'eſt pour cela qu'en ces derniers temps, on s'eſt appliqué avec tant de ſoin, à perfectionner les inſtrumens, les pendu-

les, les lunettes, & tout ce qui peut en quelque maniere, approcher le Ciel de nos yeux.

En France, en Angleterre, en Dannemark, & en plusieurs autres lieux du monde, on a élevé de grandes machines & basti de magnifiques Tours, comme pour servir de degrez à ceux qui veulent s'avancer dans cette nouvelle route; & le progrés que plusieurs Observateurs y ont déja fait, est si considerable, qu'on peut tout esperer à l'avenir, pourvû que les Princes continuënt par leurs liberalitez, de soûtenir un si penible travail. Voicy, Monsieur, en general ce que nous y avons contribué de nostre part.

Premierement, nous nous sommes attachez à observer les éclypses; & comme celles du Soleil ont attiré plus que toutes les autres, l'admiration des peuples; nous avons tasché de profiter des occasions qui pouvoient nous estre favorables. Parmi celles qui se sont presentées, il y en a eu deux assez particulieres, & qui feront quelque plaisir aux curieux.

La premiere fut l'éclypse qui arriva sur la fin d'Avril de l'année 1688. Nous sçavions qu'elle devoit estre *totale* en quelques endroits de la Chine, quoy qu'à Pekin, où

nous nous trouvions quelque temps auparavant, elle ne d'eût estre que mediocrement grande. Car vous sçavez, Monsieur, qu'il n'en est pas des éclypses de Soleil, comme des éclypses de Lune. La Lune qui n'a qu'une lumiere empruntée, est couverte de veritables tenebres, dés que la terre luy dérobe les rayons du Soleil, & ne paroist point éclypsée à certains peuples, qu'elle ne se cache en mesme temps, & de la mesme maniere aux yeux de tout le monde. Au contraire, le Soleil, qui de sa nature est un corps toûjours lumineux; ou plûtost qui est la lumiere mesme, ne peut estre obscurci: & quand la Lune semble en le couvrant luy oster tout son éclat; ce n'est pas le Soleil qui est éclypsé, c'est la terre; c'est nous qui nous trouvons alors veritablement dans les tenebres. Ainsi les Astronomes parleroient plus juste, si au lieu de la nommer une éclypse de Soleil, ils la nommoient une éclypse de la terre.

De-là vient que cette éclypse est en mesme temps fort differente, selon les differens endroits où l'on se trouve; de maniere que si plusieurs Observateurs, éloignez les uns des autres, estoient placez sur une mesme ligne de l'Orient à l'Occident, il se

pourroit faire que les premiers verroient à l'ordinaire tout le corps du Soleil, tandis que les seconds n'en découvriroient qu'une partie : là il paroîstroit à demi-caché, icy ce ne seroit plus qu'un arc de lumiere, & plus loin encore, il auroit peut-estre entierement disparu.

C'est aussi par la mesme raison qu'un Observateur placé au centre de la terre, ne verroit pas le Soleil éclypsé, comme nous le voyons icy ; & cette difference, qu'on appelle *parallaxe*, croîstroit ou diminuëroit à mesure que cet Astre seroit plus ou moins élevé sur l'horizon. C'est ce que les Chinois avoient jusqu'icy ignoré, & qu'ils ne connoissent encore que superficiellement. Pour les Indiens, beaucoup moins capables de ce rafinement que les Chinois, ils ne cessent point d'admirer des effets si surprenans ; de sorte que le feu Roy de Siam demandoit un jour, si le Soleil de l'Europe estoit le mesme que celuy des Indes, puisqu'il paroissoit en mesme temps si different dans ces deux endroits.

Nous partismes donc tout exprés de Pekin pour nous rendre à *Kiam-chéou*, ville considerable dans la Province de Chansi, où selon nostre calcul, le Soleil devoit estre entierement éclypsé : il ne le fut pas neanc-

moins, & nous y fuſmes trompez, parce que la longitude du pays ne nous eſtoit pas encore parfaitement connuë; du reſte nous euſmes ſujet d'eſtre contens : le Ciel fut ce jour-là extrémement ſerain, le lieu fort commode, nos inſtrumens bien placez; & comme nous eſtions trois Obſervateurs, rien ne nous manqua de ce qui pouvoit rendre l'obſervation exacte.

Parmi les differentes methodes, dont on ſe peut ſervir pour ces ſortes d'*operations*, nous en choiſiſmes deux qui nous parurent les plus aiſées. L'une fut de regarder le Soleil avec une lunette de trois pieds, dans laquelle on avoit placé au *foyer* de l'*objectif* un *reticule*, compoſé de douze filets de ſoye cruë, tres-deliez, & également diſtans les uns des autres; de ſorte neanmoins qu'ils occupoient preciſément tout l'eſpace du Soleil, dont le diametre paroiſſoit ainſi à l'œil diviſé en douze parties égales.

La ſeconde conſiſtoit à recevoir par une lunette de douze pieds, l'image du Soleil qui s'alloit peindre ſur un carton oppoſé à l'*oculaire* dans une diſtance proportionnée; afin que cette image fuſt bien nette & parfaitement terminée, on avoit tracé ſur ce meſme carton douze petits cercles *concentriques*, dont le plus grand eſtoit égal

au disque apparent du Soleil. Ainsi il nous fut aisé de déterminer, non-seulement le commencement, la durée, & la fin de l'éclypse, ce qui ne demande qu'une simple lunette & une pendule bien reglée; mais encore sa grandeur, ou, comme on dit, sa quantité, & le temps que l'ombre ou plûtost la Lune, employe à couvrir ou à découvrir chaque partie du Soleil: car quoyque toutes ces parties soient égales entre-elles, il ne s'ensuit pas qu'il faille un égal nombre de minutes pour les parcourir, à cause que le changement continuel de *parallaxe* retarde ou avance irregulierement le mouvement apparent de la Lune.

Il ne s'en fallut que de sa vingt-quatriéme partie, que le Soleil ne fust entierement couvert; & nous déterminasmes l'éclypse de onze doigts & demy; c'est ainsi que les Astronomes parlent: car pour faire leur calcul plus juste, ils ont coûstume de partager le diamettre apparent des planettes en douze doigts, & chaque doigt en soixante minutes. Cependant nous remarquasmes; premierement, que quand les trois quarts du Soleil furent éclypsez, le jour n'en parut presque point changé, & à peine s'en fust-on aperçû, si d'ailleurs l'on n'en avoit esté averti: de sorte qu'un nuage ordinaire

estoit capable de faire à peu-prés le mesme effet.

Secondement, quoique l'on ne vist dans le plus fort de l'éclypse, qu'un tres-petit arc de lumiere, on pouvoit encore lire dans la Cour tres-aisément les plus petits caracteres. J'ay vû quelquefois des orages qui rendoient le Ciel aussi obscur qu'il l'estoit alors.

Troisiémement, nous ne pusmes découvrir aucune étoile, quelque effort que nous fissions; nous apperçusmes seulement *Venus*, ce qui ne marque pas une fort grande obscurité, puisque cette planette paroist souvent, lors mesme que le Soleil est élevé tout entier sur l'horison.

Les Chinois ne laisserent pas d'estre allarmez, s'imaginant que la terre alloit bientost estre enveloppée d'épaisses tenebres. Ils faisoient de toutes parts un bruit effroyable pour obliger le *Dragon* à se retirer. C'est à cet animal qu'ils attribuënt toutes les défaillances des astres; qui arrivent, disent-ils, à cause que le *Dragon* celeste pressé par la faim, tient alors le Soleil ou la Lune entre les dents à dessein de les devorer.

Enfin la lumiere revint peu à peu, & mit les Chinois en repos: mais nous continuas-

mes noſtre travail, en conferant par divers calculs la grandeur, la durée, le commencement & la fin de cette éclypſe, avec les differentes tables des anciens & des nouveaux Aſtronomes. On fit en meſme temps de ſemblables obſervations à Pekin, à Ham-tchéou, & en pluſieurs autres villes de la Chine; ce qui euſt pû ſervir à déterminer la longitude de tous ces differens endroits, ſi d'ailleurs nous n'euſſions eu d'autres moyens plus ſeûrs & plus faciles de la connoiſtre.

Au reſte, cette Obſervation nous donne lieu de faire quelques reflexions ſur pluſieurs autres éclypſes, dont les Auteurs parlent differemment. *Herodote l. 1.* rapporte que le jour meſme auquel le Roy des Medes & celuy des Lydiens donnerent une ſanglante bataille, le Soleil parut entierement éclypſé. Le combat, dit-il, avoit long temps duré avec un égal avantage de part & d'autre; quand tout à coup d'épaiſſes tenebres couvrirent la terre, & ſuſpendirent pour un temps la fureur du ſoldat. Le Pere *Petau* a placé cette éclypſe en l'an 597. avant la naiſſance de noſtre-Seigneur, le neuviéme de Juillet; quoy-que ſelon ſon calcul elle ne doive eſtre que de neuf doigts vingt-deux minutes; s'imaginant ſans dou-

te ; que cette partie du Soleil éclypſée eſtoit aſſez conſiderable pour verifier ainſi les épaiſſes tenebres, dont parlent les Hiſtoriens. Cependant bien loin que cela ſuffiſe, noſtre derniere obſervation nous doit convaincre qu'une éclypſe auſſi mediocre que celle-là ne devoit pas meſme eſtre apperçûë par les combattans ; ainſi il eſt bien plus probable que ce fameux combat ſe donna l'an 585. le 28. de May, jour auquel il y eut une éclypſe *totale* du Soleil.

Le P. Petau ne peut pas diſconvenir de cette derniere éclypſe ; mais ſi on la ſuppute ſelon ſes tables, on trouvera qu'elle n'a eſté que de onze doigts vingt minutes ; c'eſt-à-dire, un peu moins grande que la noſtre. Cela meſme ſuppoſe que ſes tables ſont un peu fautives, puiſque la vingt-quatriéme partie du Soleil ſuffit, comme nous l'avons vû, pour faire le jour encore aſſez clair. Cependant l'hiſtoire veut qu'il ait eſté obſcur, & meſme ſemblable à la nuit la plus obſcure.

L'an 310. avant la naiſſance de noſtre-Seigneur, *Agatocle* Roy de Sicile, paſſant en Afrique avec ſa flote pour aller à Carthage, le Soleil diſparut entierement, & les étoiles furent vûës de toutes parts, comme ſi l'on euſt eſté au milieu de la nuit ; ſur-

quoy quelques Astronomes, & en particulier *Riccioli*, croyent que les tables qui donnent à cette éclypse une grandeur approchante de la grandeur *totale* satisfont suffisamment à l'histoire. Il est neanmoins évident par ce que nous avons remarqué, que les étoiles n'auroient jamais esté apperçûës, sur tout avec la clarté, & de la maniere dont *Diodore* & *Justin* en parlent, s'il y eust eu une partie sensible du Soleil découverte; à moins que cette mesme partie non éclypsée ne fust proche de l'horison, comme il arriva l'an 237. au commencement du regne de *Gordien le jeune*; car alors le Ciel s'obscurcit de telle sorte, qu'il n'étoit pas possible de se reconnoistre sans bougie, du moins si nous en croyons *Julius Capitolinus*.

La seconde éclypse que nous avons observée, encore plus considerable que la premiere, fut vûë par le P. Tachard dans son dernier voyage des Indes. Il estoit sur mer dans un vaisseau Hollandois; & si le lieu luy eust permis de se servir d'instrumens, on n'auroit rien en cette matiere de plus curieux.

L'éclypse parut *centrale*, c'est à-dire, que le centre de la Lune estoit parfaitement opposé au centre du Soleil: mais comme

le *disque* apparent du Soleil estoit pour lors plus grand que celuy de la Lune, on voyoit dans le Ciel un anneau éclatant, ou un grand cercle de lumiere; & ce qu'il y a en cela de plus surprenant, c'est que le P. Tachard asseure, que ce cercle estoit pour le moins de la largeur d'un *doigt*, ce qui ne s'accorderoit, ni avec les tables des anciens Astronomes, ni avec celles des nouveaux. Mais il n'est pas facile d'estimer au juste la grandeur des corps lumineux, quand on en juge seulement à la vûë, parce que la lumiere qui brille & qui rejaillit, les fait toûjours paroistre beaucoup plus grands qu'ils ne sont en effet.

Quoy-qu'il en soit, ces sortes d'éclypses que nous appellons *annullaires*, sont tres-rares, & plusieurs Mathematiciens n'ont pas crû qu'il y en pust avoir; parce qu'ils supposoient, comme une chose indubitable, que le diametre de la Lune, mesme dans son *apogée*, c'est-à-dire, dans son plus grand éloignement de la terre, estoit toûjours; ou égal à celuy du Soleil, ou mesme sensiblement plus grand.

Aussi *Kepler* écrivant à *Clavius*, à l'occasion de l'éclypse annulaire qu'on avoit observée à Rome, le 9. d'Avril de l'an 1567. pretend que ce bord lumineux n'é-

toit autre choſe, qu'une petite couronne d'air épaiſſi, enflammé, ou éclairé par les rayons du Soleil ; ou bien encore, que ce cercle avoit eſté formé par les meſmes rayons, rompus dans l'*atmoſphere* de la Lune. Cette derniere obſervation eſt capable de détromper ceux qui ſe ſeroient juſqu'icy obſtinez à ſuivre une ſemblable opinion ; auſſi-bien qu'à déſabuſer les diſciples de *Gaſſendi*, qui s'imaginent que le Soleil ne peut déborder au-deſſus de la Lune que de quatre minutes tout au plus, c'eſt-à-dire, de ſa 180e partie.

Outre ces deux éclypſes, nous en avons encore vû quelques autres de moindre conſequence ; dont je ne parle point, parce qu'elles n'ont rien d'extraordinaire. Celles de la Lune nous ont beaucoup plus occupez, non-ſeulement parce qu'elles ſont en plus grand nombre, mais encore parce qu'il y a plus de difficulté à les bien obſerver.

Plus le Soleil eſt éclatant, plus ſa *défaillance* eſt ſenſible, & le corps de la Lune tres-obſcur & tres-opaque de luy-meſme, en le dérobant à nos yeux, ne permet pas de douter un moment du commencement ou de la fin de ſon éclypſe. Il n'en eſt pas de meſme de la Lune, qui ne

perd ſa lumiere que peu à peu, & par une diminution preſque inſenſible. Comme l'experience que nous en avons, fait mieux ſentir toutes ces difficultez, que les ſpeculations les plus profondes ; vous voulez bien, Monſieur, que je vous diſe en peu de mots, ce qui fait en ce point noſtre embarras.

La Terre dans ſes differens aſpects avec le Soleil, a toûjours la moitié de ſon globe illuminé ; tandis que ſon autre hemiſphere eſt neceſſairement dans les tenebres ; à peu prés comme une boule, qui ſeroit la nuit éclairée d'une bougie : de ſorte qu'il ſe fait d'un coſté une projection, & comme une longue queuë d'ombre formée en coſne, dont la pointe s'étend fort loin, & ſe perd enfin dans la vaſte étenduë de l'air.

Quand donc la Lune, par ſon mouvement particulier, paſſe au travers de cet eſpace tenebreux, elle perd ſa lumiere, & devient elle-meſme obſcure. Que ſi nous pouvions marquer le moment auquel elle y entre ou auquel elle en ſort, nous aurions exactement le commencement & la fin de l'éclypſe ; mais pluſieurs accidens qui arrivent alors, ne nous permettent pas de l'obſerver avec une ſi grande préciſion.

Premierement, long-temps avant que la Lune touche l'ombre, dont je viens de parler, son bord oriental n'est éclairé que d'une petite portion du Soleil, que la terre luy dérobe peu à peu & par partie : de sorte qu'en ce temps-là on voit une espece de fumée qui se répand insensiblement sur le corps de la Lune, & qui precede souvent d'un quart d'heure la veritable ombre. Comme cette fumée croist toûjours, & devient plus épaisse, à mesure que l'éclypse s'approche, elle se confond tellement avec le commencement de l'ombre, qu'il est presque impossible de l'en bien distinguer. Ainsi ni l'experience, ni l'application, ni les meilleures lunettes, n'empeschent pas qu'un habile Observateur ne s'y méprenne souvent d'une minute, & quelquefois mesme de deux.

Secondement, quand je dis que l'éclypse se fait par l'interposition du globe terrestre; ce n'est pas que la Lune soit alors plongée dans son ombre, je parle de l'ombre pure, qui n'est point diminuée par les rayons qui se rompent dans l'atmosphere; laquelle ne s'étend jamais plus de cinquante mille lieuës; supposé que le semidiametre de la terre soit de 1146. lieuës de marine; au lieu que la Lune, mesme dans

ſon *perigée*, eſt à plus de cinquante-ſept mille lieuës de la terre. Comme donc le globe de la terre eſt enveloppé d'un air épais & groſſier, que nous nommons ſon *atmoſphere*, & que les rayons ne peuvent pas tout-à-fait penetrer; il ſe fait par l'interpoſition de ces vapeurs une nouvelle ombre, dont le diametre & la longueur ſurpaſſent de beaucoup la veritable ombre de la terre. Or ces vapeurs ſont d'autant plus tranſparentes qu'elles s'éloignent davantage de nous; d'où il arrive qu'elles font auſſi une ombre plus legere au commencement & à la fin de l'éclypſe; & par conſequent, elles ne donnent pas aux Obſervateurs la liberté de les déterminer avec juſteſſe.

Vous connoiſſez par là, Monſieur, pourquoy nous découvrons ſouvent la Lune, meſme dans le plus fort de l'éclypſe, juſqu'à en diſtinguer les plus petites taches. Pourquoy elle ſe peint alors de tant de ſortes de couleurs; car elle devient rouge, cendrée, d'un gris de fer, bleuaſtre, ou tirant ſur le jaune, de maniere qu'elle ſemble ſentir elle-meſme ſa défaillance, & donner des marques de ſes differentes paſſions. Vous voyez au contraire, pourquoy en certaines éclypſes, elle diſparoiſt tout-

à-fait, & se dérobe entierement à nos yeux. Tout cela vient sans doute, de la nature de cette *atmosphere*, qui change perpetuellement, & qui cause par là ces differens effets.

Troisiémement, lorsque la Lune commence à s'obscurcir auprés de l'horizon, il est plus difficile d'en bien marquer le commencement, & il faut prendre garde que le temps de ce commencement apparent, comparé à celuy de la fin, ne donne pas exactement le milieu de l'éclypse; parce que les vapeurs sont beaucoup plus épaisses à l'horizon, qu'elles ne le sont à trente ou quarante degrez d'élevation.

Quatriémement, quoique les rayons directs du Soleil ne passent pas au travers de l'atmosphere de la terre, il y en a neanmoins plusieurs qui en se détournant, & comme on parle, en se *rompant* par la *refraction*, peuvent éclairer tant soit peu le bord de la Lune, & par consequent empescher l'ombre d'estre exactement terminée.

Cinquiémement, il arrive quelquefois que l'ombre commence à toucher le bord oriental de la Lune, par les endroits où les taches sont plus obscures, que celles du bord occidental; ce qui fait qu'on ne juge

juge pas également de la fin & du commencement. Nous devons, Monſieur, tout ce rafinement d'Aſtronomie aux nouveaux Obſervateurs ; les anciens alloient plus rondement en cette matiere, & *Tycho* luy-meſme avec toute ſa ſubtilité, ne s'en eſtoit pas encore apperçû.

Mais les modernes ont eſté plus ingenieux à découvrir ces difficultez qu'à trouver le moyen de les ſurmonter : & nous avons ſouvent experimenté dans nos dernieres obſervations, que ce n'eſt pas ſans une peine extreſme, qu'on parvient à cette juſteſſe, que demandent les ſçavans de noſtre ſiecle. Nous avions neanmoins cet avantage d'eſtre pluſieurs Obſervateurs enſemble, & de pouvoir, en nous communiquant les uns aux autres nos penſées & nos doutes, approcher plus prés de la verité. D'ailleurs le Ciel nous a fourni pluſieurs éclypſes de Lune, & il ne s'eſt guere paſſé d'années que nous n'en ayons obſervé une ou deux.

Mais dans ce grand nombre, celle qui arriva le onziéme de Decembre 1685. nous fut la plus favorable de toutes. Nous eſtions pour lors à Siam. Le Roy à qui nous l'avions prédite, & qui voulut éprouver la bonté de nos *tables*, fut ſi ſur-

par là, ſi je l'oſe dire, une eſpece d'éclypſe, qui a long-temps privé ces Peuples des ſciences de l'Europe & des lumieres de l'Evangile. Ces nuages commencent neanmoins à ſe diſſiper. On nous rappelle avec empreſſement : mais l'experiencenous a appris à compter peu ſur la bonne volonté des hommes, & à mettre uniquement noſtre confiance en celuy, qui peut ſeul quand il luy plaiſt, tirer la lumiere des tenebres.

Ce premier eſſay n'a pas laiſſé d'eſtre de quelque utilité pour l'Aſtronomie, & nous pouvons aſſeurer que les éclypſes de Lune obſervées à Siam, à Louveau, à Pontichery, à Pekin, à Nankin, à Kiamchéou, à Canton & en quelques autres endroits de l'Orient, contribueront non-ſeulement à regler les mouvemens des Cieux, mais encore à perfectionner la Geographie.

Quoique la ſcience des Cometes ne ſoit pas de ſi grande importance, elle n'eſt pas moins admirable. Il ſemble meſme que la curioſité des Sçavans en doive eſtre d'autant plus piquée, qu'il eſt moins facile de la contenter ſur ce point : car il y a bien de l'apparence que l'eſprit humain ne pourra de long-temps approfondir la nature

de ce merveilleux *phenomene*. Les Cometes sont si rares, de si peu de durée, & si differentes entre elles, que si ce sont de nouveaux corps qui se forment & qui se détruisent dans le Ciel, il est presque impossible de faire des regles generales de leurs mouvemens; ou de predire leur apparition & leur durée, si ce sont de veritables Planettes.

Nous avons eu occasion d'en observer deux; la premiere fut vûë dans cette province du Royaume de Siam, qui confine du costé de la mer, avec Camboje. Ce fut au mois d'Aoust 1686. Elle coupa l'Equateur, passant du midy au Septentrion, dans le 111e degré d'ascension droite; & son mouvement particulier, qui l'approchoit toûjours du Soleil, la plongea enfin tout-à-fait dans ses rayons.

La seconde parut à Pontichery, à Malaque, & à Pekin, au mois de Decembre 1689. son mouvement estoit contraire à celuy de la premiere, elle s'éloignoit du Soleil & s'avançoit vers le Pole austral, parcourant les constellations du Loup & du Centaure, où elle disparut au commencement de Janvier de l'année suivante.

Si nous n'avons qu'une legere connois-

ſance des Cometes, nous ſommes en recompenſe aſſez bien inſtruits de ce qui regarde les Planettes; & ce que nos Aſtronomes ont découvert à Paris depuis l'établiſſement de l'Obſervatoire, nous conſole déja de la negligence ou de l'ignorance des anciens.

Parmi les differentes manieres dont on s'y prend pour en déterminer le lieu dans le Ciel, la plus ſimple & meſme la plus exacte eſt de marquer le moment de leur conjonction avec les étoiles fixes. Il y a prés de deux mille ans que Saturne, la plus élevée entre les Planettes, parut tout proche de l'Equateur & d'une étoile de la troiſiéme grandeur, ſituée dans l'épaule auſtrale de la Vierge. Tycho de ſon temps l'obſerva dans le meſme ſigne, & nous l'avons vû auſſi tout auprés de l'épy de la Vierge; mais avec cet avantage, que les lunettes dont nous nous ſommes ſervi, rendent noſtre obſervation incomparablement plus exacte que celles des anciens, qui n'y employoient que la ſimple vûë, toûjours fautive dans un ſi grand éloignement; ſur tout à l'égard des Aſtres, dont le diametre apparent eſt augmenté par la lumiere, & par une eſpece de *chevelure* de rayons étincelans, comme parlent les

Astronomes, qui rejaillit de tout leur corps, & qui le fait souvent paroistre où il n'est pas. Au lieu qu'une bonne lunette les rend moins brillans, les arrondit, leur donne leur veritable grandeur, & les approche tellement des yeux, qu'on les distingue encore les unes des autres, lors mesme qu'ils se touchent par leurs bords, & qu'ils sont sur le point de s'unir ensemble.

C'est ainsi que nous avons determiné le lieu de Mars par l'approche de deux étoiles de la teste du Scorpion; celuy de la Lune par sa conjonction avec *Antarés* ou le cœur du Scorpion: & celuy de Venus qui passa proche d'une étoile de la troisiéme grandeur, appartenante au mesme signe.

La conjonction de Jupiter & de Mars qui arriva sur la fin de Février de l'année 1687. nous occupa aussi plusieurs jours. Nous estions alors à Louveau, où le Roy de Siam, qui se piquoit d'Astrologie, l'observoit de son costé avec un empressement & une inquiétude, qui marquoit plus de superstition que de curiosité naturelle.

Il s'estoit mis dans l'esprit, que cette conjonction luy seroit fatale, & qu'elle estoit un presage asseuré de sa mort. Nous

taſchâmes en vain de le détromper par le moyen de M. Conſtance ſon premier miniſtre, à qui nous fiſmes bien comprendre, que les évenemens de ce bas monde n'avoient rien de commun avec le mouvement particulier des Planettes; & que, quand noſtre ſort en dépendroit, le Roy n'y auroit pas plus de part que le dernier de ſes ſujets, pour qui le Soleil ſe leve, & tous les autres Aſtres roulent, auſſi-bien que pour les plus grands Princes de la terre.

Ces raiſons, ni pluſieurs autres ne le calmerent point; il ſoûtint toûjours que ſon regne ne devoit pas durer long-temps, & qu'il perdroit la vie en peu de mois. Il mourut en effet l'année ſuivante: mais il cherchoit inutilement dans le Ciel la cauſe de ſa mort, qu'il portoit depuis pluſieurs années en luy-meſme. Une maladie habituelle le preſſoit alors extraordinairement, & c'eſtoit là ſans doute le veritable fondement de ſa prediction & de ſa crainte.

Je ne ſçay, Monſieur, ſi toutes ces obſervations vous paroiſtront ſingulieres; il me ſemble du moins que celle dont je vais avoir l'honneur de vous parler, merite un peu voſtre attention.

Vous ſçavez que *Mercure* a eſté juſqu'icy la moins connue, & ſi je l'oſe dire, la moins traitable de toutes les Planettes. Toûjours plongé dans les rayons du Soleil ou dans les vapeurs de l'horiſon, il fuit, ce ſemble, les recherches continuelles des Aſtronomes, qui n'ont pas moins de peine à le fixer dans le Ciel, que les Alchymiſtes en ont, à fixer leur Mercure ſur la terre.

Nous liſons dans la vie de *Charlemagne*, que les Mathematiciens de ſon temps, deſeſperant de pouvoir bien l'obſerver, lorſqu'il eſtoit le plus éloigné du Soleil, taſcherent de le chercher dans le Soleil meſme, ſous lequel on ſoupçonnoit qu'il devoit quelquefois paſſer. Ils crurent l'y avoir découvert au mois d'Avril de l'année 807. ou plûtoſt 808. ſi ce n'eſt que l'Hiſtorien comptaſt alors le commencement de l'année à Paſques. En effet une marque noire dont l'entrée & la ſortie furent dérobées par les nuages, parut dans le Soleil durant huit jours.

Je m'eſtonne que cette Obſervation ait pû faire juger que c'eſtoit Mercure; qui bien loin d'employer huit jours à parcourir un ſi petit eſpace, doit ſelon ſon cours naturel l'achever en fort peu d'heures: ou-

tre cela, il eſt impoſſible qu'on le puiſſe appercevoir dans le Soleil ſans lunettes, & meſme ſans de bonnes lunettes. Ce qu'on vit donc pour lors, ou ce qu'on crût voir, eſtoit ſans doute une tache ſemblable à celles qui ont ſi ſouvent paru depuis, mais plus grande qu'à l'ordinaire, & aſſez ſenſible pour eſtre découverte à la ſimple vûë.

*Gaſſendi* fut plus heureux l'an 1631. le ſeptiéme de Novembre; & l'obſervation qu'il en fit, l'a rendu ſi celebre, que quelques Auteurs, pour luy faire honneur, luy ont dedié leurs Livres, comme à un homme, à qui l'Aſtronomie eſtoit infiniment redevable. Quelques autres ſe ſont encore ſignalez dans cette curieuſe recherche; nous ſommes les derniers qui avons eu occaſion de les imiter, mais peut-eſtre que noſtre obſervation ne tiendra pas le dernier rang parmi les autres.

Nous eſtions à *Canton*, ville maritime de la Chine, & aſſez connuë par le commerce des Européens. L'étude particuliere que nous avions faite du mouvement de cette planette, nous fit juger qu'il ne ſeroit pas impoſſible de la découvrir dans le Soleil le dixiéme de Novembre de l'an 1690. Ainſi, nous préparaſmes deux excellentes lunettes; l'une de cinq pieds, qui portoit un re-

*ticule* égal au diametre du Soleil, divisé en douze parties égales : & l'autre de douze pieds, avec un *reticule* formé de quatre filets ; dont l'un representoit un parallele, & l'autre le meridien ; les deux autres les coupoient à l'angle de quarante-cinq degrez. Nous reglasmes aussi nos pendules ; d'ailleurs le Ciel estoit tres-serain ; & au vent prés, qui fut un peu violent, nous n'eusmes rien à desirer pour la justesse de nostre observation.

*Mercure* nous parut comme un point noir, qui aprés estre entré dans le corps du Soleil, le parcourut en trois heures & demie, ou environ. Nous en marquasmes exactement le temps, la sortie, son éloignement de l'éclyptique, sa viteſſe apparente, sa longitude, & son diametre. On connoist encore par là avec la derniere certitude, que cette planette n'a point de lumiere qui luy soit propre, que son corps est opaque, & qu'elle est du moins quelquefois moins éloignée de nous que le Soleil ; ce qu'on ne pouvoit autrefois déterminer que par conjecture.

Nous devons, Monsieur, à l'invention des lunettes, ces belles découvertes ; aussi-bien que plusieurs autres choses, qui font dans nos derniers temps la matiere d'une

nouvelle Aſtronomie. De ſorte que comme par le moyen des Microſcopes, nous multiplions les corps les plus ſimples, & agrandiſſons les plus inſenſibles ; de meſme, par le moyen des lunettes, nous approchons de nos yeux les objets les plus éloignez, & abregeons ces eſpaces infinis qui ſéparent le Firmament de la terre : l'art ayant en quelque maniere forcé la nature à ſouffrir que les hommes euſſent doreſnavant un libre commerce avec le Ciel, & que les Mathematiciens entraſſent plus aiſément en une eſpece de ſocieté avec les Aſtres.

Nous trouvons à preſent des montagnes & des précipices dans la Lune, nous en diſtinguons les moindres ombres, qui croiſſent, ou qui diminuënt ſelon la differente ſituation du Soleil. Nous meſurons les *macules* des planettes, nous nous appercevons de leurs couleurs, de leurs bandes, du mouvement circulaire qu'elles ont autour de leur centre. C'eſt par là qu'on s'eſt apperçû de ce prodigieux anneau qui paroiſt en l'air, ſuſpendu autour de Saturne, en forme de voûte, & ſemblable à un pont qui envelopperoit toute la terre, ſans arches, ſans piles, & ſans autre ſoûtien que le poids uniforme, & la parfaite continuité de ſes parties.

*Galilée*, & plusieurs autres Astronomes, ont inutilement donné la gesne à leur esprit pour expliquer ce mystere. Ils regardoient cette Planette, comme un autre Prothée, toûjours changeante, toûjours differente d'elle-mesme; aujourd'huy ronde, & ensuite parfaitement ovale; quelquefois armée de deux anses, qui s'ouvroient ou se fermoient selon les temps de sa revolution; ou bien accompagnée de deux petites étoiles qui voltigeoient au-dessus & au-dessous, sans jamais l'abandonner : enfin coupée par la moitié d'une large bande, dont les extrémitez s'étendoient bien loin au-de-là de sa sphere.

Nous avons long-temps examiné ce merveilleux ouvrage de la toute-puissance du Createur; & quoy-que nous admirions l'esprit de M. Hugens, qui a réduit à un système si simple & si facile toutes ces irregularitez apparentes, nous ne laissons pas d'avoüer que nous en ignorons encore beaucoup plus que ce sçavant Astronome ne nous en a pû découvrir.

Il est moins difficile d'expliquer les differentes figures de Mars, de Mercure, & de Venus, qui nous ont paru tantost ronds & tantost bossus; quelquefois *dicothomes*, & d'autrefois encore formez en arc ou en

faucille. Et certainement quand *Venus* s'approche du Soleil, & que d'ailleurs elle se trouve dans son *perigée*, elle paroist avec la lunette, si peu differente de la nouvelle Lune, qu'il est tres-facile de s'y méprendre.

Je me souviens que l'ayant un jour fait observer en cet état à un Chinois, peu instruit des secrets Astronomiques ; il n'en douta pas un moment, & comme je luy fis en mesme temps remarquer la Lune dans un lieu du Ciel peu éloigné ; il s'écria de joye, & me dit alors qu'il concevoit ce qui luy avoit toûjours donné tant de peine. *Je ne sçavois*, me dit-il serieusement, *comment la Lune pouvoit si souvent changer de face, & paroistre quelquefois si pleine, & quelquefois si petite : mais je comprens à present que c'est un corps composé de plusieurs pieces, qui se démontent, & qui se rejoignent aprés certains temps. Car du moins aujourd'huy j'en vois la moitié d'un costé, & la moitié de l'autre.*

Ce que les lunettes nous ont fait connoistre du nombre des étoiles, est encore plus curieux. Cette large bande qui embrasse presque tout le Ciel, & qu'on nomme communément à cause de sa blancheur, la voye lactée, est un assemblage d'une infinité de petites étoiles ; dont chacune en

particulier, n'a pas aſſez de force pour ſe faire ſentir à nos yeux; auſſi-bien que les *nebuleuſes*, dont la lumiere ſombre & confuſe, eſt ſemblable à un petit nuage, ou à la teſte d'une Comete; mais qui eſt en effet un compoſé de pluſieurs Aſtres; de ſorte qu'on en compte trente-ſix dans la nebuleuſe de *Præſepe cancri*, vingt-un dans celle d'*Orion*, quarante dans les *Pleiades*, douze dans la ſeule étoile qui fait le milieu de l'épée d'*Orion*, cinq cens dans l'étenduë de deux degrez de cette meſme conſtellation, & de deux mille cinq cens dans le ſigne tout entier. Ce qui a donné occaſion à quelques-uns de s'imaginer, que le nombre en eſtoit infini.

Il eſt du moins vray, que la grandeur prodigieuſe de chaque étoile, qui ſelon quelques-uns ne differe guere du Soleil; c'eſt-à-dire, dont le globe eſt peut-eſtre un million de fois plus grand que celuy de la terre, & qui neanmoins ne paroiſt qu'un point dans le Ciel, nous doit convaincre de la vaſte étenduë de cet univers, & de la puiſſance infinie de ſon Auteur.

Je ne puis, Monſieur, finir cette matiere, ſans parler des Obſervations que nous avons faites des *Satellites*. Ce ſont autant de petites Planetes qui vont à la ſuite des

grandes, & qu'on a découvert en noſtre ſiecle. Elles tournent continuellement autour de Saturne, de Jupiter, de Mars, &c. Les unes plus prés, & les autres plus loin du centre de leur mouvement. Elles ſe cachent ſouvent derriere leur corps, ſouvent auſſi elles ſe plongent dans leur ombre, d'où elles ſortent enſuite avec plus d'éclat; il arrive meſme, que quand elles ſe trouvent entre le Soleil & leur Planete, elles en éclypſent une partie. J'ay vû quelquefois avec plaiſir un petit point noir qui couroit ſur le diſque de Jupiter, & qu'on euſt pris pour une tache, mais qui n'eſtoit en effet que l'ombre d'un de ſes Satellites, qui faiſoit une éclypſe ſur ſon globe, comme la Lune fait ſur la terre, quand par ſon interpoſition elle luy dérobe la lumiere du Soleil. Nous ne ſçavons pas à quel uſage particulier la nature a deſtiné ces Satellites dans le Ciel; mais celuy que nos Aſtronomes en font ſur la terre, eſt tres-utile pour la perfection de la Geographie. Et depuis que M. Caſſini a communiqué ſes Tables aux Obſervateurs, on peut aiſément & en tres-peu de temps déterminer la longitude des principales Villes du monde. De ſorte que ſi le mouvement irregulier des vaiſſeaux nous permettoit de nous ſervir ſur

mer de lunettes; la science de la navigation seroit assez parfaite pour faire avec seûreté les voyages de long cours.

Nous avons observé les *immersions* & les *émersions* des Satellites de Jupiter à Siam, à Louveau, à Ponticheri, au Cap de Bonne-esperance, & dans plusieurs Villes de la Chine : mais les observations faites à Nimpo & à Cham-hay, qui en sont les villes les plus orientales, ont réduit le grand continent à ses veritables bornes, en retranchant plus de cinq cens lieuës de pays, qui n'avoient jamais esté que dans l'imagination des anciens Geographes.

Puisque je parle, Monsieur, de ce qui regarde la perfection de la Geographie, je vous diray que nous avons aussi beaucoup travaillé à déterminer la latitude des Costes, des Ports, & des plus considerables Ville de l'Orient, par deux autres moyens. 1°. Par un grand nombre d'observations des hauteurs meridiennes du Soleil & des étoiles. 2°. Par les diverses Cartes que nos voyages nous ont donné occasion de faire ou de perfectionner. J'ay un *Routier* depuis *Nimpo* jusques à *Pekin*, & depuis *Pekin* jusques à *Kiam-chéou*, où l'on n'a rien omis de tout ce qui peut contribuer à la parfaite connoissance du pays ; de sorte

que le détail n'en eſt, ce ſemble que trop grand, & peut-eſtre meſme ennuyeux pour ceux, qui dans ces ſortes de relations, cherchent moins l'utile que l'agreable.

J'ay auſſi le cours des rivieres qui menent de Nankin juſqu'à Canton. C'eſt un travail de deux ou trois mois, & tres-fatiguant, quand on veut faire les choſes avec quelque ſoin. La Carte eſt de dix-huit pieds de long, & chaque minute y occupe plus de quatre lignes ou un tiers de pouce; ainſi tous les détours, la largeur de la riviere, les moindres Iſles, & les plus petits villages y ſont exactement marquez. Nous avions toûjours la Bouſſole à la main, & nous prenion ſoin d'obſerver de temps en temps ſur la route, les hauteurs meridiennes de quelques étoiles, pour corriger noſtre eſtime, & déterminer plus au juſte la latitude des principales Villes du pays.

Sur quoy je ne puis, Monſieur, m'empeſcher de faire icy une reflexion, qui ſervira peut-eſtre à decider un jour une importante queſtion de Phyſique. On ne ſçait pas bien encore ſi toutes les Mers du monde ſont entre-elles de niveau. Les principes generaux de la plus ſaine Philoſophie veulent que les liqueurs de meſme eſpece qui communiquent enſemble, ſe répan-

dent uniformement, soit par leur propre poids, soit par la pression de l'air, & prennent enfin une mesme surface. La plus part des experiences sont en ce point conformes à la raison. Mais quelques nouvelles reflexions ont fait douter si la mer n'avoit point en effet quelque pente & n'estoit pas plus élevée en certains endroits qu'en quelques autres. Ce que j'ay remarqué à l'occasion de cette Carte, dont je viens de parler, semble appuyer ce dernier sentiment.

Car entre la Province de *Canton* & celle de *Kianſi*, l'on voit une montagne, d'où sortent deux rivieres. L'une va au Sud; & aprés avoir arrosé environ cinquante lieuës de pays, elle se jette dans la mer auprés de la ville de *Quamtçheou*. L'autre au contraire coule vers le Nord, traverse plusieurs Provinces durant l'espace de deux cens lieuës, & se détourne insensiblement pour entrer dans la mer de l'Est, ou du Japon. De maniere que les embouchûres des deux rivieres ne sont éloignées l'une de l'autre, en suivant mesme les costes qui les séparent, que de trois cens liuës ou environ.

Cependant la riviere du Nord paroist plus rapide en tout son cours, que celle du Sud; & comme d'ailleurs elle est quatre

fois plus longue, il faut bien que les mers, où l'une & l'autre aboutiſſent, aient une élevation differente, ou, ce qui eſt la meſme choſe, ne ſoient pas de meſme niveau.

Je ne parle point, Monſieur, de pluſieurs autres Cartes, où nous avons reformé une partie des coſtes de *Coromandel*, de la *Peſcherie*, de *Malaque*, de *Mergui*, & de *Camboje*; parce qu'elles n'ont pas encore toute la perfection, que nous eſperons pouvoir leur donner dans la ſuite. Mais j'en ay deux qui peuvent dés à preſent paroiſtre au jour; l'une repreſente l'entrée du Port de Nimpo, la plus difficile qui ſoit au monde, à cauſe de la multitude infinie d'Iſles & de rochers qui la couvrent de toutes parts, & qui embarraſſent les plus habiles Pilotes. On y a joint la route de Siam à la Chine, avec les vûës des principales coſtes, ou des Iſles qui ſe trouvent ſur le chemin.

L'autre eſt encore beaucoup plus curieuſe, & meſme unique en ſon eſpece. Le peu d'occaſions qu'avoient eu juſqu'icy les Européens de voyager dans la grande Tartarie, obligeoit les Geographes de ſe ſervir dans la deſcription qu'ils en faiſoient de je ne ſçay quels memoires ſi peu conformes à la verité, qu'on s'eſtoit, ce ſemble, attaché tout exprés à nous en oſter la connoiſſance.

Mais la guerre s'estant il y a quelques années, échauffée entre l'Empereur de la Chine & le Duc de Moskovie; on a de tous costez examiné soigneusement les limites des Royaumes, la grandeur des Provinces, la bonté des terres; les rivieres, les montagnes, les deserts, & tout ce qui pouvoit entrer dans les interests de ces deux Princes, & servir dans la suite à conclure entr'eux une solide paix.

Outre ces memoires, qui sont tombez entre les mains du P. Gerbillon, ce Pere a fait encore diverses excursions de deux & de trois cens lieuës, dans le cœur du pays; allant quelquefois vers l'Occident, quelquefois vers le Nord; & observant, autant qu'il estoit possible, la latitude & la longitude des principaux endroits. De sorte que la Carte qu'il en a tracée, commence à present à nous donner une idée assez juste de la veritable disposition de ce vaste pays.

Parmi les choses singulieres qui s'y trouvent, on peut remarquer une chaisne de montagnes, qui s'étend si loin dans la mer entre l'Orient & le Septentrion; qu'il a esté jusqu'icy impossible aux Navigateurs, d'en connoistre ou d'en doubler le Cap. Ce qui fait soupçonner à quelques-uns, que cette partie de l'Asie tient peut-estre par cet en-

droit, à la terre ferme de l'Amerique. Nous avons outre cela fait diverſes remarques ſur la variation de l'aiguille, ſur les marées, ſur la longueur du ſimple pendule, qui peuvent toutes contribuer quelque choſe à la perfection des Arts.

Ces obſervations generales ne nous ont pas neanmoins tellement occcupé, que nous n'ayons eu le temps d'examiner ce qu'il y a dans l'Orient de plus curieux en matiere de *Phyſique*, d'*Anatomie*, & de *Botanique*.

Le ſejour que nous avons fait à Siam, nous a donné lieu de conſiderer pluſieurs animaux particulieres, que nous ne voyons preſque jamais en Europe. Par exemple les Elephans, dont nous avons décrit le naturel, la docilité, la force, le courage, l'adreſſe, la conformation interieure & exterieure de toutes les parties, & pluſieurs autres proprietez que les gens meſme du pays, qui y ſont accoûtumez, ne peuvent s'empeſcher d'admirer.

Nous y avons vû des Tigres bien differens de ceux qui paroiſſent quelquefois en France; ſoit pour la couleur, qui eſt d'un roux fauve, coupé de larges bandes noires; ſoit pour la grandeur, qui eſt quelquefois égale à celle des chevaux : on les appelle *Tigres royaux*. Ceux qu'on nomme *Tigres*

*d'eau* sont parfaitement semblables aux chats, ils se nourrissent de poisson, mais ils vivent ordinairement dans les bois, ou sur le bord des rivieres.

On y voit encore des *Rhinoceros*, l'un des animaux les plus singuliers qui soient au monde. Il a quelque chose, ce me semble, de semblable au Sanglier, si ce n'est qu'il est beaucoup plus grand, que les pieds en sont plus gros, & le corps plus lourd. Sa peau est toute couverte de larges & épaisses écailles, de couleur noirastre & d'une dureté extraordinaire, elles sont divisées en petits quarrez ou boutons, élevez environ d'une ligne au-dessus de la peau, à peu prés comme celles du Crocodille. Ses jambes paroissent engagées dans des especes de bottes, & sa teste enveloppée par derriere d'un capuchon applati; ce qui luy a fait donner par les Portugais le nom de *Moine des Indes*. Sa teste est grosse, sa bouche peu fenduë, son museau allongé, & armé d'une grosse & longue corne, qui le rend terrible aux Tigres mesmes, aux Bufles, & aux Elephans.

Mais ce qui paroist encore de plus merveilleux en cet animal, est sa langue, que la nature a couverte d'une membrane si rude qu'elle n'est guere differente d'une lime;

ainſi il écorche tout ce qu'il veut lecher. Au reſte, comme nous voyons icy des animaux, qui ſe font un ragouſt des chardons, dont les petites pointes picotent agreablement les fibres, ou les extremitez des nerfs de leur langue; de meſme le Rhinoceros mange avec plaiſir des branches d'arbres, heriſſées de toutes parts de groſſes épines. Je luy en ay ſouvent donné, dont les pointes eſtoient tres dures & tres longues; & j'admirois avec quelle avidité & quelle adreſſe il les plioit ſur le champ, & les briſoit dans ſa bouche, ſans s'incommoder. Il eſt vray qu'il en eſtoit quelquefois un peu enſanglanté; mais cela meſme en rendoit le gouſt plus agreable; & ces petites bleſſures ne faiſoient apparemment ſur ſa langue d'autre impreſſion, que celles que fait le ſel ou le poivre ſur la noſtre.

Ce qu'on voit dans l'Iſle de *Borneo*, eſt encore plus remarquable, & paſſe tout ce que l'Hiſtoire des Animaux nous a juſqu'icy rapporté de plus ſurprenant. Les gens du pays aſſeurent, comme une choſe conſtante, qu'on trouve dans les bois une eſpece de beſte, nommée *L'homme Sauvage*; dont la taille, le viſage, les bras, les jambes, & les autres membres du corps, ſont ſi ſemblables aux noſtres, qu'à la parole

prés, on auroit bien de la peine a ne les pas confondre avec certains Barbares d'Afrique, qui sont eux-mesmes peu differens des bestes.

Cet homme sauvage, dont je parle, a une force extraordinaire; & quoiqu'il marche sur ses deux pieds seulement, il est si viste à la course, qu'on a bien de la peine à le forcer: les gens de qualité le courent, comme nous courons icy le Cerf; & cette chasse fait le divertissement le plus ordinaire du Roy. Il a la peau fort veluë, les yeux enfoncez, l'air feroce, le visage brusle; mais tous ses traits sont assez reguliers, quoique rudes & grossis par le Soleil. Je sçay toutes ces particularitez d'un de nos principaux Marchands François, qui a demeuré quelque temps en cette Isle. Cependant je ne croy pas qu'on doive aisément ajoûter foy à ces sortes de relations: il ne faut pas aussi les rejetter entierement, mais attendre que le témoignage uniforme de plusieurs voyageurs nous éclaircisse plus particulierement de cette verité.

Pour moy, en passant de la Chine à la coste de Coromandel, je vis dans le Détroit de *Malaque* une espece de Singe, qui me rendroit assez croyable, ce que je viens de raconter de *L'homme Sauvage*.

Celuy-

Celuy-là marche naturellement sur ses deux pieds de derriere, qu'il plie tant soit peu, comme un chien à qui on a appris à danser. Il se sert comme nous, de ses deux bras; son visage est presque aussi formé que celuy des Sauvages du Cap de Bonne-Esperance; mais le corps est tout couvert d'une laine blanche, noire, ou grise: du reste il a le cri parfaitement semblable à celuy d'un enfant; toute l'action exterieure si humaine & les passions si vives & si marquées, que les muets ne peuvent guere mieux exprimer leurs sentimens & leurs volontez. Ils paroissent sur-tout d'un naturel fort tendre; & pour témoigner leur affection aux personnes qu'ils connoissent & qu'ils aiment, ils les embrassent & les baisent avec des transports qui surprennent. Ils ont encore un mouvement qui ne se trouve en aucune beste, & qui est fort propre à des enfans; c'est de trépigner de joye ou de dépit, quand on leur donne, ou qu'on leur refuse ce qu'ils souhaitent avec beaucoup de passion.

Quoy-qu'ils soient fort grands (car ceux que j'ay vûs avoient au moins quatre pieds de haut) leur legereté & leur adresse est incroyable. C'est un plaisir qui va jusqu'à l'admiration, que de les voir courir dans les

cordages d'un vaisseau, où ils joüent quelquefois, comme s'ils s'estoient fait un art particulier de voltiger ; ou qu'ils eussent esté payez, comme nos danseurs de corde, pour divertir la compagnie.

Tantost suspendus par un bras, ils se balancent quelque temps avec nonchalance pour s'éprouver, & tournent ensuite tout à coup avec rapidité autour de la corde, comme une roüe, ou une fronde qu'on a mise en mouvement ; tantost prenant la corde successivement avec les doigts qu'ils ont tres-longs, & laissant tomber tout leur corps en l'air, ils courent de toute leur force d'un bout à l'autre, & reviennent avec la mesme vîtesse. Il n'est sorte de figures qu'ils ne prennent, ni de mouvement qu'ils ne se donnent ; se courbant en arc ; se roulant comme une boule, s'accrochant des mains, des pieds, & des dents, selon les differentes singeries que leur bizarre imagination leur fournit, & qu'ils font de la maniere du monde la plus divertissante : mais leur legereté à s'élancer d'un cordage à un autre, à trente & à cinquante pieds de distance, paroist encore plus surprenante.

Afin pour en avoir plus souvent le plaisir, nous les faisions suivre par cinq ou six petits Mousses ou Matelots, formez à cette

ſorte d'exercice, & accoûtumez eux-meſmes à courir dans les cordages. Alors nos ſinges, pour les éviter, faiſoient des ſauts ſi prodigieux, & gliſſoient avec tant d'adreſſe le long des mats, des vergues & des plus petites manœuvres, qu'ils ſembloient plûtoſt voler que courir; tant leur agilité ſurpaſſoit tout ce que nous remarquons dans les autres animaux.

Comme les Crocodiles ſont peu connus en Europe & tres-communs dans les Indes, nous avons eu ſoin d'en examiner les proprietez & toute la *ſtructure*. Peut-eſtre, Monſieur, que nos premieres diſſections ſeront dans la ſuite de quelque uſage, pour le projet qu'on a formé à l'Academie, & qu'on a déja fort avancé de perfectionner l'Anatomie. Nous y avons joint quelques remarques anatomiques accompagnées de figures ſur les *Tockaies*, qu'on nomme ainſi, parce qu'ils prononcent tres-ſouvent & tres-diſtinctement ce mot. Ce ſont de gros Lezards, ou de fort petits Crocodiles, qu'on trouve par tout à Siam dans les bois, dans les champs, & dans les maiſons.

Le *Cameleon* eſt encore une autre eſpece de Lezard de huit à dix pouces de long, qui a ſervi de matiere à nos Obſervations.

On en voit à la coste de *Coromandel*, & nous en nourrissions en nostre maison de *Pontichery*; car ils ne vivent pas seulement d'air, comme quelques Naturalistes l'ont écrit : ils mangent & mesme avec avidité. Il est vray qu'estant d'un temperament froid & humide, ils peuvent passer plusieurs jours sans nourriture; mais enfin, si on ne leur en donne point du tout, on les voit peu à peu languir, & ensuite mourir de faim.

Au reste, tout est singulier dans le *Cameleon* : ses yeux, sa teste, son ventre sont extrémement gros; & quoy-qu'il ait quatre pattes comme le Lezard, il est d'une si grande lenteur en tous ses mouvemens, qu'il se traisne plûtost qu'il ne marche; & si la nature ne luy avoit donné une langue d'une conformation particuliere, jamais il n'attraperoit les animaux qui font sa nourriture ordinaire. Cette langue est ronde, épaisse, & longue au moins d'un pied. Il la darde à sept ou huit pouces hors de la bouche avec une adresse merveilleuse : & la substance en est si visqueuse, qu'elle arreste les mouches, les sauterelles, & autres semblables insectes pour peu qu'elle les touche de sa pointe.

Tout son corps est couvert d'une peau tres-fine, mais de couleur changeante, se-

lon les differentes passions qui l'agitent. Dans la joye il est d'un vert d'émeraude, meslé d'oranger & haché de petites bandes grises & noires. La colere le rend obscur & livide; la crainte, passe & d'un jaune effacé. Quelquefois toutes ces couleurs & plusieurs autres se confondent ensemble; & il se fait alors un si beau meslange d'ombre & de lumiere, qu'on ne voit point dans la nature de plus belles nuances; ni dans nos tableaux, des peintures plus vives, plus douces, & mieux assorties.

On me fit voir à Pontichery deux autres especes d'animaux peu connus dans l'Europe. L'un se nomme *Chienmarron*, qui tient presque également du chien, du loup, & du renard. Il est de grandeur mediocre, d'un poil gris & roux. Il a les oreilles courtes & pointuës, le museau affilé, les jambes hautes, la queuë longue, le corps gresle & déchargé. Il n'abboye point comme le chien, mais il crie à la maniere des enfans; au reste, il est tres-*vorace* de son naturel, & quand la faim le presse, il entre la nuit dans les maisons & se jette souvent sur les personnes.

La seconde espece est la *Mangouze*, qui pour la forme exterieure, approche assez de la *Belette*, si ce n'est qu'elle a le corps

plus gros & plus long, les jambes plus courtes, le muſeau plus délié, l'œil plus vif, & je ne ſçay quoy de moins ſauvage.

Cet animal eſt en effet extrémement familier, & il n'y a point de chien qui joüe & qui badine plus agreablement avec les hommes. Cependant il eſt colere & traiſtre quand il mange; grondant alors preſque toûjours, & ſe jettant avec fureur ſur ceux qui ſe mettent en devoir de le troubler.

Il aime ſur-tout les œufs de poules, mais comme il n'a pas la gueule aſſez fenduë pour les ſaiſir, il taſche de les rompre en les jettant en l'air, ou en les roulant ſur la terre de cent manieres differentes. Que ſi pour lors il trouve une pierre auprés de luy, il luy tourne incontinent le dos, & élargiſſant les jambes de derriere, il prend l'œuf avec celles de devant & le pouſſe de toute ſa force par-deſſous le ventre, juſqu'à-ce qu'il ſe ſoit caſſé contre la pierre.

Il chaſſe non-ſeulement aux rats & aux ſouris, mais encore aux ſerpens, dont il eſt le mortel ennemi, & qu'il prend ſur la teſte fort adroitement ſans en recevoir aucune bleſſure. Il n'eſt pas moins contraire aux Cameleons, qui, à ſa ſeule vûë ſont ſaiſis d'une ſi grande frayeur, qu'ils deviennent tout d'un coup plats comme une feüil-

se, & tombent ordinairement à demi-morts; au lieu qu'aux approches d'un chat, d'un chien, ou de quelque autre animal encore plus à craindre, ils s'enflent, se mettent en colere, & prennent le parti de se défendre ou de les attaquer.

Comme l'Inde est un pays fort chaud & fort humide, elle produit un grand nombre d'autres animaux. On y voit sur-tout une infinité de serpens de toute sorte de grandeur; & mesme si beaux pour la varieté des couleurs, que sans l'horreur naturelle que nous avons de cette espece de beste, je ne sçay presque rien, dont la vûë deust faire plus de plaisir. Les Siamois ne sont pas si delicats que nous en cette matiere. Ils en prennent dans les bois une quantité prodigieuse, & ils les vendent au marché comme des anguilles.

Il en est pourtant d'une espece particuliere qu'on ne mange pas, le poison en est tres-present & mesme sans remede; on les nomme *Cobra capelo*. Quelques autres sont courts & de figure triangulaire; de sorte qu'ils rampent toûjours sur l'une de leurs trois faces. D'autres encore plus singuliers n'ont point de queuë; leurs extrémitez sont terminées par deux testes parfaitement semblables en apparence, mais en effet fort dif-

ferentes, en ce que l'une des deux n'a pas comme l'autre, l'usage ordinaire de ses organes. Car en celle-cy les lévres se tiennent, les oreilles sont bouchées, les paupieres couvrent entierement les yeux; tandis que l'autre mange, voit, entend, & conduit tout le reste du corps.

Neanmoins un Anglois de Madras, qui en nourrissoit par curiosité dans sa maison, m'a assuré que de six en six mois, les organes de cette seconde teste se débouchoient peu à peu, & qu'au contraire ceux de la teste opposée, en se fermant, cessoient de faire leurs fonctions ordinaires; qu'aprés un pareil nombre de mois, elles revenoient l'une & l'autre en leur premier estat, & partageoient ainsi chacune à son tour, le soin & le gouvernement de la machine.

Mais comme Dieu n'est pas moins admirable dans les petites choses que dans les grandes, il y a dans les Indes une infinité d'insectes, qui meriteroient les reflexions les plus serieuses. On y voit des mouches que la nature a peintes d'un jaune si vif, si poli & si éclatant, que la plus belle dorure n'en approche pas; d'autres sont proprement des points de lumiere, qui brillent de tous costez durant la nuit; ainsi, comme elles vont par essein, tout l'air en paroist en-

flammé quand elles volent ; & quand elles s'arreſtent ſur les feüilles ou ſur les branches, les arbres reſſemblent de loin à ces beaux feux d'artifice, qu'on fait dans les Indes pour les illuminations publiques.

Les fourmis blanches qui ſe trouvent par tout, quelque ſoin qu'on prenne de les détruire, ſont celebres par l'incommodité qu'elles cauſent, & par leurs proprietez naturelles. Elles ſont tres-petites, d'une ſubſtance molle, blanche, & quelquefois un peu rouſſe. Elles ſe multiplient à l'infini, & quand elles ſe ſont emparées d'une maiſon, ou d'un appartement, il n'y a que les fourmis noires qui les en puiſſent chaſſer. Elles ont les dents ſi aiguës & ſi penetrantes, qu'elles percent dans une nuit non-ſeulement les plus gros balots, les draps, la laine, la ſoye, & toutes les autres étoffes, mais encore les cabinets & les armoires, dont le bois devient en peu de jours tout vermoulu. Elles gaſtent meſme le fer, le cuivre, & l'argent, ſur leſquels on voit ſouvent les traces & les veſtiges de leurs petites dents. Neanmoins il y a bien de l'apparence que cet effet vient encore plus de la qualité particuliere de leur ſalive qui eſt une eſpece de *diſſolvant*, & qui agit alors à peu-prés comme l'eau forte fait icy ſur nos métaux.

Il n'y a pas jusqu'aux sauterelles qui ne soient extraordinaires. On en voit à Siam qui naissent dans les branches de certains arbres, & qui en sont, si je l'ose dire, en quelque maniere les fruits. Car les feüilles conservant leur figure & leur couleur naturelles, s'épaississent un peu ; leurs costez jettent à droit & à gauche des especes de filamens verds en forme de longues jambes ; une des extrémitez de la feüille s'allonge en queuë, & l'autre s'arrondit comme une teste : tout cela devient dans la suite animé, & se metamorphose en sauterelle. C'est ainsi que le rapportent les gens du pays, qui les détachent eux-mesmes des branches. Nous en avons vû plusieurs, & il est vray que la feüille y paroist toute entiere avec ses fibres, ou du moins que rien n'est plus semblable à une feüille que le corps de ce petit animal. Si cela est, cet arbre n'est guere moins admirable que celuy dont les feüilles en tombant dans la mer, se changent en peu de temps en canards ; comme quelques Naturalistes nous le veulent faire croire.

Ce seroit ici le lieu de vous parler des arbres extraordinaires que nous avons trouvé dans l'Orient. Mais il me semble, Monsieur, que j'ay déja eu l'honneur de vous

en entretenir fort au long, ſur tout de ceux qui produiſent le vernis, le thé, l'oüatte, le cotton, le ſuif, le poivre; & de pluſieurs autres, tous ſinguliers en leur eſpece, & tres-utiles pour le commerce.

J'ay eu auſſi l'honneur, Monſieur, de vous preſenter prés de quatre cens plantes de la Chine, deſſinées avec leurs couleurs naturelles, & copiées d'aprés celles qui ſe gardent dans le cabinet de l'Empereur de la Chine. C'eſt principalement ce qui compoſe l'Herbier Chinois, & ce qui ſans doute enrichira le noſtre; ſur tout quand nous aurons la traduction du livre, où les proprietez & l'uſage de tous ces ſimples ſont parfaitement bien expliquées.

Je ne m'eſtendray pas non plus ſur nos Obſervations, qui regardent la beauté, la grandeur, la diverſité des oiſeaux des Indes; car quoi-que ce ſoit là peut-eſtre le plus bel endroit de l'Hiſtoire des Animaux; on en a déja dit tant de choſes dans les Relations precedentes, qu'il ſeroit inutile de vous en parler plus au long.

Mais je ne puis m'empeſcher en finiſſant, de vous rapporter une partie de ce que la mer nous a découvert de plus curieux. Il y a des poiſſons, dont le ſang eſt chaud comme celuy des hommes; d'autres

respirent l'air comme les animaux terrestres. On en voit qui volent comme les oiseaux, qui croassent au fond de l'eau comme les grenoüilles, qui abboyent comme les chiens. Quelques-uns ont la teste assez semblable à la nostre : on les nomme à Siam, *Poisson-femme*. En certains, la chair est si ferme qu'elle nourrit du moins autant que la viande ; en d'autres elle est si molle, que ce n'est pas tant un poisson, qu'un amas informe d'une glaire épaissie & transparente, dans lequel on ne distingue aucun organe : il est neanmoins vivant, il se meut, & nage mesme avec methode. Enfin quoy-que la plus part soient bons à manger, nous en avons vû qui sont venimeux, & qui estropient infailliblement les pescheurs ; quand, en se défendant, ils peuvent les piquer de leurs nageoires.

Je laisse toutes les autres merveilles de la mer, qui ne cedent guere à celles du Ciel & de la terre, pour vous parler plus particulierement de ce que nous avons appris de la naissance, de la nature & de la peſche des perles. Ce sont de ces sortes de connoissances sur lesquelles le public peut compter, parce que nous les avons puisées dans leur source. Voicy ce que le P. *Bouchet* Missionnaire de Madure, & Envoyé par le Roy

dans les Indes, m'en a luy-meſme laiſſé par écrit.

On ſçait aſſez que les perles ſe forment dans une eſpece d'huître qu'on trouve aux Indes entre le Cap de *Comorin* & le Canal de la *Croux*; ce qui a fait donner à toute cette coſte le nom de *la Peſcherie*. Cette peſche eſt d'une grande dépenſe, ſoit à cauſe qu'elle dure ſans aucune diſcontinuation, trois mois entiers; ſoit à cauſe qu'on y employe quelquefois en meſme temps plus de cent cinquante mille hommes. Ainſi avant que de s'y engager tout-à-fait, on commence par un eſſay, d'où l'on connoiſt à peu-prés le profit qu'on en peut eſperer: & ſi les perles des premieres huîtres ſont belles, groſſes, en grand nombre; alors tout le corps des Peſcheurs ſe tient preſt pour le quinziéme de Mars, temps auquel les *Paravas* (ce ſont les peuples de cette coſte) commencent toûjours cette precieuſe peſche. Dans la derniere qui ſe fit, il n'y eut que huit cens barques, mais on y en voit quelquefois juſqu'à trois mille. Les Hollandois arment pour lors deux *Pataches* pour convoyer la Flote & pour la défendre des Pyrates.

L'équipage de chaque barque eſt de cinquante ou de ſoixante Matelots; parmi leſ-

quels il y a vingt plongeurs, dont chacun a deux aides, qu'on nomme pour cela les Pescheurs *Assistans*. Au reste, le gain est distribué de la maniere suivante. Chaque plongeur est obligé de payer six écus aux Hollandois; ce qui a quelquefois produit jusqu'à un million. De huit en huit jours on pesche un jour entier au profit du Patron de la barque; & tous les jours encore, le premier coup de rets est pour luy: on donne le tiers de ce qui reste aux *Assistans*; le surplus appartient aux plongeurs. Mais les Hollandois ne leur permettent pas toûjours d'en disposer à leur gré: de sorte que ces pauvres malheureux se plaignent quelquefois de leur sort, & regrettent le temps auquel ils vivoient sous la domination des Portugais.

Quand le temps de la pesche est venu, voicy la maniere dont les *Paravas* s'y preparent. Toute la flote s'avance en mer jusques à la hauteur de sept, huit, & dix brasses d'eau, vis-à-vis de certaines montagnes, qu'on découvre bien avant dans les terres. L'experience leur a appris que c'estoit là le meilleur *parage* de la Coste, & le lieu où la pesche se trouvoit la plus abondante.

Dés qu'ils ont jetté l'anchre, chaque plongeur s'attache fortement au-dessous du

ventre une pierre épaisse de six pouces, longue d'un pied, & taillée en arc, du costé qu'on l'applique sur la peau. Ils s'en servent comme de lest, pour n'estre pas emportez par le mouvement de l'eau, & pour marcher avec plus de fermeté au-travers des flots. Outre cela ils en attachent à l'un des pieds une seconde fort pesante, qui les emporte en un moment au fond de la mer, d'où on la retire sur le champ dans la barque, par le moyen d'une petite manœuvre.

Mais parce que les huîtres sont tres-souvent attachées au rocher, ils entourent leurs doigts de plusieurs bandes de cuir, de crainte de se blesser en les arrachant avec violence. Quelques autres mesme se servent de fourchettes de fer pour le mesme usage.

Enfin chaque plongeur porte un grand rets en forme de sac, suspendu à son cou par un long cordage, dont l'extrémité est amarrée sur le bord de la barque. Le sac est destiné à recevoir les huîtres qu'on ramasse durant la pesche; & le cordage, à retirer les pescheurs, quand ils ont rempli leur sac.

C'est en cet équipage qu'ils se précipitent, & qu'ils descendent quelquefois plus de soixante pieds dans la mer. Comme il

n'y a point de temps à perdre pour eux ; dés qu'ils touchent le fond, ils courent de tous costez sur le sable, sur une terre glaireuse, & parmi les pointes des rochers, arrachant avec précipitation les huîtres qui se rencontrent en leur chemin.

A quelque profondeur qu'ils soient, le jour est par tout si grand, qu'ils découvrent ce qui se passe dans la mer, avec la mesme facilité que s'ils estoient sur la terre. Ils y voyent souvent des poissons monstrueux, dont les Chrestiens se défendent avec le signe de la Croix ; ce qui les a jusqu'icy preservez de tout accident : car pour ceux qui sont Mahometans ou Payens, quelque effort qu'ils fassent en troublant l'eau ou en fuyant pour les éviter, plusieurs en ont esté dévorez : & de tous les dangers de la pesche, c'est sans doute le plus ordinaire & le plus grand.

Au reste, les bons plongeurs durent ordinairement sous l'eau une demie heure ; les autres n'y sont pas moins d'un bon quart d'heure ; ils retiennent simplement leur haleine, sans se servir pour cela ni d'huile ni d'aucune autre liqueur ; la coûtume & la nature leur ayant donné cette force, que tout l'art des Philosophes n'a pû jusqu'icy nous communiquer.

Dés qu'ils ſe ſentent preſſez ils tirent la corde, où leur ſac eſt attaché, & ils s'y attachent eux-meſmes fortement avec les mains. Alors les deux *Aides* qui ſont dans la barque, les guindent en l'air & les déchargent de leur peſche, qui eſt quelquefois de cinq cens huîtres, quelquefois auſſi de cinquante ou de cent ſeulement, ſelon leur bonne ou leur mauvaiſe fortune. Parmi les plongeurs, quelques-uns ſe repoſent un moment pour ſe rafraiſchir à l'air, les autres n'en ont pas beſoin, & ſe replongent incontinent aprés dans l'eau; continuant ainſi ſans relaſche ce violent exercice; car ils ne mangent que deux fois par jour; le matin avant que de ſe mettre en mer; & le ſoir quand la nuit les oblige de gagner le rivage.

C'eſt ſur ce rivage qu'on décharge toutes les barques, dont les huîtres ſont portées dans une infinité de petites foſſes de quatre à cinq pieds en quarré, creuſées dans le ſable. Les monceaux qu'on y jette, s'élevent en l'air de la hauteur d'un homme, & forment par tout un grand nombre de petites buttes, qu'on prendroit de loin pour une armée rangée en bataille.

On laiſſe les huîtres en cet eſtat juſqu'à ce que la pluye, le vent, & le Soleil les obli-

gent de s'entrouvrir d'elles-meſmes; ce qui les fait bien-toſt mourir. Alors la chair ſe pourrit & ſe deſſeche; & on en retire plus facilement les perles, qui tombent toutes dans la foſſe à meſure qu'on en retire les *nacres*. C'eſt ainſi qu'on nomme les écailles, ſemblables en dehors à celles des huîtres communes; mais en-dedans beaucoup plus argentées & plus brillantes. Les plus grandes ſont larges à peu-prés comme la main. La chair en eſt tres-bonne; & ſi les perles qu'on y trouve, ſont au ſentiment de quelques Medecins, des pierres qui s'y forment par la mauvaiſe conſtitution du corps, comme il arrive dans les hommes, & dans le *Bézoart*; cette maladie n'en altere pas ſenſiblement les humeurs: du moins les *Paravas* qui en mangent, ne trouvent aucune difference entre celles qui ont des perles & celles qui n'en ont point.

Quand on a purgé les foſſes des immondices les plus groſſieres, on crible à diverſes fois le ſable, pour en ſéparer les perles. Cependant quelque ſoin qu'on ſe donne, il s'en perd toûjours beaucoup; & quoyqu'on y revienne ſouvent, on en trouve encore en aſſez grand nombre, pluſieurs années aprés la peſche.

Voilà, Monſieur, ce qui regarde le lieu

& l'ordre de cette riche peſche. J'ajoûteray quelques autres particularitez qui ſerviront à vous donner une connoiſſance plus exacte de la nature des perles.

Elles ſe trouvent répanduës dans toute la ſubſtance de l'huître ; dans ſa teſte, dans le voile qui la couvre, dans les muſcles circulaires qui y aboutiſſent, dans le ventricule, & generalement dans toutes les parties muſculeuſes & charnuës. De ſorte qu'il n'eſt pas probable qu'elles ſoient dans les huîtres, ce que les œufs ſont dans les poules & dans les poiſſons : car outre que la nature ne leur a point déterminé de lieu particulier pour leur *formation* ; les *Anatomiſtes* qui ont examiné ſoigneuſement cette matiere, n'y découvrent rien qui ait rapport à ce qui ſe paſſe à cet égard dans les autres animaux.

On peut neanmoins dire, que comme il y a dans les poules une infinité de petits œufs en forme de ſemence, dont l'un croiſt & augmente, tandis que les autres demeurent tous à peu-prés dans le meſme eſtat ; de meſme dans chaque huître on voit ordinairement une perle plus groſſe, mieux formée, & qui ſe perfectionne beaucoup plûtoſt que toutes les autres. Mais cette perle n'a point de lieu fixe, & elle ſe trouve

tantoſt dans un endroit, & tantoſt dans un autre. Il arrive meſme quelquefois que cette perle devient ſi groſſe, qu'elle empeſche les nacres de ſe fermer. Alors l'huître meurt & ſe pourrit.

Le nombre des perles n'eſt pas moins indéterminé. Souvent toute la chair de l'huître en eſt ſemée; mais il eſt rare d'y en voir plus de deux qui ſoient d'une raiſonnable groſſeur.

Elles ſont toutes naturellement blanches, plus ou moins ſelon la qualité de la nacre. Les jaunes & les noires ſont tres-rares & de nul prix. Cependant *Tavernier* rapporte qu'on luy en donna ſix dans les Indes, parfaitement noires, ſemblables au jayet, & fort eſtimées dans le pays. Si cet Auteur ne nous a pas voulu tromper en ce point comme en pluſieurs autres, peut-eſtre qu'il y a eſté trompé luy-meſme. Il eſt du moins certain que dans toute la coſte de la *Peſcherie*, on n'en fait nul cas; & les Peſcheurs les rejettent meſme comme inutiles.

Cette diverſité de couleurs eſt ſans doute cauſée dans les perles, par les differentes parties de l'huître, où elles ſe forment. Ainſi quand le haſard ou la nature en a porté la ſemence dans le méſentaire & dans le foye, ou plûtoſt dans les parties qui en tien-

nent la place : ( car on a remarqué qu'il y a dans les huîtres une cavité assez grande, où l'on découvre deux ouvertures, qui aboutissent à deux petites membranes où le chyle se purifie principalement, & se décharge de ses parties les plus grossieres; les intestins de cet animal n'estant point accompagnez de veines mesaraïques & lactées ; ) quand, dis-je, les perles se trouvent engagées dans ces cavitez, la bile & les impuretez du sang peuvent bien alterer leur blancheur naturelle & les rendre jaunes ou noires. Aussi remarque-t-on que ces sortes de perles ne sont pas nettes, mais sales, & chargées de crasse.

Ce qui regarde leur forme exterieure est assez connu, puisqu'on en voit en Europe aussi-bien que dans les Indes. C'est ce qui les a distinguées par des noms differens. Ainsi nous disons perle en *pointe*, ou en *poire*, perle *ronde*, perle *ovale*, perle *barroque*, c'est-à-dire, platte d'un costé & ronde de l'autre ; on peut ajoûter perle *irreguliere*; car on en voit à plusieurs petits angles, de bossuës, d'applaties, & generalement de toutes sortes de figures.

Au reste, s'il est difficile d'expliquer comment les perles naissent dans les huîtres, il n'est pas plus aisé de comprendre la ma-

niere dont les huîtres ſe forment dans la mer. Quelques-uns diſent qu'il en eſt de cette eſpece de poiſſon, comme de tous les autres qui produiſent des œufs, dont la ſubſtance exterieure, molle au commencement & glaireuſe, ſe durcit enfin peu à peu & ſe change en coquille. Voicy ce que les *Paravas* ont remarqué, & ce qui merite bien qu'on y faſſe quelque attention.

Au temps des pluyes, les torrens des terres voiſines, qui ſe déchargent tout le long de la Coſte, coulent prés de deux lieuës ſur la ſurface de la mer ſans ſe meſler avec elle. Cette eau ſurnage ainſi quelque temps, conſervant ſa douceur & ſa couleur naturelle; mais elle s'épaiſſit dans la ſuite par la chaleur du ſoleil, qui en fait une eſpece de créme legere & tranſparente; bientoſt aprés elle ſe diviſe d'elle-meſme en une infinité de parties, dont chacune paroiſt animée & ſe meut de toutes parts, comme autant de petits inſectes. Les poiſſons en prennent quelquefois en paſſant, mais dés qu'ils en ont gouſté, ils les abandonnent auſſi-toſt.

De quelque nature que ſoient ces petits animaux, il eſt certain qu'ils croiſſent ſur la ſurface de l'eau; leur peau s'épaiſſit, ſe durcit, & devient enfin ſi peſante, qu'ils deſcendent par leur propre poids au fond

de la mer. Les *Paravas* asſeurent de plus qu'ils prennent dans la ſuite la figure de l'huître.

Voilà un ſyſtéme dont les Sçavans ne ſe fuſſent pas apparemment aviſez, & que l'experience a découvert aux Barbares. Et en effet, c'eſt ſeulement en ces endroits que ſe trouvent les perles, & les années les plus pluvieuſes ſont auſſi les meilleures pour la pêſche.

J'ajoûteray pour détromper ceux qui ſuivent l'opinion des anciens, que les huîtres demeurent toûjours au fond de la mer. On croyoit autrefois qu'elles s'élevoient tous les matins ſur la ſurface de l'eau, & qu'elles ouvroient leurs nacres pour y recevoir la roſée du Ciel, qui comme une perle fonduë s'inſinuoit dans les chairs de l'huître, ſe fixoit par le moyen de ſes ſels, & y prenoit enfin la couleur, la dureté, & la figure des perles; à peu prés comme certaines liqueurs ſe changent en criſtaux dans les terres; ou comme le ſuc des fleurs ſe transforme en miel & en cire dans la ruche des abeilles. Tout cela eſt ingenieux & admirable; mais par malheur tout cela eſt faux. Car ces huîtres ſont fortement attachées aux rochers, & jamais peſcheur n'en a vû aucune, flotter ou paroiſtre ſur la ſurface de la mer.

Quoy-qu'on trouve des perles en plusieurs endroits, celles de la *pescherie* sont les plus estimées, elles ne perdent jamais leur éclat; les autres deviennent jaunes ou d'une blancheur passe & effacée. Pour le prix, il est difficile d'en rien dire de certain. La plus grosse de toutes celles qu'on trouva dans la derniere peſche, ne fut venduë que six cens écus.

J'ay demandé aux plongeurs, s'ils ne voyoient point quelquefois du corail dans le fond de la mer; ils m'ont dit que comme ils estoient principalement occupez de ce qui regarde les perles, ils donnoient peu d'attention à tout le reste; que neanmoins ils ne laissoient pas de trouver de temps en temps, des branches de corail noir. Il y en a, ajoûterent-ils, qui, quoy-qu'assez dur dans le fond de l'eau, le devient beaucoup davantage quand il a esté quelque temps exposé à l'air; mais la plusspart a déja acquis, mesme dans la mer, toute sa dureté naturelle. Il est fortement attaché aux rochers; & quand nous mouillons dans un gros temps; il arrive assez souvent, que les pattes de l'anchre s'accrochent à des branches de corail noir & en enlevent des arbres entiers; mais il est tres-rare d'en voir de rouge dans toute la coste de la pescherie.

Je

Je feray icy une reflexion que peu de gens ont faite; c'eſt que ſouvent l'arbre de corail n'a aucune racine: on en montroit à Rome dans le cabinet du P. *Kirker*, qui ſortoient de pluſieurs pierres; quelques-uns aprés en avoir eſté détachez, non-ſeulement n'y avoient pas jetté de racines, mais n'y eſtoient pas meſme liez par aucune fibre ou par le moindre filament. Là-meſme on voyoit pluſieurs branches de corail qui ſortoient d'une nacre de perle. Et dans le cabinet du Cardinal Barberin, il y a encore un arbuſte de corail dont le pied eſt noir, le tronc blanc, & la cime rouge.

C'eſt ainſi, Monſieur, que la nature ſe joüe dans les abiſmes, auſſi-bien que dans toutes les autres parties de l'Univers, par la production d'une infinité de choſes également utiles & precieuſes, qu'elle donne non pas pour irriter la cupidité des hommes, ou pour entretenir leur folle vanité; mais pour ſervir à leurs ornemens, de la maniere que la raiſon & la bienſeance de chaque eſtat le demande ou le permet.

Peut-eſtre auſſi, Monſieur, que ces beautez de l'Univers ont eſté creées beaucoup moins pour orner le corps, que pour occuper l'eſprit: *Reliquit mundum diſputationi eorum.* Car de tous les plaiſirs naturels, le

plus innocent & le plus solide est sans doute l'étude de la nature & la consideration des merveilles qu'elle renferme. Quand une fois on a parcouru ce grand ouvrage de la sagesse divine, & qu'on en a penetré les mysteres, cette vûë generale de tant de beautez a des charmes plus puissans, & forme en nôtre esprit une image plus touchante, que tout ce que les sens ou les passions nous peuvent presenter.

Vous le sçavez, Monsieur, mieux que personne, vous qui par vostre étude particuliere, & par le commerce continuel des Sçavans, avez aquis en si peu de temps tant de belles connoissances, dans tous les differens genres d'érudition. Et certainement cette application constante que vous donnez tous les jours à ce qui regarde la perfection des Arts & des Sciences, marque assez, que rien ne peut occuper plus utilement & plus agreablement un honneste homme.

Mais ce qui est encore plus singulier, c'est que vous sanctifiez toutes ces connoissances par le bon usage que vous en faites. Vous les portez, si j'ose ainsi parler, dans le sanctuaire; vous vous en servez dans la chaire de vérité, pour rendre nos mysteres plus intelligibles; & non content de la Phi-

Ln. N. 6350

loſophie & de l'Eloquence ordinaires, vous devenez par là un Philoſophe Chreſtien & un Orateur Evangelique. Je ſuis avec reſpect,

MONSIEUR,

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant ſerviteur,
L. J.

# TABLE
## DES
## PRINCIPALES MATIERES,
### contenuës dans ces Memoires.


A

ADam Schaal, Jesuite fort estimé à la Chine, ses travaux, *II. T.* 185. 189.
Adresse des Chinois dans le commerce, &c. *I. T.* 401.
Aiman, pierres d'aiman & la maniere de les couper, *I. T.* 384.
Anatomie de differens animaux, *II. T.* 405.
Animaux extraordinaires, *II. T.* 406. 407. 411. 413. 415.
Antiquité de la Nation Chinoise, *I. T.* 205.
Arcs de Triomphe à la Chine, *I. T.* 152.
Audience de l'Empereur, & comme nous en fusmes receus, *I. T.* 66. nostre arrivée à Pekin, *I. T.* 59.
Autorité des peres dans leur famille, *II. T.* 38. Exemple sur ce sujet, *Ibid.*

B

Balance de la Chine, sa description, *II. T.* 91.
Barques de la Chine, destinées aux voyages des Mandarins, leur description, *I. T.* 51.
Bastimens & maisons de la Chine, *I. T.* 108.
Bonzes, leur maximes, *II. T.* 133. leurs penitences publiques, 138.
Bousole de la Chine, sa division, *I. T.* 383.

C.

Calendrier Chinois, *II. T.* 87.
Cameleon, *II. T.* 411.
Canaux de la Chine, *I. T.* 180.
Caractéres des anciens Chinois, *I. T.* 211.
Cartes diverſes, nouvellement faites pour l'utilité de la Geographie, *II. T.* 400. *& ſuiv.*
Céremonies dans les viſites, *II. T.* 47. dans les feſtins, 51.
Chekiam, Province conſiderable de la Chine, *I. T.* 45.
Chemins de la Chine, leur beauté & leur commodité, *II. T.* 95.
La Chine, ſa deſcription, *I. T.* 27. 162. c'eſt un pays fertile, *II. T.* 12. revenus de cét Empire à quoy eſtimez, *Ibid.*
Chronologie Chinoiſe, *I. T.* 206.
Civilité tres-eſtimée parmi les Chinois, *II. T.* 45. comment elle ſe pratique, 46.
Cloches de la Chine, *I. T.* 180.
Colique extraordinaire & ſon remede, *I. T.* 367.
Commerce, le talent extraordinaire des Chinois pour le commerce, *I. T.* 401. *II. T.* 73. 75. 249.
Comete obſervée en 1686. & 1689. *II. T.* 308. maniere de déterminer le lieu des Cometes dans le Ciel, 389.
Concubines de l'Empereur, *I. T.* 107.
Confeſſion de ſes fautes à l'Empereur, pour quel ſujet, *II. T.* 32.
Confucius, ſon caractere, ſa vie & ſes maximes, *I. T.* 327. *& ſuiv.*
Conqueſte de la Chine par les Tartares, *I. T.* 32.
Converſion des Idolâtres, comment on y travaille, & les difficultez qu'on y trouve; *II. T.* 201. 238. converſions extraordinaires, 240. *& ſuiv.* 282.

Corail noir & rouge, *II. T.* 432.
Cordiaux admirables de la Chine, *I. T.* 368. 377.
Cours Souveraines de la Chine, *II. T.* 24.
Crin d'une espece singuliere, qu'on porte au bonnet, *I. T.* 228.
Crocodyle, *II. T.* 411.

D

Deuil à la Chine, *I. T.* 247. comment il se pratique ordinairement, *II. T.* 37.
Devotion des Chrestiens pour la personne du Sauveur, pour la Croix, pour la Sainte Vierge, *II. T.* 226.
Divinitez des Chinois, *II. T.* 122. *& suiv.* 125.
Dragon reveré à la Chine, & quelle idée les Chinois s'en forment, *I. T.* 115. 166. *II. T.* 375.

E

Ecluses de la Chine, & leur description, *I. T.* 144. 145.
Eclypse de Soleil, observée en 1690. *II. T.* 371. Eclypse totale & anulaire observée par le P. Tachard, 379. maniere d'observer les Eclypses du Soleil, 373. 374. attribuées par les Chinois au Dragon celeste, 373.
Eclypse de Lune, comment elle se fait, & la difficulté d'en bien observer le commencement, *II. T.* 381. *& suiv.* Eclypse de 1685. observée par le Roy de Siam, *II. T.* 385.
Edit donné par l'Empereur en faveur de la Religion Chrestienne, avec diverses circonstances curieuses, *II. T.* 303. *& suiv.*
Eglise de la Chine, en quel estat elle estoit en 1690. *II. T.* 287.
Empereurs de la Chine, comment respectez du peuple, *II. T.* 4. leur autorité, *I. T.* 14. mesme sur la vie des Princes, 11. ce pouvoir temperé par les loix,

17. portrait de l'Empereur regnant, I. T. 72. il aime nos sciences, II. T. 218.
Encre de la Chine, I. T. 315.
Esprit des Chinois pour les Sciences, les Arts, &c. I. T. 356.
Estangs extraordinaires, I. T. 194.
Estoffes de la Chine, I. T. 237.
Estrangers éloignez de la Chine par les loix de l'Etat, II. T. 62.
Evesques d'Heliopolis, ses voyages, & sa mort, II. T. 204. 205.
d'Argolis, son caractere, II. T. 205.
de Basilée, son merite, ses travaux & sa mort, II. T. 207. 208.
Eunuques Chinois, I. T. 106.
Examens rigoureux pour les graduez, I. T. 59.

F

Faber, P. Jesuite, sa saintetè, II. T. 182.
Femmes exclues du gouvernement, II. T. 72.
Festes des Chinois, I. T. 274.
Feux d'artifice extraordinaires, I. T. 277.
Fohi premier Empereur Chinois, I. T. 207.
Fontaines qui ont flux & reflux, I. T. 194.
Fourmis blanches, leurs proprietez, II. T. 417.
Fourrure des Chinois en hyver, I. T. 244.
Fruits de la Chine, I. T. 169.

G

Ginsem cordial admirable, sa description, & la maniere d'en user, I. T. 377.

H

Habits des Chinois, I. T. 217. 227. 247.
Hamtcheou, ville considerable de la Chine, I. T. 144.
Hieroglyphes Chinois, I. T. 307.
Histoire ancienne des Chinois, & leurs Livres classiques, I. T. 318. 319.

Hiſtoire d'une fauſſe Chinoiſe, *I. T.* 219. de la fin malheureuſe d'un Empereur trop adonné à ſes plaiſirs, *I. T.* 281. *& ſuiv.*
Homme ſauvage de l'Iſle de Borneo, *II. T.* 407.

I

Jardins de la Chine, *I. T.* 268.
Idoles, comment traitez par les Chinois, *II. T.* 127.
Jeu de hazard défendu, *II. T.* 80.
Imprimerie de la Chine, *I. T.* 212.
Inſpecteurs Chinois, *II. T.* 29.
Jukiao, ſecte des Docteurs Chinois, *II. T.* 145.

K

Ki, Empereur Chinois, ſes débauches & ſa fin malheureuſe, *I. T.* 281.

L

Lacs extraordinaires, *I. T.* 195.
Langue Chinoiſe, ſon caractere, &c. 297. 298. *& ſ.*
Lanternes extraordinaires, *I. T.* 274. 281.
Legumes de la Chine, *I. T.* 178.
Livres de Religion, compoſez en Chinois, *II. T.* 223.
Letchi, fruit particulier de la Chine, *I. T.* 170.
Lonyen, fruit particulier de la Chine, *I. T.* 171.
Lunettes, leur utilité dans les obſervations celeſtes, *II. T.* 395.

M

Magnificence des Chinois dans leurs voyages, viſites, &c. *I. T.* 287.
Maledictions que les Chinois donnent à ceux qui leur font du mal, *II. T.* 256.
Mandarins, leurs differens ordres, *II. T.* 67. ils peuvent avertir l'Empereur de ſes défauts, 18. *& ſuiv.*
Mangouze, eſpece de Belette particuliere, *II. T.* 413.
Marchands Chinois fort enclins à tromper, *II. T.* 249.
Marche des Empereurs, quand ils vont ſacrifier aux Temples, *I. T.* 290.

Mariages, comment ils se pratiquent, *II. T.* 81.
Medecins Chinois, leur capacité, *I. T.* 361.
Mercure veu dans le Soleil, *II. T.* 393.
Metempsicose des Chinois, *II. T.* 136.
Miracles : il s'en fait à la Chine, *II. T.* 268.
Missionnaires de la Chine, leur habillement, leur nourriture, &c. *II. T.* 233. quel ordre ils gardent dans l'instruction des Idolâtres, 238.
Monnoye de la Chine, *II. T.* 89.
Montagnes de la Chine, leurs proprietez, *I. T.* 162.
Monument ancien & celebre de la Religion Chrestienne, *II. T.* 160.
Morale de la Chine, *II. T.* 35.
Muraille, grande muraille de la Chine, *I. T.* 129.

N

Nankin, ville Imperiale, *I. T.* 133.
Navigation des Chinois, leurs vaisseaux, *I. T.* 385. *& suiv.* 393.
Nimpo, ville la plus Orientale de la Chine, *I. T.* 11.
Nipchou, ville Septentrionale de la grande Tartarie, où la paix fut concluë entre les Chinois & les Moscovites, *II. T.* 217.
Niveau : nouvelle observation pour déterminer le niveau de la Mer, *II. T.* 403.

O

Observatoire de Pekin, ses machines, *I. T.* 110. *& suiv.* de Nankin, 134.
Oranges de la Chine, leurs differentes especes, *I. T.* 173.
Ousangouei, sa revolte, *II. T.* 198.
Outom-chu, arbre particulier, *I. T.* 26.

P

Palais de l'Empereur de la Chine, *I. T.* 67. 103.
Papier de la Chine, *I. T.* 314.
Pekin, capitale de l'Empire, sa description, *I. T.* 94. 101. 125.

Perles, maniere de les pescher, *II. T.* 421.
Persecution contre les Chrestiens, *II. T.* 176. 190.
Pesche, maniere de pescher à la Chine, *I. T.* 398.
Petci, ce qu'il en faut croire, *I. T.* 179.
Philosophe (Li-laokun) premier auteur de l'idolatrie, *II. T.* 120. sa doctrine, 120. 121.
Physionomie des Chinois, *I. T.* 214.
Pieds des Chinois, leur petitesse, *I. T.* 217.
Pieté : Exemple celebre de la pieté d'un Empereur, *II. T.* 116.
Poids & mesures de la Chine, leur proportion avec les nostres, *II. T.* 92. 93.
Poisson-femme qui se trouve à Siam, *II. T.* 420.
Poissons d'or & d'argent, *I. T.* 197.
Poissons petrifiez, *I. T.* 196.
Poivre de la Chine, *I. T.* 177.
Politique des Chinois & leurs maximes, *I. T.* 406. *II. T.* 2. 32. 56.
Pons de la Chine, *I. T.* 181.
Porcelaine, comment elle se fait, *I. T.* 256.
Ports de la Chine, *I. T.* 149.
Postes reglées dans tout l'Empire, *II. T.* 98.

R

Religion ancienne de la Chine, *II. T.* 108.
Revolution de l'Empire de la Chine, *II. T.* 179.
Rhinoceros, ses proprietez, *II. T.* 406.
Le P. Ricci, premier Apostre de la Chine, ses travaux & ses succés, *II. T.* 172.
Ris, & la maniere de le cultiver, *I. T.* 168. comment on le conserve, *II. T.* 101.
Rivieres considerables de la Chine, *I. T.* 188.

S

Satellites de Jupiter, leur utilité pour déterminer la longitude, *II. T.* 389.
Sciences : dessein des Ministres de France, pour leur

perfection, *I. T.* 3. la paſſion qu'a l'Empereur pour nos ſciences, *II. T.* 218.
Serpens de differente eſpece, *II. T.* 415.
Seze, fruit particulier de la Chine, *I. T.* 171.
Singe extraordinaire qui ſe trouve dans le détroit de Malaque, *II. T.* 408.
Soſan, Prince de l'Empire, Plenipotentiaire pour la paix entre les Chinois & les Moſcovites, *II. T.* 217.
Soutcheou ville conſiderable, *I. T.* 146.
Sterilité de ſept années à la Chine, *II. T.* 115.
Suif, arbre qui porte le ſuif, *I. T.* 175.
Superſtition des Chinois, *I. T.* 15.

T

Taille, comment on la leve, *II. T.* 100.
Talapoins, Preſtres idolâtres de Siam, *I. T.* 10.
Tçoum-tchin dernier Empereur Chinois, *I. T.* 36.
S. Thomas a preſché dans les Indes, & apparemment dans la Chine, *II. T.* 158.
Toiles de la Chine, *I. T.* 242.
Tombeau de S. Xavier nouvellement découvert, *II. T.* 169.
Tour de porcelaine, ſa deſcription, *I. T.* 135.
Tributs bien reglez à la Chine, *II. T.* 11.
Troupes nombreuſes entretenuës à la Chine, *II. T.* 65.
Typhon, ce que c'eſt, *I. T.* 20.

V

Le P. Verbieſt, ſa mort, ſon éloge, *I. T.* 56. 60. 77.
Vernis, ce que c'eſt, *I. T.* 253.
Vice-Rois, leur autorité, *II. T.* 26.
Villes de la Chine, leur nombre & leur grandeur, *I. T.* 127. 133. 143. *II. T.* 78. leur figure & l'ordre qui s'y garde, *II. T.* 78.
Voleurs Chinois, leur adreſſe, *I. T.* 404.

## *Extrait du Privilege du Roy.*

PAR Lettres Patentes du Roy données à Paris le 22. Juin 1696. signées PERROTIN, il est permis à Jean Aniſſon Directeur de l'Imprimerie Royale, d'imprimer un Livre intitulé, *Nouveaux Memoires ſur l'Etat preſent de la Chine, par le P. Loüis le Comte de la Compagnie de Jeſus, Mathématicien du Roy*; & ce pendant le temps & eſpace de dix années conſecutives, à compter du jour que ledit Livre aura eſté achevé d'imprimer pour la premiere fois. Avec défenſes, &c.

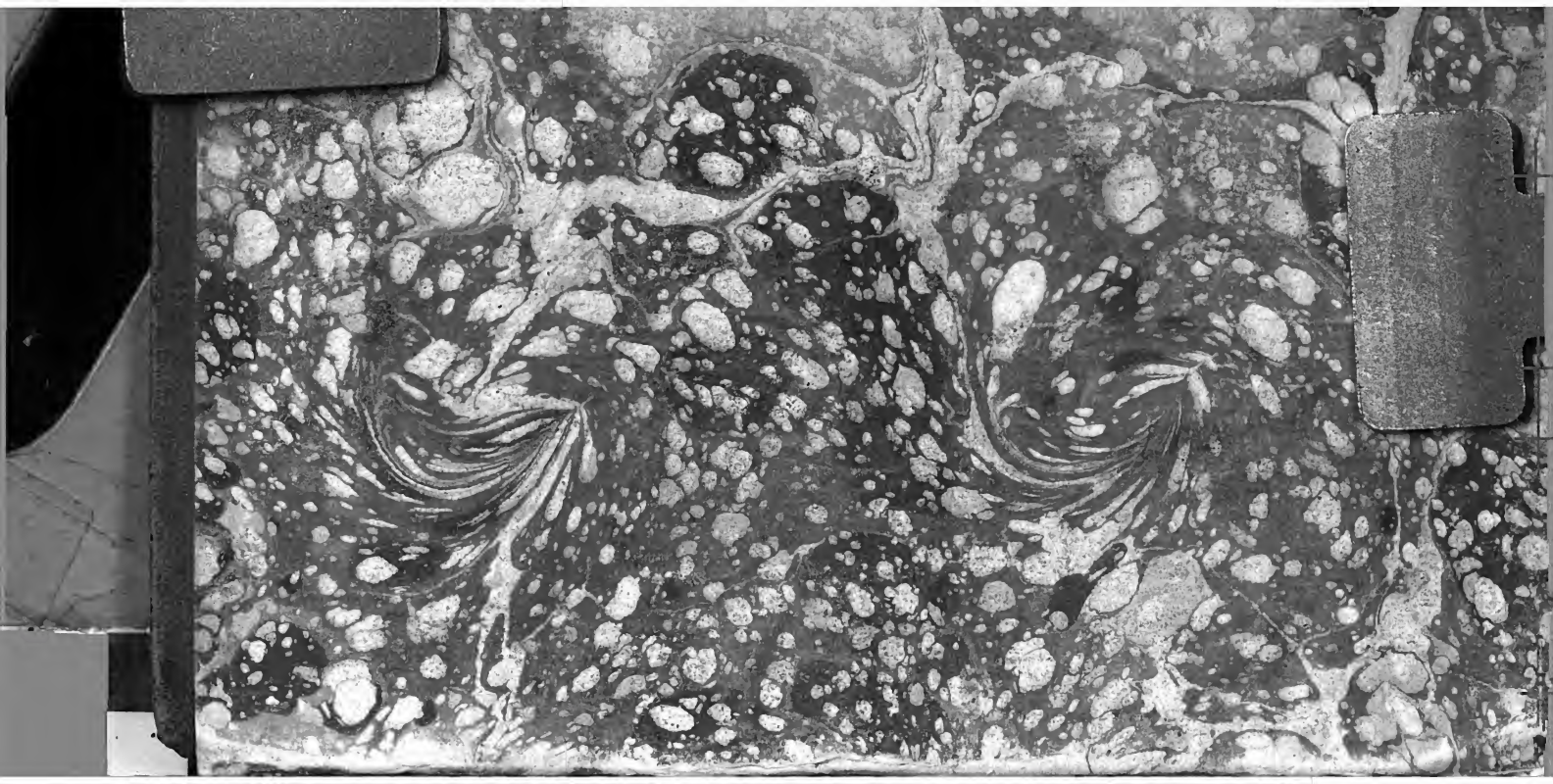
*Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 27. Juin 1696.* Signé P. AUBOÜYN, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la troiſiéme fois le 5. Mars 1698.

## *Permiſſion du R. P. Provincial.*

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France; ſuivant le pouvoir que j'ay receu de noſtre R. P. General, je permets au P. le Comte de faire imprimer un Livre intitulé, *Nouveaux Memoires ſur l'Etat preſent de la Chine*, qui a eſté vû & approuvé par trois Theologiens de noſtre Compagnie. En foy de quoy j'ay ſigné la preſente. Fait à Amiens le 30. de Mars 1696.

PIERRE DOZENNE.

R. UNIVERSITA' DI ROMA - R. SCUOLA ORIENTALE

Inv. 5610 A
VS 4810